This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

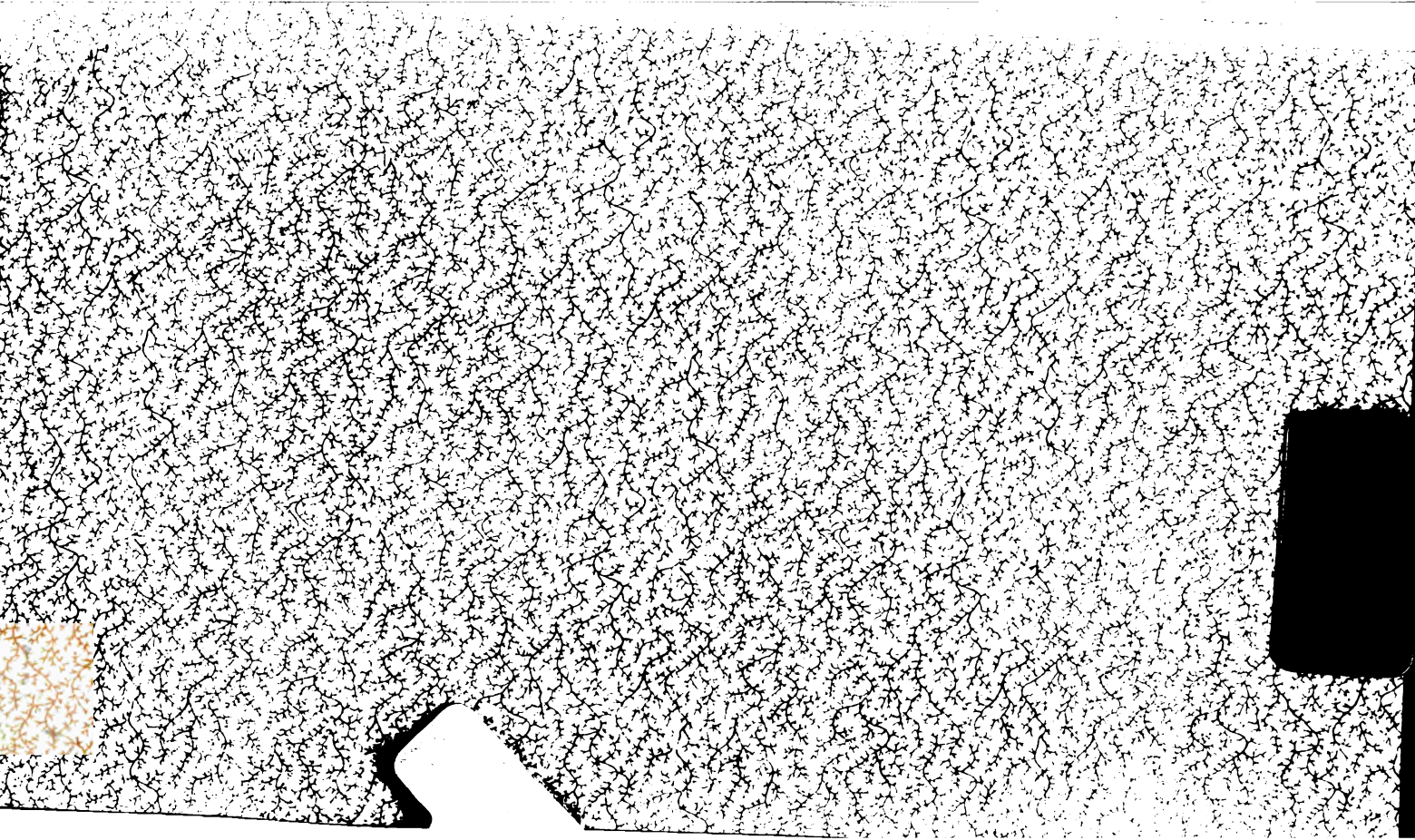
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

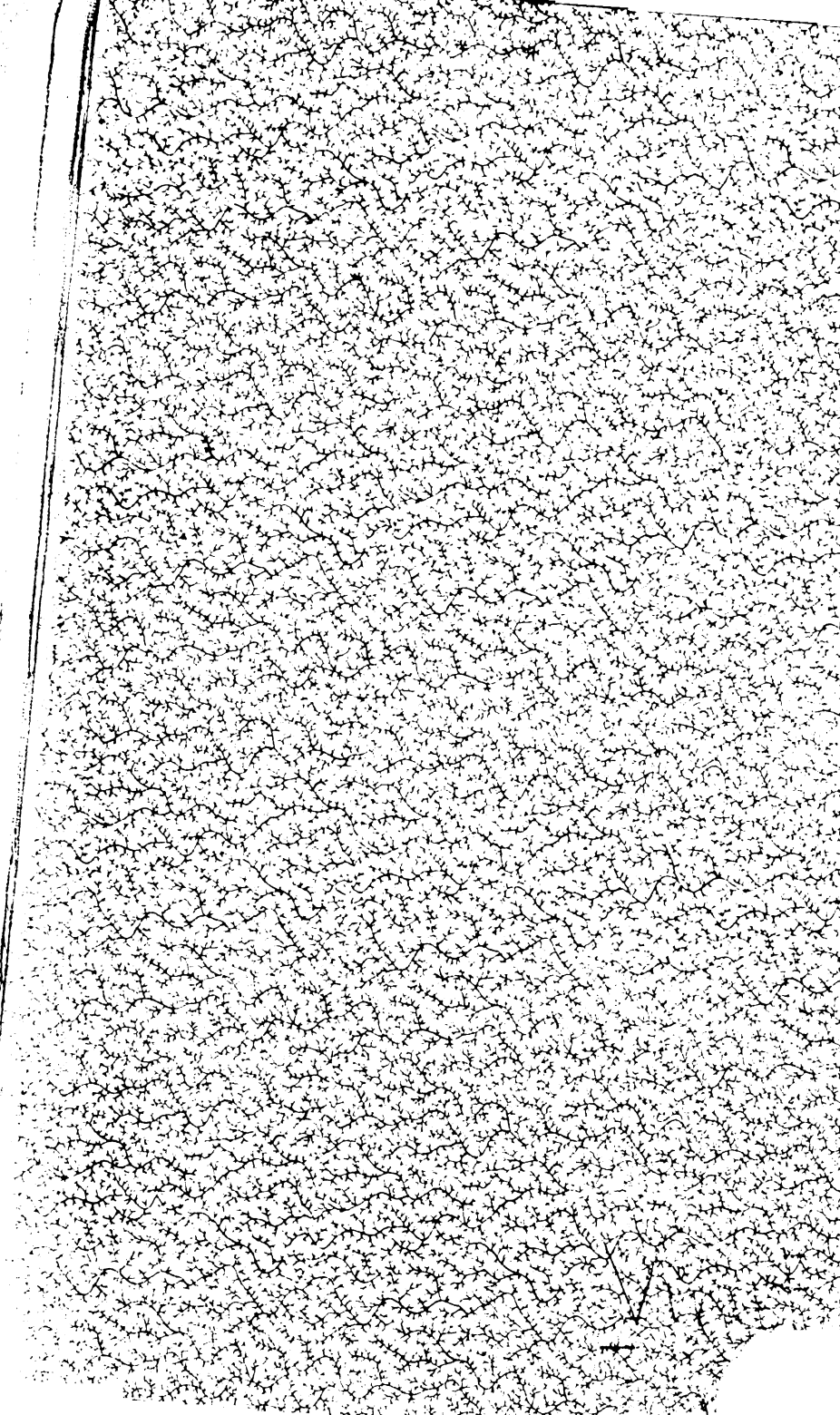
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06730752 4





CHRESTOMATHIE

FRANÇAISE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES

MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

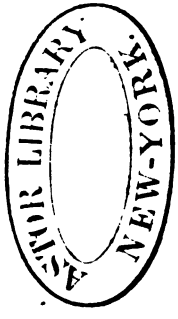
OUVRAGE DESTINÉ A SERVIR D'APPLICATION MÉTHODIQUE ET PROGRESSIVE A UN COURS RÉGULIER DE LANGUE FRANÇAISE;

PAR

A. Vinet.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.



BALE,
CHEZ J. G. NEUKIRCH.

1852.

LITTÉRATURE

DE

L'ENFANCE,

OU

CHOIX DE MORCEAUX

A LA PORTÉE DE L'AGE DE DIX A QUATORZE ANS, PRIS DANS LES DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'ART D'ÉCRIRE, ET TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS;

PAR

A. Vinet.

SIXIÈME ÉDITION.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

BALE,

CHEZ J. G. NEUKIRCH.

1852.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AVERTISSEMENT

EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1844.

M. Vinet, après avoir rendu compte des changements qu'il avait introduits dans la quatrième édition de son ouvrage, ajoutait :

« Nous osons croire que ce livre, tel qu'il est, pourra être utile aux élèves, et même quelquefois aux maîtres. C'est à ces derniers que sont adressées plusieurs des notes que nous avons répandues au bas des pages et en tête ou à la suite des morceaux, comme aussi l'introduction, qu'il nous a été permis de décorer du nom d'un de nos amis. Cette lettre, et le *post-scriptum* qu'après dix ans nous venons d'y ajouter, expriment une vérité qui nous est, de jour en jour, devenue plus évidente et plus chère, à savoir : qu'il faut étudier la langue dans la langue elle-même. Trop longtemps la grammaire a semblé dire à la langue ce mot que prononce, chez Corneille, un illustre factieux : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ; » il est temps que Rome soit replacée dans Rome, il est temps qu'on s'habitue à chercher la langue dans sa pratique et dans ses monuments. L'étude de l'idiome maternel n'y perdra point le caractère scientifique que nous désirons lui maintenir, que nous voudrions lui donner si elle ne l'avait pas, et la grammaire elle-même, bien loin d'y perdre, y gagnera. Puisse une conviction qui a subi en nous l'épreuve du temps, obtenir aussi la sanction de l'expérience ! Qu'on ne s'étonne pas de la chaleur de notre langage : le progrès de cette étude vaut la peine d'un souhait et même de quelque chose de mieux. La parole est le grand levier du bien et du mal ; la parole, produit de la pensée, réagit sur la pensée, et par elle sur la vie. Il est impossible de calculer les résultats sociaux d'une étude au moyen de laquelle, si elle est bien faite, on ne parlera plus sans savoir ce qu'on dit. »

« En achevant le travail de cette quatrième édition, je ne veux pas me priver du plaisir de dire combien je suis redevable aux soins attentifs et aux conseils éclairés de M. L. Girard, instituteur au gymnase de Bâle, qui a bien voulu revoir une épreuve de chaque feuille. »

AVERTISSEMENT
POUR LA CINQUIÈME ÉDITION.

Cette cinquième édition est en tout semblable à la quatrième. L'excellence de cet ouvrage, qui me rend de si grands services au gymnase de Bâle, et le souvenir de pieuse affection que je garde à Monsieur Vinet, m'ont fait donner tous mes soins à la revue des épreuves. Je crois pouvoir avancer que ce volume ne le cède, pour la correction orthographique, à aucun livre français de même étendue. Je reconnais cependant qu'il eût été plus utile d'admettre un système uniforme de ponctuation; je ne l'ai osé que dans une certaine mesure. Toucher dans tel ou tel cas à la ponctuation d'un auteur, c'est toucher à sa pensée. Pouvais-je faire ce que M. le professeur Vinet ne s'était pas permis? C'est là ma seule réponse à l'observation bienveillante que m'a présentée un ami de l'enseignement.

Bâle, fin novembre 1848.

GIRARD, aîné.

A Monsieur

CHARLES MONNARD,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DES UNIVERSITÉS DE BALE ET DE BERNE, MINISTRE DU ST. ÉVANGILE, PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE, MEMBRE DU GRAND CONSEIL DU CANTON DE VAUD, etc.

Mon cher ami,

Le besoin de vous donner une preuve quelconque de mon attachement, le plaisir de me parer publiquement de votre amitié, celui de sceller de nouveau, sous de paisibles auspices, une fraternité de pensées qui, dans un temps différent, fut presque une fraternité d'armes, ce ne sont pas là les seules raisons qui me font placer votre nom à la tête de cet ouvrage. Ce recueil est dirigé vers la réalisation d'une idée que sa vérité seule ne défendrait pas assez, d'une idée que mon ouvrage protégera moins bien encore, qui est craintive comme si elle était neuve, et qui réclame, à son entrée dans le monde, le patronage et l'autorité d'un nom. C'est sous la protection du vôtre que je désire la placer; l'intérêt m'en fait une loi comme l'amitié m'en fait un besoin.

Les langues ne sont pas seulement le canal par où viennent à nous la plupart de nos connaissances: elles sont, en elles-mêmes, le plus riche fonds de notions et de vues sur tout ce qui intéresse le plus directement la pensée de tout homme. Un idiome, à ne le considérer que comme un répertoire de mots et de formes, est littéralement un monde d'idées; chaque mot, chaque forme apporte la sienne; les signes des choses tirent de l'ombre la notion des choses; notion qui demeure imparfaite chez la plupart, mais qui est admirable chez tous si on la compare au ténébreux cahos d'un esprit à qui l'usage des signes serait refusé, et devant qui tous les objets intellectuels, confusément agglomérés, passent et repassent comme devant un miroir terni. La parole est l'analyse de la pensée, c'est presque affirmer que, sans la parole, la pensée n'existerait pas; et s'il était permis de détourner de son application immédiate une déclaration divine, on pourrait dire que, dans le monde de l'intelligence, « toutes choses

« ont été faites par la parole, et que rien de ce qui a été fait n'a « été fait sans elle (Jean I. 3). » L'acquisition de la langue maternelle forme pour la plupart des hommes la partie la plus considérable de la culture qu'ils pourront jamais posséder.

On ne réfléchit pas assez que toute langue est un système de philosophie. Toute langue, en nommant, définit; en classant les mots, classe les idées. Telle est même la puissance de ce fait, que la pensée philosophique se fraie sa route avec plus ou moins de difficulté selon que la langue dont elle se sert a jeté par ses formules plus ou moins de préjugés, plus ou moins d'erreurs, dans les esprits. Je suis même disposé à croire qu'entre les causes qui entravent, favorisent ou déterminent la civilisation d'un peuple, la nature de l'idiome qu'il parle n'est pas une des moins importantes. Il y a telle langue, qui, bien apprise, doit, à elle seule, donner une excellente forme aux esprits. Une langue parfaite serait la vérité même.

Mais comme toute langue a un fonds de vérité et, sous les rapports les plus élémentaires, est à peu près égale à toute autre, toute langue peut être étudiée avec profit. Toute langue est un cours pratique, un enseignement anticipé de logique et de psychologie, une première révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, la plus sincère, la plus large et la plus vivante représentation de l'homme, une science toute faite où s'enfoncent les racines de toutes les autres, la première palestre de la raison humaine, la meilleure et la plus facile introduction à tous les exercices ultérieurs de la pensée. Mais étudier une langue, ce n'est pas seulement se donner l'habitude, l'instinct de cette langue: c'est en acquérir la conscience; c'est apprendre à s'en servir avec connaissance de cause; « quiconque, dit « M. Nodier, ne sait pas ce que vaut sa parole n'est pas digne de la « parler. » C'est étudier, jusqu'à un certain point, les choses dans les mots, l'esprit dans les signes de ses pensées, l'homme dans la parole.

Sans doute que tous ceux qui ont développé dans la vie un bon sens pratique et une grande aptitude aux affaires ne savaient pas leur langue par principes, encore moins étaient-ils versés dans la grammaire. Mais comme la connaissance, telle quelle, qu'à tout homme de sa langue maternelle a sans doute contribué pour beaucoup au développement de son intelligence, il est naturel de conclure que cette même connaissance, réfléchie, raisonnée, devra le pousser bien haut. En réalité, c'est la seule étude qui cultive toutes les facultés à la fois, la seule qui les équilibre, la seule qui déve-

loppe l'homme tout entier et harmoniquement. De plus il n'appartient qu'à elle d'élever l'esprit sans fatigue et presque à son insu jusque vers l'abstraction. Des notions de cet ordre que, sans cela, on ne tenterait jamais ou l'on tenterait vainement de faire entrer dans une tête d'enfant, y pénètrent sans effort sous le sauf-conduit d'une explication grammaticale. La seule étude des langues fait plus pour étendre l'esprit, plus pour le mettre à la hauteur des idées générales, plus pour le préparer à la philosophie, que toute autre étude à laquelle ses premières forces pourraient être appliquées.

Une langue nous deviendrait plus vivante encore si nous pouvions associer à son étude celle de l'idiome dont elle dérive. L'étymologie de chaque mot, sa décomposition, nous en découvriraient la véritable force et le sens intime ; nous suivrions avec intérêt l'histoire de ce mot ; il nous révèlerait dans ces applications successives la marche de la pensée humaine et les associations où elle se complaît ; il nous rendrait présents les siècles qu'il a traversés, les représentations tantôt naïves, tantôt subtiles, que des époques différentes se sont faites des mêmes choses. Que de psychologie, que d'histoire, que de lumière dans le récit des aventures d'un mot !

Je n'hésite pas à croire que toute cette moisson se ferait plus abondamment dans une langue étrangère ; je crois encore que si, parmi les langues mortes, il en était une qui renfermât dans ses formes plus de philosophie, plus de pensée, plus d'âme, en un mot plus d'humanité, que les idiomes vivants, c'est à celle-là qu'il faudrait demander les premières conditions de la culture supérieure. Mais il semble, après tout cela, que l'étude de la langue avec laquelle a commencé notre vie intellectuelle, dans laquelle nous pensons, qui est la plus proche voisine de notre âme, et qui tour à tour façonne et réfléchit le monde social où nous vivons, que l'étude de la langue maternelle et de sa littérature, nous est recommandée par l'intérêt, le bon sens et une sorte d'instinct.

Or, on peut bien dire qu'en général nous avons peu d'égard à ces recommandations. Dans la plupart des écoles, il n'y a pas de milieu pour la langue maternelle entre les rudiments et l'histoire littéraire. Ce qui, dans l'étude des langues mortes, remplit cette lacune, la lecture analytique des chefs-d'œuvre, n'a point lieu dans l'étude de la langue maternelle. L'idée d'expliquer une oraison funèbre de Bossuet comme on explique un discours de Cicéron, de lire une tragédie

de Racine comme on lit une tragédie d'Euripide, sonnerait dans la plupart des esprits comme une idée nouvelle et inopinée.

On n'a jamais dit, pour expliquer cette singularité, que les jeunes gens étudieront d'eux-mêmes les chefs-d'œuvre nationaux. Les faits ne donneraient pas gain de cause à cette espérance. Mais qu'est-ce, d'ailleurs, que des lectures fugitives, de curiosité ou de simple agrément, auprès d'une étude savante comme celle que nous faisons des auteurs de l'antiquité? Il s'agit d'apprendre notre langue à fond, d'en pénétrer le génie, d'en connaître les ressources, d'en apprécier les qualités et les défauts, de nous l'approprier dans tous les sens; et ne me sera-t-il pas permis d'ajouter (puisque je parle du français et que j'en parle en vue de la culture vaudoise), que le français est pour nous, jusqu'à un certain point, une langue étrangère? Éloignés des lieux où cette langue est intimement sentie et parlée dans toute sa pureté, ne nous importe-t-il pas de l'étudier à sa source la plus sincère et avec une sérieuse application? Or, on ne peut hésiter sur les moyens. Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne prétends point contester la nécessité, sont à la langue vivante ce qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authentique, et reconnaissable à un certain point; mais où est sa couleur, son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet ensemble d'objets pour qui la nature la faisait vivre, et qui vivaient pour elle? La langue française est répandue dans les classiques, comme les plantes sont dispersées dans les vallées, au bord des lacs, et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller la cueillir, la respirer, s'en pénétrer; c'est là qu'on la trouvera vivante; mais il ne suffit pas, je le répète, d'une promenade inattentive à travers ses beautés.

Vous lirez un jour tous les classiques de la langue; mais qui vous empêche d'en étudier d'abord un petit nombre dans un esprit scientifique? Tel ouvrage de courte haleine bien expliqué, lentement savouré, vous instruira mieux que vingt volumes dégustés à la hâte. La jeunesse ne veut pas comprendre cela. Lorsqu'un homme né pour la littérature, et dont le goût égalait l'érudition, le professeur Dutoit, nous retenait des semaines sur les douze chapitres d'Archias, et que je voyais des larmes d'admiration prêtes à s'échapper de ses pauvres yeux aveugles, (car, hélas! il ne pouvait plus lire Cicéron, mais il pouvait le réciter), jeune barbare que j'étais, je ne comprenais rien à cet enthousiasme ni à cette lenteur; mais

le temps a fait son œuvre : j'ai étudié, j'ai enseigné, et Racine a vengé et Cicéron et mon vieux professeur. Je connais maintenant qu'on puisse un mois entier tourner autour de Britannicus, et qu'on se puisse à peine sortir d'une lecture où la perfection, non une perfection négative, mais le choix de tout ce qu'il y a de meilleur à dire dans tout ce qui pouvait se dire, vous oblige à chaque vers à vous arrêter pour admirer : où l'élégance la plus exquise semble n'être elle-même qu'une partie de la vérité : où la suite du dialogue, l'enchaînement des idées dans chaque discours, le mouvement du style dans chaque phrase, sont tellement la nature, l'âme humaine, la vie ; où tout est si nécessaire à la fois et si imprévu, si frappant et si simple, si hardi et pourtant si uni ; où le naïf, (j'entends celui de la passion), l'involontaire, les cris de la nature, abondent tellement qu'il vous semble, en posant la main sur chacune de ces pages, que vous devez y sentir battre un cœur ; où règne partout une vérité si concrète que vous croiriez pouvoir faire des observations de psychologie aussi authentiques sur les hommes du poëte que sur les hommes que Dieu a faits ; en un mot, où tout révèle une des natures poétiques, sinon les plus puissantes, du moins les plus rares et les plus heureuses.

Contre une telle étude de la langue maternelle on aurait pu objecter avec plus d'apparence la difficulté d'arrêter longtemps de jeunes esprits sur les beautés qu'il leur est si aisé de dévorer d'un regard, et qui, pour eux, auront déjà perdu leur fraîcheur quand vous vous disposerez à les leur expliquer. D'abord, il ne s'agit pas uniquement d'analyser des beautés, mais d'étudier les lois du langage, épreuve à laquelle on soumet les classiques anciens sans crainte de les flétrir, et que les modernes peuvent supporter aussi bien. Croit-on, ensuite, que des beautés de style perdront leur puissance dès le moment qu'on aura compris en quoi elles consistent, sur quoi elles reposent, à quelle faculté de notre nature elles correspondent, quel besoin de notre esprit elles satisfont? Admire-t-on moins parce qu'on sait pourquoi l'on admire? Il faudrait alors condamner toutes les œuvres de la critique littéraire. N'y a-t-il pas d'ailleurs des beautés plus cachées, engagées pour ainsi dire dans le tissu du discours, relusant partout sans briller nulle part, et dont l'effet ressemble à celui d'une lumière douce uniformément répandue, qui fait regarder les objets avec plus d'intérêt sans pouvoir elle-même être regardée? L'ordre des pensées, leur liaison, le mouvement du discours, les proportions du développement, la variété des tours, le ton, qui est l'accent de la pen-

sée, en un mot tout ce qui fait d'un écrit la vibration d'une âme ou l'ombre vivante d'une idée, tout cela est peu apprécié, peu aperçu par de jeunes lecteurs ; on ne saurait même espérer de les mettre sur la voie par quelques directions générales ; ils ne trouveront pas d'eux-mêmes les lois qu'ils portent en eux-mêmes, et dont l'application a produit ces beautés ; il faut du moins que, guidés dans la lecture de quelques ouvrages, ils soient préparés à discerner plus tard sans guide et ces beautés et ces lois. Tout ce que vous leur montrez dans ce genre est neuf pour eux, et, loin d'user leur admiration, la renouvelle et la nourrit. Je crois enfin qu'une critique délicate des fautes ramène aisément les regards vers des passages déjà connus. L'attention se réveille sans peine aux observations d'un goût pur et sain, qui rattache l'art à la philosophie, qui sait admirer vivement, mais rarement, *multum*, *non multa*, qui ne prend pas pour beauté l'absence des fautes, qui sait qu'en littérature les péchés d'omission sont les plus graves, qui par delà le bon sait montrer le meilleur, et, à défaut de ses propres inventions, (car nul n'est tenu d'inventer), évoque de tous les points de l'horizon littéraire les inventions des auteurs qui ont traité des sujets pareils ou analogues. Je me tromperais fort si un semblable travail n'était pas, avec quelques modifications, applicable à la langue maternelle.

Mais cette langue, la langue française, en vaut-elle la peine ? A qui ne l'a pas étudiée, et surtout à qui ne l'a pas enseignée, il est permis d'en douter ; à tout autre, non certes. Toute langue est un phénomène naturel digne d'être étudié, et renferme des trésors pour la réflexion ; sous ce rapport la plus imparfaite a son prix. Quand une langue imparfaite porte une belle littérature, l'intérêt redouble : qui ne serait curieux de savoir comment le jargon de Charles le Chauve est devenu la langue d'Amyot et de Fénelon ; comment l'idiome le plus roide, le plus cassant, s'est assoupli entre les mains du génie ; comment, par une heureuse application de la métaphore, une langue indigente s'est nourrie de sa substance et enrichie de sa misère ; comment elle a tiré sa clarté de son obscurité, et s'est conquise elle-même sur la barbarie ; comment, par suite du travail constant qu'elle a fait sur ses propres éléments, et de la nécessité de tirer parti de tout, elle a su se créer des beautés qui surpassent à quelques égards celles que d'autres langues trouvent toutes préparées dans leur sein ; comment la tortue qui se hâte a devancé le lièvre qui se néglige ; comment, en un mot, la prose française est devenue la plus parfaite des proses ? D'ailleurs, prise en elle-même, la langue française offre à l'ob-

servateur des mérites bien dignes d'attention. Moins philosophique que l'allemand, elle est plus logique peut-être; elle est d'une rigueur et d'une conséquence dans sa syntaxe, d'une finesse dans quelques-unes de ses formes, d'une prestesse dans ses mouvements, qui font contraste avec l'étoile de sa naissance et les orageux auspices de sa première formation. Tout cela vaut la peine d'un examen attentif et d'une étude formelle.

Toutes ces observations aiguisent et ravivent la connaissance que l'usage nous a donnée de notre langue maternelle. On cherche, en toute étude, la facilité: c'est une des tendances de notre époque. Rendons difficile la connaissance de notre langue; élevons-la au rang de science: nous redonnerons une fraîcheur vive à cette plante qui se flétrissait dans nos mains.

C'est au défaut de cette étude qu'il faut attribuer le fatigant stéréotypisme des gens à demi cultivés, des écrivains et parleurs à phrases faites, phrases qu'on achète au marché toutes montées, espèce de nécessaire de poche où tous les besoins de la pensée ont été prévus, langage qui émousse l'individualité, donne l'habitude de parler sans se comprendre, et nous fait dupes de nos paroles. L'analyse de la pensée est grossière, massive, dans un système qui fait des phrases ou des groupes de mots les derniers éléments de la pensée, en d'autres termes, dans un système où la phrase devient mot. Ne permettez pas à la langue de s'ossifier, brisez-la incessamment, ramenez-la toujours à ses derniers éléments, qui sont les mots, et travaillez sur eux avec le ciment que vous offre la grammaire. Les mots et les règles, non les phrases, doivent être réputés du domaine commun. M. de Lévis remarquait il y a vingt ans que tout le monde écrivait bien, mais que tout le monde écrivait de même. Aussi était-ce un rafraîchissement que d'entendre les barbarismes des étrangers gens d'esprit, pour qui notre langue n'était pas usée, et qui la parlaient avec originalité parce qu'ayant dû en faire l'analyse, ils la connaissaient en un sens mieux que nous.

Je comprendrais mieux qu'on dît qu'une langue vivante ne peut être étudiée comme une langue morte; qu'une langue vivante n'est pas un fait accompli, ni par conséquent déterminé; que la langue française n'est pas fixée, qu'elle ne sera, comme toute langue, fixée que par la mort; qu'en attendant elle n'est nulle part sinon dans l'usage, qui se meut sans cesse et qu'il faut suivre pas à pas. Mais d'abord, il n'est pas absolument vrai qu'elle ne soit point fixée; nous avons ajouté quelque chose et nous ajoutons sans cesse à la langue de

Racine et de Pascal, mais nous n'en avons rien retranché ; le fond de la langue, ses formes les plus fondamentales, se retrouvent chez eux. Oublie-t-on d'ailleurs que les langues classiques ont eu aussi leurs périodes et leurs révolutions, que, par l'effet de ces changements, elles sont multiples comme la nôtre, et qu'on pourrait dire, dans le même sens, que la langue grecque est partout et nulle part? Ces variations mêmes sont un digne objet d'étude; et dans l'enseignement supérieur de toute langue entre essentiellement celui de son histoire.

La négligence de la langue maternelle tient à une raison dont on ne s'est pas rendu compte : c'est que l'étude des langues mortes en a tenu lieu jusqu'à présent. Il est certain que cette étude est préférable à toute autre pour la culture générale de l'esprit, et que, sous ce rapport, la langue maternelle la remplacerait imparfaitement.[1]. Une bonne étude du grec et du latin donne mieux qu'aucune autre le *sens* de la langue et du style. C'est ce qui a fait négliger dans la plupart des colléges l'enseignement de la langue française ; et malgré cette lacune, d'excellents écrivains se sont formés. Mais il ne faut pas croire qu'ils se soient formés sans avoir beaucoup réfléchi sur les ressources de leur idiome, sans avoir beaucoup lu les écrivains qui l'avaient déjà illustré. Il ne faut pas croire non plus que l'étude de cet idiome soit demeurée étrangère à aucun de ceux qui sont parvenus à le bien écrire ; et, quant à ceux qui l'ont négligée, et qui n'étaient pas doués d'un talent particulier de style, ils eussent gagné beaucoup à faire plus directement cette étude. Aussi Rollin, cet ami de l'antiquité, n'a point jugé qu'une de ces études pût dispenser de l'autre. Enfin notre littérature n'a-t-elle pas un génie et des beautés propres? Où trouver ailleurs Pascal, Bossuet, Montesquieu? Ne sont-ils pas à eux-mêmes leur type? Et ce type serait-il indigne de notre attention parce qu'il est l'idéal du type collectif auquel notre pensée emprunte ses formes?

Certes, nous voudrions, l'objection fût-elle invincible, que notre

[1]) Ce qui ne veut pas dire que, si le latin et le grec n'existaient pas, il n'y eût point d'*humaniora studia* possibles. On rabaisse trop l'étude des autres langues, parce que celle du grec et du latin a dispensé d'en tirer tout le parti possible, et a même enlevé l'occasion de les bien connaître. Qu'on essaye d'enseigner une langue vivante comme on enseigne le latin et le grec, et l'on verra si ces langues n'ont pas aussi, dans une certaine mesure, la vertu d'*humaniser*. Goethe est d'avis qu'un Allemand peut se cultiver complètement dans l'enceinte de sa langue maternelle. Toutefois l'étude de l'allemand même semble réclamer celle d'une langue étrangère comme point d'appui et terme de comparaison.

thèse n'en rencontrât point d'autre! Mais nous n'avons pas le choix de nos adversaires; celui de notre thèse l'est aussi des études classiques; c'est au *réalisme* qu'elles ont affaire, et nous aussi. C'est ici le lieu de parler de la réaction pédagogique qui s'opère sous nos yeux; mais pour en bien saisir le caractère, il faut remonter plus haut.

Deux forces anti-sociales, le matérialisme et l'individualisme, ont lentement, mais par mille points, pénétré dans la société. Appuyées l'une sur l'autre, elles ont su encore s'appuyer l'une et l'autre sur la justice et sur la liberté, qui les ont protégées sans savoir bien ce qu'elles protégeaient, et qui, l'eussent-elles su, ne se seraient pas conduites autrement; car comment ne pas protéger le droit? On a tardé longtemps à les bien connaître; elles se recommandaient en réagissant contre des abus odieux; elles promettaient à des facultés engourdies un réveil complet et de magnifiques développements; elles semblaient quelquefois le contraire d'elles-mêmes: l'esprit d'association en est un exemple. Comment le grand nombre n'aurait-il pas été séduit? De l'alliance de ces deux forces est né le *réalisme*, qui est un système sur la vie avant d'être un système sur l'éducation; qui, sous l'apparence de mettre les choses au service de l'homme, met bien plutôt l'homme au service des choses; le réalisme, qui fait aboutir l'art à la jouissance, la politique à l'économie, la morale au bien-être, et que nous voyons d'une manière subtile, se glisser jusque dans la religion.

Le réalisme réclame l'admission, dans l'instruction publique, de certaines branches d'études qui se rapportent à l'exercice des professions non littéraires. «Il s'agit, dit-il, de procurer à une classe nombreuse une instruction appropriée à ses besoins spéciaux, c'est-à-dire allégée de tout ce qui ne lui présente qu'une utilité trop éloignée, et enrichie de tout ce qui va directement à l'objet de l'industriel, du négociant ou de l'agronome. Il s'agit de quelque chose encore: il s'agit d'assurer à l'humaniste ou au lettré une plus ample provision de ces connaissances *usuelles*, nécessaires contre-poids des études qui poussent continuellement l'esprit vers l'abstraction; car ce n'est qu'aux prises avec le monde des réalités, où rien n'est abstrait, où toutes choses sont concrètes, combinées, entrelacées, qu'un certain reste de l'homme, négligé par l'humanisme, doit trouver enfin son emploi.»

Peut-être était-ce dans ce sens que le réalisme avait ouvert le combat; mais il a, dans la mêlée, arboré d'autres bannières. Deux

C'est des langues surtout qu'elle le recevra. Ce qui apprend à penser avec généralité ou délicatesse ne sera jamais superflu dans la culture d'un homme qui, représentant les plus hauts intérêts de la société, doit en représenter aussi les idées les plus élevées. « Il est, dit M. Cuvier, plus nécessaire qu'on ne croit, pour appren- « dre à bien raisonner, de se nourrir des ouvrages qui ne passent « d'ordinaire que pour être bien écrits. En effet, les premiers élé- « ments des sciences n'exercent peut-être pas assez la logique, pré- « cisément parce qu'ils sont trop évidents; et c'est en s'occupant des « matières délicates de la morale et du goût qu'on acquiert cette « finesse de tact qui conduit seule aux hautes découvertes. » Ainsi parle M. Cuvier. Buffon avait dit avant lui: « Un beau style n'est « tel que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes « les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont « il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus « précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le « fond du sujet. »

Réduisez peu à peu l'échelle, vous verrez ces observations se confirmer de classe en classe dans la société. Partout les soins donnés au langage tourneront au profit de la pensée; partout un meilleur parler indiquera une intelligence ennoblie, ou l'ennoblira. Partout aussi ou vous trouverez un parler confus, grossier, vulgaire, irrationnel, attendez-vous à rencontrer dans la culture des lacunes correspondantes. Si une langue imparfaite sert mal la civilisation du peuple qui la parle, l'emploi imparfait d'une langue porte à la civilisation plus de préjudice encore.

Une étude forte de la langue maternelle importe donc dans tous les systèmes, et en chaque système dans toute la mesure qu'il comporte, comme en chaque école selon tous les moyens dont elle dispose. Il faut que l'élève y soit appliqué de bonne heure; que, de bonne heure, il lise avec soin quelques-uns des plus excellents morceaux de nos classiques; que la grammaire et la synonymie sortent, pour lui, toutes vivantes de ces exercices bien dirigés; enfin que la méthode recommandée par Rollin, et dont il a donné les règles et l'exemple dans le 1^er^ volume de son *Traité des Études*, soit introduite dans toutes les écoles consacrées à la culture supérieure; « cette méthode, ai-je dit ailleurs, qui décompose sans « cesse pour apprendre à l'élève à composer à son tour, et qui re- « cueille sur son passage tout ce que le morceau qu'on vient de « lire offre de remarquable en beautés, en défauts, en application

« des règles grammaticales, en rapports avec d'autres morceaux « connus. »

Je serais heureux, mon cher ami, que le livre dont je vous adresse le premier volume pût servir, dans quelques-unes de nos écoles vaudoises, à l'enseignement de la langue maternelle. Lorsque je formai ce recueil, dont la seconde édition paraît sous vos auspices, je n'avais en vue que notre gymnase de Bâle, dont l'Inspection a bien voulu adopter cet ouvrage ; l'idée ne m'est venue que dans ces derniers temps qu'il pourrait s'adapter à l'enseignement de la langue française dans les écoles de mon pays. J'ambitionne ce succès ; aucun ne pourrait me toucher davantage ; je me croirais moins absent de ma terre natale ; je me plairais à suivre mon modeste ouvrage entre les mains de ces enfants et de ces jeunes gens que je ne connais point, que je ne verrai jamais peut-être, mais dont l'avenir m'intéressera toujours. Vous comprenez ces sentiments, mon cher ami ; à ma place vous les éprouveriez plus vivement encore. Tout le bonheur que je goûte au sein d'une cité que j'honore et que j'aime, et cette paisible activité à laquelle je me livre depuis tant d'années au milieu d'une jeunesse honnête et studieuse, ne peuvent affaiblir ma sollicitude, éteindre mon intérêt pour tes enfants, *Albe, mon cher pays et mon premier amour !*

Rien non plus, mon cher ami, ne saurait altérer les sentiments que vous a voués

Bâle, mai 1833.

Votre ancien disciple et votre ami
A. VINET.

P. S. du 17 avril 1843.

Nous ne désespérons pas de voir s'introduire et prévaloir dans l'enseignement grammatical et littéraire de la langue maternelle la méthode qui conduit l'élève des faits vers les idées générales. Et nous ne parlons pas ici, on doit le comprendre, des faits préalablement triés et classés, mais des faits tels qu'ils se suivent et s'entremêlent dans l'acte continu de la parole, qui, elle-même, est le grand fait complexe qu'il s'agit d'étudier. Cette méthode a déjà, dans d'autres domaines, fait reconnaître ses droits. On commence à comprendre, assez généralement, que la lecture de la Bible doit précéder, dans l'instruction religieuse, l'explication du catéchisme, et qu'il n'est pas permis d'annuler le

dessein de Dieu, en supprimant cette divine confusion ou plutôt cette divine combinaison de tous les éléments de la vérité, telle qu'elle a lieu dans une histoire et jamais dans un système. La vie, en tout genre, est un fait complexe ; l'analyse, qui sépare, qui classe, est utile sans doute, mais ne parle qu'à l'entendement. Le procédé par lequel on isole un fait moral pour le considérer dans la pureté idéale de sa notion, est nécessaire sans doute ; mais c'est une fiction. La religion ne se produit tout entière et vivante que dans l'histoire, je veux dire dans des faits individuels et contingents. De même en est-il de la parole humaine ; elle n'est tout entière qu'en elle-même. Les dictionnaires et les grammaires peuvent en procurer une certaine connaissance, ils n'en donnent pas le sentiment, et une langue veut être sentie. Ici, comme dans l'enseignement religieux, il faut la Bible avant le catéchisme. Avec l'enseignement de la langue tel qu'il a été pratiqué jusqu'à ces derniers temps, nous risquons fort, dans notre pays, de ne jamais connaître et parler notre langue maternelle que comme une langue étrangère.

Dans nos écoles supérieures, après la grammaire (qui prend la place de la langue) vient la rhétorique, c'est-à-dire une série d'abstractions peu attrayantes, peu intelligibles pour un élève de quatorze ans, et dont, par malheur, les premières dans l'ordre logique sont les moins attrayantes et les moins intelligibles. C'est bien du temps, et quelquefois bien de l'esprit perdu. La vraie rhétorique de cet âge serait la lecture, bien dirigée, de Cicéron et de Racine, de Virgile et de Bossuet. Les observations qu'on aurait faites en lisant ces grands écrivains, formeraient peu à peu, en se généralisant, en se coordonnant, une rhétorique formelle, un catéchisme de l'art d'écrire, mais on n'aurait pas commencé par le catéchisme. Et de même que, dans la lecture de l'Évangile, les larmes de S. Pierre nous auraient d'avance défini la repentance, d'avance un passage de Cicéron nous aurait défini le mouvement oratoire, un passage de Virgile, la grâce, l'élégance, le pathétique, Cicéron lui-même toute l'éloquence, Virgile toute la poésie. L'exposition subséquente de la théorie de ces deux arts aurait-elle perdu quelque chose à être ainsi préparée ?

LITTÉRATURE DE L'ENFANCE.

I.

NARRATIONS FICTIVES.

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN,

PAR FÉNELON.

FÉNELON *(François de Salignac de la Mothe)*, un des plus illustres écrivains français, naquit en 1651 au château de Fénelon, dans le Périgord, d'une famille noble et ancienne. Ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique, pour lequel il avait lui-même une inclination prononcée. Doué de rares talents, et confié dès son enfance à des guides pieux et éclairés, Fénelon se trouva de bonne heure en état de remplir des fonctions importantes et délicates. Il dirigea pendant un temps la maison des nouvelles converties (jeunes filles nobles qui avaient abjuré la religion réformée) et composa pour elles un de ses meilleurs ouvrages, le *Traité de l'éducation des filles*. Missionnaire dans l'Aunis pour la conversion des protestants de cette province, il s'y fit aimer par sa douceur et sa charité, qui contrastaient avec le zèle persécuteur de ses compagnons d'œuvre. Ses grands talents et l'étendue de ses connaissances le firent nommer précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, enfant dont le caractère volontaire et fougueux inspirait autant d'inquiétude à la nation que ses talents pouvaient lui faire concevoir d'espérances. Grâces à l'influence d'une éducation essentiellement religieuse, le jeune prince devint un autre homme entre les mains de Fénelon; et les Français aimaient à voir dans les vertus naissantes du jeune héritier de la couronne le présage assuré de leur

bonheur, lorsque la mort prématurée du duc de Bourgogne vint moissonner, en 1712, toutes ces brillantes espérances. Fénelon avait reçu en récompense de ses soins l'archevêché de Cambrai. Il se fit chérir dans son diocèse par son zèle apostolique et sa charité. Ses dernières années furent une épreuve continuelle de sa foi. Le *Télémaque*, qu'il avait composé pour l'instruction de son jeune élève, fut imprimé furtivement et à son insu, et lui attira la disgrâce de Louis XIV; des discussions religieuses où il se laissa engager troublèrent longtemps son repos; les malheurs de la France, envahie par l'étranger, déchirèrent son cœur; et la mort de son élève chéri fut le dernier coup porté à sa sensibilité. La religion seule put soutenir son âme au milieu de tant d'afflictions, et la nourrir de joie et d'espérance jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1715. Outre les ouvrages que nous avons nommés, on distingue encore parmi les écrits de Fénelon: sa *Démonstration de l'existence de Dieu*, ses *Directions pour la conscience d'un roi*, ses *Lettres spirituelles* (c'est-à-dire sur des sujets religieux), ses *Dialogues sur l'éloquence*, et ses *Dialogues des morts*.

L'auteur du *Télémaque* a écrit aussi, pour l'amusement et l'instruction de son élève, quelques fables en prose, et les deux narrations qu'on va lire; la seconde passe à bon droit pour un chef-d'œuvre de grâce et de simplicité. Le *Télémaque* n'est pas plus beau, et, pris dans son ensemble, il est moins parfait. L'histoire d'*Alibée*, d'une moindre valeur, est pourtant charmante. Il était charmant surtout de la conter à un prince.

Schah-abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle: il prit seulement avec lui[4] un de ses courtisans. Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes: tout ce[2] qui nous aborde[5] est déguisé. C'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant[4], quoiqu'ils soient[5] le vrai soutien[6] de toute la société humaine. Je suis las[7] de voir des courtisans qui m'observent[8] pour me surprendre en me flattant: il faut que j'aille[9] voir des[10] laboureurs

---

[1]) Non *avec soi*. — [2]) *Tout ce*, pour *toute personne*. — [3]) Ce qui nous approche, ce qui est en relation avec nous. — [4]) *Tant*, so sehr; *autant*, eben so sehr. — [5]) Non *quoiqu'ils sont*. Au fond, il y a affirmation; mais *quoique* exprime formellement un doute; et en grammaire, comme en jurisprudence, bien souvent la forme emporte le fond. — [6]) Synonyme: *appui*. — [7]) Syn. *fatigué*. Subst. *lassitude*. — [8]) Ou *qui m'épient*. — [9]) Subjonctif. Pourquoi? — [10]) Pour *quelques-uns de tous les laboureurs*. Substantif en sens d'extrait. La forme allemande, latine, grecque, est syn-

[illegible]

temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait [1] rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnait [2] de ne point découvrir qu'il était le roi; car il craignait qu'Alibée ne [3] perdît en un moment toute [4] sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir [5] devant qui il parlait. Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions [6] que dans les plus hautes. Jamais [7] enfant de roi n'a paru mieux né [8] que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverais [9] trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi.. Le roi emmena [10] Alibée, qui fut bien surpris [11] d'apprendre à qui il s'était [12] rendu agréable. On lui [13] fit apprendre [14] à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune changea [15] un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints [16] ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de [17] pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable [18]: il se rendit [19] capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance [20] de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

---

[1]) Non *ménagait.* — [2]) Non *accompagna.* — [3]) *Craindre que* régit le subjonctif et l'adverbe *ne.* — [4]) *Tout* précède toujours l'article et l'adjectif possessif ou démonstratif. — [5]) Gallicisme. Ex. «Le roi vint à passer; il vint à mourir; quand l'heure vint à sonner, etc.» c'est-à-dire: *il arriva que le roi passa,* etc. *Venir de* signifie autre chose. — [6]) Syn. *état, rang.* — [7]) Pour *un enfant.* Ellipse fréquente après *jamais.* «Jamais roi... ne conçut un projet aussi grand que le mien.» *Voltaire.* «Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre...» *Racine.* — [8]) De meilleure naissance, de meilleure condition. — [9]) *Je m'estimerais.* — [10]) *Amener,* adducere; *emmener,* abducere. — [11]) *Étonné.* — [12]) Non *il s'avait;* c'est un verbe pronominal. — [13]) *Lui* (à lui) et non *le.* Voyez la note 20, page précédente. — [14]) *Apprendre* signifie *docere* et *discere.* Voyez Tome II (4e éd.) page 128, à la note. — [15]) Non *changeait.* — [16]) L'adjectif qui qualifie deux subst. de genres différents se met au masculin. — [17]) *Des pierreries* signifierait *de* toutes les *pierreries* ou *de* ces *pierreries.* — [18]) *D'agréer,* de *gré,* de *gratia.* — [19]) *Rendre* remplace *faire* devant un adjectif. — [20]) *Confiance,* disposition du cœur; *confidence,* l'action de confier un secret.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître[1]. A mesure qu'il avançait dans un âge plus mûr[2], il se ressouvenait[3] enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O heureux jours! se disait-il à lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril[4], jours depuis lesquels je n'en[5] ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant[6] de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village: il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver[7] jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abbas. Son fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans[8] envieux et pleins d'artifices[9] trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé[10], disaient-ils, de la confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire[11]. Schah-Sephi était tout ensemble[12] jeune et prince: il n'en fallait pas tant[13] pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder[14] Alibée de sa charge, il lui demanda[15], selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé[16] de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait[17] autrefois ôter de ce cimeterre tous ses beaux diamants, et Alibée prouva[18] par de[19] bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu[20] roi, avant que la charge eût[21] été donnée à Alibée.

---

[1]) *Ne fit que de* serait synonyme de *venir de;* novissime creverat. — [2]) Subst. *maturité.* — [3]) *Il se rappela son.* — [4]) Syn. *danger.* — [5]) L'allemand dit: *je n'ai vu aucun;* le français rappelle par le mot *en* l'idée du tout dont *aucun* (un) est la partie. — [6]) *Autant,* eben so viel; *tant,* so viel. — [7]) On dit aussi *essuyer.* — [8]) Subst. en sens d'extrait. V. p. 2, note 10. Un nombre indéterminé de tous les courtisans. *Courtisans* est déterminé; ce qui ne l'est pas, c'est le nombre partiel extrait de la totalité. — [9]) Deux adjectifs: *artificiel* et *artificieux.* — [10]) *Abuser,* v. n., missbrauchen; *abuser,* v. a., betrügen. — [11]) *Déposer,* v.; *dépôt,* subst. — [12]) En même temps, à la fois. — [13]) *C'est dire assez qu'il était...* — [14]) *Déposséder.* — [15]) Dans le sens de *questionner* (fragen), *demander* prend le régime indirect de la personne. — [16]) Dites plutôt: *avait coutume.* — [17]) Non *avait laissé.* — [18]) *Prouver,* beweisen; *éprouver,* prüfen. — [19]) *De* et non *des;* le substantif en sens d'extrait, précédé d'un adjectif, perd l'article. — [20]) *Feu* c'est-à-dire *défunt,* du v. *fui.* — [21]) *Avant que* régit le subjonctif.

Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi de lui commander de faire dans[1] quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y[2] manquait : tout était propre[3], bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée[4] a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jeta[5] à ses genoux[6], le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde[7] en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste, mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne[8] fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé : il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît[9] cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de[10] berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi ! les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter ; voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état : les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais ; les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux

---

[1]) Au bout de quinze jours. *En* signifie *dans l'espace de.* — [2]) A ce qu'il avait en garde. — [3]) Subst. *propreté.* — [4]) *C'est là que,* gallicisme, pour : *cet endroit est celui où . . .* Ne dites pas : *c'est là où.* — [5]) *Jeta* et non *jetta.* — [6]) Aux genoux du roi. [7]) Subj. parce que la chose n'est présentée qu'en supposition ; ce n'est pas le fait, mais l'idée du fait. — [8]) *Douter,* en négation, attache *ne* au verbe suivant. — [9]) Imparf. du subj. parce que le verbe de la proposition dominante est dans un temps passé. — [10]) Non *l'habit du berger.* Un substantif joint à un autre par une préposition, sans l'article, n'est pas plus substantif que ne l'est, en allemand, un substantif qui en précède un autre de manière à ne former avec celui-ci qu'un seul mot: *Schneiderelle, Pferdgeschirr, Kupferstich, Spruchgebrauch, Dampfschiff.*

à ceux qui savent[1] se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu : les voilà, ces biens dont la liberté et la paix sont les fruits ; les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que[2] je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ! Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint par ses grâces me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et étant indigné[3] contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre[4], il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes ; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut[5] dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi[6] vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre[7] et la plus heureuse[8].

---

[1]) *Savoir*, ainsi que *oser*, *sembler*, *paraître*, *croire*, *penser*, est suivi de l'infinitif sans préposition. — [2]) Même gallicisme remarqué à la note 1, p. 6. On emploie *c'est ... qui* pour faire ressortir le sujet, et *c'est ... que* pour les régimes et les modifications quelconques du verbe. — [3]) Subst. *indignation*. — [4]) *Perdre* signifie ici *détruire*, *faire périr*. — [5]) Nom *il est mort*. — [6]) Ce qui était nécessaire pour ... [7]) *Sûr*, gewiss; *sûr*, sicher; mais dans ce dernier sens, on ne dit pas qu'une personne est sûre, on dit qu'elle est en sûreté. Une personne sûre est une personne certaine de ce qu'elle dit ou une personne à qui on peut se confier. — [8]) Comparez ce récit avec la fable de La Fontaine, *le Berger et le Roi* (Livre X, Fable 10); en voici les derniers vers:

«Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
«L'habit d'un gardeur de troupeaux,
«Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
«Et, je pense, aussi sa musette.
«Beau trésor, ce dit-il, chers gages qui jamais
«N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
«Je vous reprends: sortons de ces riches palais,
«Comme l'on sortirait d'un songe.»

(Au 3e vers, *ce dit-il* est pour *dit-il*, dans notre or.)

AVENTURES D'ARISTONOÜS,

PAR LE MÊME.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs [1], s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. Là il chantait sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore; il cultivait les Muses [2] dont il était aimé; il recherchait [3] curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des éléments, la structure de l'univers qu'il mesurait de [4] son compas, la vertu [5] des plantes, la conformation [6] des animaux; mais surtout il s'étudiait lui-même [7], et s'appliquait à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle [8] de la sagesse.

Pendant qu'il vivait heureux, sans biens, dans cette retraite [9], il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui était inconnu; c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer où il savait que cette île avait été [10] autrefois flottante; il considérait [11] cette côte où s'élevaient [12], au-dessus des sables et des rochers, de petites collines [13] toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri : il ne pouvait [14] assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux [15] rapides qui arrosaient cette délicieuse campagne; il s'avançait vers les bocages sacrés qui environnent [16] le temple du dieu; il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir, et il considérait déjà le temple d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tombait sur sa poitrine; son visage ridé n'avait rien de difforme [17]; il était encore exempt des injures [18] d'une vieillesse

---

[1]) Non *des autres malheurs.* — [2]) C'est-à-dire qu'il s'exerçait dans la poésie, art auquel président les Muses. — [3]) *Étudiait.* — [4]) Ou *avec.* — [5]) Ou les *propriétés.* — [6]) Conformité, *similitudo, Aehnlichkeit.* — [7]) Non *soi-même; soi* se rapporte à un sujet indéfini, comme *on, quelqu'un, chacun,* etc. — [8]) Non *celle-ci.* — [9]) Proprement *l'action de se retirer;* ici *le lieu où l'on est retiré.* — [10]) Ne mettez pas le subj. après *il savait que.* — [11]) Ou *contemplait. Considérer* signifie aussi *estimer beaucoup.* — [12]) Inversion ordinaire après un pronom relatif. — [13]) Non *des petites collines.* — [14]) Peut se dire pour *il ne pouvait pas.* — [15]) Noms de différents cours d'eau: *fleuve, rivière, torrent, ruisseau.* — [16]) Synonyme: *entourent.* — [17]) *Difforme,* d'une forme irrégulière et laide; *informe,* sans forme déterminée. — [18]) Expression figurée, pour *atteintes.*

caduque ; ses yeux montraient une douce vivacité ; sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenait. Ô étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paraît vous être inconnue [1] ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire ; car je crains les dieux, et j'ai appris [2] ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte [3], reprit le vieillard, l'offre que vous me faites pour tant de marques de bonté ; et je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin [4] il raconta à Sophronyme le sujet [5] de son voyage. Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble [6] s'aller joindre à l'île de Chio. Je naquis de parents pauvres, quoique [7] nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point me nourrir ; il me fit exposer [8] par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Érythre, qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison ; mais, comme [9] elle avait à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit [10] à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine : cet Alcine eut soin [11] de moi dans ma jeunesse : je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné [12], et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire [13] : il me dévoua [14] aux arts qu'Apollon favorise ; il me [15] fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies [16] des hommes : j'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art qui est si nécessaire, et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi [17] de voir le succès de ses soins pour moi,

---

1) Non *de vous être* . . . p. 7, n. 1. — 2) Préterit indéfini, parce que l'auteur ne détermine point la période ou l'espace de temps où le fait a eu lieu. — 3) *Accepter*, non *recevoir; accepter* c'est *consentir à recevoir*. — 4) Ou *en chemin*. — 5) *Cause, raison, motif*. — 6) Non *semble d'aller*. — 7) Ellipse : *quoiqu'ils fussent nobles*. — 8) Non *il me laissa*. — 9) *Parce que*. On peut dire aussi : *mais, ayant à peine* . . . — 10) Subst. *vente*. — 11) Ou *prit soin*. — 12) Distinguer : *affecté, affectueux, affectionné*. — 13) Ce qu'on voulut m'apprendre. — 14) Ou plutôt : *voua*. — 15) *Me (à moi)*; régime indirect. Le même verbe ne souffre pas deux régimes directs. Voir *Alibée*, p. 5, n. 20. — 16) De *plaga;* qui vient du grec *plêssô*, d'où vient le mot *blesser, blessure*. — 17) *Charmé, enchanté, transporté*.

m'affranchit[1], et m'envoya à Polycrate, tyran[2] de Samos, qui, dans son incroyable félicité, craignait toujours que la fortune, après l'avoir si longtemps flatté, ne[3] le trahît cruellement. Il aimait[4] la vie, qui était pour lui pleine de délices ; il craignait de la perdre, et voulait prévenir les moindres apparences de maux : ainsi il était toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que[5] je voulusse passer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses[6] et me combla d'honneurs[7]. Je demeurai longtemps à Samos, où je ne pouvais assez m'étonner de voir que la fortune semblait prendre plaisir[8] à le servir selon tous ses désirs ; il suffisait qu'il entreprît une guerre, la victoire suivait de près ; il n'avait qu'à[9] vouloir les choses les plus difficiles[10], elles se faisaient d'abord comme d'elles-mêmes ; ses richesses immenses se multipliaient tous les jours ; tous ses ennemis étaient abattus à ses pieds ; sa santé, loin de diminuer, devenait plus forte et plus égale ; il y avait déjà quarante ans que ce tyran tranquille et heureux tenait la fortune comme enchaînée, sans qu'elle[11] osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisait peur pour lui : je l'aimais sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte : elle fit impression dans son cœur ; car, encore qu'il[12] fût amolli par les délices, et enorgueilli de sa puissance, il ne laissait pas[13] d'avoir quelques sentiments d'humanité, quand on le faisait ressouvenir des dieux et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrait que je lui disse[14] la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre[15] le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive[16] en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune ; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi qu'elle a com-

---

[1]) De *franc*, autrefois synonyme de *libre*. Ainsi un poëte fait dire à la violette: «Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe.» — [2]) Autrefois, prince qui avait usurpé la puissance souveraine dans un pays; aujourd'hui, prince qui gouverne avec injustice et cruauté. — [3]) Syntaxe du verbe *craindre*. V. p. 4, n. 3. — [4]) Pourquoi pas *aime*? *Aime* marquerait un changement d'état, le passage de la haine ou de l'indifférence à l'amour. V. page 3, note 7. — [5]) Ou *de ce que je voulais*. *Que*, après un verbe exprimant un mouvement de l'âme, régit le subjonctif. Pourquoi? — [6]) Non *des grandes richesses*. — [7]) Marques de distinction. — [8]) Ou *se plaire*. — [9]) Gallicisme: *il n'avait rien à faire que*.... [10]) Subst. *difficulté*. — [11]) *Sans que* régit le subjonctif. — [12]) Pour *quoique*. Vieilli. — [13]) Gallicisme: *il avait cependant*..., ou *cela ne l'empêchait pas d'avoir*. — [14]) Pourquoi *dîme* et non pas *dise*? — [15]) Ou *il se résolut à*. . . [16]) Subjonctif. Pourquoi?

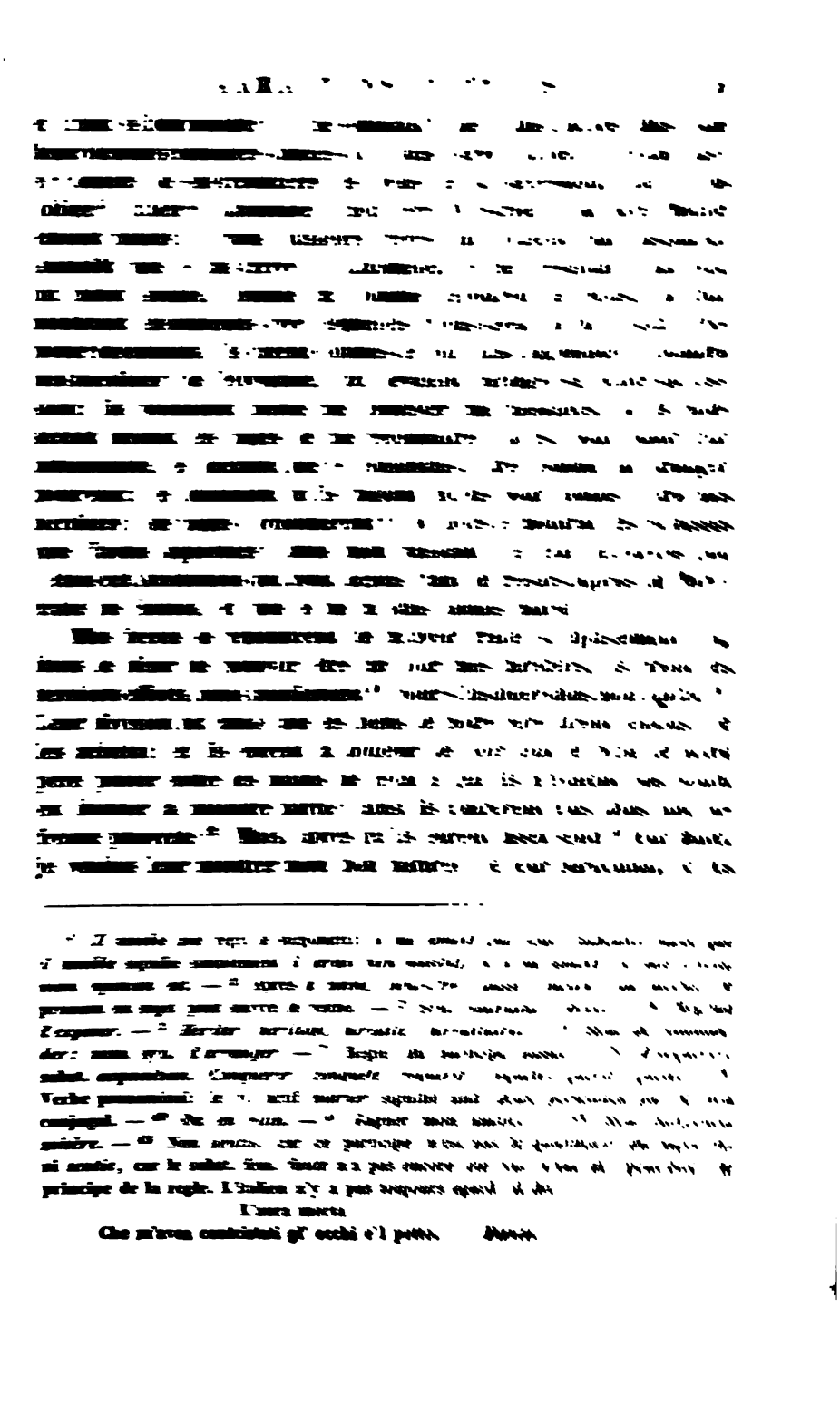
[illegible]
[illegible] affligé [illegible]
[illegible] Polycrate
[illegible] la fortune [illegible]
détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta[4] point ce sacrifice, et Polycrate, malgré lui, devint plus heureux que jamais. Un poisson avait avalé l'anneau; le poisson ayant été pris et porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table, et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre[5] à le favoriser. Mais le temps s'approchait où ses prospérités se devaient changer[10] tout à coup en des adversités affreuses. Le grand roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspes, entreprit la guerre contre les Grecs : il subjugua[11] bientôt toutes les[12] colonies grecques de la côte d'Asie, et des îles voisines qui sont dans la mer Égée : Samos fut prise ; le tyran fut vaincu : et Oronte, qui commandait pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avait joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avait pu même éprouver le malheur qu'il avait cherché, périt tout à coup par le plus cruel[13] et le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant[14] les hommes de quelque grand malheur qu'une trop grande prospérité : cette fortune qui se joue cruellement des hommes les plus élevés tire aussi de la poussière ceux qui étaient les plus malheureux; elle avait précipité Polycrate du haut de la roue, et elle m'avait fait[15] sortir de la plus misérable de toutes les

[1]) Ou *m'attendre à* ... — [2]) Après *si*, la négation peut s'exprimer sans le mot *pas*. — [3]) *De trahir*, du latin *tradere*; subst. *traître*. — [4]) C'est le sujet d'une ballade de Schiller: Der Ring des Polycrates. — [5]) *Satisfaire* est neutre ou actif selon le sens. — [6]) Le participe du v. passif est l'adjectif du sujet. — [7]) Ou plutôt *ont*. — [8]) Voyez, plus haut, une remarque sur *accepter*. — [9]) Ou *obstinée*. — [10]) Mieux : *devaient se changer*. — [11]) Syn. *soumit*. — [12]) *Tout* précède toujours l'article. — [13]) Subst. *cruauté*. — [14]) Pour *autant*. — [15]) Non *laissé*.

conditions[1] pour me donner de grands biens. Les Perses ne[2] me les ôtèrent point; au contraire ils firent grand cas[3] de ma science pour guérir les hommes, et de la modération avec laquelle j'avais vécu pendant que j'étais en faveur auprès du tyran; ceux qui avaient abusé[4] de sa confiance et de son autorité furent punis de divers supplices. Comme je n'avais jamais fait de mal à personne, et que[5] j'avais au contraire fait tout le bien que j'avais pu faire, je demeurai[6] le seul que les victorieux épargnèrent, et qu'ils traitèrent honorablement: chacun s'en réjouit; car j'étais aimé; et j'avais joui de la prospérité sans exciter l'envie, parce que je n'avais jamais montré ni dureté[7], ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement. Mais je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance: j'espérais d'y[8] trouver Alcine qui m'avait nourri, et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était[9] mort, après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance[10] les malheurs de sa vieillesse. J'allai[11] répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres: je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient[12] devenus ses enfants. On me dit que le-seul qui était resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre[13] à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué[14] dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage peu de temps après vers l'île de Carpathie, et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai[15] à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour: j'étais bien aise[16] de revoir ces lieux qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable

---

[1]) Syn. *état, rang, position sociale.* — [2]) L'adverbe négatif *ne* suit toujours immédiatement le sujet. — [3]) Gallicisme: *estimer, apprécier.* — [4]) Voyez page 5, note 10, une remarque sur *abuser.* — [5]) *Comme, lorsque, si, quoique,* et toutes les conjonctions composées de *que,* sont remplacées par *que* dans le second membre de phrase. — [6]) Syn. *rester.* Dans ce sens *demeurer* prend l'aux. *être.* — [7]) Pour *de la dureté.* — [8]) Ou *y.* — [9]) Ne mettez pas le subjonctif, parce que la chose est réelle pour celui qui *l'apprend.* — [10]) Syn. *fermeté.* Il signifie aussi la disposition à persévérer dans les mêmes sentiments. — [11]) Et non *je fus.* — [12]) Le verbe avant son sujet. Voyez page 8, note 12. — [13]) Subst. *résolution.* — [14]) *Être* est l'auxiliaire des verbes pronominaux. V. p. 5, n. 12, et p. 8, n. 12. — [15]) Proprement: voir des images dans le sommeil. Ici syn. de *penser.* — [16]) *Aise* syn. de *content. Aisé* syn. de *facile.*



reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner[4] du bien dans le commerce de la mer[2], je les réunis tous; eux et leurs enfants demeurèrent ensemble paisiblement chez moi: je devins le père commun de toutes ces différentes familles; par leur union et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue[3] frapper[4] à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir[5], j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche[6] plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restait encore à Délos un fils d'Oreiloque *qui* imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté[7] de venir chercher sous les auspices[8] d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre; la Parque[9], ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île! Le connaissez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux, en récompense, vous faire voir sur vos genoux les enfants de vos enfants, jusqu'à la cinquième génération! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit[10] de votre vertu!

Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait[11] des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette, sans pouvoir parler, au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs: Je suis, ô mon père! celui que vous cherchez; vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre

---

[1]) Gallicisme. *Quelque chose avec quoi ils pussent gagner.* — [2]) Ou *maritime.* — [3]) Règle du part. passé. — [4]) Image. Syn. *heurter.* — [5]) Mieux *avant de mourir.* — [6]) M'intéresse. — [7]) Aux. du verbe pronominal. — [8]) Syn. *protection.* — [9]) Trois déesses, nommées les Parques, filaient la vie des hommes; l'une d'elles coupait le fil; et c'était le signal de la mort. (Mythologie.) — [10]) Syn. *récompense.* — [11]) Syn. *répandait.*

ami Alcine : c'est moi [1], et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne [2] vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance, qui semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul : j'avais ouï dire dans mon enfance qu'un homme célèbre et riche, établi à Samos, avait été nourri [3] chez mon grand-père ; mais comme Orciloque, mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément [4] : je n'ai osé [5] aller à Samos dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris [6] des vaines richesses et par le doux emploi de cultiver les fleurs dans la maison encore d'Apollon : la sagesse, qui accoutume les hommes à se contenter de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes : ils firent au dieu un sacrifice de deux boeufs plus blancs que la neige, et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur [7] des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoignés [8] à Alcine même s'il eût [9] été encore vivant : le lendemain ils partirent ensemble, et firent voile [10] vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers [11] et des saules, dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit et jour : le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la plaine était couverte de [12] mois-

---

[1] *Gallicisme.* L'allemand dit : *je le suis.* — [2] *Douter* en négation veut aussi en négation le verbe suivant. — [3] *Pour élevé. Les anciens auteurs disent nourriture pour éducation.* — [4] *Adj. confus : du v. confondre.* — [5] *Oser* formé la négation sans le mot *pas.* — [6] *Mépris, s. m. erreur, désagrément.* — [7] *Chœur* est l'harmonie de plusieurs voix. *Cœur* est un organe. — [8] *Regu* du part. *passé.* — [9] *Pl. q. p.* du subj. On l'emploie souvent pour celui de l'ind. après *si*, et aussi pour le conditionnel passé dans tous les cas. — [10] *Gallicisme.* On dit aussi : *mettre à la voile.* — [11] *Substantif* en sens d'extrait : ellipse ; *quelques-uns de tous les peupliers.* — [12] Et non *des*, parce que *moissons* reste dans un sens indéterminé. Il n'est question en effet ni de *toutes les moissons*, sans doute l'étendue est déterminée

sons dorées; les collines, qui s'élevaient[1] en amphithéâtre, étaient chargées[2] de ceps de vigne et d'arbres fruitiers. Là toute la nature était riante et gracieuse; le ciel était doux et serein[3], et la terre toujours prête à tirer de son sein[4] de nouvelles richesses[5] pour payer les peines du laboureur[6]. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable avec de justes[7] proportions: il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre; tout y était propre et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert: les jardins n'étaient point vastes: on y voyait des fruits et des plantes utiles pour la nourriture des hommes: aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages, dont les arbres étaient presque aussi anciens[8] que la terre leur mère, et dont les rameaux[9] épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon[10], où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissait dans les jardins, et on n'y voyait rien de ce que la délicatesse[11] des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes; c'était du lait[12] aussi doux que celui qu'Apollon avait le soin de traire pendant qu'il était berger chez le roi Admète; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique: il y avait des légumes du jardin, et des fruits qu'on venait[13] de cueillir; un vin plus délicieux que le nectar coulait de grands vases dans des coupes ciselées[14]. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point[15] se mettre à table: d'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il

---

par cela même qu'il embrasse tout le genre de la chose), ni de *certaines moissons* (sens également déterminé, puisqu'il embrasse toute une espèce connue, désignée), mais d'un nombre indéfini des objets qu'on appelle *moissons*. Le substantif en sens d'extrait, bien qu'il prenne l'article, ne fait point exception à cette règle, comme l'analyse nous l'a fait voir page 5, note 8. — [1]) Non *se levaient*. — [2]) Le participe du v. passif est l'adjectif du sujet. — [3]) Serein, serin. — [4]) Homonymes: *sain, saint, ceint, seing, cinq*. — [5]) Subst. en sens d'extrait, précédé d'un adjectif. Règle. — [6]) Syn. *agriculteur, cultivateur*. — [7]) Subst. *justesse*. [8]) Distinguer *ancien, antique, vieux*. — [9]) Syn. *branches*. — [10]) Diminutif de *salle*. — [11]) Ce mot a plusieurs sens. — [12]) *Lait, laid, legs* se prononcent de même. — [13]) Gallicisme: *avait cueillis un instant auparavant*. — [14]) De *ciseau*, scalprum, Meissel. — [15]) *Point*, punctum, Punkt, la plus petite partie d'une ligne; *pas*, passus, Schritt, la moindre partie d'une marche; ces deux substantifs, employés d'abord comme supplétifs pour corroborer la négation *dans certains cas*, en sont devenus une partie *essentielle*; on nie rarement sans eux ou sans leurs équivalents.

déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si longtemps servi dans la même salle : Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé [1] de manger ; voilà où il conversait avec ses amis ; voilà où il jouait à divers jeux ; voilà où il se promenait en lisant Homère et Hésiode [2] ; voici où il se reposait la nuit. En rappelant [3] ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux. Après le repas [4], il mena [5] Sophronyme voir la belle prairie où erraient [6] ses grands troupeaux mugissants sur le bord du fleuve ; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient [7] des gras pâturages : les brebis bêlantes et pleines de lait y étaient suivies [8] de leurs petits agneaux bondissants : on voyait partout les ouvriers empressés, *qui* aimaient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, *qui* se faisait aimer d'eux, et leur adoucissait les peines de l'esclavage [9].

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine [10] de vos ancêtres ; me voilà [11] content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine : jouissez en paix de ce qui était à lui : vivez heureux, et préparez-vous [12] de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps il lui fait une donation de ce bien avec toutes les solennités [13] prescrites par les lois, et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais [14] ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine, son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs : avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière [15] de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables ; il remplit les greniers [16]

---

[1]) Plutôt : *avait coutume.* — [2]) Deux grands poëtes, le premier surtout. *Homère* a célébré dans l'*Iliade* le siége de Troie, et dans l'*Odyssée* les aventures d'Ulysse. *Hésiode* a fait un poëme sur l'agriculture et un autre sur les dieux de la Grèce. Ils ont fleuri environ 1000 ans avant l'ère chrétienne. — [3]) Non *rappellant.* — [4]) De *repaître.* — [5]) Synon. de *conduire; mener* est proprement conduire par la *main.* — [6]) Inversion. — [7]) Distinguez soigneusement *revenir* et *retourner.* Tout récit a un centre, qui peut se déplacer, mais qui ne manque jamais : le mouvement qui nous mène vers ce centre se désigne par *venir, revenir;* le mouvement qui nous en éloigne une première fois, puis une seconde, s'exprime par *aller* et *retourner.* — [8]) Règle du part. passé. — [9]) Syn. *servitude.* On n'était servi alors que par des esclaves, c'est-à-dire par des hommes qui ne pouvaient disposer de leur personne. — [10]) Ce que le père a laissé : des deux mots grecs *patér,* père, et *ménô,* je demeure. — [11]) Gallic. *A présent je suis.* — [12]) Pour *à vous.* — [13]) Prononcez *solanités.* — [14]) Syn. *une fois.* — [15]) Et non *toute.* V. p. 24. n. 1. — [16]) De *grain, Korn.*

des riches présents de Cérès[4], et le cellier[5] d'un vin de Chio digne d'être servi par la main d'Hébé et de Ganymède[6] à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique[7], presque aussi douce que le miel même ; enfin il y ajoute d'innombrables[8] toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il[9] donne sa maison à Sophronyme ; il lui donne encore cinquante talents euboïques[10], et réserve à ses parents les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lébède et de Colophon, qui étaient d'un très-grand prix. La donation étant[11] faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie : Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui, après une heureuse navigation : aucun de ses parents n'osa se plaindre de ce qu'il venait de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disait-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun[12] de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Ce sage vieillard vivait en paix, et jouissait des biens que les dieux avaient accordés[13] à sa vertu ; chaque année, malgré[14] sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornements de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent[15] avec celles de

---

[4]) Déesse de l'agriculture. — [5]) De *cella*, qui signifie bien *cave;* cependant les anciens ne gardaient point toujours leur vin dans un lieu souterrain. — [6]) *Hébé*, déesse de la jeunesse. *Ganymède*, jeune garçon enlevé par Jupiter pour devenir l'échanson des dieux. — [7]) *Attique*, état grec, dont la capitale était Athènes. *Hymette*, montagne de l'Attique, célèbre par l'abondance et l'excellence du miel qu'on y recueillait. *Hybla*, contrée de la Sicile, également célèbre par son excellent miel. — [8]) Pourquoi pas *des innombrables*? A cause d'une règle que nous avons vue p. 5, note 19, mais dont il est difficile de donner la raison. — [9]) Gallicisme de construction : *Voilà l'état dans lequel il donne.* — [10]) Le talent est une somme d'environ 5000 livres de France. Le talent *eubŏïque* valait beaucoup plus. — [11]) Gallic. *Après que la donation eut été faite.* On pourrait dire aussi : *la donation fâite;* forme commode, héritée de l'ablatif absolu des latins. — [12]) Si une fois l'un. — [13]) Règle du part. passé. — [14]) *Contre le gré* (Belieben, Wunsch) *de* sa vieillesse. — [15]) Pourquoi pas *reposent?*

son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait dans cette saison; chaque année il avait le plaisir de voir venir de loin, au travers des[1] ondes amères, ce vaisseau qui lui était si cher; et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante[2] au printemps après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyait[3] point venir comme les autres ce vaisseau tant désiré : il soupirait amèrement; la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyait loin de ses yeux; nul mets exquis ne[4] lui semblait doux; il était inquiet, alarmé du moindre bruit; toujours tourné vers le port, il demandait à tous moments si l'on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vint un; mais, hélas! Aristonoüs n'y était pas : il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé[5] l'urne, et l'ayant arrosée[6] de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus; la mort me serait douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs Élysées[7], où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu; vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnaissance sur la terre; vous avez montré dans un siècle de fer[8] la bonté et l'innocence de l'âge d'or; les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue; mais hélas ! ce qui devait[9] toujours durer n'est jamais assez long; je ne sens plus aucun plaisir à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres! si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine; les miennes s'y[10] mêleront aussi un jour : en attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! ô Aristonoüs ! non,

1) Ou à travers les ondes. — 2, Pourquoi pas renaissant [illegible] donnerait un autre sens. — 3, Nul veut toujours ne [illegible] — 4, [illegible] du part. passé. — 7, Séjour des justes dans l'autre monde [illegible] du vice et de la barbarie. — 9 Ce qui aurait dû [illegible] Y représente le plus souvent un subst. précédé de [illegible]

vous ne mourrez[1] point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur; plutôt m'oublier[2] moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je devais tout!

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes dont le sang inonda les autels de gazon qui environnaient[3] le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient; et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres[4] en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs; on y venait de la Carie[5], heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble[6] quitter à regret[7] le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caïstre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphilie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrents qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neiges. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons[8] et les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantaient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvait louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes aussi étroitement unis même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisait des libations de vin et de lait, un myrthe, d'une verdure et d'une odeur exquise[9], naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avait été changé par les dieux en un arbre si beau: Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes ne meurt jamais.

---

[1]) Pour *mourerez*, ancienne orthographe de ce futur. — [2]) Ellipse: *je pourrais plutôt*. — [3]) Non *environnèrent*. — [4]) Les anciens célébraient des jeux en l'honneur des morts illustres, auprès de leurs tombeaux. — [5]) La Carie, la Pamphilie, la Cilicie, provinces de l'Asie mineure, qui forme aujourd'hui la Turquie asiatique. — [6]) Non *semble de quitter*. V. p. 7. n. 1. — [7]) Avec regret, malgré lui, à contre-cœur. — [8]) Non *les garçons;* un garçon peut être vieux. — [9]) Régul. *exquises*.

Lycus, votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux[1] dans tous les conseils[2], se chargea de me persuader d'aller au siège de Troie, et d'y apporter les flèches qu'il[3] croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit[4] de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément[5]. Les Grecs ne savaient que croire[6] de lui : les uns disaient

---

[1] Habile à trouver des ressources. — [2] Ici *conseil* est synonyme de *délibération*. Il signifie aussi *assemblée qui délibère, avis, dessein, prudence*. — [3] Qu'il pour *que* est le régime direct de *j'avais*. — [4] De *explicare*, déployer : action éclatante, connue au loin. — [5] D'*impuni* ; formation irrégulière. — [6] Ellipse, pour ce qu'ils *devaient croire*.

qu'il était mort; d'autres soutenaient[1] qu'il était allé jusque sous l'Ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint[2] qu'il était mort, et entreprit de me[3] le faire avouer; il me vint[4] trouver[5] dans un temps où je ne pouvais me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvais plus voir les hommes: je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât[6] de ces déserts du mont Oeta, où j'avais vu périr mon ami; je ne songeais qu'à me repeindre[7] l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de vôtre père; il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut[8] gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que[9] j'avais juré de ne dire jamais: mais il ne doutait point qu'il ne[10] fût mort, et il me pressait de lui découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure[11] en lui disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais; j'eus la faiblesse d'éluder mon serment, n'osant[12] le violer; les dieux m'en ont puni: je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre[13] les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme[14] je passais dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire: me préparant à percer un daim qui se lançait dans un bois, je laissai tomber, par mégarde, la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes[15]; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie[16], infectait[17] l'air, et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'ar-

---

[1]) Syn. *prétendaient.* — [2]) Pourquoi ici *soutint* et plus haut *soutenaient?* — [3]) *Me*, pour *à moi.* V. p. 14. l. 24. — [4]) Mieux: *il vint me trouver.* — [5]) Syn. *visiter, voir.* — [6]) Subjonctif: pourquoi? — [7]) Syn. *représenter.* — [8]) Non *il sut* de *gagner.* V. p. 10. n. 6. — [9]) *Que* est le régime direct de *dire.* p. 21, n. 3. — [10]) *Douter*, en négation, communique la négation au verbe qu'il régit. — [11]) On appelle aussi *parjure* celui qui commet un *parjure.* Il en est de même de *colère, homicide, chagrin.* — [12]) *Parce que je n'osais.* Participe présent exprimant cause ou motif: il a souvent cet emploi. — [13]) Gallicisme: *me joindre aux ...* — [14]) Syn. *lorsque.* — [15]) Règle du part. passé. — [16]) Et non *plaïe.* En général, *i* et non *y* devant l'*e* muet. — [17]) *Infecter, infester*, n'ont pas le même sens.

visions ; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux.

---

[4]) De *gage*, fœnus, Pfand, pris dans le sens de *lien*. — [5]) De *œil* et *oculus*. — [6]) Subjonctif; pourquoi? — [7]) Règle du partic. passé. — [8]) Non des horribles deux. *leurs*. — [9]) *Rocher, roc, roche*. Différences. — [10]) Pourquoi ce verbe à l'imparfait, tandis que le précédent est au prétérit défini? — [11]) Pourquoi ce verbe au prét. défini, tandis que les précédents sont à l'imparfait? — [12]) Le v. neutre *coucher* signifie *passer la nuit*; se coucher c'est *se mettre au lit*. — [13]) Ou *avec lesquels*. — [14]) De l'adj. *net (nitidus)*. — [15]) Subjonctif; pourquoi? — [16]) Ellipse: *quelque chose de quoi je puisse me nourrir*. V. p. 14, n. 4.

Cette vie, tout[1] affreuse qu'elle est, m'aurait paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé[2], et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disais-je, tirer[3] un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse[4] venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni[5] port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde[6] volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés[7], et on n'y peut espérer[8] de société que par des naufrages: encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrais la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait: l'espérance même était éteinte dans mon cœur.

Tout à coup, revenant[9] de chercher des plantes médicinales[10] pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme, beau et gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche: son âge seul me[11] fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage, tout ensemble, la compassion et l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout le rivage attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il[12] me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise[13] dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette soli-

---

[1]) *Tout* est adverbe; cependant si l'adjectif commençait par une consonne, on dirait *toute;* mais uniquement pour ménager l'oreille ou le préjugé de ceux qui ne réfléchissent pas que *tout* est ici adverbe. — [2]) Élégant, pour *ne m'avait*.. Voyez p. 15, n. 9. — [3]) Ellipse: *peut-on tirer.* — [4]) Après *le seul qui* ou *que,* le verbe se met ordinairement au subjonctif. Voyez une exception, p. 12, l. 20. [5]) *Ni* veut être accompagné de *ne.* — [6]) Subjonctif; pourquoi? — [7]) Règle du partic. passé. — [8]) *De* se lie au subst. *point* sous-entendu. — [9]) Comme je revenais. — [10]) *Médical* n'a pas le même sens. — [11]) *Me* pour *à moi;* régime ind. V. p. 22, n. 5. — [12]) *Combien.* — [13]) Règle du part. passé.

tude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux ; tu dois en [4] avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit : Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! ô mon fils, quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne [2] ; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson [3] de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venait du siége de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent [4] dans ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides [5] m'ont mis en cet état ; que les dieux le leur rendent !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté [6] mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, dit-il . . . D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher [7], assurant qu'on ne pouvait, sans moi, renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener [8], car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. J'arrive au siége ; l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'était plus.

---

[4]) On dit *avoir pitié* de *quelqu'un*. — [2]) Distinguer *retourner* de *revenir*. V. p. 17, n. 7. Ajoutons que *retourner* ne s'emploie point d'une manière absolue, c'est-à-dire sans complément. — [3]) Syn. *élève*. — [4]) Syn. *outragent*. — [5]) Les deux fils d'Atrée, Agamemnon, roi de Mycènes, et Ménélas, roi de Lacédémone. — [6]) Prét. antérieur ; passage d'un passé plus ancien à un passé plus récent, mais c'est toujours un *passage*, un mouvement de l'action, une successivité ; au lieu que le *plus-que-parfait* (avait écouté) ne présente point cette idée. Le plus-que-parfait n'est qu'un imparfait redoublé. — [7]) *Vinrent me chercher*. — [8]) *Emmener*, mener loin de ; *amener*, mener vers.

Jeune et sans expérience, je croyais[1] pouvoir tout[2] espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait ; mais pour ses armes[3], elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disait[4] : Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siége, tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fièrement ; jamais[5] tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que[6] quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à[7] Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je ; et Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit[8] dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi ! morts ! Hélas ? que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne[9] les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie ? Thersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que[10] font les dieux, et nous les louerions encore !

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper ; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut[11] sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage[12] île de Scyros. Adieu ; je pars : que les dieux vous guérissent !

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure, par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne pas me laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y aurait de la honte à m'abandonner : jette-moi[13] à la proue, à la poupe, dans

---

[1]) Non *je croyais* de *pouvoir*. — [2]) Le pronom *tout* précède volontiers l'infinitif ou le participe dont il est régi. « Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre. » *Voltaire*. « J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. » *Delille*. — [3]) Syn. *quant à*. — [4]) Imparfait ; parce que l'action est représentée comme se passant en même temps que les trois précédentes, et non à la suite. — [5]) *Jamais* signifie *une fois*. — [6]) C'est-à-dire : *je souhaite que* . . . — [7]) Et non : *Je demandai Néoptolème*. — [8]) *Il est en honneur*. — [9]) Figure, pour *fait périr* . . . — [10]) Inversion déjà remarquée, et très-fréquente. — [11]) Ou l'*emporte sur* . . . — [12]) Forme poétique, pour l'*île sauvage*. — [13]) Ce verbe prend deux *t* devant l'*e* muet, et un seul devant les autres voyelles.

la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent[1] combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige[2] d'homme ; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius[3] : renvoie-moi[4] à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne[5] soit mort ! Je lui avais mandé[6] de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avaient promis de lui dire ma misère ne l'ont pas fait. J'ai recours à[7] toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser[8], et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me[9] faisait dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! O aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père ! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu[10] le souffrir ; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne[11] connaissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres et consacrées[12] par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait[13] mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit ; elle me trouble ; je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne[14] viens-tu !

---

[1]) Verbe au subjonctif, à cause de la phrase négative à laquelle il est lié. — [2]) Ou *trace*. — [3]) Eubée, île de la Grèce, aujourd'hui Nègrepont, voisine de la Thessalie, province où se trouve le mont Oeta, la ville de Trachine, et le Sperchius. — [4]) Et non *renvoye*. V. p. 22, n. 16. — [5]) *Craindre que* veut être suivi de *ne*. [6]) *Mander*, faire dire. Il signifie aussi *faire venir*. — [7]) Non *je prends recours sur toi*. — [8]) Remarque sur *abuser*, v. page 5, n. 10. — [9]) *Me* (à moi). — [10]) Pour *n'aurait pu*. — [11]) *Ni* ne dispense pas de *ne*. — [12]) Syn. *sanctifiées*. *Consacrer* signifie aussi *vouer*. — [13]) *Qui* après *le seul* régit le subjonctif. V. p. 24, n. 4. — [14]) En négation, *qui ne* peut remplacer *pourquoi ne . . . pas*.

O jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter[1]. O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été[2] facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir ; mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soupirait comme un homme qui ne sait pas[3] dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre[4] ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je suis trahi ! Ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches[5] ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que[6] je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh ! s'il m'eût attaqué[7] dans ma force ! . . mais encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? . . . Rends, mon fils : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ? . . . Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture ! je mourrai seul dans cet antre[8] ; n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe[9]. Mais, mon fils, tu ne parais pas méchant ; quelque conseil te pousse ; rends-moi mes armes, va-t'en[10].

Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas : Plût[11] aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? n'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût[12] entr'ouvert, et que[13] j'eusse vu le noir Tartare que les dieux

---

[1]) Hercule, dont Philoctète alluma le bûcher. — [2]) V. p. 27, n. 10. — [3]) Non *de dissimuler*. — [4]) *Tromper*. — [5]) Syn. *sauvages, féroces*. — [6]) Gallicisme de construction : *Vous êtes ceux à qui je me plains*. — [7]) Pour *s'il m'avait attaqué*. V. p. 15, n. 9. — [8]) Syn. *caverne*. — [9]) Pour *il ne m'importe pas*. — [10]) Non *va-t-en*. — [11]) Ellipse : *je voudrais qu'il plût* . . . — [12]) Pour *s'était*. — [13]) *Si* est remplacé, dans le second membre de phrase, par *que* suivi d'un subjonctif.

même[4] craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O soleil ! tu le vois, et tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude[2], et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes[3] l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque[4] tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que[5] ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais[6] partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que[7] les dieux puissent te . . . ! Mais les dieux ne m'écoutent point ; au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! . . . O dieux, s'il en[8] reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion[9], comme un homme qui, loin d'être fâché[10], supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée ; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? voici le moment de s'en servir. Si vous re-

---

[1]) *Même les dieux*, adverbe. — [2]) Syn. *fourberie, perfidie.* — [3]) Non *qui est* ni *qui vous êtes.* — [4]) *Parce que* annonce une raison ; *puisque* rappelle une raison déjà connue. — [5]) *Pourquoi ne m'y laisses-tu pas?* V. p. 27, n. 14. — [6]) Gallic. pour *je ne puis.* — [7]) Je désire *que* . . . — [8]) Pour *des dieux.* L'allemand n'exprime pas ce pronom. V. p. 19. l. 14. — [9]) Syn. *pitié.* — [10]) *Irrité, offensé.*

fussez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos ; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons ; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous [1] faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher [2] ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai ; tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? Oh ! si les oiseaux de proie pouvaient [3] m'enlever . . . ! Je ne les percerai plus de mes flèches ! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné [4] ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse [5]. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire [6] ; venez me dévorer ! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était [7] de me rendre mes armes : il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allais [8] tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : la colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte [9] d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me [10] les avait fait rendre [11] ; mais comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais [12] tant. Cependant Néoptolème me disait : Sachez que le divin Hélénus, fils de

---

[1]) *Nous* pour *à nous*. V. p. 22, n. 3. — [2]) Gallic. *on a un moment auparavant arraché* . . . . — [3]) Et non *pourraient*. *Si* (dans le sens du latin *si*) n'est jamais suivi ni du futur, ni du conditionnel. — [4]) Subst. *indignation*. — [5]) Figuré, pour *les mains du trompeur Ulysse*. On transporte volontiers à l'instrument la qualité de l'agent. — [6]) Adj. *nuisible* de *nocere*. — [7]) Non *soit*. — [8]) J'étais sur le point de. — [9]) Ou je *rougis, je fus confus*. — [10]) *Me* pour *à moi*. — [11]) Et non *faites;* car le régime direct *les* n'appartient pas à *fait*, mais à *fait rendre*. — [12]) Verbe irrég.

Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient[4] les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir[2] que quand il sera devant les murailles de Troie: les enfants d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc: mais je ne pouvais[3] me résoudre à voir encore le jour s'il fallait céder à Ulysse; et une mauvaise honte me tenait en suspens[4]. Ne verra-t-on, dis-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant: il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru[5] si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit:

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis[6] l'immortalité: il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras[7] de riches dépouilles à Péan, ton père, sur le mont Oeta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion: le reste meurt[8], elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai[9]: O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, chor antre. Adieu, nym-

---

[1]) Ou *possède*. — [2]) *Guérir* est ici neutre: dans la phrase suivante il est actif. — [3]) Avec *pouvoir, savoir, oser, cesser, ne* suffit pour la négation. — [4]) Ou *indécis, dans l'incertitude*. — [5]) Le part. du v. n. conjugué avec *avoir* est invariable, car il n'exprime et ne peut exprimer qu'action. — [6]) Verbe irrég. — [7]) V. irrég. — [8]) V. irrég. — [9]) *S'écrier* signifie *dire en criant*, et n'a point un sens complet en lui-même.

phes de ces prés humides : je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivages où tant de fois j'ai souffert les injures[1] de l'air. Adieu, promontoires où Écho[2] répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères[3]. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle[4] la volonté des dieux et de mes amis.

Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur ; mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres : vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux ; sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment ; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

HISTOIRE DES TROGLODYTES.

PAR MONTESQUIEU.

MONTESQUIEU (1689—1755), premier président au Parlement de Bordeaux, écrivit dans sa jeunesse les *Lettres persanes*, où de prétendus Persans, voyageant en France, expriment d'une manière spirituelle leurs opinions, c'est-à-dire celles de Montesquieu, sur les mœurs de ce pays, et sur beaucoup de questions graves. La lecture de cet ouvrage ne peut point être recommandée à la jeunesse. Plus tard, dans un ouvrage sur *la grandeur et la décadence des Romains*, il examina les ressorts du gouvernement de Rome, la politique de cet état, et le caractère de ses plus grands hommes. Mais son ouvrage le plus célèbre et le plus considérable est l'*Esprit des lois*, où il recherche dans quel rapport la législation doit être avec les différentes circonstances du pays auquel elle est destinée. Tels sont les principaux ouvrages de Montesquieu. Ils le placent au premier rang des auteurs classiques, et des

---

[1]) Figuré ; proprement *les intempéries*. V. page 8, n. 17. — [2]) Proprement l'*écho ;* mais suivant la mythologie,

« Écho n'est pas un son qui dans l'air retentisse :
« C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse. »

On dit qu'elle fut changée en un rocher qui répétait les sons. — [3]) Subst. *amertume*. — [4]) Inversion. Après le pronom relatif, le verbe peut précéder son sujet.

chuniques, et des hommes dont l'esprit a influé sur l'esprit de leur nation. Son style est nerveux et précis, rempli d'expressions vives et fortes, mais sa diction est épigrammatique, hachée, et manque souvent d'harmonie.

L'histoire des Troglodytes, tirée des *Lettres persanes*, est le tableau d'un peuple malheureux par l'égoïsme, heureux ensuite par la vertu. Les premiers Troglodytes n'ont ni vertu ni lois; leurs descendants ont de la vertu, qui leur tient lieu de lois. Ce sont deux fictions: l'humanité ne se présente à nous sous aucun de ces deux aspects. Aucun peuple n'est absolument sans principes moraux, comme les premiers Troglodytes; aucun peuple n'est si vertueux qu'il puisse, comme leurs descendants, se passer de lois. Dans la seconde partie de son récit, l'auteur a tracé l'image, non de ce que les hommes ont été ou de ce qu'ils sont aujourd'hui, mais de ce qu'ils seraient si la loi de l'amour régnait dans leurs cœurs, ou de ce qu'ils deviendront si jamais la charité évangélique domine sur la terre.

Il y avait en Arabie un petit peuple appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui [1], si nous en [2] croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus [3] comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient deux yeux; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice [4].

Ils avaient un roi d'origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement: mais ils conjurèrent [5] contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait [6], ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et après bien des dissensions [7], ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus [8], qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta [9] plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent [10] qu'ils n'obéiraient plus à personne, que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter [11] ceux des autres.

---

[1]) La répétition de ces *qui* aurait dû être évitée. — [2]) *En* signifie *sur ce sujet*. — [3]) Du latin *villosus*, qui a la même signification. — [4]) Distinguer l'*équité* et la *justice*. — [5]) Ou *conspirèrent*. — [6]) Après que le coup eut été fait. — [7]) *Divisions, discordes*. — [8]) Prétérit antérieur: fait consommé précédant un autre fait aussi consommé. — [9]) *Suivit*. — [10]) *Convenir*, dans ce sens, a l'aux. *être*. — [11]) Ou *avoir égard à* . . .

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : Qu'ai-je affaire [1] d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins [2] ; et, pourvu que je les aie [3], je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient [4] misérables.

On était dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir [5] ; une plus grande quantité me serait inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature ; il y en [6] avait d'arides et de montagneuses ; et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées [7] de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent [8] absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur [9] refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse ; les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes [10].

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent [11] son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer ; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

---

[1]) *Qu'ai-je besoin?* il correspond au latin : *opus est mihi.* — [2]) Elliptique pour *toutes les choses dont j'ai besoin.* — [3]) Subj. régi par *pourvu que,* qui signifie *après qu'on aura pourvu ou pris soin que* ... idée de supposition, de condition. — [4]) *Que* à la suite d'un verbe qui exprime un mouvement de l'âme, régit le subjonctif. — [5]) Trois propositions; dans quel rapport? — [6]) Gallicisme. *Il y avait* de *ces terres.* P. 20, n. 8. — [7]) Le part. passé du v. passif s'accorde avec le sujet. — [8]) *Ne donnèrent rien.* — [9]) Et non *leurs.* — [10]) *Le,* remplaçant un adjectif, est invariable. — [11]) *S'emparèrent de* . .

Un Troglodyte presque tout nu vit de la laine [4] qui était à vendre ; il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là [5] et payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous ? reprit l'acheteur, vous avez besoin de blé ? j'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le blé est extrêmement cher et que la famine règne presque partout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous [6] crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageait [7] la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé [8], il alla chez tous ceux qu'il avait traités [9] demander son salaire : mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vint [10] chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir [11] ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposais [12] à la justice de leur colère [13].

On a vu comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en [14] resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers [15] : ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice, ils aimaient la

---

[4]) Subst. en sens d'extrait : *une partie de toute la laine.* — [5]) Gallic. *s'y soumettre, s'y résoudre, en prendre son parti.* — [6]) Pour : *quand vous devriez.* — [7]) Non *ravagéit.* L'*e* après le *g* fait la fonction de la cédille sous le *c* ; la cédille n'est qu'un *s* mal formé. On écrivait autrefois *forceoit*, comme on écrit *ravageait.* — [8]) Non *avait cessé.* — [9]) Accord avec le rég. dir. précédent. — [10]) Subjonctif ; pourquoi ? — [11]) Guérir, pag. 34, n. 2, est employé comme neutre et comme actif. — [12]) Non *si je m'opposerais*, page 30, n. 3. — [13]) A leur juste colère. — [14]) L'emploi de ce pronom *en* forme ici un gallic. V. p. 34, n. 6. — [15]) *Singulier* signifie souvent *distingué, remarquable ;* ici *extraordinaire, bizarre, étrange.*

vertu ; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude [1] commune pour l'intérêt commun ; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille : la terre semblait produire d'elle-même, cultivée [2] par ces vertueuses mains. Ils aimaient leurs femmes et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur [3] représentaient [4] sans cesse les malheurs de leurs [5] compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste ; ils leur [6] faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive [7] nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous [8].

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple [9] qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux [10] mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes ? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre, et la reli-

---

[1]) Inquiétude pour les intérêts d'autrui. — [2]) L'adjectif séparé de son subst. et renvoyé après le verbe ; forme élégante. — [3]) *Leur*, pron. pers. s'écrit toujours sans *s*. P. 54, n. 9. — [4]) Et non *représentèrent*. Non pas à cause de la répétition plus ou moins fréquente de l'acte, car on pourrait dire : *ils leur représentèrent plusieurs fois ;* mais parce que le dessein de l'auteur n'est pas de nous montrer cette action succédant à une autre ou venant interrompre un état antérieur ; il prend l'action comme commencée et continuant, comme présente (avec durée ou continuité) par rapport à d'autres actions, qui, dans cet endroit, sont celles qui sont mentionnées plus haut. A partir de la 4e ligne de ce paragraphe, le récit est suspendu, on n'avait pas vu une époque plus moderne ; on décrit des cercles autour d'un même point. — [5]) *Leur*, adj. possessif, prend un *s* au pluriel. — [6]) *Leur* pour *les*, qui semblerait plus naturel, mais qui n'est pas admis. — [7]) Verbe au subjonctif, parce qu'il dépend d'un verbe en négation. — [8]) La même idée, savoir : *qu'il est de notre intérêt d'être vertueux et bienveillants*, est ici rendue sous cinq formes, ou présentée sous cinq aspects différents. — [9]) Pourquoi point de virgule ? — [10]) Ou *des* (de les) *mariages heureux*.

pien vient adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituaient des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébraient par leurs chants et par les accords d'une musique champêtre : on buvait ensuite des festins[1], où la joie ne régnait pas moins que la frugalité.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux. Ce n'était[2] pas les richesses et une nourriture[3] abondante : de[4] pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes : ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes : ils n'étaient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'amour de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que[5] les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient ; et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes, et leurs malheurs, la vertu renaissant[6] avec un nouveau peuple, et sa félicité : ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivaient ensuite les délices[7] de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux la cupidité était étrangère[8] : ils se faisaient des présents, où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille : les troupeaux étaient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Je ne saurais assez te parler de la vertu des Troglodytes. L'un d'eux disait un jour : Mon père doit demain labourer son champ ; je me lèverai deux heures avant lui, et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

---

[1]) Syn. *banquets*. — [2]) *Ce n'étaient* . . . — [3]) Du latin *onus*, poids, fardeau. — [4]) Non *des pareils souhaits*. Le subst. en sens d'extrait, précédé d'un adjectif, perd l'article, et ne garde que la préposition *de*. P. 36, n. 10 et p. 23, n. 8. — [5]) *Que* remplace *lorsque* dans le second membre de phrase. — [6]) Le part. prés. est invariable. [7]) Quel est le genre de ce mot? — [8]) *Inconnue*.

Un autre disait en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodyte de nos parents ; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avaient enlevé [1] son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il ; car il y avait une génisse toute blanche que je voulais offrir aux dieux.

On entendait dire à [2] un autre : Il faut que j'aille au temple remercier [3] les dieux ; car mon frère, que mon père aime tant et que je chéris si fort, a recouvré [4] la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que [5] plusieurs Troglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis [6] ce crime, dirent les jeunes Troglodytes ; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodyte que des étrangers [7] avaient pillé sa maison et avaient tout emporté. S'ils n'étaient [8] pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que les dieux leur en donnassent [9] un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent [10] d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent [11] au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodytes ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux [12], ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la [13] laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes ; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de [14] tout

---

[1]) Pourquoi pas *enlevés?* — [2]) Gallic., pour *un autre.* — [3]) Non *aux dieux.* — [4]) Non *recouvert;* mais *recouvré*, de *recuperare.* — [5]) *Que* pour *lorsque, comme.* — [6]) Subjonctif, à cause du verbe précédent en négation. — [7]) Subst. en sens d'extrait, pour : *quelques-uns de tous les étrangers.* — [8]) Et non *s'ils ne seraient.* P. 35, n. 9 — [9]) Pourquoi le subjonctif, et pourquoi l'imparfait? — [10]) Pourquoi pas : *ils se résolurent à?* — [11]) V. irrégulier. — [12]) Ou le collectif *bétail.* — [13]) Subst. en sens d'extrait : une partie de toute la laine. — [14]) Pour *quelque chose de tout cela.*

cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris.

Ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense ; ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée[1] de leur cœur : l'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte : la place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches[2], qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir ; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, même sans en être touchés.

Comme[3] le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent[4] qu'il était à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il fallait déférer[5] la couronne à celui qui était le plus juste ; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le[6] cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : A Dieu ne plaise[7], dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi[8] ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour ! disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévère : Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où

---

[1]) Pronominal essentiel ; le partic. s'accorde avec le régime. — [2]) *Lâche*, dans le sens propre, est le contraire de *tendu*. Par figure, on appelle *lâche* un homme sans courage ou sans générosité. — [3]) *Comme* est ici le syn. de *parce que*. — [4]) Point de virgule parce qu'il n'y a point d'intervalle d'une pensée à l'autre, la première ayant besoin de la seconde. — [5]) *Décerner*. — [6]) Sous-entendez : *ayant* ou *avec*. — [7]) Ellipse et inversion : *Je souhaite qu'il ne plaise pas à Dieu*. — [8]) Six propositions : . . . . . .

vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur; vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides [1] que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes [2], vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature? O Troglodytes, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire [3] que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu [4]?

Il dit ce qui suit:

A Dieu ne plaise
que je fasse ce tort
que l'on puisse croire
qu'il n'y a p. de p. juste.
que moi.

On voit qu'il n'y a aucune proposition parallèle à une autre; elles sont toutes à différentes hauteurs; mais la seconde est dominée par *toute* la première; tandis que la 3e se suspend *à un mot* de la 2e; et ainsi des autres. — [1]) *Rigoureuses; sévères.* — [2]) Proposition relative, liée à la prop. incidente: *que vous n'aurez* .... laquelle tombe dans la propos. principale absolue: *Vous savez* . . .

Vous savez
que vous pourrez contenter, etc.
et vous savez
que vous n'aurez pas . . .
pourvu que . . .

[3]) Point de virgule; voyez page 59, n. 4. — [4]) Il faut remarquer que les raisonnements du vieillard s'appliquent à toute espèce de gouvernement civil et non pas seulement à la royauté. L'établissement du gouvernement civil est donc, selon Montesquieu, une suite et un remède temporel du péché.

LYSIMAQUE.

PAR LE MÊME.

Lysimaque, le héros de l'histoire qu'on va lire, n'est point un personnage imaginaire. C'est un de ces chefs, soldats sous Alexandre et rois après sa mort, qui se partagèrent les vastes états conquis par leur maître. Il eut pour sa part la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces. Mais les discours et les actions qui lui sont attribués dans ce morceau sont de l'invention de Montesquieu. Le philosophe Callisthène suivit Alexandre dans ses conquêtes; quand ce prince s'avisa de se faire adorer, Callisthène refusa de le reconnaître pour dieu. Il fut enfermé dans une cage de fer et mourut dans les tourments.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père: leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui[1] virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on[2] ne parlait pas.

Un philosophe, nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs: D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? « Seigneur, lui dit Cal-« listhène, vous êtes chef de deux nations; l'une, esclave avant que « vous l'eussiez[3] soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez « vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant « de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je « suis Grec, seigneur; et ce nom vous l'avez élevé si haut que, sans « vous faire tort, il ne vous est plus permis de l'avilir[4].»

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus[5]; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et de tout temps[6], lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à

---

[1]) Gallicisme, pour *ils le virent*. V. p. 5, n. 10. — [2]) Ou plutôt: *et l'on*. — [3]) *Avant que* veut le subjonctif. — [4]) Nous ne pouvons l'avilir sans vous faire tort à vous-même. — [5]) C'est-à-dire qu'il se livrait avec la même impétuosité à son mauvais et à ses bons mouvements. — [6]) Pour *en tout temps*.

l'écouter ; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir[1]. « Je vous salue, « lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer « comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été[2] le seul homme « de l'armée. »

« Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui de- « mande de la force et du courage, il me semble que je me trouve « presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient[3] mis sur « la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils « m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des « plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément « capables, et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait « un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont[4] voulu, et ils ont plus exécuté « qu'entrepris[5]. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible ; « vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous « êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous[6] voir « faire une action de courage ; mais, au nom des dieux, que ce soit « pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et « n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres. »

« Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi « vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, « il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah ! j'espère qu'il « ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront aban- « donner un ami. »

Un jour Callisthène me dit : « Les dieux immortels m'ont consolé, « et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a « ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. « Vous étiez auprès de lui ; vous aviez un sceptre à la main et un ban- « deau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : Il te « rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis « trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : « Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec « justice. Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être « agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu[7]. »

---

[1]) *Voir* pour *visiter*, gallicisme. On dit aussi *trouver*. — [2]) *Parce que vous avez été . . .*, — [3]) Et non *ne m'eussent*. — [4]) *Plus que* donne au verbe qui suit la négative *ne*. — [5]) On ne voit pas pourquoi Dieu aurait enrichi les hommes de facultés morales, s'ils n'étaient pas mis dans le cas d'en faire usage ; et il y a telle de ces facultés qui ne trouvera jamais l'occasion de se développer si nous étions toujours heureux. — [6]) *Vous* est ici au régime indirect : *à vous*. V. p. 41, n. 1 ; p. 58, n. 2 ; p. 56, n. 6. — [7]) Dieu nous accorde déjà une grâce lorsqu'il nous appelle à souffrir pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, il[1] entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre contre les lions, « malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour[2] qui le précéda j'écrivis ces mots à Callisthène : « Je vais « mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future « grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir « les maux d'un homme tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : « Ly- « simaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne « peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la vo- « lonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea, et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait[3] être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras ; il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution ; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, « je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi « qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Aridée n'en était jamais sorti[4] ; Olympias[5] n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage ; Roxane, Eurydice, Statyre, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir,

---

[1]) *Il* est de trop. — [2]) On sous-entend une préposition : *à, dans.* — [3]) Non *qui venait d'être* . . . ce qui signifierait le contraire. — [4]) Il était imbécile.

«L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
«Traîne dans le sérail une éternelle enfance.» *Racine.*

[5]) Mère d'Alexandre.

et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire ; et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie ; et à présent[1] que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi[2].

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime : les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants ; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

L'ARCADIE,

PAR BERNARDIN DE ST. PIERRE.

SAINT-PIERRE (Jacques-Bernardin-Henri de) né en 1737, mort en 1814, est un des plus excellents écrivains du 18e siècle. On trouvera dans ce recueil une notice qui reproduit quelques-uns des événements de sa vie aventureuse et agitée. Dans le plus considérable de ses ouvrages, les *Études de la nature*, il s'attache à démêler dans l'ordre réel et dans le désordre apparent du monde les intentions paternelles de la Providence ; il étudie l'âme humaine, et découvre dans ses inclinations immuables le secret de son origine et celui de sa destination ; enfin, affligé des abus de la civilisation et des maux de la société, il en indique les remèdes, et s'efforce de rappeler son siècle à Dieu et à la nature. Telle est la tendance habituelle de cet écrivain, qui eut le courage et le bonheur, au milieu d'un siècle irréligieux, de parler de Dieu avec ferveur et avec amour. Les *Études de la nature* seraient un ouvrage bien utile, si le raisonnement y était toujours aussi solide que les sentiments y sont affectueux et tendres ; mais l'auteur se laisse trop aller à son imagination, et donne souvent à son lecteur des hypothèses pour des faits. Ce qu'on peut admirer sans réserve, c'est le style, dont la clarté et le naturel sont relevés par une douce chaleur et par l'individualité intime de l'expression. Bernardin de Saint-Pierre excelle dans la description des scènes de la nature, et l'on a pu dire que son talent, dans ce genre, est une espèce de magie.

[1]) *Que* pour *lorsque*. On dit de même *une fois que, un jour que, maintenant que*. P. 58, n. 5. — [2]) Il intervient, il intercède auprès de moi en faveur de mon peuple.

Paul et Virginie est une admirable pastorale, où tout était nouveau, le genre, les idées, le style, et dont la couleur si fraiche, si pure et si naïve fut un phénomène dans un siècle si éloigné de la nature. Le même charme de sentiment et de coloris revêt, dans la *Chaumière indienne*, de précieuses vérités et quelques vues hasardées. Les *Harmonies de la nature*, ouvrage posthume, qui fait suite aux *Études*, sont une production imparfaite, où il y a plus d'imagination que de raison.

Bernardin de St. Pierre avait commencé un roman ou poëme en prose, intitulé l'*Arcadie*, où il se proposait de tracer trois tableaux successifs, celui d'une civilisation portée à l'excès, celui de l'état sauvage ou de la barbarie, et celui d'un état intermédiaire, où la vie naturelle et la civilisation s'embelliraient mutuellement. L'Égypte, les Gaules et l'Arcadie devaient être les scènes de ces trois tableaux, que l'auteur réunissait dans le cadre d'une fiction intéressante, semblable à celle du Télémaque. Cet ouvrage n'a point été achevé; l'auteur n'en a publié qu'un livre, les *Gaules*, dont nous allons donner quelques morceaux.

Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tyrtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée, qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il était assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur[1] d'olive, étaient blanchis d'écumes qui jaillissaient en gerbes sur toutes ses grèves. Des bateaux de pêcheurs paraissant et disparaissant[2] tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout[3] penchés par la violence du vent, s'en éloignaient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfants levaient les mains au ciel et jetaient[4] de grands cris à la vue du danger que couraient ces pauvres mariniers, et des longues vagues qui venaient du large[5] se briser en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité que Tirtée parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui et que la mer brisait[6] au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes, qui venaient, en battant des ailes, s'y réfugier, et

---

[1]) Gallic. *d'une couleur*. — [2]) Non *paraissants* ni *disparaissants*; car il n'est pas question d'une qualité inhérente à l'objet, mais d'un état accidentel et temporaire. — [3]) Non *tous* penchés. V. p. 46, n. 5. — [4]) Non *jettaient*. Le *t* dans ce verbe, ne se double que devant l'*e* muet. — [5]) Terme de marine: *la haute mer*. — [6]) En langage de marine, ce verbe est employé comme neutre: *heurter avec violence*.

les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui[1] faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne[2] le paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots, et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient[3] à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée « s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. » Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant[4] de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, et lui cria : « Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos? » « Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Tégée; et ces tours que vous voyez là-bas, sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute[5] blanche, s'en approcha pour jouer avec elle : mais la chèvre, effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étaient tout[6] couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne, où le barbet la poursuivit. Le jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue. Il lui passa une laisse[7] autour du cou, et, priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre, qui s'enfuyait toujours : mais son chien, le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée, qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit[8] à courir si vite sur les pas de son maître, que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger resté sur le grand chemin se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : « Seigneur, le temps est rude, la nuit s'approche, la forêt et la montagne sont pleines de fondrières où vous pourriez vous égarer. Venez prendre un peu de repos

[1]) Non *le faisaient voir.* — [2]) Après *plus que, mieux que, moins que, plutôt que,* le verbe se fait accompagner de *ne.* V. p. 42, n. 4. — [3]) *Marchèrent,* au prét. déf., présenterait un tout autre sens. — [4]) Cet usage du part. prés. est propre à la langue française : *comme le bruit l'empêchait.* — [5]) *Tout,* adverbe, prend la marque du féminin devant un adjectif féminin qui commence par une consonne; dans tous les autres cas il est invariable. V. p. 24, n. 1. — [6]) Même remarque. — [7]) De *laxus.* On écrit aussi *lesse.* — [8]) Pour *il commença;* se trouve plusieurs fois dans ce morceau.

dans ma cabane qui n'est pas loin d'ici. Je suis bien sûr que ma chèvre, qui est fort privée[1], y reviendra d'elle-même, et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de vue. » En même temps, il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchait à la tête de ce troupeau; il était suivi de six chèvres, dont les mamelles pendaient jusqu'à terre ; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands venaient après; une ânesse et son ânon fermaient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas, par une pelouse découverte, parsemée çà et là de genêts et de romarins; et comme[2] ils entraient dans la forêt de chênes, qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiements d'un chien ; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme : «Mon fils, quoique cette chèvre soit[3] la plus chérie de mon troupeau, j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre à la course : mais vous vous reposerez, s'il vous plaît, cette nuit chez moi ; et demain, si vous voulez vous mettre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où l'on vous enseignera celui d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point demain d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, au mont Lycée. On s'y rassemble de toute l'Arcadie et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y venez avec moi, vous me rendrez plus agréable à Jupiter quand je me présenterai à son autel, pour l'adorer avec des hôtes[4].» Le jeune étranger répondit : «O bon berger ! nous acceptons volontiers votre hospitalité pour cette nuit ; mais demain, dès l'aurore, nous continuerons notre route pour Argos. Depuis longtemps[5] nous luttons contre la mer, pour arriver à cette ville, fameuse dans toute la terre par ses temples, par ses palais, et par la demeure du grand Agamemnon.»

Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité[6] des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond coulait[7] un ruisseau appelé Achéloüs, qui

---

[1]) *Apprivoisée.* — [2]) Comme, *wie, als, da, weil;* ici *als.* — [3]) *Quoique* régit toujours le subjonctif. V. p. 2, n. 5; car il signifie : *en supposant même que.* — [4]) Jupiter était le dieu de l'hospitalité et le protecteur des étrangers et des voyageurs. — [5]) On *il y a longtemps que.* — [6]) Du subst. *abri.* — [7]) Inversion, qui a lieu après des circonstances de lieu et de temps: *là, ici, alors, autrefois, bientôt,* etc.

allait se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevait au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux, qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche; mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer à gué, et on faisait si peu d'usage de son pont, que des convolvules le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de leurs fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont était[1] l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume[2], bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord, et couvrait de son feuillage toujours vert une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume[3]. Aussitôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau décoré de tilleuls; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une nymphe de Diane, à son vase, pour la naïade du ruisseau; mais à sa timidité, on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit: « Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres, et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira[4] le lait des chèvres, qui s'étaient rassemblées[5] autour d'elle; et quand elle eut fini[6], elle conduisit le troupeau dans la bergerie, qui était à un bout de la maison. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes, après quoi il les invita d'entrer[7].

Il faisait déjà nuit; mais une lampe suspendue au plancher, et la flamme du foyer, placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de

---

[1]) V. page 47, n. 7. — [2]) Du latin *calamus*, le même que l'allemand *Halm*. — [3]) Comme à l'ordinaire. — [4]) On ne peut ici se servir du verbe *traire*, qui n'a point de prétérit défini. — [5]) S'accorde avec le régime direct *se*. — [6]) Non *elle avait fini*. — [7]) On dit *inviter à . . .* mais aussi *de* quand il y a un *hiatus* à éviter.

l'habitation, en éclairait suffisamment l'intérieur. On y voyait, accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages[1], et, sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée, était une petite statue de terre de la bonne Cérès, et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, fait d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table[2] et servit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, et des secondes figues[3] de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre siéges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son père d'une peau de loup, qu'il[4] avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis : mais pendant qu'elle les étendait sur les siéges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit : « Ma chère fille, serez-vous toujours inconsolable de la perte de votre mère ? et ne pourrez-vous jamais rien toucher de tout ce qui était à son usage, sans verser des larmes ? » Cyanée ne répondit rien ; mais se tournant vers la muraille, elle s'essuya[5] les yeux. Tirtée fit une prière et une libation[6] à Jupiter hospitalier ; et, faisant asseoir ses hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous fussiez[7] descendus chez quelque autre habitant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici il y a quelques années, vous eussiez été[8] beaucoup mieux reçus. Mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai eu sur le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans toutes les saisons, des légumes et d'excellents fruits : il est maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon solitaire retentissait du mugissement de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au soir, dans ma maison, que des chants d'allégresse et des cris de joie. J'ai vu autour de cette table trois garçons et quatre filles. Le plus jeune de mes fils était en état de conduire un troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habillait ses petites sœurs et leur tenait déjà lieu de mère.

[1]) *Fromage* vient de *forme;* on disait autrefois *formage;* l'italien dit encore *formaggio.* — [2]) Gallicisme : en allemand : *couvrir la table.* — [3]) Quoique *figues* soit ici en sens d'extrait, on a dû dire *des.* Pourquoi? — [4]) Ou plutôt : *de la peau d'un loup, qu'il . . .* Pourquoi? — [5]) De *exudare;* il signifie aussi *souffrir.* — 6) Au commencement des repas, les anciens répandaient du vin sur la table, en l'honneur des dieux; cela s'appelait une *libation.* — [7]) Le pl. q. p. du subj. remplace volontiers celui de l'indic. après *si.* p. 28, n. 6. — [8]) Il remplace aussi le cond. passé.

Ma femme, laborieuse et encore jeune, entretenait toute l'année, autour de moi, la gaîté, la paix et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a entraîné celle de presque toute ma famille. Il aimait, comme un jeune homme, à faire preuve[1] de sa légèreté, en montant au haut des plus grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exercices causaient une frayeur extrême, l'avait prié plusieurs fois de s'en abstenir. Je lui avais prédit qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas ! les dieux m'ont puni de mes prédictions indiscrètes, en les accomplissant. Un jour d'été que[2] mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie de manger des fruits d'un merisier sauvage. Aussitôt, l'aîné monta sur l'arbre pour en[3] cueillir ; et quand il fut au sommet, qui était très-élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir saisit mon malheureux fils ; il tomba. Sa mère, revenue à elle aux cris de ses enfants, accourt vers lui ; en vain elle essaya de le ranimer dans ses bras ; l'infortuné tourna les yeux vers elle, prononça son nom et le mien, et expira. La douleur dont mon épouse fut saisie la mena en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnait entre mes enfants, et égalait leur affection pour leur mère. Ils moururent tous du regret de sa perte et de celle des uns et des autres[4]. Avec combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci ! . . .» Ainsi parla Tirtée, et malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger. Nous les reverrons un jour : ils sont avec les dieux. » Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes ; puis, prenant un fuseau avec une quenouille[5] chargée de laine, elle vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondaient en larmes. Enfin le plus jeune, prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand nous aurions été reçus dans le palais et à la table d'Agamemnon, au moment où, couvert de gloire, il reverra sa fille Iphigénie et son épouse Clytemnestre,

---

[1]) Et non : *il aimait faire preuve*. — [2]) Gallic. *comme, lorsque*. P. 44, n. 1. — [3]) Quelques-uns d'eux, c'est-à-dire des fruits. V. p. 29, n. 8. — [4]) Ceci est vraiment de l'âge d'or ; l'enfance, dans notre âge de fer, n'a pas de ces douleurs qui font mourir. — [5]) De l'allemand *Knaeuel*.

qui soupirent depuis si longtemps après son retour, nous n'aurions pu ni voir ni entendre des choses aussi touchantes que celles dont nous sommes ici spectateurs. O bon berger! il faut l'avouer, vous avez éprouvé de[1] grands maux; mais si Céphas que vous voyez ici, qui a beaucoup voyagé, voulait[2] vous entretenir de ceux qui accablent les hommes par toute la terre, vous passeriez la nuit à l'entendre et à bénir votre sort. Que d'inquiétudes vous sont inconnues au milieu de ces retraites paisibles! Vous y vivez libre; la nature fournit à tous vos besoins; l'amour paternel vous rend heureux, et une religion douce vous console de toutes vos peines. »

Céphas prenant la parole, dit à son jeune ami: « Mon fils! racontez-nous vos propres malheurs: Tirtée vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il ne[3] m'écouterait moi-même. » Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit: « A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes point trop pressé du sommeil, j'aurai bien du plaisir à vous entendre. Je ne suis jamais sorti de mon pays; mais j'aime et j'honore les voyageurs. Ils sont sous la protection de Mercure et de Jupiter. On apprend toujours quelque chose d'utile avec eux. Pour vous, il faut que vous ayez éprouvé de grands chagrins dans votre patrie, pour avoir quitté si jeune vos parents, avec lesquels il est si doux de vivre et de mourir. »

Amasis, le plus jeune des deux étrangers, raconte ses aventures. Il est Égyptien; il a entrepris un long voyage, sous la conduite du sage Céphas, Grec de naissance, dans le double but de s'instruire et de faire du bien aux hommes. Ils ont visité la Gaule encore barbare, et, après beaucoup de fatigues et de dangers, ils ont trouvé un asile auprès d'un roi gaulois, sur les bords de la Seine.

Ce roi s'appelait Bardus. Il était déjà avancé en âge, et il portait, comme son peuple, la barbe et les cheveux longs. Son palais était bâti de troncs de sapins, couchés les uns sur les autres. Il n'y avait pour porte que de[4] grands cuirs de bœuf qui en fermaient les ouvertures. Personne[5] n'y faisait la garde; car il n'avait rien à craindre de ses sujets; mais il avait employé toute son industrie pour fortifier sa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avait entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles et aux portes. Il y avait au haut de ces tours des sentinelles qui veillaient jour et nuit. Le roi Bardus avait eu cette île de la

[1]) Non *des grands maux*. V. p. 37, n. 4. — [2]) Non *voudrait*. *Si* (wenn) veut l'imp. de l'indic. au lieu du conditionnel présent. — [3]) *Plus que, mieux que*, etc. donnent la négation *ne* au verbe qui suit. V. p. 46, n. 2. — [4]) Non *des grands cuirs*. V. n. 1. — [5]) Si le mot *personne* était négatif, *ne* serait de trop; mais *personne* signifie *une personne quelconque*.

étaient les plus forts. En vain il consultait les plus anciens de son peuple ; personne ne pouvait lui donner de [1] conseil. Enfin il exposa son embarras à sa mère Lutétia, qui était fort âgée, mais qui avait un grand sens.

Lutétia lui dit : « Mon fils, vous savez quantité [2] d'histoires an-« ciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance ; vous « excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. » Bardus fut trouver Carnut, et lui dit : « Fils de Tendal, il ne suffit « pas à un roi de nourrir ses sujets et d'être ferme et constant dans « les travaux ; il doit savoir bannir de leurs pensées les opinions qui les « rendent malheureux : car ce sont les opinions qui font agir les hom-« mes, et qui les rendent bons ou méchants [3]. Voyons qui de toi ou « de moi régnera sur leurs esprits. Ce ne fut point par des combats « qu'Hercule se fit suivre dans les Gaules, mais par des chants divins, « qui, sortant de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaînaient les « oreilles de ceux qui l'écoutaient et les forçaient à le suivre. »

Carnut accepta avec joie ce troisième défi [4]. Il chanta les combats des dieux du Nord sur les glaces ; les tempêtes de Niorder sur les mers ; les ruses de Vidar dans les airs ; les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires, et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paraissaient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube [5] du matin [6], les premiers rayons de l'aurore « qui ont lui sur les Gaules, empire de Pluton ; les bienfaits de Cérès, « et le malheur de l'enfant Loïs. Écoutez mes chants, esprits des fleu-« ves ! et répétez-les aux esprits des montagnes bleues.

« Cérès venait de chercher par toute la terre sa fille Proserpine. « Elle retournait dans la Sicile, où elle était adorée. Elle traversait « les Gaules sauvages, leurs montagnes sans chemins, leurs vallées « désertes et leurs sombres forêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par « les eaux de la Seine, sa nymphe, changée en fleuve.

« Sur la rive opposée de la Seine, se baignait alors un bel enfant « aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimait à nager [7] dans ses eaux « transparentes, et à courir tout nu sur ses pelouses solitaires. Dès

---

[1]) Gallic. — [2]) Gall. pour *beaucoup*. — [3]) Il est vrai que nos mœurs dépendent de nos opinions ; mais nos opinions elles-mêmes dépendent de nos passions ; ainsi ce que dit l'auteur est trop absolu. — [4]) De *défier* (v. a.) Le v. *se défier* forme le subst. *défiance*. — [5]) Du latin *albus*, blanc ; l'*aube* est la première blancheur de l'orient. — [6]) Image : les commencements de la civilisation. — [7]) Non *il aimait nager*. P. 50, n. 4.

« qu'il aperçut une femme, il fut[4] se cacher sous une touffe de ro-
« seaux.

« Mon bel enfant, lui cria Cérès en soupirant, venez à moi, mon
« bel enfant ! A la voix d'une femme affligée, Loïs sort des roseaux.
« Il met en rougissant sa peau d'agneau, suspendue à un saule. Il
« traverse la Seine sur un banc de sable ; et, présentant la main à
« Cérès, il lui montre un chemin au milieu des eaux.

« Cérès ayant passé le fleuve, donne à l'enfant Loïs un gâteau,
« une gerbe d'épis et un baiser ; puis lui apprend comme[2] le pain se
« fait avec le blé, et comme le blé vient dans les champs. Grand-
« merci, belle étrangère, lui dit Loïs, je vais porter à ma mère vos
« leçons et vos doux présents.

« La mère de Loïs partage avec son enfant et son époux le gâteau
« et le baiser. Le père ravi cultive un champ, sème le blé. Bientôt
« la terre se couvre d'une moisson dorée ; et le bruit se répand dans
« les Gaules qu'une déesse a apporté une plante céleste aux Gaulois.

« Près de là vivait un druide. Il avait l'inspection des forêts. Il
« distribuait aux Gaulois, pour leur nourriture, les faines des hê-
« tres et les glands des chênes. Quand il vit une terre labourée et une
« moisson : Que deviendra ma puissance, dit-il, si les hommes vi-
« vent de froment ?

« Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il, où étiez-vous, quand
« vous vîtes l'étrangère aux beaux épis ? Loïs, sans malice, le conduit
« sur les bords de la Seine. J'étais, dit-il, sous ce saule argenté ;
« je courais sur ces blanches[3] marguerites : je fus me cacher sous
« ces roseaux, car j'étais nu. Le traître druide sourit : il saisit Loïs,
« et le noie au fond des eaux.

« La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle s'en va dans les
« bois et s'écrie : Où êtes-vous, Loïs ? Loïs, mon cher enfant ! Les
« seuls échos répètent : Loïs, Loïs, mon cher enfant ! Elle court
« tout[4] éperdue le long de la Seine. Elle aperçoit sur son rivage une
« blancheur : Il n'est pas loin, dit-elle ; voilà ses fleurs chéries, voilà

---

[1]) Même faute remarquée. — [2]) Mieux que *comment*. *Comment* est dubitatif; *comme* ne l'est pas. Molière a dit correctement:

« . . . Je lui montrai *comme*, de notre temps,
« Cette soif a gâté de fort honnêtes gens. »

mais il ne devait pas dire:

« Qu'est-ce qu'on fait céans? *comme* est-ce qu'on s'y porte? »

[3]) V. la remarque faite, p. 26, n. 13. — [4]) Voir, p. 24, n. 1, et p. 47, l. 2, en remontant, la remarque sur l'adverbe *tout*.

étaient les plus forts. En vain il consultait les plus anciens de son peuple ; personne ne pouvait lui donner de [1] conseil. Enfin il exposa son embarras à sa mère Lutétia, qui était fort âgée, mais qui avait un grand sens.

Lutétia lui dit : « Mon fils, vous savez quantité [2] d'histoires an-« ciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance ; vous « excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. » Bardus fut trouver Carnut, et lui dit : « Fils de Tendal, il ne suffit « pas à un roi de nourrir ses sujets et d'être ferme et constant dans « les travaux ; il doit savoir bannir de leurs pensées les opinions qui les « rendent malheureux : car ce sont les opinions qui font agir les hom-« mes, et qui les rendent bons ou méchants [3]. Voyons qui de toi ou « de moi régnera sur leurs esprits. Ce ne fut point par des combats « qu'Hercule se fit suivre dans les Gaules, mais par des chants divins, « qui, sortant de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaînaient les « oreilles de ceux qui l'écoutaient et les forçaient à le suivre. »

Carnut accepta avec joie ce troisième défi [4]. Il chanta les combats des dieux du Nord sur les glaces ; les tempêtes de Niorder sur les mers ; les ruses de Vidar dans les airs ; les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires, et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paraissaient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube [5] du matin [6], les premiers rayons de l'aurore « qui ont lui sur les Gaules, empire de Pluton ; les bienfaits de Cérès, « et le malheur de l'enfant Loïs. Écoutez mes chants, esprits des fleu-« ves ! et répétez-les aux esprits des montagnes bleues.

« Cérès venait de chercher par toute la terre sa fille Proserpine. « Elle retournait dans la Sicile, où elle était adorée. Elle traversait « les Gaules sauvages, leurs montagnes sans chemins, leurs vallées « désertes et leurs sombres forêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par « les eaux de la Seine, sa nymphe, changée en fleuve.

« Sur la rive opposée de la Seine, se baignait alors un bel enfant « aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimait à nager [7] dans ses eaux « transparentes, et à courir tout nu sur ses pelouses solitaires. Dès

---

[1]) Gallic. — [2]) Gall. pour *beaucoup*. — [3]) Il est vrai que nos mœurs dépendent de nos opinions ; mais nos opinions elles-mêmes dépendent de nos passions ; ainsi ce que dit l'auteur est trop absolu. — [4]) De *défier* (v. a.) Le v. *se défier* forme le subst. *défiance*. — [5]) Du latin *albus*, blanc ; l'*aube* est la première blancheur de l'orient. — [6]) Image : les commencements de la civilisation. — [7]) Non *il aimait nager*. P. 50, n. 4.

« qu'il aperçut une femme, il fut[1] se cacher sous une touffe de ro-
« seaux.

« Mon bel enfant, lui cria Cérès en soupirant, venez à moi, mon « bel enfant ! A la voix d'une femme affligée, Loïs sort des roseaux. « Il met en rougissant sa peau d'agneau, suspendue à un saule. Il « traverse la Seine sur un banc de sable ; et, présentant la main à « Cérès, il lui montre un chemin au milieu des eaux.

« Cérès ayant passé le fleuve, donne à l'enfant Loïs un gâteau, « une gerbe d'épis et un baiser ; puis lui apprend comme[2] le pain se « fait avec le blé, et comme le blé vient dans les champs. Grand-« merci, belle étrangère, lui dit Loïs, je vais porter à ma mère vos « leçons et vos doux présents.

« La mère de Loïs partage avec son enfant et son époux le gâteau « et le baiser. Le père ravi cultive un champ, sème le blé. Bientôt « la terre se couvre d'une moisson dorée ; et le bruit se répand dans « les Gaules qu'une déesse a apporté une plante céleste aux Gaulois.

« Près de là vivait un druide. Il avait l'inspection des forêts. Il « distribuait aux Gaulois, pour leur nourriture, les faines des hê-« tres et les glands des chênes. Quand il vit une terre labourée et une « moisson : Que deviendra ma puissance, dit-il, si les hommes vi-« vent de froment ?

« Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il, où étiez-vous, quand « vous vîtes l'étrangère aux beaux épis ? Loïs, sans malice, le conduit « sur les bords de la Seine. J'étais, dit-il, sous ce saule argenté ; « je courais sur ces blanches[3] marguerites : je fus me cacher sous « ces roseaux, car j'étais nu. Le traître druide sourit : il saisit Loïs, « et le noie au fond des eaux.

« La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle s'en va dans les « bois et s'écrie : Où êtes-vous, Loïs ? Loïs, mon cher enfant ! Les « seuls échos répètent : Loïs, Loïs, mon cher enfant ! Elle court « tout[4] éperdue le long de la Seine. Elle aperçoit sur son rivage une « blancheur : Il n'est pas loin, dit-elle ; voilà ses fleurs chéries, voilà

---

1. Même faute remarquée. — 2. Mieux que *comment*. *Comment* est [illegible], comme ne l'est pas. Molière a dit correctement

« ... *Je lui montrai comme, de notre temps*
« *Cette nuit a gîté de fort honnêtes gens.* »

mais il ne devait pas dire

« *Qu'est-ce qui ne [illegible] comme ? comment est-ce qu'on s'y porte ?* »

3. V. la remarque faite, p. 36, n. 12. — 4. Voy. p. 34, n. 1 et p. 47, n. 3, la remarque sur l'adverbe *tout*.

« ses blanches marguerites. Hélas ! c'était Loïs ; Loïs, son cher « enfant !

« Elle pleure, elle gémit, elle soupire ; elle prend dans ses bras « tremblants le corps glacé de Loïs ; elle veut le ranimer contre son « cœur : mais le cœur de la mère ne peut plus réchauffer le corps du « fils, et le corps du fils glace déjà le cœur de la mère : elle est près « de[1] mourir. Le druide monte sur un roc voisin, s'applaudit de sa « vengeance.

« Les dieux ne viennent pas toujours à la voix des malheureux ; « mais, aux cris d'une mère affligée, Cérès apparut. Loïs, dit-elle, « sois la plus belle fleur des Gaules. Aussitôt les joues pâles de Loïs « se développent en calice plus blanc que la neige ; ses cheveux blonds « se changent en filets d'or. Une odeur suave s'en exhale. Sa taille « légère s'élève vers le ciel ; mais sa tête se penche encore sur les « bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs devient lis.

« Le prêtre de Pluton voit ce prodige et n'en est point touché. Il « lève vers les dieux supérieurs un visage et des yeux irrités. Il blas- « phème, il menace Cérès ; il allait porter sur elle une main impie, « lorsqu'elle lui cria : Tyran cruel et dur, demeure.

« A la voix de la déesse, il reste immobile. Mais le roc ému s'en- « tr'ouvre ; les jambes du druide s'y enfoncent ; son visage barbu et « enflammé de colère se dresse vers le ciel en pinceau de pourpre, et « les vêtements qui couvraient ses bras meurtriers se hérissent « d'épines. Le druide devient chardon.

« Toi, dit la déesse des blés, qui voulais nourrir les hommes « comme les bêtes, deviens toi-même la pâture des animaux. Sois « l'ennemi des moissons après ta mort, comme tu le fus pendant ta « vie. Pour toi, belle fleur de Loïs, sois l'ornement de la Seine, et « que, dans la main de ses rois, ta fleur victorieuse l'emporte un « jour sur le gui[2] des druides.

« Braves suivants de Carnut, venez habiter ma ville. La fleur de « Loïs parfume mes jardins ; de jeunes filles chantent jour et nuit son « aventure dans mes champs. Chacun s'y livre à un travail facile et « gai, et mes greniers aimés de Cérès rompent sous l'abondance des « blés. »

A peine Bardus avait fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui mouraient de faim, abandonnèrent le fils de Tendal, et se firent

[1]) Et non : *prête à mourir ;* sens bien différent. — [2]) Plante parasite qui végète dans l'écorce des branches de différents arbres. Elle était célèbre parmi les druides, qui en distribuaient des branches au peuple au commencement de l'année sacrée.

habitants de Lutétia. « Oh ! me disait souvent ce bon roi, que n'ai-je « ici quelque fameux chantre de la Grèce ou de l'Égypte, pour policer « l'esprit de mes sujets ! Rien n'adoucit le cœur des hommes comme « de beaux chants. Quand on sait faire des vers et de belles fictions, « on n'a pas besoin de sceptre pour régner. »

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avait fait planter les arbres et les grains[1] réchappés de notre naufrage. C'était sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de suc et de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coins de Crète, à ses fruits cotonneux et odorants, le noyer de Jupiter, d'un vert lustré, l'avelanier[2], le figuier, le peuplier, le poirier du mont Ida, avec ses fruits en pyramides ; tous ces arbres venaient de l'île de Crète. Il y avait encore des vignes de Thasos[3] et de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyais un grand pays dans un petit jardin. Il y avait, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étaient mes compatriotes, entre autres le chanvre et le lin. C'étaient celles qui plaisaient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avait admiré les toiles qu'on en faisait en Égypte, plus durables et plus souples que les peaux dont s'habillaient la plupart des Gaulois. Le roi prenait plaisir à arroser lui-même ces plantes, et à en ôter les mauvaises herbes. Déjà le chanvre, d'un beau vert, portait toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme, et le lin en fleurs couvrait la terre d'un nuage d'azur.

Amasis poursuit le récit de ses aventures jusqu'à son arrivée dans la cabane de Tirtée.

Tirtée dit à Amasis : « Mon fils, votre récit nous a beaucoup « touchés ; vous avez dû en juger par nos larmes. Les Arcadiens ont « été plus malheureux que les Gaulois. Nous n'oublierons jamais « le règne de Lycaon, changé jadis en loup, en punition de sa « cruauté. Mais ce sujet nous mènerait maintenant trop loin. Je re- « mercie Jupiter de vous avoir disposé, ainsi que votre ami, à passer « demain la journée avec nous au mont Lycée. Vous n'y verrez ni pa- « lais, ni ville royale, et encore moins des sauvages et des druides ; « mais des gazons, des bois, des ruisseaux, et des bergers qui vous « recevront de bon cœur. Puissiez-vous prolonger longtemps votre « séjour parmi nous ! Vous trouverez demain, à la fête de Jupiter, « des hommes de toutes les parties de la Grèce, et des Arcadiens bien

[1]) *Grains* signifie *le blé*. Le *grain* est donc une espèce de *graine*. — [2]) ou plutôt l'avelinier. — [3]) Ile grecque, voisine de la côte de la Macédoine.

« plus instruits que moi, qui connaîtront sans doute la ville d'Argos. « Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï[1] parler du siége de « Troie ni de la gloire d'Agamemnon, dont on parle, dites-vous, « par toute la terre. Je ne me suis occupé que du bonheur de ma fa- « mille et de celui de mes voisins. Je ne connais que les prairies et les « troupeaux. Jamais je n'ai porté ma curiosité hors de mon pays. La « vôtre, qui vous a jeté si jeune au milieu des nations étrangères, est « digne d'un dieu ou d'un roi.»

Alors Tirtée, se tournant vers sa fille, lui dit: « Cyanée, ap- « portez-nous la coupe d'Hercule. » Cyanée se leva aussitôt, courut la chercher, et la présenta à son père d'un air riant. Tirtée la rem- plit de vin, puis s'adressant aux deux voyageurs, il leur dit: « Her- « cule a voyagé comme vous, mes chers hôtes. Il est venu dans cette « cabane, il s'y est reposé lorsqu'il poursuivit, pendant un an, la « biche aux pieds d'airain du mont Érymanthe. Il a bu dans[2] cette « coupe : vous êtes digne d'y boire après lui. Je ne m'en sers qu'aux « grandes fêtes, et je ne la présente qu'à mes amis. Aucun étranger « n'y a bu avant vous. » Il dit, et il offrit la coupe à Céphas. Elle était de bois de hêtre, et tenait une sciate de vin. Hercule la vidait d'une seule haleine ; mais Céphas, Amasis et Tirtée eurent assez de peine à la vider en y buvant deux fois tour à tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle était éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on apercevait, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avait dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légère. Alors Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des grâces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvait rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettait le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattait de voir un peuple entier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur[3] auraient fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avaient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisait à travers la fenêtre, par le mur- mure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain

[1]) Participe du vieux verbe ouïr (du latin *audire*). — [2]) On dit: boire dans un verre, manger dans un plat, prendre dans sa poche, fumer dans une pipe, etc. — [3]) L'allemand dit *les*. V. p. 46, n. 1.

de l'Achéloüs, dont la source se précipite en mugissant du mont Lycée.

ÉPISODE DE PAUL ET VIRGINIE.[1]

PAR BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne[2] se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau[3] de serpilière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune de-« moiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois « que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent pour-« suivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, « qui est un riche habitant de la Rivière-Noire. Il m'a traitée comme « vous le voyez. » En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer ; mais sachant[4] que vous « demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans « ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller de-« mander votre grâce à votre maître : en vous voyant, il sera touché « de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? » — « Ange de Dieu, « repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent[5] avec bien de la peine, et

[1]) Paul et Virginie sont les enfants de deux femmes de conditions différentes, mais toutes les deux infortunées et pauvres, qui habitent la même chaumière, à l'île de France. — [2]) *Marron* est le nom qu'on donne au nègre fugitif qui s'est retiré dans les bois pour y vivre en liberté. — [3]) De l'allemand *Lumpen*. — [4]) Parce que je savais. — [5]) Peut-être du grec *chrimptó*.

de larges rivières qu'ils passèrent à gué[4]. Enfin vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec[2], olivâtre, aux[3] yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout[4] émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte[5] de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il[6] eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment[7], qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître: puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun[8] plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: « Ma « sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif; nous ne trouverons « point ici à dîner; redescendons le morne et allons demander à man- « ger au maître de l'esclave. » — « Oh non! mon ami, reprit Virginie, « il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois ma- « man: Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. » — « Com- « ment ferons-nous donc? dit Paul, ces arbres ne produisent que de « mauvais fruits. Il n'y a pas seulement[9] ici un tamarin ou un citron « pour te rafraîchir. » — « Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie; « il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la[10] nourri-

---

[1]) Du latin *vadum*. On dit *une rivière guéable*. — [2]) *Grand homme* suivi d'un adjectif signifie homme de haute taille. — [3]) La prép. *à* exprime souvent la manière d'être d'un objet: « La cruche au large ventre est vide en un instant. » *Boileau*. — [4]) V. dans le morceau précédent la remarque sur l'adverbe *tout*. — [5]) Pas grand cas de, pas grande attention à. — 6) *Que*, pour *quand*, veut l'ind.; pour *si*, le subj. V p. 57, n. 5, et pag. 28, n. 12. — [7]) Du latin *sacramentum*. — [8]) Du latin *jejunium*. — [9]) Lisez *seulement pas* ou *pas même*. — [10]) Subst. en sens d'extrait: quelque partie de la nourriture.

« ture.» A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après[4] s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson, qui croissait sur ses bords. Comme[2] ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais quoique[3] sa tige[4] ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de[5] soixante pieds de hauteur. A la vérité[6], le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint[7] de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse[8] trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche, également sèche, mais d'une espèce de bois différente. Il posa[9] ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont[10] on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses[11]. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que

---

[1]) Le verbe qui suit *après* doit se mettre à l'infinitif, si cela peut se faire sans équivoque. — [2]) Pendant que. — [3]) Syntaxe de *quoique*. — [4]) *Tige* vient probablement de *tibia*. — [5]) *Plus de* signifie *tant et plus : plus que* exprime une comparaison. — [6]) A la vérité, *zwar ;* en vérité, *wahrlich*. — [7]) Il s'avisa de. — [8]) Subjonctif, à cause de la négation du v. précédent. — [9]) Distinguez *poser* et *mettre*. — [10]) Ou plutôt *avec lequel*. — [11]) Du subst. *saveur*.

« maintenant nos mères[4]. Il ne faut rien faire, pas même le bien, « sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! » et elle se prit[2] à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui vient le soir tuer les cerfs à l'affût[3]. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me « semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je « reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre « montagne ? » En effet, un moment après[4], Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses[5]. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue, qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que[6] vos mères ont d'inquiétude ! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe, où je les accompagnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté[7] vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre; je les ai fait flairer à Fidèle, et sur le champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu[8], il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là que j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce ! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois[9], et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle toujours quêtant m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force. C'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore : enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues[10] jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une

---

[1]) Inversion fréquente après un pronom relatif. — [2]) Vieux, pour *elle se mit*. « Le Sachem aveugle se prit à sourire. » *Chateaubriand*. « Elle baissa la tête et se prit à pleurer. » *Delavigne*. — [3]) *A l'affût*, sens figuré de cette expression. — [4]) Non *après un moment*. — [5]) De *carus*, cher. — [6]) Pour *combien*. — [7]) Voir p. 53, n. 6. — [8]) Voir p. 49, n. 7. — [9]) Mieux : *attachée à un billot* de bois, *avec* etc. — [10]) Non *lieux*.

grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh ! qu'il [4] est difficile de faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les roches un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout [2] rouges ; Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, « leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? « Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme [5] il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons « vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous « alliez demander sa grâce à son mauvais maître ; en reconnaissance, « nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et de lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route [3], aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul : « O mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans « récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous [5], mes enfants ? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est nous ! » et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie, qui venaient au devant d'eux [6] avec des tisons flambants. « Malheureux enfants, dit madame « de la Tour, d'où venez-vous ? dans quelles angoisses nous avez-vous

---

[4]) *Que* pour *combien*; voir p. 62, l. 15 en remontant. — [2]) Rappeler la remarque sur l'adv. *tout*. — [3]) Voir p. 61, n. 2. — [4]) Remarquer ce gallicisme, qui rend *sich auf den Weg machen*. — [5]) C'est-à-dire; *cela* (ce que je vois) *est-il vous?* L'allemand dit: *Êtes-vous cela?* — [6]) Ou *à leur rencontre* (iis obviam).

« jetés? » « Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire[4], de-« mander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné « ce matin le déjeuner[2] de la maison, parce qu'elle mourait de faim, « et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: « Vous me payez « de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: « Et toi aussi, mon fils, tu as fait « une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

L'ABENAKI.

Ce conte est de SAINT-LAMBERT, philosophe et poëte du 18e siècle (1717-1803), auteur d'un poëme descriptif intitulé *les Saisons*, qui contient un assez grand nombre de beaux vers.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours[3] avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son com-

[1]) Ellipse: où nous avons été. — [2]) Le premier repas du jour, le moment où l'on cesse de jeûner. — [3]) *Toujours* est superflu.

pagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais ; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne[1].

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de[2] deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute ; je t'ai sauvé la vie, je t'ai[3] appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal[4] dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi[5]. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : As-tu un père ? Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il[6] est malheureux ! s'écria le sauvage, et, après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé..... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser

---

[1]) Gallic. *commencèrent la guerre.* — [2]) Non *plus que.* V. p. 61, n. 8. — [3]) *J'ai appris à toi.* — [4]) Espèce d'élan d'Amérique. — [5]) Les sauvages de l'Amérique sont dans l'usage d'enlever la chevelure des ennemis qu'ils ont vaincus : ils gardent ces hideuses dépouilles comme des trophées de leur valeur, et la gloire de chaque guerrier se mesure au nombre de chevelures suspendues dans sa demeure. — [6]) *Que* pour *combien.* V. p. 66, n. 1.

Il y avait plus d'une heure que je réjouissais Son Excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand-visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé. Il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale, en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un visir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autrés. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le visir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Et comment cela, reprit Atalmuc? C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répèterai, mot pour mot, tout ce que je leur aurai entendu dire.

Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croirez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Et que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : le voilà lui-même, ce grand-visir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vante pas tant le bonheur

de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand-visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires[1], et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir[2] le duc de Lerme, qui me demanda, en souriant, quelle impression cet apologue avait fait sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand-visir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question: la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très-mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému. Vous serait-il arrivé quelque accident désagréable?

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinola! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher[3] cette somme au trésor royal; mais souvenez-

[1]) S'il est dans l'aisance ou dans la gêne. — [2]) Gallicisme. Voir ce qu'allait faire ou dire . . . — [3]) Vous faire payer.

vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se serait consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût[1] laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur ; je me crus perdu, et ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas, disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre ? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable, peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien confier au duc, et me laisser même mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis dans l'après-dîner, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout, ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance .... Je frémis à ce mot d'ordonnance et dis en moi-même : ô ciel, voici le cardinal Spinola ! la voiture est prête pour Ségovie ! La frayeur qui me saisit dans ce moment-là fut telle, que j'interrompis le ministre, et, me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très-humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. Console-toi, Gil-Blas, me répondit-il, et m'écoute[2]. Quoique en

---

[1]) Si on l'avait. — [2]) Le second impératif prend volontiers le pronom devant lui.

me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher[1] de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comment tu vivais. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus, de mon côté, rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement ; qu'il jugeait par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

---

[1]) Construction négligée.

II.

BIOGRAPHIES ET MÉMOIRES.

ÉPAMINONDAS.

PAR BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (Jean-Jacques) né en 1716, mort en 1795, unit une érudition étendue au talent d'écrire. Il traça un tableau animé et complet des institutions et des mœurs de la Grèce dans son *Voyage d'Anacharsis*, ouvrage en 7 volumes, qui lui coûta trente ans de travaux. Il fait voyager en Grèce, dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, un descendant du Scythe Anacharsis. Les plus grands hommes, les traits de mœurs les plus intéressants, les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts, passant tour à tour sous les yeux du voyageur, font la matière de ses récits et le sujet de ses réflexions.

DANS la relation d'un second voyage que je fis en Béotie, je parlerai de la ville de Thèbes, et des mœurs des Thébains. Dans mon premier voyage, je ne m'occupai que d'Épaminondas.

Je lui fus présenté par Timagène. Il connaissait trop le sage Anacharsis pour ne pas être frappé de mon nom. Il fut touché du motif qui m'attirait dans la Grèce. Il me fit quelques questions sur les Scythes. J'étais si saisi de respect et d'admiration, que j'hésitais à répondre. Il s'en aperçut, et détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus et sur la retraite des Dix Mille[1].

[1]) « Il arriva dans ces temps-là (l'an 401 avant J. C.) que le jeune Cyrus, frère « d'Artaxerxe Mnemon, se révolta contre lui. Il avait dans ses troupes dix mille « Grecs, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son armée. « Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs « se trouvaient sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone. « Cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les

Il nous prie de le voir souvent. Nous le voyons tous les jours. Nous assistions aux entretiens qu'il avait avec les Thébains les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoique il eût enrichi son esprit de toutes les connaissances, il aimait mieux écouter que de parler. Ses réflexions étaient toujours justes et prévoyantes. Dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agissait de se défendre, ses réponses étaient promptes, vigoureuses et précises. La conversation l'intéressait infiniment, lorsqu'elle roulait sur des matières de philosophie et de politique.

Je me souviens, avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune ; à l'homme d'État qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avaient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort ; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes sa patrie les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance ; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que *Léonidas*[1], et plus juste peut-être qu'Aristide[2] lui-même ?

Le portrait fidèle de son esprit et de son cœur serait le seul éloge digne de lui ; mais qui pourrait développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions ; ce génie si étincelant de lumière, si fécond en ressources ; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude ? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs, cette dignité dans le maintien et dans les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportait les injustices du peuple, et celles de quelques-uns de ses amis ?

Dans une vie où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits, qui serviront à caractériser l'un et l'autre. J'ai déjà rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

« armés, ni les y forcer ; ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout un empire pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. » *Bossuet.* — Xénophon leur chef, a écrit l'histoire de cette fameuse retraite. — [1]) Léonidas, roi de Sparte, célèbre pour avoir, à la tête de 300 Spartiates, défendu contre l'innombrable armée de Xerxès, roi de Perse, le défilé des Thermopyles et l'entrée de la Grèce. — [2]) Aristide, Athénien célèbre par ses vertus et son talents, reçut du peuple le nom de *Juste*.

Sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtait de nouvelles forces, et qui la paraient de leur éclat. Elle y régnait dans un dénûment si absolu, qu'on aurait de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Épaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta cinquante drachmes, et c'était à peu près dans le temps qu'il rejetait avec indignation cinquante pièces d'or qu'un prince de Thessalie avait osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui ; mais il leur faisait partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés. Il leur disait : Sphondrias a une fille en âge d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi ; mais, à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connaisse les auteurs. Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement : Je suis obligé de faire blanchir mon manteau. En effet il n'en avait qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'était un jeune homme qu'il aimait beaucoup. Diomédon de Cyzique est arrivé, dit Micythus ; il s'est adressé à moi pour l'introduire auprès de vous. Il a des propositions à vous faire de la part du roi de Perse, qui l'a chargé de vous remettre une somme considérable. Il m'a même forcé d'accepter cinq talents. Faites-le venir, répondit Épaminondas. « Écoutez, Diomé-« don, lui dit-il ; si les vues d'Artaxerxès sont conformes aux intérêts « de ma patrie, je n'ai pas besoin de ses présents. Si elles ne le sont « pas, tout l'or de son empire ne me ferait pas trahir mon devoir. « Vous avez jugé de mon cœur par le vôtre ; je vous le pardonne ; « mais sortez au plus tôt de cette ville, de peur que vous ne corrom-« piez les habitants. Et vous, Micythus, si vous ne rendez à l'instant « même l'argent que vous avez reçu, je vais vous livrer au magistrat. » Nous nous étions écartés pendant cette conversation, et Micythus nous en fit le récit le moment d'après.

La leçon qu'il venait de recevoir, Épaminondas l'avait donnée plus d'une fois à ceux qui l'entouraient. Pendant qu'il commandait l'armée, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif.

Rendez-moi mon bouclier, lui dit-il. Depuis que l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes plus fait pour me suivre dans les dangers.

Zélé disciple de Pythagore, il en imitait la frugalité [1]. Il s'était interdit l'usage du vin, et prenait souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avait apprise sous les plus habiles maîtres, charmait quelquefois ses loisirs. Il excellait dans le jeu de la flûte ; et, dans les repas où il était prié, il chantait à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Plus il était facile [2] dans la société, plus il était sévère lorsqu'il fallait maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du peuple, et perdu de débauche, était détenu en prison. Pourquoi, dit Pélopidas à son ami, m'avez-vous refusé sa grâce, pour l'accorder à une courtisane ? « C'est, répondit Épaminondas, qu'il ne con-« venait pas à un homme tel que vous de vous intéresser à un homme « tel que lui. »

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat, sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avait fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leur camp, et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeait les opérations, repoussait l'ennemi, et ramenait tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venait de lui rendre.

Il ne négligeait aucune circonstance pour relever le courage de sa nation, et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes. Les premiers eurent l'avantage ; et, de ce moment, ses soldats commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campait en Arcadie ; c'était en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logements. « Non, dit Épaminondas à ses offi-« ciers ; s'ils nous voyaient assis auprès du feu, ils nous prendraient « pour des hommes ordinaires. Nous resterons ici malgré la rigueur de « la saison. Témoins de nos luttes et de nos exercices, ils seront frap-« pés d'étonnement. »

Dalphantus et Jollidas, deux officiers généraux qui avaient mérité son estime, disaient un jour à Timagène : Vous l'admireriez bien

---

[1]) Pythagore, célèbre philosophe, chef de la secte italique, naquit, dit-on, à Samos, dans le 6e siècle avant l'ère chrétienne. Il croyait à la métempsycose, c'est-à-dire au passage de l'âme humaine dans plusieurs corps de différente espèce ; et en conséquence il interdisait l'usage de toute nourriture animale. — [2]) Indulgent.

Plus, si vous l'aviez suivi dans ses expéditions; si vous aviez étudié ses marches, ses campements, ses dispositions avant la bataille, sa valeur brillante, et sa présence d'esprit dans la mêlée; si vous l'aviez vu, toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup d'oeil les projets de l'ennemi, lui inspirer une sécurité funeste, multiplier autour de lui les piéges presque inévitables, maintenir en même temps la plus exacte discipline dans son armée, réveiller par des moyens imprévus l'ardeur de ses soldats, s'occuper sans cesse de leur conservation et surtout de leur honneur.

C'est par des attentions si touchantes qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, si fréquentes dans les autres armées, sont inconnues dans la sienne. Quand elles sont près de s'y glisser, il sait d'un mot les dissiper ou les tourner à son avantage. Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponèse: l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Épaminondas en examine la position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage: Que l'ennemi a choisi un mauvais camp, s'écrie-t-il avec assurance. Le courage des troupes se ranima, et le lendemain elles forcèrent le passage.

Les deux officiers thébains rapportèrent d'autres faits que je supprime. J'en[1] omets plusieurs qui se sont passés sous mes yeux; et je n'ajoute qu'une réflexion. Épaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talents. En même temps qu'il dominait sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposait à son gré des passions des autres, parce qu'il était maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère. Son âme indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avaient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il aurait renfermée en lui-même: mais dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquérant par devoir; il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens jusque dans le centre

[1]) *En*, forme française. Voyez p. 34, n. 6, et p. 58, n. 44.

de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissaient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis qui voyaient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains : il ne fut point arrêté non plus par l'opposition d'un parti qui s'était formé à Thèbes, et qui voulait la paix, parce qu'Épaminondas voulait la guerre. Ménéclidès était à la tête de cette faction. Son éloquence, ses dignités, et l'attrait que la plupart des hommes ont pour le repos, lui donnaient un grand crédit sur le peuple. Mais la fermeté d'Épaminondas détruisit à la fin ces obstacles; et tout était disposé pour la campagne, quand nous le quittâmes.

La Grèce touchait au moment d'une révolution. Épaminondas était à la tête d'une armée; sa victoire ou sa défaite allait enfin décider si c'était aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il part un soir de Tégée en Arcadie pour surprendre Lacédémone. Cette ville est tout ouverte, et n'avait alors pour défenseurs que des enfants et des vieillards. Une partie des troupes se trouvait en Arcadie; l'autre s'y rendait sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit par un transfuge de la marche d'Épaminondas, il était revenu sur ses pas avec une extrême diligence; et déjà ses soldats occupaient les postes les plus importants. Le général thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avait pénétré jusqu'à la place publique, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir. Quoique âgé de près de 80 ans, il se précipite au milieu des dangers; et, secondé par le brave Archidamus, son fils, il repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Épaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Il fallait une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étaient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de 20000 hommes de pied, et de près de 2000 chevaux; celle de la ligue thébaine, de 30000 hommes d'infanterie, et d'environ 3000 de cavalerie.

Jamais Épaminondas n'avait déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait

peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage, et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Épaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. « Voilà qui est bien, ré-« pondit-il : j'ai assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantus et Jollidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de « faire la paix. » Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur : « Vous mourez, Épa-« minondas ! si du moins vous laissiez des enfants ! » « Je laisse, ré-« pondit-il en expirant, deux filles immortelles : la victoire de Leuc-« tres et celle de Mantinée. »

UN TRAIT DE LA VIE DU DUC DE BRETAGNE, JEAN V.

Le morceau qu'on va lire est tiré de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, pair de France et membre de l'Académie française, auteur d'un excellent ouvrage sur la littérature française au 18e siècle, et d'une traduction estimée des œuvres dramatiques de Schiller. Le trait que nous recueillons ici est fort connu. Clisson, connétable de France, successeur du célèbre Duguesclin, s'était attiré la haine du duc de Bretagne, dont il était vassal. On va voir comment ce prince déloyal et violent saisit la première occasion de se venger de son ennemi. L'action se passe en 1387.

Comme on était à la veille de s'embarquer, le duc de Bretagne assembla un grand parlement des barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver: le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il [1] le sût mal disposé [2] pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons [3] les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère le sire de Laval, le sire de Beaumanoir, et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit: « Sire Olivier, il n'y a pas d'homme qui s'entende [4] si bien que vous « aux ouvrages de maçonnerie, car vous en [5] avez fait de bien beaux, « surtout à votre château de Clisson: montez sur ma tour, et dites-« moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâ-« merez. Montez; je vais rester un moment ici avec le sire de « Laval.»

Le connétable monta l'escalier; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant: « Monseigneur, par-« donnez-nous, car c'est notre ordre.» Le sire de Laval, entendant

[1]) *Quoiqu'il* .... — [2]) Pour *il sût qu'il était mal disposé.* — [3]) *Les manières.* — [4]) Au subjonctif; *pourquoi?* — [5]) V. page 78, n. 1.

Dieu et devant le monde, que de faire mourir par trahison un si grand baron et un si noble chevalier que le sire de Clisson. Songez donc que vous l'avez prié à dîner, que vous avez accepté le sien, que vous l'avez mené en votre château, en lui montrant le plus grand amour, que vous avez bu ensemble comme bons amis : et vous le voulez mettre à mort ! Puisque vous le haïssez tant, rançonnez-le[1], demandez-lui telle somme que vous voudrez ; s'il a des villes ou des châteaux à votre convenance, exigez-les, je me rends garant qu'il vous les livrera. »

Rien ne pouvait apaiser la fureur du duc de Bretagne. Quand ce prince était en colère, il n'entendait plus rien et ne connaissait personne. Le sire de Bavalan se jeta aussi à ses pieds, et le supplia encore de ne se point déshonorer. « Qu'on ne m'en parle plus, Bavalan, répliqua-t-il, je veux avoir raison de ce méchant homme, qui m'a outragé ! Fais ce que je t'ai dit, ou tu m'en réponds sur ta vie. »

La nuit se passa de la sorte, le sire de Laval quittant à peine d'un pas le duc de Bretagne et renouvelant ses prières sans se lasser. Enfin, sur le matin, de meilleures pensées lui revinrent, il songea à la grande affaire[2] où il allait se mettre, au déshonneur dont il se couvrait, à la déloyauté de sa conduite. Il était en ces réflexions quand le sire de Bavalan entra dans sa chambre. « Monseigneur, dit-il, « votre volonté a été faite, encore qu'il m'en ait bien coûté. » A ces paroles, le duc de Bretagne commença à se désespérer ; il voulait mourir ; il pleurait à grands sanglots. « Ah, mauvais serviteur, dit- « il au sire de Bavalan, d'avoir écouté ma folle colère, et d'avoir mis « à mort un si noble chevalier ! » Mais le sire de Bavalan ne pouvait que lui rappeler ses paroles. « Monseigneur, répondait-il, souvenez- « vous en quelle façon vous me l'avez commandé et quelles menaces « vous m'avez faites. » Le duc de Bretagne s'enferma seul, et refusait même toute nourriture. Vers le soir, le sire de Bavalan revint. « Ah ! « que venez-vous faire, dit le duc, et pourquoi paraître à mes yeux ? « Je voudrais être mort. Plût à Dieu que je le fusse ! Quel remèd « peut-on apporter au mal que vous m'avez fait ? »

Pour lors le sire de Bavalan lui repartit : « Monseigneur, apaisez- « vous, messire de Clisson n'est pas mort. Voyant la colère qui vous « troublait, je vous laissai commander selon votre volonté ; mais ayant « songé à ce qui en pourrait advenir[3], je craignis que vous ne fussiez « quelque jour fort chagrin[4] si je faisais ce que vous aviez ordonné. » Le duc de Bret[illegible] tout à coup bien content, il embra[illegible]

[1] [illegible] vieux mot, synon. de [illegible] dépendre de sa miséricorde, de [illegible]emption). — [2]) Syn. *embarras*. — [3]) [illegible] *saux*. — [5]) Ou *eût fait*. [illegible] jectif et substantif, comme *colère*.

plus d'une[1] fois le sire de Bavalan, lui disant : « Bavalan, mon cher « ami, tu as été un bon serviteur de ton maître, tu m'as rendu le « meilleur service qu'un homme puisse rendre à un autre. J'en serai « reconnaissant toute ma vie, et je te donne dix mille florins sur mon « épargne. »

UNE ÉPOQUE DE LA VIE DE MADAME DE STAAL (MLLE. DE LAUNAY.)

MADEMOISELLE DE LAUNAY (1693—1750), privée de bonne heure de ses parents, qui ne lui laissèrent aucune fortune, trouva un asile dans un couvent gouverné par une de ses tantes. Douée d'une intelligence extraordinaire, avide de lectures de tous les genres, et libre de satisfaire son goût, elle acquit bientôt une instruction dont un homme de lettres eût pu s'honorer. A sa sortie du couvent, elle fut obligée de plier aux circonstances un caractère indépendant et fier. On crut rendre assez de justice à son esprit et à ses connaissances en lui procurant une place de femme de chambre chez la duchesse du Maine ; c'est à ces fonctions subalternes que fut réduite une femme dont les écrivains les plus distingués de l'époque recherchaient l'entretien et ambitionnaient l'estime. Sans sortir de cette humble position, elle fut entraînée à jouer un rôle dans les intrigues politiques où son imprudente maîtresse était continuellement engagée. Ces intrigues forment une partie intéressante des *Mémoires* qu'elle a écrits sur sa vie, et qu'on regarde à bon droit comme le modèle de ce genre d'écrire. Une concision piquante et qui n'est jamais prétentieuse, une grande fermeté de jugement, des réflexions très-fines dans le ton le plus naturel et le moins commun, caractérisent les Mémoires de Madame de Staal, dont nous donnons ici quelques pages.

Lorsque j'étais dans la convalescence, et presque dans le désespoir, ma sœur me vint voir, et m'annonça avec de grands transports de joie la fortune qu'elle croyait que j'allais faire. Elle me dit qu'allant à Versailles avec madame la duchesse de la Ferté, elle lui avait conté, le long du chemin, qu'elle avait une sœur cadette qui avait été élevée singulièrement bien dans un couvent de province : elle lui dit que je savais tout ce qui se peut savoir, et lui fit une énumération

[1]) Non *plus qu'une fois*. V. p. 61, n. 8.

des sciences qu'elle prétendait que je possédais, dont elle estropiait les noms. Ma sœur qui ne savait rien, n'avait pas de peine à croire que je savais beaucoup. La duchesse, qui n'en savait pas plus qu'elle, adopta tout, et me crut un prodige: c'était la personne du monde qui s'engouait le plus violemment. Elle arriva à Versailles l'esprit frappé de cette prétendue merveille, qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez madame de Ventadour sa sœur, où était le cardinal de Rohan. Elle s'échauffait l'imagination en parlant, et en disait cent fois plus qu'on ne lui en avait dit. On crut qu'il fallait s'assurer d'un si grand trésor. Madame la Dauphine vivait encore; on la croyait grosse; et l'on pensa que, si elle accouchait d'une fille, je pourrais contribuer à son éducation. En attendant on décida qu'il fallait me mettre à Jouarre, auprès de mesdemoiselles de Rohan, qui y étaient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma sœur, après m'avoir fait ce récit, me dit qu'il était absolument nécessaire que j'allasse faire mes remercîments, et me montrer à sa maîtresse; qu'elle devait retourner ce jour-là à Versailles; qu'après lui avoir fait ma révérence je reviendrais sur-le-champ. Je n'avais point d'habit honnête pour me présenter: j'en [1] empruntai un d'une pensionnaire du couvent pour deux ou trois heures: et après que ma sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec elle. Nous arrivâmes chez la duchesse à son réveil. Elle fut ravie de me voir, et me trouva charmante. Elle n'avait garde [2], au fort de sa prévention, d'en juger autrement. Après quelques mots qu'elle me dit, quelques réponses fort simples et peut-être assez plates que je lui fis: Vraiment, dit-elle, elle parle à ravir: la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à M. Desmarets, que je veux qu'il ait tout à l'heure. Tenez, mademoiselle, on va vous donner du papier, vous n'avez qu'à écrire. Eh quoi, madame? lui répondis-je fort embarrassée. Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle; il faut que cela soit bien: je veux qu'il m'accorde ce que je lui demande. Mais, madame, repris-je, encore il faudrait [3] savoir ce que vous lui voulez dire. Eh non, vous entendez. Je n'entendais rien du tout; j'avais beau insister, je ne pouvais la faire expliquer. Enfin, rejoignant les propos décousus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi il s'agissait. Je n'en étais guère plus avancée, car je ne savais point les usages et le cérémoniel des gens titrés; et je voyais bien qu'elle ne distinguerait pas une faute d'ignorance d'une faute de bon sens. Je pris pourtant ce papier qu'on me

[1]) V. page 78, n. 1. — [2]) Gallicisme: *elle ne pouvait pas.* — [3]) Mieux: *encore faudrait-il.*

présente, et je me mis à écrire pendant qu'elle se levait, sans savoir comment je m'y prendrais : et, écrivant toujours au hasard, je finis cette lettre, que je lui fis [1] présenter, fort incertaine du succès. Eh bien! s'écrie-t-elle, voilà justement tout ce que je lui voulais mander. Mais cela est admirable, qu'elle ait si bien pris [2] ma pensée. Henriette, votre sœur est étonnante. Oh! puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle m'écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires; cela sera fait pendant que je m'habille. Il ne fallut point la questionner cette fois-là sur ce qu'elle voulait mander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnais ne pouvait suivre; et je me trouvai encore plus embarrassée à cette seconde épreuve. Elle avait nommé son procureur et son avocat, qui entraient pour beaucoup dans cette lettre : ils m'étaient tout à fait inconnus, et malheureusement je pris leurs noms l'un pour l'autre. L'affaire est bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre; mais je ne comprends pas qu'une fille qui a autant d'esprit que vous en [3] avez, puisse donner à mon avocat le nom de mon procureur. Elle découvrit par-là les bornes de mon génie. Heureusement je n'en perdis pas totalement son estime.

Pendant que j'avais fait toutes ces dépêches [4], elle avait fini sa toilette, et ne songea plus qu'à partir pour Versailles. Je la suivis jusqu'à son carrosse; et lorsqu'elle y fut montée, et que ma sœur qu'elle menait eut pris sa place, au moment qu'on allait fermer la portière, et que je commençais à respirer : Je pense, dit-elle à ma sœur, que je ferai bien de la mener tout à l'heure avec moi : Montez, montez, mademoiselle, je veux vous faire voir à madame de Ventadour. Je demeurai pétrifiée à cette proposition; mais, surtout, ce qui me glaça le cœur, fut [5] cet habit emprunté pour deux heures, avec lequel je craignis qu'on ne me fît faire le tour du monde; et il ne s'en fallut guère. Mais, malgré ces considérations, il n'y avait pas moyen de reculer : je n'étais plus au temps d'avoir une volonté, ni de résister à celle des autres. Je montai donc le cœur serré [6]; elle ne s'en aperçut pas, et parla tout le long du chemin. Elle disait cent choses à la fois, qui n'avaient nul rapport l'une à l'autre. Cependant il y avait tant de vivacité, de naturel et de grâce dans sa conversation, qu'on l'écoutait avec un extrême plaisir. Après m'avoir fait plusieurs questions, dont elle n'avait pas attendu la réponse : Sans doute, me

1) Faute; on doit dire *allai*. — 2) *Compris, saisi*. — 3) V. page 86, n. 1. — 4) Par plaisanterie, pour *lettres;* des dépêches sont des lettres d'un ambassadeur sur les affaires politiques. — 5) Plutôt *ce fût*. V. les n. sur Bossuet. — 6) Sousentendez *en*

dit-elle, puisque vous savez tant de choses, vous savez faire des points pour tirer l'horoscope ; c'est tout ce que j'aime au monde. Je lui dis que je n'avais pas la moindre idée de cette science. Mais à quoi bon, reprit-elle, en [1] avoir appris tant d'autres qui ne servent à rien ? Je l'assurai que je n'en [2] avais appris aucune ; mais elle ne m'écoutait déjà plus, et se mit à faire l'éloge de la géomancie, chiromancie, etc., me dit toutes les prédictions qu'on lui avait faites, dont elle attendait encore l'événement [3], me raconta à ce sujet plusieurs histoires mémorables, enfin son rêve de la nuit précédente, quantité d'autres aussi remarquables, qui devaient avoir tôt ou tard leur effet. J'écoutai le tout avec beaucoup de soumission et peu de foi. Enfin nous arrivâmes : elle nous dit, à ma sœur et à moi, d'aller à son appartement, et qu'ensuite nous irions la trouver chez madame de Ventadour, où elle descendit. Elle logeait à Versailles dans les combles du château. Il me fut impossible d'arriver au haut du degré ; et si quelqu'un de ses gens, qui nous suivaient, ne m'avait portée pour achever les dernières marches, j'y serais restée. Cette fatigue de corps et d'esprit me jeta dans un accablement où l'on ne sent plus rien, et où l'on pense encore moins. Je n'avais pas bien compris ce que la duchesse nous avait dit sur ma présentation à madame de Ventadour. Ma sœur ne l'avait pas mieux entendu, et je crus qu'il n'y avait qu'à attendre [4] qu'elle m'envoyât chercher. Nous restâmes ainsi jusqu'au soir, dans son appartement, où elle rentra furieuse de ce que nous n'avions pas exécuté ses ordres. Ils avaient été mal expliqués ; mais ce n'était pas une représentation à lui faire. Elle avait prétendu qu'on la vînt trouver, on ne l'avait pas fait, c'était ma fortune manquée. J'écoutai dans un silence respectueux ses regrets, ses reproches, et tout ce que des sentiments impétueux, non retenus, font dire. Tout étant dit, elle se calma, et ne songea plus qu'au lendemain. Elle dit qu'elle me mènerait elle-même chez sa sœur, et m'y mena. Je trouvai une personne d'un caractère tout différent du sien. La douceur et la sérénité peintes sur son visage, annonçaient le calme de son esprit et l'égalité de son âme. Elle me reçut avec toute sorte de bonté et de politesse ; me parla de ma mère, qui avait été gouvernante de sa fille ; de l'estime qu'elle avait pour elle ; du bien qu'elle avait ouï dire de moi, enfin du désir de me placer convenablement. Ensuite on me fit voir M. le duc de Bretagne, qui vivait encore, et le roi, qui ne faisait

[1]) V. p. 87, n. 5. — [2]) Même remarque. — [3]) *L'accomplissement.* — [4]) Le sais supprime *jusqu'à ce que;* mais il met bien le subjonctif, que veut cette nction.

presque que de[1] naître. On dit qu'il fallait aussi me[2] faire voir les beautés de Versailles, et l'on me traîna partout. Je pensai[3] expirer de lassitude.

Madame la duchesse de la Ferté avait déjà tant parlé de moi, qu'on m'observait comme un objet de curiosité ; et mille gens venaient me regarder, m'examiner, m'interroger. Elle voulut encore, pour achever ma journée, que je fusse au souper du roi ; et après m'avoir démêlée dans la foule, elle me fit remarquer à M. le duc de Bourgogne, qu'elle entretint, pendant une partie du souper, de mes talents et de mon savoir prétendu. Elle ne s'en tint pas là. Le lendemain, étant allée chez la duchesse de Noailles, elle me manda d'y venir : j'arrive. Voilà, dit-elle, madame, cette personne dont je vous ai entretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons, mademoiselle, parlez. Madame, vous allez voir comme elle parle. Elle vit que j'hésitais à répondre, et pensa qu'il fallait m'aider, comme une chanteuse qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on désire d'entendre. Parlez un peu de religion, me dit-elle ; vous direz ensuite autre chose. Je fus si confondue que cela ne se peut représenter, et que je ne puis même me souvenir comment je m'en tirai. Ce fut sans doute en niant les talents qu'elle me supposait, et, à ce qu'il me semble, pas tout à fait si mal que je l'aurais dû.

Cette scène ridicule fut à peu près répétée dans d'autres maisons où l'on me mena. Je vis donc que j'allais être promenée comme un singe, ou quelque autre animal qui fait des tours à la foire. J'aurais voulu que la terre m'engloutît, plutôt que de continuer à jouer un pareil personnage. J'ai peut-être à me reprocher d'avoir été si choquée des scènes où[4] je me voyais exposée, que j'en aie moins senti ce que je devais au motif de tant de bizarres démarches, qui n'était autre qu'un désir immodéré de me faire valoir.

Il y avait déjà trois ou quatre jours que j'étais dans cet état violent, lorsque la duchesse rentra le soir, fulminant contre madame de Ventadour et contre le cardinal de Rohan, de ce qu'ils ne concluaient rien sur ce qui me regardait ; parce qu'il fallait, pour me mettre à Jouarre, donner une pension que personne ne voulait payer. Eh bien, dit-elle, s'adressant à ma sœur, puisqu'ils font tant de façons, il n'y

---

[1]) *Ne faire que* et *ne faire que de* ont des sens différents. — [2]) V. page 4, n. 13; page 14, l. 24. — [3]) *Je risquai.* «La circonstance la plus simple *pensa* me perdre.» *De Maistre.* — [4]) *Où* pour *auxquelles.* — «Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.» *Voltaire.*

a qu'à [4] les laisser là. Je suis une assez grande dame pour faire sa fortune, sans avoir besoin d'eux. Je la prendrai chez moi, elle y sera mieux que partout ailleurs. C'était tout ce que je craignais. Aussi je restai sans mouvement, sans parole, ne pouvant me résoudre à [2] donner le moindre acquiescement à cette proposition. Sa grande agitation l'empêcha de remarquer mon immobilité. Ma sœur m'en fit de justes reproches, quand nous fûmes seules. Je lui avouai que l'éloignement que j'avais pour cette situation, et la crainte de rien [5] dire qui m'engageât, avaient suspendu toutes mes paroles.

Le dépit de madame de la Ferté contre sa sœur la détermina à partir le lendemain ; et je me flattai que j'allais me retrouver dans mon couvent, où j'avais tant d'impatience de me revoir ; mais je n'étais pas encore au bout de mes voyages. La duchesse m'annonça qu'elle allait à Sceaux, et qu'elle voulait m'y mener, pour me faire voir à M. de Malesieu, très-capable de juger de ce que je valais. Ce me fut un surcroît de désolation d'aller encore me produire sur un nouveau théâtre.

Avant qu'elle partît, l'abbé de Vertot, son parent et son ami, qui se trouva à Versailles, lui vint rendre [6] visite. Elle lui fit donner un fauteuil, et me laissa debout, comme elle faisait volontiers lorsqu'il y avait compagnie. Je ne pus me voir d'un air si soumis devant quelqu'un qui m'avait toujours rendu les plus profonds hommages. Je passai dans un cabinet, où je répandis quelques larmes que m'arracha l'humiliation de mon état.

Nous fûmes l'après-dîner à Sceaux, où madame la duchesse de la Ferté, toujours remplie de son objet, ne manqua pas de parler de moi avec excès. Madame la duchesse du Maine, accoutumée à ses exagérations, et rarement attentive à ce qui ne l'intéresse pas, l'écouta peu ou point. Cependant elle voulut à toute force [5] me montrer à elle, et l'y fit consentir par complaisance. Mais madame la duchesse du Maine ne s'arrêta guère à me considérer. Madame de la Ferté, voyant que cette tentative n'avait rien rendu [6], pria M. de Malesieu de me venir voir chez elle, et de m'entretenir. Il y vint, fut longtemps avec moi, traita diverses matières, sur lesquelles il me trouva assez

---

[4]) Ellipse : *Il n'y a autre chose à faire qu'à . . .* — [2]) *Résoudre de*, former un dessein quelconque ; *se résoudre à*, former un dessein dont l'exécution nous répugne. V. p. 34, l. 9. — [5]) *Rien* signifie *une chose quelconque, quoi que ce soit.* Il menaça de les faire pendre s'ils osaient lui *rien* proposer contre son honneur.» *Voltaire.* — [6]) *Vint lui rendre visite. Rendre visite* se dit volontiers pour *faire visite.* — [5]) Gallicisme : *absolument.* — [6]) *Produit.*

parfaitement instruite. Il servit d'obliger la duchesse de la Ferté, la pensée qu'il avait mise dans leur esprit de l'inspiration, et peut-être la volonté de me servir lui[1] firent confirmer toutes les merveilles qu'elle débitait de moi. Ce suffrage me mit en honneur dans une cour où les décisions de M. de Malézieu avaient la même infaillibilité que celles de Pythagore parmi ses disciples. Les disputes les plus échauffées s'y terminaient au moment que quelqu'un prononçait : il l'a dit. Il dit donc que j'étais une personne rare : on le crut. On me venait voir : on m'écoutait : on ne cessait[2] de m'admirer. Baron, fameux comédien, qui avait quitté le théâtre de Paris depuis près de trente ans, jouait alors la comédie à Sceaux. Il se piquait[3] d'esprit : il vint aussi examiner le mien, et dans quelqu'une de ses visites, il me dit, d'un air ironique, qu'on jouerait le lendemain les Femmes savantes[4], et que sans doute j'y serais. Je lui répondis de manière à lui faire connaître qu'il ne me jouerait pas.

JEUNESSE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE[5].

(EXTRAIT DE L'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET ÉCRIVAIN, PAR M. AIMÉ-MARTIN.)

JACQUES-BERNARDIN-HENRI DE SAINT-PIERRE naquit au Hâvre le 19 janvier 1737. Son père, Nicolas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble : il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais[6], et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfants comme d'une gloire appartenant à sa famille.

L'auteur donne quelques détails sur les qualités et les défauts du jeune Bernardin de Saint-Pierre ; une imagination brillante, une sensibilité vive

---

[1]) Non *le firent confirmer*. — [2] *Cesser*, en négation, se passe du mot *point* ou *pas* ; comme aussi *oser*, *pouvoir*, *savoir*. V. p. 22, l. 20 ; p. 13, n. 3. — [3] Gallicisme : *il voulait passer pour avoir de l'esprit*, *il avait des prétentions à l'esprit*. — [4]) Comédie de Molière. — [5]) Voyez page 44 de ce recueil. — [6]) En 1347, Édouard III assiégeait Calais. Cette ville demanda à capituler. Édouard exigea que six des plus notables citoyens lui fussent livrés. Eustache de St. Pierre, maire de la ville, et cinq autres habitants s'offrirent d'eux-mêmes. Le roi leur fit grâce. Voir les *Études historiques* de M. de Châteaubriand. T. IV.

et une assez grande vanité paraissent avoir été alors les traits dominants de son caractère. L'injustice le révoltait, et sa confiance en Dieu était sans bornes. L'auteur cite à ce sujet le trait suivant.

Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait alors près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on [4] refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de St. Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui [2] avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait [3] de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et, s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme: Oh! il y a un Dieu! puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant

---

[4]) V. p. 12, n. 5. — [2]) Gallic. pour *en lui, chez lui.* — [3]) V. p. 94, n. 2.

à dessiner [illegible] des bouquets de fleurs, des grappes de fruits [illegible], pouvant sortir d'une [illegible]. Mais les animaux surtout attiraient son attention, [illegible] son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté; le jeune Henri levait aussi les yeux vers le haut des tours: mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit: Eh bien, Henri, que penses-tu de cela? L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria: Bon Dieu! qu'elles volent haut! Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile: mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau: il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayants. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé: il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant le laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J. J. Rousseau; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser.

Sa confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusants, entre autres par la vie des saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de[1] tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parents ni de ses maîtres, et résolut de[2] s'abandonner à Dieu à la première

[1]) L'allemand dit *venir au secours à*. — [2]) V. p. 90, n. 2.

occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, à cette époque il avait à peine neuf ans, un maître d'école, chez lequel on l'envoyait étudier les éléments de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante ; les bois, les prairies, les collines se déroulaient devant lui ; et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert, il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit des mures de haie, et arracha avec ses petites mains des racines, dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prières, attendant quelque miracle de la Providence, et, se rappelant tous les saints ermites qui dans la même position avaient reçu les secours du ciel, il lui semblait toujours qu'un ange allait lui apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin, l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt ; mais la vue de cette pauvre fille qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en[4] versait en le retrouvant, l'arrêta tout court ; il s'élança vers elle, et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié[2] le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer, puis elle lui raconta que son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure

---

[4]) V. p. 87, n. 5. — [2]) V. p. 33, n. 8.

du dîner; qu'ils étaient allés le chercher d'abord chez son maître, qui avait paru surpris de son absence; qu'ensuite elle s'était informée dans le voisinage, à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui, de l'un à l'autre et de proche en proche, lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant ainsi elle le couvrait de tant de caresses que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoique avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage. De retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu; ensuite ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait dans le cas où il n'eût plus rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à saint Paul l'ermite. On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recommandation, et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie.

B. de Saint-Pierre passe quelque temps dans un pensionnat.

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin et relisait sans cesse la vie des saints. Mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis longtemps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfants et en leur donnant des dragées. Chaque jour il rendait visite au petit solitaire; c'est ainsi que s'appelait notre écolier depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusants capucins du monde, ayant toujours quelque histoire plaisante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité.

Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils, auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite devenu apprenti capucin, voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide, et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un

couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il se voyait accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toutes sortes de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se gardait bien alors de le contredire ; mais ayant recours à la ruse, il lui montrait dans le lointain une belle forêt, ou une prairie émaillée, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette, dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but, qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus riants aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte [1] sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit [2] à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux, qu'ils faisaient bonne chère, et que dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

Nous sautons plusieurs années au bout desquelles le jeune de Saint-Pierre, ayant choisi l'état militaire, part pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de trente mille hommes, commandée par le comte de Saint-Germain.

Il put juger alors des effets de cette gloire dont il avait été ébloui dès sa plus tendre enfance. Les scènes horribles que les historiens laissent dans l'ombre lorsqu'ils louent les héros s'éclairèrent tout à coup, et il fut épouvanté des fureurs et de la démence humaine. Toujours envoyé en avant pour faire des reconnaissances, ses regards ne rencontraient que des villages déserts, des champs dévastés, des femmes, des enfants, des vieillards qui fuyaient, en pleurant, leur chaumière. Partout des hommes armés pour détruire triomphaient des douleurs des hommes; partout la destruction était le comble de

[1]) Proprement la retraite d'un animal. «Un lièvre en son *gîte songeait.*» *Lafontaine.* Par extension, *demeure, asile.* Du vieux verbe *gésir* (jacere), dont il ne reste que *git, gisait* et *gisant.* — [2]) *Se mit.* V. p. 64, n. 2.

la gloire. Mais au milieu de tant d'actes de cruauté, un trait sublime vint consoler notre jeune philosophe, et lui montrer un homme où il n'avait encore vu que des victimes et des bourreaux [1]. « Un capitaine « de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, se rendit, à la tête « de sa troupe, dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon « solitaire, où l'on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre « cabane, il y frappe : il en sort un vieil hernoute à barbe blanche. — « Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse « faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, reprit l'hernoute. « Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après « un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge. — « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, « répond le conducteur; vous serez contents. Ils continuent à marcher, « et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied « à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval. « L'officier de cavalerie dit alors à son guide : Mon père, vous nous « avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait « mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieil- « lard, mais il n'était pas à moi. »

Bernardin de Saint-Pierre, desservi auprès de ses chefs, quitte l'armée et se rend à Paris.

Une aventure extraordinaire, qui fut sur le point d'armer toute l'Europe, lui présenta une occasion de se tirer d'affaire. Un vaisseau de guerre turc, *la Couronne ottomane*, était allé, suivant l'usage, lever le carache [2], ou tribut payé au Grand Seigneur par les Grecs des îles de l'Archipel. Il jeta l'ancre près des rives de la Morée, et une partie de son équipage étant descendue à terre avec tous les officiers, soixante esclaves français formèrent le hardi projet de s'emparer du vaisseau. Ce projet réussit, et sur quatre cents hommes restés à bord, un bien petit nombre se sauva à la nage. Aussitôt les câbles furent coupés, on laissa tomber les grandes voiles, et le vent de terre venant à souffler [3], les vainqueurs furent emportés en pleine mer. La nuit vint, et ils échappèrent à toutes les poursuites. Le capitan-pacha, qui était descendu à terre, paya cette imprudence de sa tête.

---

[1]) Le récit qu'on va lire est de B. de Saint-Pierre lui-même. — [2]) « Tous les « Grecs étaient soumis, depuis l'âge de dix ans, à un impôt par tête, appelé *ca-* « *ratch*, par lequel ils étaient censés racheter annuellement leur vie. » *Villemain*. Essai sur l'état des Grecs. — [3]) Voyez page 4, n. 5.

Cependant les fugitifs se dirigèrent vers la rade de Malte, où ils entrèrent un dimanche matin. Le Grand-Seigneur somma l'île de rendre le vaisseau ; on craignit un siége, et plusieurs ingénieurs furent envoyés au secours de l'ordre.

Le siége n'eut pas lieu, et chacun ne songea qu'à retourner en France. M. de Saint-Pierre reçut six cents livres pour les frais [4] de son voyage, et il s'embarqua sur un vaisseau danois qui faisait voile [2] pour Marseille. Malheureusement le capitaine n'avait aucune connaissance de cette mer, où les orages s'élèvent avec une effroyable rapidité. Après avoir louvoyé longtemps, ils se trouvèrent à la vue de la Sardaigne entre le banc de la Case et les rochers à pic qui hérissent la côte. Dans cette partie, lorsque la mer, qui n'a que vingt-cinq pieds de profondeur, est agitée par les vents, elle soulève les terres mouvantes des bas-fonds, et alors les vaisseaux courent risque [3] d'être engloutis sous des montagnes de sable.

Du côté de la terre, le péril n'est pas moins grand. Ces rives sont habitées par des paysans à moitié sauvages. On les voit accourir au milieu des tempêtes, s'élancer de rocher en rocher, et achever [4] impitoyablement les malheureux que les flots leur apportent. Sur le soir, le vaisseau se trouva arrêté par le calme entre ces deux dangers. La chaleur avait été excessive, et le ciel se couvrait insensiblement de nuages noirs et cuivrés. La nuit vint encore augmenter l'horreur de ce spectacle. On craignait le coup de vent de l'équinoxe ; toutes les manœuvres [5] furent suspendues, et l'on soupa de bonne heure pour se préparer aux fatigues de la nuit. Les passagers, assis autour de la table, attendaient dans un morne silence, lorsqu'un officier qui venait de monter sur le pont redescendit à la hâte pour annoncer qu'on allait essuyer [6] un grain épouvantable. En effet, le vaisseau se perdit tout à coup dans une nuée prodigieuse, dont les noirs contours étaient frappés par intervalles de l'éclat subit des éclairs. Le ciel et la mer semblaient se toucher. L'équipage se hâta de serrer toutes les voiles, et d'amener les vergues sur la barre de hune. On amarra ensuite la barre du gouvernail. Pendant que tout le monde était en mouvement,

---

[1]) Amende infligée jadis à tout plaideur condamné. Par extension, dépense quelconque. — [2]) *Faire voile*, cingler vers ; *mettre à la voile*, partir. — [3]) Du celte *ricq*, glisser. — [4]) Achever de tuer, ou d'accabler. De *mener à chef*, c'est-à-dire *à fin, à terme*. « Conduire à chef. » *Amyot*, Traduction de Plutarque. — [5]) Distinguer *une manœuvre* et *un manœuvre*. — [6]) *Essuyer* dérive peut être de *ex* et de *sudare*. Figurément il se prend pour *souffrir* : essuyer un revers, un reproche, une tempête.

un bruit sourd et lointain, semblable à celui du vent qui souffle dans une charpente, se fit entendre, et, s'accroissant à chaque seconde, il semblait fondre du haut du ciel. Et en une minute il gronda autour du vaisseau, qui fut couché sur le côté, tandis que le vent, la pluie, la mer et la foudre le frappaient en même temps et assourdissaient par leur horrible fracas. Les éclairs se succédaient si rapidement que le vaisseau était comme enveloppé d'une lumière éblouissante. Cette situation durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque le capitaine entra, une petite lanterne sourde à la main, dans la chambre où les passagers s'étaient rassemblés. Il avait les yeux égarés, le visage pâle, et s'adressant en anglais à un de ses officiers, il lui montra la route pointée sur une carte, et se retira les larmes aux yeux. L'officier secoua la tête, et comme tous les regards l'interrogeaient, il annonça que si la tempête durait encore une heure, le vaisseau était perdu corps et biens[1].

Quelques minutes après, la nuée creva sur le vaisseau et le couvrit d'un déluge d'eau. Alors le plus grand calme succéda à l'orage : le lendemain, les voiles furent tendues, et bientôt l'on découvrit les côtes de Provence. A cette vue, tous les passagers tombèrent dans une espèce d'extase, et ils voulurent aussitôt se faire conduire à terre. M. de Saint-Pierre y descendit avec eux, et, soit que le bonheur d'échapper à un si grand péril l'eût préparé aux plus tendres émotions, soit que la patrie, après la crainte du naufrage, eût plus de charmes à ses yeux, avec quel frémissement de joie il toucha cette terre qu'il avait cru ne plus revoir! comme ses regards se reposèrent doucement sur ces rives fleuries, sur ces flots, hier soulevés par l'orage, aujourd'hui si calmes et si purs! Ce gazon couvert de rosée, ces bois de myrtes et d'orangers, le souffle du zéphyr, les chants des oiseaux, il croyait tout entendre, tout voir pour la première fois. Dans ce ravissement il prit la route de Paris ; mais à mesure qu'il approchait de cette ville, le charme faisait place aux plus vives inquiétudes. La tempête, le naufrage l'attendaient encore là. Il n'avait plus d'amis, plus d'argent, plus de mère ; il était seul au monde, et battu de tous les vents de l'adversité.

Il va chercher fortune en Russie, où régnait alors Catherine II. Accueilli à Pétersbourg par le maréchal Munich, il se décide à aller à Moscou, où la cour était. Il était triste et découragé.

---

[1]) Terme technique pour exprimer la destruction complète d'un navire et de sa charge.

Mais l'aspect de la nature aurait suffi pour le plonger dans la mélancolie. Il est impossible d'exprimer l'âpreté de l'air et du froid. Tout était couvert de neige; les bois, les champs, les plaines, les montagnes, les lacs et la mer même. Chaque matin le soleil, semblable à un globe de fer rouge, se levait au bord de l'horizon; sa lumière était pâle et sans chaleur; seulement elle agitait dans l'air une infinité de particules glacées qui étincelaient comme une poussière de diamants. La nuit ne présentait pas un spectacle moins étrange; les sapins, à travers lesquels murmurait un vent glacé, étaient comme autant de pyramides d'albâtre, dont les avenues se prolongeaient à l'infini; tantôt la lune les éclairait de ses lueurs bleuâtres, tantôt les feux de l'aurore boréale semblaient les couvrir des reflets d'un vaste incendie. On eût dit alors les colonnades, les portiques d'une ville en ruines, au milieu desquels l'imagination frappée voyait se mouvoir des sphinx, des centaures, des harpies, le dieu Thor avec sa massue, et tous les fantômes de la mythologie du Nord.

Présenté à l'impératrice par de zélés protecteurs, il obtient de l'emploi dans le génie militaire; une perspective riante s'ouvre devant lui; mais la vue de la corruption de la cour, l'esclavage et la misère du peuple, décolorent à ses yeux le présent et l'avenir, et le replongent dans la tristesse.

Heureusement le général du Bosquet vint troubler le cours de ces réflexions pénibles, en lui proposant de l'accompagner en Finlande pour en examiner les positions militaires et y établir un système de défense. La joie de parcourir des déserts suspendit toutes ses autres pensées, mais elle ne fut pas de longue durée. Il se lassa bientôt d'un compagnon de voyage qui dormait tout le jour, n'observait rien, et ne songeait à rien. La voiture roulait sans jamais s'arrêter, tantôt à travers une suite de collines isolées, noirâtres, dont les sommets arrondis étaient dépouillés de verdure, tantôt au milieu de forêts de sapins, dont rien ne peut exprimer la prodigieuse élévation et le silence profond et terrible. Des lacs, des cataractes, des rochers, une terre semblable au fer, un ciel couvert de vapeurs, le soleil toujours à l'horizon et qui répandait à minuit des lueurs pâles et mourantes, quelques aurores boréales illuminant tout à coup l'atmosphère et jetant sur la contrée les reflets rougeâtres d'un incendie: tels sont les spectacles qui, dans une tournée de plus de cinq cents lieues, ne cessèrent d'attrister les regards de nos deux voyageurs. Cette terre marâtre est cependant la patrie d'un peuple hospitalier. Tous les jours,

du fond de leur voiture, ils voyaient les principaux habitants de chaque ville se presser sur leur passage en se disputant le bonheur de les accueillir. Celui sur lequel tombait le choix du général, invitait aussitôt ses compatriotes au festin de réception. La maîtresse de la maison s'avançait ensuite pour présenter la chale, marque d'hospitalité en usage dans tout l'empire, et qui consiste à offrir gracieusement au voyageur un verre d'eau-de-vie, un morceau de pain et quelques grains de sel. Après cette politesse russe, on servait le dîner, composé ordinairement de deux services. Le dessert était préparé dans une autre pièce jonchée de mousses odorantes et de branches de sapin. Plus tard on servait le café, puis le thé, puis le goûter, puis le punch, puis le souper, et cela durait aussi longtemps qu'il plaisait aux voyageurs de séjourner dans une ville, un bourg ou même un village. Après une journée si bien employée, le général allait se coucher, et son aide-de-camp cherchait un coin dans la maison où il pût échapper à ces repas interminables, dessiner ses plans et rédiger son voyage.

Plusieurs circonstances ayant contribué à dégoûter M. de Saint-Pierre du séjour de la Russie, il se décida à retourner en France.

Telle fut la conclusion des projets brillants qui l'avaient conduit en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune ne rencontre jamais le bonheur.

Enfin il revit la France. Toucher la terre de la patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accents français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée [1] était maintenant le seul lieu où l'on pût [2] vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares [3].

---

[1]) Ne pas confondre *dédaigner* et *mépriser*. «Je méprise aujourd'hui la vie, «que je dédaignais dans ma jeunesse.» *Châteaubriand*. — [2]) V. p. 24, n. 4. — [3]) «Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, «qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont «ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertu-

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie ! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami ni parent ! Ah ! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins était celui qui sonna sa naissance ! Si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie ! Si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église il reconnaissait son père et sa mère ! Avec quels transports il tomberait à leurs pieds ! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblants ! Il leur dirait : Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel, ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous ! Mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus ! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie ! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles ! En vain ses regards cherchent autour de lui ; personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle ! Où est sa sœur ? où sont ses frères ? où sont les amis de son enfance pour recevoir ses premiers embrassements ? Tout lui manque à la fois ; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ : il arrive dans sa patrie, et il est seul !

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne : mais il fut trompé dans cette attente. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Hâvre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges ; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile. A peine eut-il quitté la voiture publique que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin[4] de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa

---

aimé ! . . . Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout paraît aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! » *B. de Saint-Pierre, Voyage à l'île de France.* — 4) Reondre, reprendre le chemin; gallicisme.

maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix qu'elle le regarde, et s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre: « Ah! mon maître, est-ce bien vous que je revois? » Et, avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement: « Ah! M. Henri! les temps sont bien changés! votre père est mort! vos frères sont allés aux Indes! je suis seule, seule ici! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois? Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service d'une impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune, et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres! Cependant, chaque jour, je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner.

Puis, de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison: « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère? c'était à elle de vivre, et à moi de mourir; elle eût été[1] si heureuse de revoir son fils! mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entre avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir,

---

[1]) Le plus-que-parfait du subj. pour le cond. passé. Élégant. Voyez p. 45, n. 9.

et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu, et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

On eût dit[1] à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait ; et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh ! ce n'est pas la faute de M. votre père, dit-elle ; il voulait que je restasse à la maison ; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme ; ça me faisait trop mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte, et je vins ici ; voilà que dans les commencements j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail ; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer ; j'en avais presque perdu les yeux ; mais maintenant, grâces à Dieu, je ne pleure plus ; » et en prononçant ces mots, elle essuyait, avec le coin d'un tablier de serpilière, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes ; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. « C'est une pauvre fille, disait-il souvent, qui m'a éclairé sur les voies de la Providence : elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages ; et ses paroles si simples m'en[2] ont plus appris que tous les livres des philosophes. En effet, les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux ; comme si le destin des êtres les plus heureux sur la terre n'était pas toujours de vivre avec la douleur ! »

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché, qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le

[1]) V. la note de la page précédente. — [2]) Ce *en* est un pléonasme. « Vous *en* savez un peu plus que ces Arcadiens. » *Voltaire.*

remplit d'une telle émotion qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors, voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise, et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent; mille traits charmants revenaient à la mémoire de Marie Talbot; la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne: elle lui rappelait son admiration pour les [illegible], sa fuite dans le désert pour se faire ermite, comment il aimait les livres, comment il les perdait. — Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais, et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point oublié. — Dame, M. Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette, si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez: Marie, donne-lui mon déjeuner; et quand je ne voulais pas, vous vous fâchiez contre moi. Un jour vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval; c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon! Un autre jour vous voulûtes vous battre avec une troupe d'enfants qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire; et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avaient fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par-là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain était cher; et comme si cette dernière question eût fait[1] retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-Pierre jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de

---

[1]) V. p. 15, n. 9, et p. 24, n. 2.

tant de courses inutiles qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance, et les mouvements si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ces pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette brave fille avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune: engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs; et pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table, et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent: « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour, et je puis faire encore de petites économies. » M. de Saint-Pierre insista, elle fut obligée de céder: mais elle reçut l'argent avec indifférence, et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

III.

HISTOIRE.

CYRUS ET TIGRANE.

PAR ROLLIN.

« Un honnête homme a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. « C'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'enten- « dre parler la vertu: c'est l'abeille de la France. »

C'est ainsi que Montesquieu parle de Rollin[1]. Cet homme vénérable, né en 1661, mort en 1741, fut recteur de l'Université de Paris, et rendit les plus grands services à l'instruction publique. La religion et la belle antiquité occupèrent toutes ses pensées. Son cœur formé par l'une, son esprit cultivé par l'autre, en firent le modèle accompli d'un instituteur. Peu d'ouvrages ont été accueillis avec autant de faveur que son *Traité des études*, son *Histoire ancienne* et son *Histoire romaine*. Son style, un peu diffus, a de la pureté et quelque chose de la grâce antique; sa morale est excellente; son sentiment des beautés littéraires est juste et vif; enfin, de tous les auteurs qui ont écrit pour la jeunesse, le *bon Rollin* est celui qui avait le plus de vocation à cette tâche intéressante.

Le roi d'Arménie, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'était formée contre eux, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire et de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devait fournir en temps de guerre. Cyaxare était embarrassé, craignant dans la conjoncture présente de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenait de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission.

[1]) Voyez aussi le délicieux chapitre sur Rollin, dans le Cours de littérature de M. Villemain (sur la première moitié du 18e siècle) T. 1er, page 300.

L'important était de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvait réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là ; et il avait coutume d'y aller assez souvent et même d'y chasser avec le fils du roi d'Arménie et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué, il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivaient de loin, et devaient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeurait la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysanthe l'un d'eux pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savait que le prince, en cas d'alarme, se retirait ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'était pas moins. Le roi connaissait son tort, il était sans ressources.

Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces, et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé Sabaris, avec ses femmes, ses filles et tout ce qu'il avait de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avait envoyés à la découverte, que Cyrus venait sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens à son exemple s'enfuirent, chacun où ils purent, pour mettre en sureté ce qu'ils avaient de meilleur. Cyrus voyant la campagne couverte de gens qui fuyaient de côté et d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur ferait aucun mal s'ils se tenaient dans leurs maisons, mais qu'on traiterait comme ennemis ceux qu'on trouverait prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisaient les princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysanthe et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors, tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du roi, nommé Tigrane, qui revenait d'un voyage ; il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père. Et aussitôt il assembla les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames

qui étaient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que dans toutes les questions qu'il allait lui faire, il lui répondit avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge ; et le roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises et traitant chaque article séparément, s'il n'était pas vrai qu'il avait fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père ; s'il n'avait pas été vaincu dans cette guerre ; si, en conséquence de sa défaite, il n'avait pas conclu un traité avec Astyage ; si par ce traité il ne s'était pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étaient de notoriété publique. Pourquoi donc, répliqua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles ? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvais qu'il était beau de secouer le joug, de vivre libre, et de laisser ses enfants dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté : mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchait de se dérober à son maître, que lui feriez-vous ? Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirais. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place ? — Non certes et je lui en substituerais un autre.

Cyrus. Et s'il avait amassé de grandes richesses par ses malversations ?

Le roi. Je l'en dépouillerais.

Cyrus. Mais, ce qui est bien plus, s'il avait eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous ?

Le roi. Dussé-je me condamner moi-même, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : je le ferais mourir. — A ces paroles, son fils s'arracha la tiare de la tête, et déchira ses vêtements : les femmes, de leur côté, jetèrent des cris et des hurlements, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt. Cyrus ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et, se tournant vers Cyrus : Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts ? — Et quels intérêts donc ? — C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service.

Cyrus. Comment cela ? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, et nous attirer une nouvelle considération ?

Tigrane. Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage? Or, il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu enveloppé, avant de savoir qu'on l'attaquât; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre.

Cyrus. Mais votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage.

Tigrane. La crainte des maux, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnaissance est encore un moyen infiniment plus efficace et plus persuasif: et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra. Biens, liberté, sceptre, vie, femmes, enfants, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service?

Cyrus, en se tournant du côté du roi: Eh bien, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous seul. Je puis mettre sur pied quarante mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les trésors que mon père m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talents d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens, avec qui il était en guerre. Il doubla le tribut qu'il devait payer chaque année aux Mèdes, et au lieu de cinquante talents il en exigea cent, et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donnerez-vous pour la rançon de votre femme? Tout ce que je possède au monde, répondit le roi. C. Et pour celle de vos enfants? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme? Il l'avait épousée depuis peu et l'aimait passionnément. — De mille vies, répliqua-t-il, si je les avais. Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente, et leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenait de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avait tiré à part, ce qu'était devenu un gouverneur qu'il avait vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisait un cas tout particulier. Hélas! dit Tigrane, il n'est plus, et je n'oserais vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre: Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimais tendrement ce gouverneur, et que je lui étais fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'était un si honnête homme, qu'étant tout *prêt* d'expirer, il me fit venir et me dit ces propres paroles: Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi, votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah! l'excellent personnage, s'écria Cyrus; mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient surtout sa douceur, quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus. Je n'y ai point fait attention, répondit-elle. — Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés? — Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté.

ROLLIN. *Histoire ancienne.*

DERNIERS TEMPS DE LA LIBERTÉ GRECQUE.

PAR BOSSUET.

BOSSUET (Jacques-Bénigne) évêque de Meaux, né en 1627, mort en 1704, le plus éloquent des orateurs de la chaire française, l'un des plus profonds théologiens de l'église gallicane, et le plus habile controversiste de la communion catholique, est aussi un des plus grands historiens modernes. Chargé de l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV, il écrivit pour ce jeune prince un *Discours sur l'histoire universelle*, qui forme, avec ses Oraisons

funèbres, la principale base de sa réputation littéraire. Ce *Discours* (en 2 vol.) embrasse tout le temps écoulé depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne, et se divise en trois parties, non successives mais parallèles, puisque l'auteur y fournit trois fois la même carrière. La première partie *(les Époques)* n'est qu'un exposé rapide des faits, et pour ainsi dire, un dessin hardi qui attend le pinceau. La seconde *(Suite de la religion)* offre le développement du principal objet de Dieu dans les révolutions des empires; c'est l'histoire de la Providence dans l'histoire des affaires humaines; c'est ce fil d'or qui se retrouve et perce partout dans le tissu de la vie des nations. Dans la troisième partie *(les Empires)*, Bossuet, redescendant de la première cause aux causes secondes, explique par la seule nature des choses la destinée des empires qui se sont succédé dans le monde. La précision du style jointe à une noble abondance, la profondeur et la sublimité des vues, et, dans quelques endroits, un admirable enthousiasme distinguent cette production, qui n'a, dans notre littérature historique, ni pareille, ni égale. Malheureusement en plusieurs endroits, surtout dans la troisième partie, le jugement de Bossuet est obscurci par quelques préjugés.

La plupart des notes de ce morceau seront consacrées à l'indication des étymologies. La langue française n'est, au fond, que la langue latine profondément altérée. Par le matériel des mots, elle révèle au premier regard son origine; par sa partie formelle, c'est-à-dire par sa grammaire, elle révèle l'action, pour ainsi dire brutale, des peuples barbares qui, en l'adoptant, la défigurèrent. Ils y introduisirent un certain nombre de mots de la langue germanique; ce sont ces présents du vainqueur au vaincu dont nous allons commencer mais non achever l'inventaire dans les notes du morceau suivant. Une foule d'autres mots français sont d'origine allemande; en voici quelques-uns;

AISE (de la racine de *behagen*), AMUSER, MUSER (de *Musse*), BAC, BIGOT *(bei Gott)*, BOUQUIN *(Buch)*, BOUTIQUE (du diminutif de *Bude*), BRAVE, BRÈCHE, BANDE, BANDEAU, BOIS, BALCON (de *Balken*), BOUC, BOURG (de *Burg*, du grec *purgos*), COIFFE, CORBEILLE, CHAUSSE, CINGLER (de *segeln*), CHAMBRE, DAGUE (de *Degen)*, DANSE, DUPE, ÉQUIPAGE (de *Schiff*), ESQUIF (id.), FEUTRE *(Filz)*, FIFRE, FLÈCHE, FOURRER, FOURRAGE, FORÊT, GANT, GUISE *(Weise)*, GUÈRE *(gar)*, GUERRE, GARANTIR, GARDER, GAGNER, HAMEAU, HAVRE, HACHE, HAIE, HÂTE, JARDIN, HÉLER, HORDE, HÉBERGER, AUBERGE, LOYAL (du terme féodal *leudes*, de l'allemand *Leute*), LEST (de *Last*), LOT (de *Loos*), LAMBEAU, LANDES, MARAIS, MARCHE, MARQUER, MATER, PAQUET, POCHE, QUENOUILLE, RANG, RIVER, SEUIL, SOUPE, TROUVER, etc.

La langue italienne a fourni au français un assez grand nombre de mots: CHEZ, CHÉTIF, COUTUME, VIDE sont italiens. Les expéditions des

français en Italie. Les grands hommes de guerre que ce pays a produits, et la longue prospérité de son commerce ont fait entrer dans nos dictionnaires beaucoup de mots dont l'origine italienne se démêle facilement.

Nous avons reçu par l'intermédiaire du latin, et plus tard des mains de nos philologues, une foule de mots grecs, qui ont pénétré jusque dans la langue vulgaire [4]. Mais nous en possédons plusieurs qui précédèrent dans la Gaule l'usage de la langue latine. C'est à la colonie grecque établie très anciennement en Provence que nous devons certains mots, dont la présence dans notre idiome ne s'expliquerait pas facilement d'une autre manière, comme CAR, CRÉMAILLÈRE, COLLER, ÉCOUTER, GRIMPER, ORGUEIL, TUER, BLASER, MONTE, et plusieurs autres, sans compter tous les débris de grec qui se retrouvent dans les patois de la langue française.

Il ne fut pas mal-aisé aux Perses de dompter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avait corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu, une milice [2] réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits [3] ; au reste si bien commandées et si souples [4] aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert [5] dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grèce avait de plus grand était [6] une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder [7] et défendre ce qu'il fallait ; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendaient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits [8] du pays [9], avaient répandu partout cette excellente police [10]

---

[4]) *École, tome, entamer, critique, hypocrite, scandale, etc.* — [2]) *Milice* se disait alors pour *état militaire, organisation de la force armée ; c'est le sens du latin militia.* — [3]) Esprits animaux, substance subtile et vivifiante qu'on suppose agir sur les nerfs. — [4]) *Souple*, de *supplex ; synonyme de docile.* — [5]) *Syn. ensemble.* — [6]) On dit plus ordinairement *c'était* lorsque le sujet est formé par *ce* suivi de *qui* ou de *que*, ou lorsque l'attribut a pris la place du sujet. — [7]) *Hasarder*, de *hasard*, qui vient, dit-on, de *asar*, pluriel du vieux mot teutonique *as, dieu ; car* aucun peuple primitif n'a cru au *hasard*, dans le sens (ou non-sens) que donne à ce mot la langue actuelle. — [8]) *Endroit*, de *direct, direction ; c'est moins* le lieu matériel, concret, que sa situation par rapport à d'autres. — [9]) De *pagus*. — [10]) *Police* signifiait alors *institution politique.*

des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices, qu'ils mirent [1] dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était [2] à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étaient pas des particuliers qui ne songent [3] qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille [4] comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient [5] leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire [6] avec elles au bien public, sans rien entreprendre [7] sur personne [8]. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant [9] le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements? Quel plus grave [10] tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie [11] n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

---

[1]) Qu'ils portèrent à leur perfection; *mirent* est vieux dans cet emploi. — [2]) V. p. 113, n. 6. — [3]) *Songer*, se préoccuper d'une pensée comme on est préoccupé dans un songe; de là probablement *soin*. V. l'italien. — [4]) *Se* ne peut pas être accolé à un autre régime avec un même verbe. — [5]) Vieux, pour *élevaient*. — [6]) Syn. de *concourt;* mais *conspire* est plus beau. V. Racine fils, Chrest. T. II. p. 318. — [7]) Vieilli, pour *usurper*. — [8]) *Personne* pour *une personne quelconque; persona*, originairement *masque de comédien*. — [9]) *Flatter*, peut-être de *flatus*, de *flare*. — [10]) *Grave*, dont l'opinion, l'avis, le vœu a du *poids*. — [11]) Au lieu de *compagnie* on dirait aujourd'hui *corps*.

Les Grecs, ainsi polis peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque [1], empêchèrent [2] que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite [3] inspirait était admirable : car la liberté que se figuraient [4] les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple [5]. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés [6] durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir [7], et qui enfin châtiait [8] leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin [9] la Grèce en était charmée, et préférait les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime [10], quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable [11]. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société [12]. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la

---

[1]) *Syn.* mentionne. — [2], De *impedire*. — [3], *Conduite* veut dire ici *institution, organisation, système*. — [4], *Telle que la concevaient*. — [5], Admirable définition, ou plutôt admirable idéal de la loi. — [6], De *douter*, qui a la même signification chez nos vieux auteurs. — [7], Nous dirions plutôt : *qui réglait leur pouvoir*. — [8]) De *castigare, castum reddere :* c'est pourquoi l'on peut dire *un style châtié*. — [9]) *Enfin* pour *quoi qu'il en soit*. — [10], Ne dirait-on pas que la liberté n'est point légitime? Et d'ailleurs pourquoi cette opposition? N'y a-t-il pas *sujétion* dans toutes les formes politiques, puisqu'il y a partout autorité, gouvernement? N'y aurait-il de légitime que les pouvoirs héréditaires et non contrôlés? Pour le chrétien, tout pouvoir est légitime qui ne commande pas le péché. Ce qui suit est du reste fort judicieux. — [11], *Est prodigieux*. — [12], Excellente pensée.

Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient[4] à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'État ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder[2] que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes[5] ? les poëtes même, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient[4]. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poëte n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce était les barbares[5].

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère est qu'il chantait les victoires et les avantages[6] de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours, et la mollesse : du côté de la Grèce, était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur[7] conduite par esprit[8]. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage était[9] son partage naturel :

---

[1]) De *signe;* faire connaître les choses par leurs signes. — [2]) Vieux, pour *avoir égard à.* — [3]) Mouvement, au lieu de : *ce n'étaient pas seulement* etc. — [4]) *Divertir, amuser* (de l'all. *Musse*), *récréer;* l'étymologie de ces trois mots établit leur synonymie. — [5]) *C'étaient* les barbares; v. p. 113, n. 6; mais cette remarque n'est pas un blâme. — [6]) Non les *préférences.* — [7]) *Valeur* a pris ce sens alors que le courage militaire formait la principale *valeur* d'un homme. — [8]) Par l'intelligence ; l'article paraît ici nécessaire. — [9]) *Était;* ce singulier se justifie par l'union des deux sujets, qui ne représentent ensemble qu'une idée complexe, celle du *courage intelligent.*

elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée [4], qui consistait [2] seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grèce fissent [3] autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissait entre elles que de voir qui [4] ferait le plus pour le bien public. Il ne coûta [5] rien aux Athéniens d'abandonner [6] leur ville au pillage [7] et à l'incendie; et après qu'ils eurent sauvé [8] leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui [9] était capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'était que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe [10]. Contre de telles armées [11] et une telle conduite, la Perse se trouva faible [12], et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle [13].

Il ne restait à la Perse tant de fois vaincue que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires rendait cette entreprise facile. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompit l'union [14]. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres. Mais il faut [15] expliquer un peu davantage cet état des Grecs et ce secret de la politique persienne.

---

[1]) Force *brutale*. — [2]) *Consiste*. — [3]) Justifier le subjonctif après *quoique*. — [4]) *C'était entre elles à qui*, serait trop familier. — [5]) *Coûter*, de *constare*, comme *couvent* de *conventus*. — [6]) *Abandonner*, de *bannum*; chose mise au *ban*, proscrite. — [7]) De l'italien *pigliare*, prendre. — [8]) Pourquoi pas *avaient sauvé?* — [9]) *Tout ce qui* pour *tous ceux qui;* forme qu'on aimait alors. — [10]) La forme de cette phrase est belle et imposante; l'étudier. — [11]) Encore une belle construction. — [12]) *Faible*, de *flebilis*, déplorable. — [13]) De *ab* et *oculus*. — [14]) Même remarque à peu près qu'à la p. 116, n. 9. — [15]) *Faut*, de *fallere*, fehlen; proprement *il manque encore, il reste encore*.

Parmi[4] toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en[2] avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir : la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté : mais à Athènes la liberté tendait naturellement à la licence ; et contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait[3] à s'étendre en dominant au dehors.

Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe : l'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer ; et la mer où elle régnait l'avait enrichie[4]. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir, et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient[5] le moyen de le satisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent était méprisé. Comme toutes les lois tendaient à en faire une république guerrière[6], la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement[7] elle voulait dominer ; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition[8].

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître : la philosophie et les lois faisaient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connaissait admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte[9] était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent : la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écou-

---

[1]) Par le milieu. — [2]) *Plus que* veut le verbe en négation, excepté lorsqu'il est lui-même en négation. Voyez page 42, n. 4. — [3]) De l'italien *cercare*, du latin *circum ire*. — [4]) De *riche*, de l'allemand *reich*. — [5]) De l'italien *fornire*, qui vient peut-être du latin *ornare*, ou de *fourrer*, de l'allemand *füttern*. — [6]) De *guerre*, d'un vieux mot allemand qu'on retrouve dans l'anglais *war*. — [7]) *Il en résultait naturellement que* . . . — [8]) Pensée remarquable : ainsi, avant que la grâce ait rattaché le cœur de l'homme à son principe, la mort d'une passion est la vie d'une autre, et le niveau du mal se rétablit toujours. — [9]) On fait venir *craindre* du latin *tremere*, qui a formé le vieux mot *cremer*.

tés [1] ; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce ; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs [2].

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre ; car, outre que chacune souhaitait [3] pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux.

Celui de Lacédémone était dur : on remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche [4]. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendaient les esprits trop fiers, trop austères [5] et trop impérieux ; joint qu'il [6] fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent.

Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer [7] les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux [8] que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies [9] de Lacédémone et d'Athènes: mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber [10] dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies, et de fomenter

---

[1]) Du grec *acousin*, entendre. — [2]) Plutôt *leur caractère*. — [3]) Du latin *sub. optare*. — [4]) Du latin *ferox*. — [5]) L'*austérité* exclut tout ce qui est doux et agréable, tout ce qui est au-delà du nécessaire. — [6]) Vieilli: *outre qu'il*. — [7]) Du latin *exudare*. — [8]) De *danger*, lequel du latin *damnum* et *gerere*. V. Ducange, *damnum* et *dangerium*. — [9]) De *zelus, zèle*. — [10]) Peut-être onomatopée, peut-être du gothique *tumba*. *Tomber* a pour substantif *chute*, de l'inusité *choir*.

ces divisions. Lacédémone, qui était la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; et, soigneux [1] d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelaient le grand roi, ou le roi par excellence, comme si elles se fussent [2] déjà comptées pour sujettes.

Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on pouvait les abattre. Les seules divisions [3] de la Grèce arrêtèrent ses conquêtes.

Il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frère d'Artaxerxe, se révolta [4] contre lui. Il avait dix mille Grecs dans ses troupes [5], qui seuls ne purent être rompus dans la déroute [6] universelle de son armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit [7]. Nos Grecs se trouvèrent sans protecteur au milieu des Perses et aux environs [8] de Babylone ; cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger [9] à poser volontairement les armes, ni les y forcer : ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout [10]. Toute la Grèce vit alors plus que jamais qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions [11] la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea [12] si bien les avantages que lui donnait contre tant de villes et de républiques divisées un royaume petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse, moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce [13], et obligea tous

---

[1]) Probablement du verbe *songer*, qui signifie souvent *réfléchir à, se mettre en mesure de*. — [2]) Pour étaient. Voyez page 15, 9. — [3]) *Les divisions seules* ferait un autre sens. — [4]) De l'italien *volta*, lequel du latin *vultus*. — [5]) Mieux; *Il avait dans ses troupes dix mille Grecs*. — [6]) Du mot *route*, lequel probablement de *rupta (via)*. — [7]) Mieux: *Et, à ce qu'on dit, de la main* . . . — [8]) Du vieux français *virer*, tourner. — [9]) Mieux : *engager*. — [10]) Du teutonique *bod*, *Boden*, fond. — [11]) Même remarque que ci-dessus. — [12]) *Mit à profit*. — [13]) On pourrait construire: *Qu'il se rendit à la fin le plus puissant de la Grèce, moitié par adresse, moitié par force*, mais ce serait moins bien.

les Grecs à marcher[1] sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué[2] dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant[3] supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait[4] ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant[5] et sublime : sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se montait animé par les obstacles : avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond[6] de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres : confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore[7] aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément[8] auquel des deux appartenait la victoire[9]. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez[10] que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs ; c'était Memnon, rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête[11] un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon voulait[12] qu'on leur

---

[1]) Étymologie allemande ou celtique, peu certaine. — [2]) Du grec *thanein* ou de l'allemand *tödten*. — [3]) *Aussi* vaut mieux devant un adjectif. — [4]) De l'allemand *mangeln*. — [5]) Du latin *per* et d'un verbe incertain. — [6]) *Fond*, la partie la plus basse d'une chose creuse, l'essentiel d'une chose par opposition à la *forme*. *Fonds*, une somme, un capital, une provision ; *un grand fonds d'assurance, de présomption*. — [7]) Des deux mots italiens *anche*, aussi, et *ora*, à présent. — [8]) D'*aise*, qui vient, comme *aise*, de la racine du mot allemand *behagen*, *behaglich*. — [9]) Période composée de deux membres, dont le premier renferme plusieurs incidentes et une apposition. — [10]) Probablement de *ad* et *vovere*. — [11]) Gallicisme : *avoir* pour *adversaire*. — [12]) Pourquoi l'imparfait ?

disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer[1] chez[2] eux, et que par une attaque vigoureuse on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avait pourvu, et les troupes qu'il avait laissées[3] à Antipater suffisaient pour garder la Grèce. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup[4] de cet embarras ; au commencement d'une diversion qui déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat[5] qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu : et, après avoir vengé[6] la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer[7] de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa[8] ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés[9] qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva[10] sur son passage. Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge[11] de trente-trois ans[12], au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir[13] d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids[14]. Mais, ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison[15]

---

[1]) Peut-être de *à* et de *tactus*, participe passé du latin *tangere*. — [2]) De l'italien *casa*, maison. Aussi *chez* signifie *dans la demeure de*, et, par conséquent, n'est pas synonyme de *vers*. — [3]) De l'allemand *lassen*. — [4]) *Coup*, *couper*, probablement du grec *koptein*. — [5]) Du grec *klazô*. — [6]) Du latin *vindicare*. — [7]) L'auteur a bien fait de transporter cette phrase complémentaire devant la prop. principale; mais *pour* forme une légère équivoque, qu'on ferait disparaître en remplaçant *pour* par *voulant*. — [8]) Peut-être du germanique *put*, conservé en anglais. — [9]) Repoussés loin du but. — [10]) De *troffen*, participe de *treffen*, allemand. — [11]) De *aage*, de *aetas*, latin. — [12]) *Il mourut à l'âge* .... irait moins bien. — [13]) De *licet*, il est permis; *loisir*, temps dont on dispose à son gré. De *licet* vient aussi *loisible*, permis, abandonné au libre arbitre. — [14]) *Fardeau* vaudrait mieux: *poids* n'est que la propriété de peser; *fardeau*, c'est ce qui pèse. — [15]) Du latin *mansio*, de *manere*.

et pour son empire est¹ qu'il aimait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres[2] depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés[3] comme une succession vacante : et après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré[4] paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines : et il eût pu[5] laisser à ses enfants le royaume de ses pères : mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution ; car il faut dire à sa gloire que si jamais[6] homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avait pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait[7] de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité, si ce n'est qu'on[8] veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageait[9] toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses[10].

Quoi qu'il en soit, nous voyons par son exemple, qu'entre les fautes que les hommes pourraient corriger, c'est-à-dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un faible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de

---

1) Mieux : *c'est*. — 2) De *ante* et *êtres*. — 3) Ou *de toutes parts*. — 4) De *morari*. — 5) Pour *il aurait pu*. — 6) De *jamals*, allemand, ou de *jam magis*, latin. — 7) *En*, (pour *des fautes*). V. p. 29, n. 8. — 8) *A moins qu'on ne . . .* — 9) Donner en gage, faire entrer dans, persuader de. De *gage*, du latin *vas*, caution ; d'où *vadium*, et enfin *gage*. — 10) Du latin *causa*, d'où l'italien *cosa*, chose. Comparez avec Montesquieu, Esprit des lois, L. X, chap. 14, et L. XXI, chap. 8.

la sorte [1], et le plus inséparable des [2] choses humaines, c'est leur propre caducité, celui qui sait conserver et affermir un État a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner [3] des batailles.

RÉGULUS.

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

Cet écrivain, le plus illustre que possède aujourd'hui la France *, passa dans les voyages et dans l'exil plusieurs années de sa jeunesse. Le désir de voir un nouveau peuple et une nature sublime le conduisit en Amérique, où il se trouvait encore lors des excès de la révolution française, qui dévora une partie de sa famille. Cette grande commotion politique, se saisissant de sa pensée comme une révélation soudaine, lui inspira son *Essai sur les Révolutions*, où sont professées des doctrines que plus tard il a cru devoir désavouer. Sans doute elles étaient effacées de son esprit lorsque, peu d'années après, il publia son *Génie du Christianisme*, où il cherchait à réconcilier ses compatriotes avec cette religion divine par le tableau des ressources qu'elle offre aux beaux-arts et à la poésie. Ce livre, où, pour la première fois depuis longtemps, on voyait un écrivain français d'un grand talent rendre un hommage éclatant à la religion de ses pères et aux vieux souvenirs de sa patrie, fit sur le public une impression difficile à décrire. Soit pour les idées, soit pour le style, M. de Châteaubriand devint le chef d'une nouvelle école. Sa prose poétique, riche d'images et d'harmonie, ses admirables descriptions d'une nature vierge et de climats étrangers, son talent à faire vibrer dans le cœur humain des cordes mystérieuses qui semblaient n'avoir point encore été ébranlées, fermèrent bien des yeux sur des raisonnements faux, des idées subtiles et des fautes de goût. L'épopée en prose des *Martyrs* fut une application des principes littéraires que l'auteur avait développés dans le *Génie du Christianisme*. Ces brillantes productions furent admirées et critiquées avec un égal emportement. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* excita moins d'enthousiasme et donna lieu à de moins vives censures. On aime à rappeler aujourd'hui que ce fut un des premiers écrits où la compassion de l'Europe fut réclamée pour la malheureuse Grèce. Comme écrivain politique et comme orateur, M. de Châteaubriand occupe un rang très-élevé.

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains [4] avec la république

[1]) *Manière;* proprement *condition,* qui correspond au latin *sors.* — [2]) Faute: les deux adjectifs *inhérent* et *inséparable* ne peuvent régir la même préposition. — [3]) Autrefois *gaaingner*, de l'allemand *gewinnen*. Voyez *la Bataille de Hastings*, à la fin. [4]) Gallicisme, *manus conserere.*

*) Cette notice a été écrite avant la mort de M. de Ch.

romaine. La cause de la première guerre punique fut légère ; mais cette guerre amena [4] Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs ; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter [2] le commandement de l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier de ce champ étant [3] mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que, si sa ferme demeurait en friche [4], il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république ; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : « Oh ! combien la vertu est préférable aux richesses ! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent ; la pauvreté de Régulus est encore en vénération. »

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt [5] de Tunis ; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois ; ils demandèrent la paix au proconsul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante ; le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur ; il semble égaré [6] par le succès et paraît comme étranger à la fortune [7]. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements. Un Lacédémonien, nommé Xanthippe, vient retarder la chute de Carthage : il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus

---

[1]) De *manus*? La basse latinité a le verbe *minare*. — [2]) De *obstare*. — [3]) Participe présent, avec idée de cause ou motif; forme française. — [4]) Probablement de l'allemand *frisch*, qui s'applique assez bien à une terre où l'on n'a pas touché. — [5]) De *tôt*, de l'italien *tosto*. — [6]) De *garer* ou *se garer*, se mettre en garde, modifié par la prép. latine *è*. — [7]) Cela est-il vrai?

inhumaine ; on lui fit expier[1] les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome ?

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda[2] une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs[3] en Italie. Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui[4] firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait[5] fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc[6] obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait de la part de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange[7] des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus les voulut suivre : mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif, « d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus : je ne demeu- « rerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je « n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai promis aux enne- « mis de me remettre en leurs mains si vous rejetez la paix : je « tiendrai mon serment[8]. On ne trompe point Jupiter par de vaines « expiations ; le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un « mensonge, et le sacrilége est puni tôt ou tard.

« Je n'ignore point le sort qui m'attend ; mais un crime flétrirait

---

[1]) Le même verbe ne souffre pas deux régimes directs. V. p. 63, n. 3. — [2]) De *demandare*, qui signifie *confier*, *anvertrauen*. — [3]) Suivant Gattel, de l'ancien gaulois *ambactus*, ou de l'ancien allemand *Ambacht*, qui signifiaient serviteur, ministre, agent. — [4]) V. note 1. — [5]) De *placitare*, présenter un placet, une requête. — [6]) De l'adv. de temps *tunc*, comme la conj. *or* vient du vieux adv. de temps *ores*, à présent, *nun*. — [7]) De *changer*, lequel de l'italien *cambio*, dont l'étymologie est inconnue. — [8]) De *sacramentum*; autre chose que *jurement*.

fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers ; la débauche et les joies profanes se montraient au milieu des austérités de la pénitence et de la piété. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerres et de fêtes solennelles. D'un côté un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline, de l'autre un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile ; on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au-delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Les pères conduisaient leurs enfants et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher leur mort en Asie, étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point ; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine ; ils étaient suivis par leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux, laissât périr de

misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient *si c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux ; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison ; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD, *Histoire des Croisades.*

LA BATAILLE DE HASTINGS.

PAR M. AUGUSTIN THIERRY.

En 1066, l'Angleterre fut envahie par Guillaume, duc de Normandie. Cet événement, le plus remarquable de l'histoire d'Angleterre, fait le sujet d'un ouvrage publié en 1825 par M. Augustin Thierry, sous le titre d'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ce livre, que des juges compétents ont rangé, dès sa publication, au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature française, est le fruit de dix ans de travail et d'études laborieuses qui ont coûté, dit-on, la vue à M. Thierry. A force d'érudition, d'intelligence, et, l'on peut dire, à force de sentiment, l'auteur reconstruit et ranime ce moyen âge si triste et si poétique, jusqu'à présent assez mal compris et assez mal jugé. Il s'associe, par une sympathie pleine d'humanité, aux races éteintes ou disparues ; il nous intéresse, non pas à quelques individus seulement, mais à des peuples entiers ; naïf sans prétendre à l'être, simple parce qu'il a tout compris, éloquent parce qu'il a tout senti, profond et instructif sans quitter un seul instant le rôle de narrateur, M. Thierry nous semble réunir la plupart des qualités qui font le grand historien, et avoir créé, avec M. de Barante, une nouvelle manière d'entendre et d'écrire l'histoire. Nous croyons que le morceau suivant donnera quelque idée du caractère de cet écrivain.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés ; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous ; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva, des voix crièrent : « Dieu nous garde ! voilà un mauvais signe ; » mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous ? quelle chose vous étonne ? « J'ai saisi cette terre de mes mains ; et, par la splendeur de Dieu, « aussi loin qu'elle puisse s'étendre, elle est à moi, elle est à vous. » Cette repartie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands, qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant sur son passage l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai : celles du nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais serait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands en faveur desquels on avait violé autrefois la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de

l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin[1] aurait avec lui cent mille hommes. Harold, trop prompt dans ses mouvements, n'attendit pas les quatre jours : il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui, une fois déjà, lui avait procuré la victoire, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des corps de cavalerie l'avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui leur semblait, à ce qu'ils disaient, marcher comme un furieux. Le Saxon, prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, fut contraint de modérer sa fougue : il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent avec étonnement qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande, qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : « Ceux que vous avez trouvés, « dit-il, en si grand nombre, ne sont point des prêtres, mais de « braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent. » Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. « Moi, répondit Harold, que je ravage le pays « qui s'est confié à ma garde ! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois « tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que « j'ai, mon courage et ma bonne cause. »

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toutes circonstances, à ne négliger aucun moyen, à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, et à ne risquer le jeu de la force qu'après le jeu de la ruse, profita de la position défavorable où il

[1]) Harold.

voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du Normand, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en « rapporterai point au pape, et n'accepterai point le combat. » Il était loin de manquer de bravoure, mais il croyait n'avoir pas le droit de jouer à la loterie du duel la royauté du peuple anglo-saxon. Guillaume, sans se rebuter des refus du roi des Anglais, lui envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que s'il veut tenir son ancien « pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au-delà du fleuve « de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre « que tenait Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui « offre, tu lui diras, devant tous ses gens, qu'il est parjure et « menteur [1], que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés « de la bouche du pape, et que j'en ai la bulle. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entreregardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous devons combattre, dit-il, « quel qu'en soit pour nous le danger, car il ne s'agit pas ici d'un « nouveau seigneur à accepter et à prendre, comme si notre roi « était mort ; il s'agit de bien autre chose. Le Normand a donné nos « terres à ses capitaines, à ses cavaliers, à tous ses gens, et la plus « grande partie lui en ont déjà fait hommage ; ils voudront tous avoir « leur don, si le duc devient notre roi ; et lui-même sera tenu de « leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles ; tout leur est promis « d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais « pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos « ancêtres ; et que ferons-nous, où irons-nous quand nous n'aurons « plus de pays ? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

---

[1]) Dans sa première jeunesse, Harold, se trouvant à la cour de Guillaume, s'était laissé arracher par surprise la promesse de seconder le duc dans ses projets sur l'Angleterre.

Tout un jour se passa dans l'allée et le retour de ces messages inutiles. C'était le dix-huitième jour depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York; la marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. On vit arriver parmi ces derniers Leofric, chef de l'abbaye de Peterborough, près d'Ély (riche monastère qu'on surnommait emphatiquement la ville dorée) ainsi que l'abbé du couvent de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais. L'heure du combat paraissait prochaine; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient choisi leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait le jeune « homme, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu « n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints; « pourquoi t'aventurer aux hasards du combat avec un parjure contre « toi ? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute « justice, car nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc seuls « livrer bataille; tu nous secourras si nous plions, et si nous mourons, « tu nous vengeras. » A ces paroles, touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie: trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans

l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente ; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet ; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance, et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens-d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré ; et l'étendard bénit par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort, car si nous les « vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le « gagnerez ; si je conquiers, vous conquerrez ; si je prends la terre, « vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement « pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des « félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à « mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. « Ils ont décimé les compagnons d'Auvré, mon parent, et l'ont fait « périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs « méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main

droite. Les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide ! Dieu aide !

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre ; Harold lui-même eut l'oeil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide ! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer ; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance ; puis, se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et « je vaincrai, avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes ; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid : ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes

haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui, le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Après avoir, dit un vieil historien, rendu à la patrie tout ce qu'ils lui devaient, les restes des compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup restèrent gisants sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du jour, Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valery. Les capitaines et les soldats furent appelés par leurs noms et surnoms ; beaucoup ne répondirent point, beaucoup qui étaient venus dans l'espoir d'être vainqueurs et de devenir riches, gisaient morts ou mourants à côté des Saxons. Les heureux qui survivaient eurent pour premier gain de victoire la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'était l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères, les femmes, les enfants de ceux qui s'étaient rendus de la contrée voisine au champ de bataille, pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par des religieux du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix marcs d'or, pour la permission d'enlever les restes de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusement l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait aimée, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait poétiquement la belle au cou

de cygne. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs anglais de race avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves. « Angleterre, que dirai-je de toi, « s'écrie l'historien de l'église d'Ély, que raconterai-je à nos descen- « dants? que tu as perdu ton roi national et que tu es tombée sous la « main de l'étranger; que tes fils ont péri misérablement; que tes « conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités. » Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Le vainqueur fit vœu d'élever en cet endroit un couvent dédié à Saint-Martin, le patron des soldats de la Gaule; et lorsque, dans la suite, il accomplit son vœu, le grand autel du nouveau monastère fut établi au lieu même où l'étendard saxon avait été planté et abattu.

L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande ou française, l'abbaye de la bataille. Des moines venus du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, y établirent leur demeure; ils furent dotés avec les biens des Saxons morts en combattant, et prièrent pour le repos de leurs âmes, en même temps que pour la prospérité et la longue vie de ceux qui les avaient tués.

LA BATAILLE D'ALCACER,

PAR VERTOT.

L'abbé de Vertot (1655—1735), auteur des *Révolutions romaines*, de la *Révolution du Portugal*, des *Révolutions de Suède* et de l'*Histoire de l'ordre de Malte*, est compté au nombre des auteurs qui ont le mieux écrit l'histoire. Il n'a ni la profondeur philosophique, ni la critique sévère, ni la naïveté, qui sont les mérites les plus éminents de l'historien. Il semble n'avoir vu dans l'histoire qu'une espèce de *roman politique*, et a cherché à tirer de personnages et

d'événements publics le même genre d'intérêt que le romancier tire plus aisément de la sphère des relations privées. Vertot aspire moins à instruire qu'à intéresser; mais il intéresse vivement. Ses personnages historiques, devenus plus ou moins fictifs sous sa plume, ont beaucoup de vie et parlent avec beaucoup d'éloquence. Une sensibilité vive anime tous ses récits; mais l'expression n'en est pas toujours assez contenue; et lorsque, par exemple, il emprunte à Tite-Live quelques-uns de ses beaux discours, il les affaiblit en les délayant.

Don Sébastien n'avait guère plus de trois ans quand il succéda au roi son aïeul; on confia pendant sa minorité la régence de l'État à Catherine d'Autriche, son aïeule, fille de Philippe I[er], roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Don Alexis de Menezès, seigneur qui faisait profession d'une piété singulière[1], fut nommé pour gouverneur du prince; et le père don Louis de Camara, de la compagnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même temps des sentiments pleins de gloire et dignes d'un souverain; mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menezès n'entretenait don Sébastien que des conquêtes que les rois ses prédécesseurs avaient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le Jésuite de son côté lui représentait à tous moments que les rois, qui ne tenaient[2] leur couronne que de Dieu seul, ne devaient[2] avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs États et surtout dans tant de pays éloignés où son nom même n'était[2] pas connu. Ces idées pieuses et guerrières, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu; il ne parlait plus que d'entreprises et de projets de conquêtes; et à peine eut-il pris[3] le gouvernement de ses États, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conférait incessamment tantôt avec des officiers, et souvent avec des mission-

---

[1]) Voyez p. 35, n. 12. — [2]) Mieux: tiennent, doivent, est. — [3]) Distinguer le parfait antérieur du pl. q. p. Celui-ci correspond à l'imparfait, celui-là au parfait. Le plus-que-parfait marque état, le parfait antérieur passage à un état. «Les Suédois avaient «traversé la forêt en deux heures,» c'est-à-dire qu'ils se trouvaient, à l'époque indiquée, dans l'état des gens qui ont traversé la forêt. «Les Suédois eurent traversé «la forêt en deux heures;» cette phrase nous les montre parvenant, arrivant à l'état de gens qui, etc. L'un décrit, l'autre raconte. Même différence qu'entre l'imparfait et le parfait; mais un pas de plus en arrière. V. p. 3, n. 7 et p. 25, n. 6.

naires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile qui s'était allumée dans le royaume de Maroc lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle et son courage. Mulei Mahamet avait succédé à Abdalla son père, dernier roi de Maroc; mais Mulei Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avait pas dû monter sur le trône à son préjudice[1] et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appelait successivement à la couronne les frères du roi préférablement à ses propres enfants. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu. Mulei Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses États et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à don Sébastien que, malgré sa disgrâce, il avait encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets qui n'attendaient que son retour pour se déclarer; qu'il apprenait d'ailleurs que Moluc était attaqué d'une maladie mortelle qui le consumait insensiblement; que le prince Hamet, frère de Moluc, était peu estimé dans sa nation; que dans cette conjoncture il n'avait besoin que de quelques troupes pour paraître sur les frontières; que sa présence ferait déclarer en sa faveur ses anciens sujets; et que si, par son secours, il pouvait recouvrer sa couronne, il la tiendrait à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verrait avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Don Sébastien, qui n'avait l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattait d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc: en vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée: son zèle, son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois, les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentait que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres

---

[1]) Synon. *dommage;* proprement *jugement porté contre le droit.*

lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter, et, comme si la souveraine puissance donnait une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendait à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avait un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étaient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandait que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avait-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisait pas grand fonds [1] sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étaient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venaient à tous moments escarmoucher à la vue du camp, et ils avaient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étaient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de don Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyait tous les jours que les Maures n'osaient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchements, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine; le roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive; il ne laissait paraître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à don Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyait qu'il lui serait plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite; mais Moluc ne le vit pas plus tôt éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie en forme de croissant pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avait mis le prince Hamet son frère à la tête de ce corps; mais comme il n'était pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'était uniquement à sa naissance qu'il devait ce commandement; mais que, s'il était assez lâche pour fuir, il l'étranglerait de ses propres mains, et qu'il fallait vaincre ou mourir.

---

[1]) *Faire fonds*, compter sur.

Il se voyait mourir lui-même, et sa faiblesse était si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour ; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événements qui pouvaient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il était environné que s'il expirait pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignit de venir prendre ses ordres, et que ses aides-de-camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie ; en quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui composa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers moments de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée ; et autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite et se chargèrent avec beaucoup de fureur ; tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui était opposé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupait le roi de Maroc ; ce prince voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière, et, plein de colère et de fureur, il voulait, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposaient en vain à son passage ; il se fit faire jour à coups d'épée, mais ses efforts achevant de consommer [1] ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plus tôt qu'ayant mis son doigt sur la bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis ; les chrétiens paraissaient jusque-là avoir de l'avantage, mais la cavalerie des Maures, qui avait formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les

---

[1] *Épuiser.*

extrémités s'approchaient, acheva d'envelopper la petite armée de don Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent, en se retirant, sur leur infanterie, et elles y portèrent, avec la crainte, le désordre et la confusion.

Les infidèles[1] se jetèrent aussitôt, le cimeterre à la main, dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage: les uns se mettaient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchaient leur salut dans la fuite; mais comme ils étaient enveloppés de tous côtés, ils rencontraient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent don Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avaient massacrés et que lui-même avait pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et don Sébastien par les armes.

MORT DE CHARLES Ier

(Histoire de la Révolution d'Angleterre, par M. Guizot, T. II.)

Charles Ier, petit-fils de l'infortunée Marie Stuart, monta sur le trône d'Angleterre en 1625. Il avait de solides vertus, qu'entretenait une piété sincère; mais il était faible et obstiné. Il donna lieu à ses sujets, en plus d'une occasion, de suspecter sa bonne foi; et les intrigues de sa femme, zélée pour le catholicisme, contribuèrent à lui aliéner les cœurs. Mais son plus grand malheur fut de ne point comprendre son siècle. Au milieu d'un peuple avide de liberté, il voulut maintenir toutes les traditions du despotisme: il voulut aussi comprimer l'enthousiasme religieux des sectes qui s'élevaient au sein de l'église anglicane; et il leur prêta, par la persécution, les forces qu'il prétendait leur

[1]) C'est ainsi qu'on nomme quelquefois les peuples non chrétiens.

ravir. Cet enthousiasme, habilement dirigé par Cromwell, arriva à ce point où aucune concession partielle ne satisfait ni n'apaise : le trône fut renversé, et Charles monta sur l'échafaud. Ces événements ont été retracés avec un talent supérieur dans l'ouvrage de M. Guizot, où nous prenons le morceau suivant.

Ce morceau pourra servir à l'étude de la ponctuation, dont nous avons tâché de résumer la théorie dans les lignes qui suivent.

La ponctuation française a quatre signes principaux : la *virgule*, le *point-virgule*, le *double-point* et le *point*.

L'individualité, c'est-à-dire l'intention individuelle, joue un assez grand rôle dans la ponctuation. Si le *point* et la *virgule* ne peuvent jamais se substituer l'un à l'autre, il n'en est pas de même du *point-virgule* et du *point*, de la *virgule* et du *point-virgule*. Selon la pensée de celui qui écrit, le plus fort peut quelquefois remplacer le plus faible, et plus souvent encore le plus faible peut remplacer le plus fort. Toutefois, voici des maximes générales qui doivent être reçues par tout le monde, bien qu'on puisse du plus au moins varier dans l'application.

I. Mettez une *virgule*

a) entre un substantif et son apposition ;

b) entre deux sujets, ou deux attributs, ou deux régimes qui ne sont joints ni par *et* ni par *ou*, et même aussi dans les deux cas contraires, si le *et* ou le *ou* est suivi d'un énoncé plus long que les énoncés correspondants, ou fortement distinct, quant à son idée, des mots qui précèdent l'une ou l'autre de ces conjonctions ;

c) entre un verbe et son régime indirect (substantif ou verbe), quand ce régime n'est pas prochain, c'est-à-dire ne fait pas un avec son antécédent, et par la même raison, entre deux propositions dont la seconde est circonstantielle de la première sans y tenir trop étroitement ;

d) entre les propositions subordonnées ensemble à une autre ; mais si ces propositions sont étendues, compliquées, ou très-distinctes les unes des autres dans leur contenu, on remplacera la *virgule* par le *point-virgule* ;

e) entre une proposition principale et sa subordonnée ou son incidente, excepté quand la liaison entre elles est si intime qu'on ne puisse les concevoir séparées : dans ce cas, tout signe de ponctuation disparaît à moins que la subordonnée ne soit d'une certaine longueur et la principale passablement chargée ;

f) entre des propositions absolues ou indépendantes qui énoncent les par-

ties très-rapprochées les unes des autres ou les circonstances d'un même fait;

g) quelquefois entre le sujet et le verbe, si le sujet est très-étendu.

II. Mettez un *point-virgule*

a) dans les cas déjà indiqués ci-dessus;

b) puis entre les propositions qui, n'étant pas subordonnées les unes aux autres, mais seulement relatives, pourraient néanmoins sans effort être réunies de manière à former ensemble une même proposition: mais quand ces phrases sont courtes, que leur liaison est étroite, et qu'elles peuvent être considérées comme énonçant les parties intégrantes d'un même fait, la virgule suffit.

III. Mettez un *point* là où vous voulez marquer une pause plus forte, une séparation plus absolue que toutes celles que vous avez marquées dans votre discours par le *point-virgule*.

IV. Le *point-virgule* et le *double-point* ont, en un sens, la même valeur: ils commandent une pause également forte, mais ils n'expriment pas tout à fait le même rapport. Le *point-virgule* sépare des propositions simplement consécutives, ou déterminatives les unes des autres: le *double-point* se met

a) entre deux propositions dont l'une annonce formellement l'autre;

b) devant une proposition

qui se joint à toutes les précédentes ensemble et non à la dernière seulement,

ou qui les résume,

ou qui en dérive,

ou qui les explique,

ou qui fait contraste avec la proposition antérieure.

En un mot le *point-virgule* est copulatif ou conjonctif, et le *double-point* ne l'est pas.

Chacune de ces règles subit des exceptions, chacune admet des extensions; mais en les appliquant avec soin, on est à peu près sûr de ne tomber dans aucune erreur grave.

Le 27 à midi, après deux heures de conférence dans la chambre peinte, la séance s'ouvrit, selon l'usage, par l'appel nominal: au nom de Fairfax, « Il a trop d'esprit pour être ici », répondit une voix de femme du fond d'une galerie: après un moment de surprise et d'hésitation, l'appel nominal continua; soixante-sept membres étaient présents. Quand le roi entra dans la salle, un cri violent s'éleva: « Exécution, justice, exécution! » Les soldats étaient

très-animés; quelques officiers, Axtell surtout qui commandait la garde, les excitaient à crier; quelques groupes, semés çà et là dans la salle, se joignaient à ces clameurs; la foule se taisait avec consternation.

« Monsieur, dit le roi à Bradshaw avant de s'asseoir, je demande « derai à dire un mot, j'espère que je ne vous donnerai point sujet « de m'interrompre. »

Bradshaw. Vous répondrez à votre tour; écoutez d'abord la cour.

Le Roi. Monsieur, s'il vous plaît, je désire être entendu. Ce n'est qu'un mot. Un jugement immédiat . . .

Bradshaw. Monsieur, vous serez entendu lorsqu'il en sera temps; vous devez d'abord entendre la cour.

Le Roi. Monsieur, je désire . . . Ce que j'ai à dire est relatif à ce que la cour va, je crois, prononcer, et il n'est pas aisé, monsieur, de revenir d'un jugement précipité.

Bradshaw. On vous entendra, monsieur, avant de rendre le jugement. Jusque-là, vous devez vous abstenir de parler.

A cette assurance, quelque sérénité reparut dans les traits du roi; il s'assit, Bradshaw reprit la parole.

« Messieurs, dit-il, il est bien connu de tous que le prisonnier « ici à la barre a été plusieurs fois amené devant la cour pour répondre « à une accusation de trahison et autres grands crimes présentée « contre lui au nom du peuple d'Angleterre . . .

« Pas de la moitié du peuple », s'écria la même voix qui avait répondu au nom de Fairfax: « Où est le peuple? Où est son « consentement? Olivier Cromwell est un traître. »

L'assemblée entière tressaillit: tous les regards se tournèrent vers la galerie: « Soldats, faites feu sur ces femmes », s'écria Axtell. On reconnut Lady Fairfax.

Un trouble général éclata; les soldats, partout répandus et menaçants, avaient grand'peine à le contenir: l'ordre enfin un peu rétabli, Bradshaw rappela le refus obstiné qu'avait fait le roi de répondre à l'accusation, la notoriété des crimes qui lui étaient imputés, et déclara que la cour, d'accord sur la sentence, consentait cependant, avant de la prononcer, à entendre la défense du prisonnier, pourvu qu'il renonçât à contester sa juridiction.

« Je demande, dit le roi, à être entendu dans la chambre peinte, « par les lords et les communes [1], sur une proposition qui importe bien

[1]) Trois pouvoirs, en Angleterre, concourent à faire les lois et à gouverner

« plus à la paix du royaume et à la liberté de mes sujets qu'à ma « propre conservation. »

Une vive agitation se répandit dans la cour et dans l'assemblée : amis ou ennemis, tous cherchaient à deviner dans quel but le roi demandait cette conférence avec les deux chambres, et ce qu'il pouvait avoir à leur proposer ; mille bruits divers en couraient ; la plupart semblaient croire qu'il voulait abdiquer la couronne en faveur de son fils. Mais quoi qu'il en fût, l'embarras de la cour était extrême ; le parti, malgré son triomphe, ne se sentait en mesure ni de perdre du temps, ni de courir de nouveaux hasards ; parmi les juges eux-mêmes, quelque ébranlement se laissait entrevoir. Pour éluder le péril, Bradshaw soutint que la demande du Roi n'était qu'un artifice pour échapper encore à la juridiction de la cour ; un long et subtil débat s'engagea entre eux à ce sujet. Charles insistait toujours plus vivement pour être entendu ; mais à chaque fois les soldats devenaient autour de lui plus bruyants et plus injurieux ; les uns allumaient du tabac et en poussaient vers lui la fumée ; les autres murmuraient en termes grossiers de la lenteur du procès ; Axtell riait et plaisantait tout haut. En vain, à plusieurs reprises, le Roi se tourna vers eux, et, tantôt du geste, tantôt de la voix, essaya d'obtenir quelques moments d'attention, de silence du moins : on lui répondait par des cris de : « Justice, exécution ! » Troublé enfin, presque hors de lui : « Écoutez-moi ! écoutez-moi ! » s'écria-t-il avec un accent passionné : les mêmes cris recommençaient ; un mouvement inattendu se manifesta dans les rangs de la cour. Un des membres, le colonel Downs, s'agitait sur son siége ; vainement ses deux voisins, Cawley et le colonel Wanton, s'efforçaient de le contenir : « Avons-nous donc des cœurs de pierre ? disait-il ; sommes-nous des hommes ? — Vous nous perdrez, et vous-même avec nous, lui dit Cawley. — N'importe, reprit Downs ; dussé-je en mourir, il faut que je le fasse. » A ce mot Cromwell, qui siégeait au-dessous de lui, se tourna brusquement : « Colonel, lui dit-il, êtes-vous dans votre bon sens ? A quoi pensez-vous ? Ne pouvez-vous pas vous tenir tranquille ? » « Non, reprit Downs, je ne puis me tenir tranquille » ; et se levant aussitôt : « Milord, dit-il au président, ma conscience n'est pas assez éclairée pour me permettre de repousser la requête du prisonnier ; je demande que la cour se retire pour en délibérer. » — « Puisqu'un des membres le désire,

---

l'État ; le Roi, la chambre haute ou des lords, revêtus d'une dignité héréditaire, et la chambre basse ou des communes, formée des députés du peuple.

répondit gravement Bradshaw, la cour doit se retirer,» et ils passèrent tous à l'instant dans une salle voisine.

A peine ils y étaient entrés, que Cromwell apostropha rudement le colonel, lui demandant compte du dérangement et de l'embarras qu'il causait à la cour. Downs se défendit avec trouble, alléguant que peut-être les propositions du Roi seraient satisfaisantes, qu'après tout, ce qu'on avait cherché, ce qu'on cherchait encore, c'étaient de bonnes et solides garanties; qu'il ne fallait pas refuser sans les connaître celles que le roi voulait offrir; qu'on lui devait au moins de l'entendre et de respecter envers lui les simples règles du droit commun. Cromwell l'écoutait avec une brutale impatience, s'agitant autour de lui, l'interrompant à tout propos: « Nous voilà enfin instruits, dit-il, des grandes raisons du colonel pour nous déranger de la sorte; il ne sait pas qu'il a affaire au plus inflexible mortel qui soit au monde: convient-il que la cour se laisse distraire et entraver par l'entêtement d'un seul homme? Nous voyons bien le fond de tout ceci; il voudrait sauver son ancien maître; finissons-en, rentrons et faisons notre devoir.» En vain le colonel Harvey et quelques autres appuyèrent le vœu de Downs; la discussion fut promptement étouffée; au bout d'une demi-heure, la cour rentra en séance, et Bradshaw déclara au Roi qu'elle repoussait sa proposition.

Charles parut vaincu et n'insista plus que faiblement. « Si vous n'avez rien à ajouter, lui dit Bradshaw, on procèdera à la sentence.» — « Je n'ajouterai rien, monsieur, répondit le Roi; je désirerais seulement qu'on enregistrât ce que j'ai dit.» Bradshaw, sans répondre, lui annonça qu'il allait entendre son jugement; mais avant d'en ordonner la lecture, il adressa au Roi un long discours, solennelle apologie de la conduite du parlement, où tous les torts du roi furent rappelés, et tous les maux de la guerre civile rejetés sur lui seul, puisque sa tyrannie avait fait de la résistance un devoir aussi bien qu'une nécessité. Le langage de l'orateur était dur, amer, mais grave, pieux, exempt d'insulte, et sa conviction évidemment profonde, quoique mêlée de quelque émotion vindicative. Le Roi l'écouta sans l'interrompre, et avec une égale gravité. A mesure cependant que le discours avançait vers sa fin, un trouble visible s'emparait de lui; au moment où Bradshaw se tut, il essaya de prendre la parole. Bradshaw s'y opposa, et donna ordre au greffier de lire la sentence; la lecture achevée: « C'est ici, dit-il, l'acte, l'avis, le jugement unanime de la cour », et la cour se leva tout

entière en signe d'assentiment. Monsieur, dit le Roi, voulez-vous écouter une parole ?

Bradshaw. Monsieur, vous ne pouvez être entendu après la sentence.

Le Roi. Non, monsieur ?

Bradshaw. Non, monsieur, avec votre permission, monsieur. Gardes, emmenez le prisonnier.

Le Roi. Je puis parler après la sentence . . . . . Avec votre permission, monsieur, j'ai toujours le droit de parler après la sentence . . . Avec votre permission . . . Attendez . . . La sentence, monsieur . . . . Je dis, monsieur, que . . . On ne me permet pas de parler; pensez quelle justice peuvent attendre les autres!

A ce moment, des soldats l'entourèrent, et, l'enlevant de la barre, l'emmenèrent avec violence jusqu'au lieu où l'attendait sa chaise : il eut à subir, en descendant l'escalier, les plus grossières insultes; les uns jetaient sur ses pas leur pipe allumée ; les autres lui soufflaient la fumée de leur tabac au visage ; tous criaient à ses oreilles : « Jus- « tice, exécution ! » A ces cris cependant le peuple mêlait encore quelquefois les siens : « Dieu sauve Votre Majesté ! Dieu délivre Votre Majesté des mains de ses ennemis ! » et tant qu'il ne fut pas enfermé dans sa chaise, les porteurs demeurèrent tête nue, malgré les ordres d'Axtell, qui s'emporta jusqu'à les frapper. On se mit en marche pour Whitehall ; des troupes bordaient les deux côtés de la route ; devant les boutiques, aux portes, aux fenêtres se tenait une foule immense, la plupart silencieux, d'autres pleurant, quelques-uns priant tout haut pour le Roi. De moment en moment, les soldats, pour célébrer leur triomphe, renouvelaient leurs cris : « Justice ! justice ! exécution ! exécution ! » Mais Charles avait recouvré sa sérénité accoutumée, et trop hautain pour croire à la sincérité de leur haine : « Pauvres gens ! dit-il en sortant de sa chaise, pour un « shelling ils en crieraient autant contre leurs officiers. »

A peine rentré à Whitehall : « Herbert, dit-il, écoutez : mon « neveu le prince électeur et quelques lords qui me sont attachés « feront tous leurs efforts pour me voir ; je leur en sais gré ; mais mon « temps est court et précieux ; je souhaite l'employer au soin de mon « âme ; j'espère donc qu'ils ne se formaliseront point que je ne veuille « recevoir que mes enfants. Le plus grand service que puissent me « rendre aujourd'hui ceux qui m'aiment, c'est de prier pour moi. » Il fit en effet demander ses jeunes enfants, la princesse Élisabeth et le duc de Glocester, restés sous la garde des chambres, et l'évêque de

Londres, Juxon, dont il avait déjà, par l'entremise de Hugh Peters, obtenu les secours religieux. L'une et l'autre demande lui fut accordée. Le lendemain 28, l'évêque se rendit à Saint-James, où le Roi venait d'être transféré ; il se livra, en l'abordant, à l'explosion de sa douleur : « Laissons cela, mylord, lui dit Charles ; nous n'avons « pas le temps de nous en occuper, pensons à notre grande affaire ; « il faut me préparer à paraître devant Dieu, à qui, sous peu, j'aurai « à rendre compte de moi-même. J'espère m'en acquitter avec calme, « et que vous voudrez bien m'assister. Ne parlons pas de ces misé- « rables entre les mains desquels je suis ; ils ont soif de mon sang, « ils l'auront ; et que la volonté de Dieu soit faite ! Je lui rends grâces ; « je leur pardonne à tous sincèrement ; mais n'en parlons plus. » Il passa le reste de la journée en conférence pieuse avec l'évêque : on avait eu grand'peine à obtenir qu'il fût laissé seul dans sa chambre, où le colonel Hacker avait établi d'abord deux soldats ; et pendant la visite de Juxon, la sentinelle de garde à la porte l'ouvrait de moment en moment pour s'assurer que le Roi était là. Comme il l'avait présumé, son neveu le prince électeur, le duc de Richmond, le marquis de Hertford, les comtes de Southampton, de Lindsey, et quelques autres de ses plus anciens serviteurs, se présentèrent pour le voir, mais il ne les reçut point. M. Seymour, gentilhomme au service du prince de Galles, arriva ce jour même de la Haye, porteur d'une lettre du prince ; le Roi donna ordre qu'on le fît entrer, lut la lettre, la jeta au feu, chargea le messager de sa réponse, et le congédia sur le champ. Le lendemain 29, presqu'au point du jour, l'évêque revint à Saint-James. Les prières du matin terminées, le Roi se fit apporter un coffret contenant des croix de Saint-Georges et de la Jarretière brisées : « Vous voyez là, dit-il à Juxon et à Herbert, les seules « richesses qu'il soit maintenant en mon pouvoir de laisser à mes « enfants. » On les lui amena : à la vue de son père, la princesse Élisabeth, âgée de douze ans, fondait en larmes ; le duc de Glocester, qui n'en avait que huit, pleurait en regardant sa sœur : Charles les prit sur ses genoux, leur partagea ses joyaux, consola sa fille, lui donna des conseils sur les lectures qu'elle devait faire pour s'affermir contre le papisme, la chargea de dire à ses frères qu'il avait pardonné à ses ennemis, à sa mère que jamais ses pensées ne s'étaient éloignées d'elle, et que jusqu'au dernier moment il l'aimerait comme au premier jour : puis se tournant vers le petit duc : « Mon cher cœur, « lui dit-il, ils vont couper la tête à ton père. » L'enfant le regardait fixement et d'un air très-sérieux : « Fais attention, mon enfant,

à ce que je te dis : ils vont me couper la tête et peut-être te faire roi ; mais fais bien attention à ce que je te dis ; tu ne dois pas être roi tant que tes frères Charles et Jacques sont en vie ; car ils couperont la tête à tes frères s'ils peuvent les attraper, et ils finiront par te couper la tête : je t'ordonne donc de ne jamais te laisser faire roi par eux. »—« Je me laisserai plutôt hacher en morceaux, » repartit l'enfant tout ému. » Le Roi l'embrassa avec transport, le posa à terre, embrassa sa fille, les bénit tous deux, pria Dieu de les bénir ; puis, se levant tout-à-coup : « Faites-les emmener », dit-il à Juxon : les enfants sanglotaient ; le Roi debout, le front appuyé contre la fenêtre, étouffait ses pleurs ; la porte s'ouvrit, les enfants allaient sortir ; Charles quitta précipitamment la fenêtre, les reprit dans ses bras, les bénit de nouveau, et, s'arrachant enfin à leurs caresses, tomba à genoux, et se remit à prier avec l'évêque et Herbert, seuls témoins de ces déplorables adieux.

Le matin même, la haute-cour s'était réunie, et avait fixé au lendemain mardi 30 janvier, entre dix et cinq heures, le moment de l'exécution. Quand il fallut signer l'ordre fatal, on eut grand'peine à rassembler des commissaires ; en vain deux ou trois des plus passionnés se tenaient à la porte de la salle, arrêtant ceux de leurs collègues qui passaient auprès pour se rendre à la chambre des communes, et les sommant de venir apposer leur nom ; plusieurs de ceux mêmes qui avaient voté la condamnation prirent soin de se cacher ou refusèrent expressément. Cromwell, presque seul gai, bruyant, hardi, se livrait aux plus grossiers accès de sa bouffonnerie accoutumée. Après avoir signé le troisième, il barbouilla d'encre le visage de Henri Martyn, assis près de lui, qui le lui rendit à l'instant. Le colonel Ingoldsby, son cousin, inscrit au nombre des juges, mais qui n'avait point siégé à la cour, entra par hasard dans la salle. « Pour cette fois, s'écria Cromwell, il ne nous échappera pas », et, s'emparant aussitôt d'Ingoldsby, avec de grands éclats de rire, aidé de quelques membres qui se trouvaient là, il lui mit la plume entre les doigts, et, lui conduisant la main, le contraignit de signer. On recueillit enfin cinquante-neuf signatures, plusieurs noms tellement griffonnés, soit par trouble, soit à dessein, qu'il était presque impossible de les distinguer. L'ordre fut adressé au colonel Hacker, au colonel Huncks et au lieutenant-colonel Phayre, chargés de pourvoir à son exécution. Jusque-là, les ambassadeurs ordinaires des états-généraux, Albert Joachim et Adrien de Pauw, arrivés à Londres depuis cinq jours, avaient vainement sollicité une audience des

chambres ; ni leur demande officielle, ni leurs visites à Fairfax, Cromwell et quelques autres officiers n'avaient pu la leur faire obtenir. On les avertit tout-à-coup, vers une heure, qu'ils seraient reçus à deux heures par les lords, à trois par les communes. Ils se présentèrent en toute hâte, et s'acquittèrent de leur message ; on leur promit une réponse ; et, en retournant à leur logement, ils virent commencer devant Whitehall les apprêts de l'exécution. Ils avaient reçu la visite des ministres de France et d'Espagne, mais ni l'un ni l'autre n'avaient voulu se joindre à leurs démarches : le premier se contenta de protester que depuis longtemps il avait prévu ce déplorable coup et tout fait pour le détourner ; le second n'avait encore, dit-il, reçu de sa cour aucun ordre d'intervenir, quoiqu'il l'attendît de moment en moment. Le lendemain 30, vers midi, une seconde entrevue avec Fairfax, dans la maison même de son secrétaire, avait donné aux deux Hollandais quelques lueurs d'espérance ; il s'était ému à leurs représentations, et, paraissant se décider enfin à sortir de son inertie, avait promis de se rendre sur le champ à Westminster pour solliciter au moins un sursis. Mais en le quittant, devant la maison même où ils venaient de l'entretenir, les deux ambassadeurs rencontrèrent un corps de cavalerie qui faisait évacuer la place. Toutes les avenues de Whitehall, toutes les rues adjacentes en étaient également encombrées, de tous côtés ils entendaient dire que tout était prêt, que le Roi ne se ferait pas attendre longtemps.

De grand matin, en effet, dans une chambre de Whitehall, à côté du lit où Ireton et Harrison étaient encore couchés ensemble, Cromwell, Hacker, Hunks, Axtell et Phayre s'étaient réunis pour dresser et expédier le dernier acte de cette redoutable procédure ; l'ordre qui devait être adressé à l'exécuteur. « Colonel, dit Cromwell à Hunks, c'est à vous de l'écrire et de le signer. » Hunks s'y refusa obstinément : « Quel entêté grognon ! » dit Cromwell. — « En vérité, « colonel Hunks, lui dit Axtell, vous me faites honte ; voilà le vaisseau « qui entre dans le port, et vous voulez plier les voiles avant de mettre « à l'ancre ! » Hunks persista dans son refus : Cromwell s'assit en grommelant, écrivit lui-même l'ordre, et le présenta au colonel Hacker, qui le signa sans objection.

Presque au même moment, après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit : « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement ; » et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : « Prenez, « je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique

« ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux « être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant il demanda une chemise de plus. « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais « trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur ; « je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux ; comme il lisait dans le XXVIIe chapitre de l'évangile selon St. Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : « Mylord, lui demanda le Roi, « avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situa- « tion ? » — « Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, « que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » — Le Roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures on frappa doucement à la porte de la chambre ; Herbert demeurait immobile ; un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore : « Allez voir « qui est là, » dit le roi ; c'était le colonel Hacker : « Faites-le entrer, » dit-il : « Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici « le moment d'aller à Whitehall ; Votre Majesté aura encore plus d'une « heure pour s'y reposer. » — « Je pars dans l'instant, répondit Charles, « laissez-moi. » Hacker sortit : le Roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons : « Herbert, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour la seconde fois ; » et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage ; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées ; les tambours battaient ; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du Roi était l'évêque, à sa gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu duc Buckingham, à la mort du roi son père. « Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et dou- « ceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à « témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander par- « don. » Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa

la grande galerie, et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants[1], Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au Roi leurs services : « Le « Roi est en prières, » leur répondit Juxon : ils insistèrent : « Eh bien ! « dit Charles à l'évêque, remercie-les en mon nom de leur offre ; « mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre « moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant « mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi : j'en serai « reconnaissant. » Ils se retirèrent : le Roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité : « Hâtons- « nant, dit-il, que ces drôles-là viennent, je leur ai pardonné du « fond du cœur ; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver. » On avait préparé son dîner ; il n'en voulut rien prendre : « Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeun depuis longtemps ; il fait froid : peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse . . . . . » — « Vous avez raison », dit le Roi, et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure ; Hacker frappa à la porte ; Juxon et Herbert tombèrent à genoux : « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le Roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau ; Charles fit ouvrir la porte : « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes ; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, et se tenaient immobiles derrière la garde, priant pour le Roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir ; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler ; mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher ; il se tourna vers Juxon et Tomlinson : « Je ne puis guère être entendu que « de vous, leur dit-il ; ce sera donc à vous que j'adresserai ces paroles ; » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits des souverains était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir

---

[1]) La secte des *indépendants* était celle qui avait montré le plus d'acharnement contre Charles Ier.

aucune part dans le gouvernement, qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache ; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache, » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait : il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils ? » — « Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet », répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : « J'ai pour « moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu « clément. » — « Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir ; il « est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée ; et songez « qu'il vous fait faire un grand trajet ; il vous transporte de la terre au « ciel. » — Le Roi. « Je passe d'une couronne corruptible à une couronne « incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce « de trouble : » et se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils « bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-Georges, donna le Saint-Georges à l'évêque en lui disant : « Souvenez-vous », ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : « Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. — « Il est ferme, sire. » — Le Roi. « Je « ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors . . . . » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet ; le Roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant le Roi étendit les mains ; l'exécuteur frappa ; la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître ! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall ; beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du Roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps ; il était déjà enfermé dans le cercueil ; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, « et qui promettait une longue vie. » Le cercueil demeura exposé sept jours à Whitehall ; un concours immense se pressait à la porte, mais peu de gens obtenaient la permission d'entrer. Le 6 février, par

ordre des communes, il fut remis à Herbert et à Mildmay, avec autorisation de le faire ensevelir au château de Windsor, dans la chapelle de Saint-Georges, où était déposé celui de Henri VIII. La translation se fit sans pompe, mais avec décence; six chevaux drapés de noir traînaient le cercueil; quatre voitures suivaient, dont deux également drapées, portant les derniers serviteurs du roi, ceux qui l'avaient accompagné à l'île de Wight. Le lendemain 8, de l'aveu des communes, le duc de Richmond, le marquis de Hertford, les comtes de Southampton et de Lindsey et l'évêque Juxon arrivèrent à Windsor pour assister aux funérailles; ils firent graver sur le cercueil ces mots seulement:

CHARLES, ROI.
1648.

EXPÉDITION DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.[1]

VOLTAIRE (1694—1778), le génie le plus universel et le plus influent du dix-huitième siècle, distingué dans presque tous les genres de compositions littéraires, a cultivé avec succès celui de l'histoire. Il fut un des premiers à comprendre que l'étude de l'esprit humain doit être le principal objet de l'historien. Les mœurs, les usages, les lois, la littérature, le mouvement des esprits occupent dans ses écrits bien plus de place que dans les ouvrages de ses devanciers. Toutefois ce mérite, et celui d'un style rapide, naturel et élégant, ne peuvent racheter, chez Voltaire, la partialité, l'esprit moqueur et irréligieux, enfin l'absence de ce sérieux ou de cette philosophie de l'âme, qui n'est pas moins nécessaire à l'historien que celle de l'esprit. Il lui reste néanmoins la gloire d'avoir créé un nouveau genre, que ses successeurs ont beaucoup perfectionné, et d'avoir attiré à la lecture de l'histoire par le charme d'un style qui pare et rajeunit tous les sujets. Ses principaux ouvrages historiques sont l'*Histoire de Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*, et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Nous tirons du *Précis du siècle de Louis XV* un morceau remarquable consacré à l'expédition du prince Charles-Édouard, petit-fils de ce Jacques II (le dernier Stuart) détrôné par son peuple en 1688.

Le prince Charles-Édouard était fils de celui qu'on appelait le prétendant, ou le chevalier de Saint-Georges. On sait assez que son

[1]) Cette expédition est le principal sujet de l'*Histoire de Charles-Édouard* (2 vol. in-8.) par M. Amédée Pichot.

grand-père avait été détrôné par les Anglais, son bisaïeul condamné à mourir sur un échafaud par ses propres sujets, sa quadrisaïeule livrée au même supplice par le Parlement d'Angleterre. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunés consumait sa jeunesse auprès de son père retiré à Rome. Il avait marqué plus d'une fois le désir d'exposer sa vie pour remonter au trône de ses pères. On l'avait appelé en France dès l'an 1742, et on avait tenté en vain de le faire débarquer en Angleterre. Il attendait dans Paris quelque occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes et d'argent en Allemagne, en Flandre et en Italie. Les vicissitudes de cette guerre universelle ne permettaient plus qu'on pensât à lui; il était sacrifié aux malheurs publics.

Ce prince s'entretenant un jour avec le cardinal de Tencin, qui avait acheté sa nomination au cardinalat de l'ex-roi son père, Tencin lui dit : « Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le nord « de l'Écosse ? votre seule présence pourra vous former un parti et « une armée ; alors il faudra bien que la France vous donne des « secours. »

Ce conseil hardi, conforme au courage de Charles-Édouard, le détermina. Il ne fit confidence de son dessein qu'à sept officiers, les uns irlandais, les autres écossais, qui voulurent courir sa fortune.

L'un d'eux s'adresse à un négociant de Nantes, nommé Walsh, d'une famille noble d'Irlande attachée à la maison Stuart. Ce négociant avait une frégate de dix-huit canons, sur laquelle le prince s'embarqua, le 12 juin 1745, n'ayant, pour une expédition dans laquelle il s'agissait de la couronne de la Grande-Bretagne, que sept officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, et quarante-huit mille francs. La frégate était escortée d'un vaisseau du roi de soixante-quatre canons, nommé l'Élisabeth, qu'un armateur de Dunkerque avait armé en course. C'était alors l'usage que le ministre de la marine prêtât des vaisseaux de guerre aux armateurs et aux négociants, qui payaient une somme au roi, et qui entretenaient l'équipage à leurs dépens pendant le temps de la course. Le ministre de la marine et le roi de France lui-même ignoraient à quoi ce vaisseau devait servir.

Le 20 juin, l'Élisabeth et la frégate, voguant de conserve, rencontrent trois vaisseaux de guerre anglais qui escortaient une flotte marchande : le plus fort de ces vaisseaux, qui était de soixante et dix canons, se sépara du convoi pour aller combattre l'Élisabeth ; et, par un bonheur qui semblait présager des succès au prince Édouard, sa frégate ne fut point attaquée. L'Élisabeth et le vaisseau

anglais engagèrent un combat violent, long et inutile ; la frégate qui portait le petit-fils de Jacques II échappait, et faisait force de voiles vers l'Écosse.

Le prince aborda d'abord dans une petite île presque déserte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré : il cingle au continent de l'Écosse : il débarque dans un petit canton appelé le Moidart. Quelques habitants auxquels il se déclara se jetèrent à ses genoux : « Mais que pouvons-nous faire ? lui dirent-ils, nous « n'avons point d'armes, nous sommes dans la pauvreté, nous ne « vivons que de pain d'avoine, et nous cultivons une terre ingrate. — « Je cultiverai cette terre avec vous, répondit le prince, je mangerai « de ce pain, je partagerai votre pauvreté, et je vous apporte des « armes. »

On peut juger si de tels sentiments et de tels discours sécondèrent ces habitants. Il fut joint par quelques chefs des tribus de l'Écosse ; ceux du nom de Macdonald, de Lokil, les Camerons, les Frasers, vinrent le trouver.

Ces tribus d'Écosse, qui sont nommées *clans* dans la langue écossaise, habitent un pays hérissé de montagnes et de forêts dans l'étendue de plus de deux cents milles. Les trente-trois îles des Orcades et les trente de Shetland sont habitées par les mêmes peuples qui vivent sous les mêmes lois. L'ancien habit romain militaire s'est conservé chez eux seuls. On peut croire que la rigueur du climat et la pauvreté extrême les endurcissent aux plus grandes fatigues : ils dorment sur la terre ; ils souffrent la disette ; ils font de longues marches au milieu des neiges et des glaces. Chaque clan était soumis à son laird, c'est-à-dire à son seigneur, qui avait sur eux le droit de juridiction, droit qu'aucun seigneur ne possède en Angleterre ; et ils sont d'ordinaire du parti que ce laird a embrassé.

Depuis la réunion du royaume d'Écosse à celui de l'Angleterre sous la reine Anne, plusieurs Écossais, qui n'étaient pas nommés membres du parlement de Londres, et qui n'étaient pas attachés à la cour par des pensions, étaient secrètement dévoués à la maison des Stuart ; et en général les habitants des parties septentrionales, plutôt subjugués qu'unis, supportaient impatiemment cette réunion, qu'ils regardaient comme un esclavage.

Les clans des seigneurs attachés à la cour, comme des ducs d'Argile, d'Athol, de Queensbury, et d'autres, demeurèrent fidèles au gouvernement : il en faut pourtant excepter un grand nombre qui furent saisis de l'enthousiasme de leurs compatriotes, entraînés

bientôt dans le parti d'un prince qui tirait son origine de leur pays, et qui excitait leur admiration et leur zèle.

Les sept hommes que le prince avait menés avec lui étaient le marquis de Tullibadine, frère du duc d'Athol, un Macdonald, Thomas Sheridan, Sullavie, désigné maréchal des logis de l'armée qu'on n'avait pas, Celli, Irlandais, et Strickland, Anglais.

On n'avait pas encore rassemblé trois cents hommes autour de sa personne qu'on fit un étendard royal d'un morceau de taffetas apporté par Sullivan. A chaque moment la troupe grossissait, et le prince n'avait pas encore passé le bourg de Fenning qu'il se vit à la tête de quinze cents combattants, qu'il arma de fusils et de sabres dont il était pourvu.

Il envoya en France la frégate sur laquelle il était venu, et informa les rois de France et d'Espagne de son débarquement. Ces deux monarques lui écrivirent et le traitèrent de frère ; non qu'ils le reconnussent solennellement pour héritier des couronnes de la Grande-Bretagne, mais ils ne pouvaient, en lui écrivant, refuser ce titre à sa naissance et à son courage : ils lui envoyèrent à diverses reprises quelques secours d'argent, de munitions et d'armes. Il fallait que ces secours se dérobassent aux vaisseaux anglais qui croisaient à l'orient et à l'occident de l'Écosse : quelques-uns étaient pris, d'autres arrivaient, et servaient à encourager le parti, qui se fortifiait de jour en jour. Jamais le temps d'une révolution ne parut plus favorable : le roi Georges alors était hors du royaume ; il n'y avait pas six mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Quelques compagnies du régiment de Sinclair marchèrent d'abord des environs d'Édimbourg contre la petite troupe du prince : elles furent entièrement défaites ; trente montagnards prirent quatre-vingts Anglais prisonniers avec leurs officiers et leurs bagages.

Ce premier succès augmentait le courage et l'espérance, et attirait de tous côtés de nouveaux soldats. On marchait sans relâche. Le prince Édouard toujours à pied à la tête de ses montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse le pays de Bandenoch, le pays d'Athol, le Perth-shire, s'empare de Perth, ville considérable dans l'Écosse. Ce fut là qu'il fut proclamé solennellement régent d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande pour son père Jacques III.

Le duc de Perth, le lord Georges Murray, arrivèrent alors à Perth, et firent serment au prince. Ils amenèrent de nouvelles troupes : une compagnie entière d'un régiment écossais au service de la cour déserta pour se ranger sous ses drapeaux. Il prend Dundee, Drummond,

Neubourg. On tint un conseil de guerre : les avis se partageaient sur la marche. Le prince dit qu'il fallait aller droit à Édimbourg, la capitale de l'Écosse : mais comment espérer de prendre Édimbourg avec si peu de monde et point de canon ? Il avait des partisans dans la ville, mais tous les citoyens n'étaient pas pour lui. « Il faut me « montrer, dit-il, pour les faire déclarer tous ; » et sans perdre de temps il marche à la capitale. Il arrive ; il s'empare de la porte : l'alarme est dans la ville ; les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens rois ; les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage ; les citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le château ; le gouverneur s'y retire avec quatre cents soldats de garnison. Les magistrats se rendent à la porte dont Charles-Édouard était maître. Le prévot d'Édimbourg, nommé Stuart, qu'on soupçonna d'être d'intelligence avec lui, paraît en sa présence, et demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire : « Tomber à ses genoux, « lui répondit un habitant, et le reconnaître. » Il fut aussitôt proclamé dans la capitale.

Cependant on mettait dans Londres sa tête à prix. Les seigneurs de la régence, pendant l'absence du roi Georges, firent proclamer qu'on donnerait trente mille livres sterling à celui qui le livrerait : cette proscription était une suite de l'acte du parlement fait la dix-septième année du règne du roi, et d'autres actes du même parlement : la reine Anne elle-même avait été forcée de proscrire son propre frère, à qui dans les derniers temps elle aurait voulu laisser sa couronne, si elle n'avait consulté que ses sentiments. Elle avait mis sa tête à quatre mille livres, et le parlement la mit à quatre-vingt mille.

Si une telle proscription est une maxime d'état, c'en est une bien difficile à concilier avec ces principes de modération que toutes les cours font gloire d'étaler. Le prince Charles-Édouard pouvait faire une proclamation pareille ; mais il crut fortifier sa cause et la rendre plus respectable en opposant, quelques mois après, à ces proclamations sanguinaires des manifestes dans lesquels il défendait à ses adhérents d'attenter à la personne du roi régnant et d'aucun prince de la maison d'Hanovre.

D'ailleurs il ne songea qu'à profiter de cette première ardeur de sa faction, qu'il ne fallait pas laisser ralentir. A peine était-il maître de la ville d'Édimbourg qu'il apprit qu'il pouvait donner une bataille, et il se hâta de la donner. Il sut que le général Cope s'avançait contre lui avec des troupes réglées, qu'on assemblait les milices,

qu'on formait des régiments en Angleterre, qu'on en faisait revenir de Flandre, qu'enfin il n'y avait pas un moment à perdre. Il sort d'Édimbourg sans y laisser un seul soldat, et marche avec environ trois mille montagnards vers les Anglais, qui étaient au nombre de plus de quatre mille. Ils avaient deux régiments de dragons; la cavalerie du prince n'était composée que de quelques chevaux de bagage: il ne se donna ni le temps ni la peine de faire venir ses canons de campagne; il savait qu'il y en avait six dans l'armée ennemie, mais rien ne l'arrêta. Il atteignit les ennemis à sept milles d'Édimbourg, à Preston-pans. A peine est-il arrivé qu'il range son armée en bataille. Le duc de Perth et le lord Georges Murray commandaient, l'un la gauche, et l'autre la droite de l'armée, c'est-à-dire chacun environ sept ou huit cents hommes. Charles-Édouard était si rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de charger les ennemis il remarqua un défilé par où ils pouvaient se retirer, et il le fit occuper par cinq cents montagnards. Il engagea donc le combat suivi d'environ deux mille cinq cents hommes seulement, ne pouvant avoir ni seconde ligne, ni corps de réserve. Il tire son épée, et jetant le fourreau loin de lui: «Mes amis, dit-il, je ne la remettrai dans le fourreau que «quand vous serez libres et heureux.» Il était arrivé sur le champ de bataille presque aussitôt que l'ennemi: il ne lui donna pas le temps de faire des décharges d'artillerie; toute sa troupe marche rapidement aux Anglais sans garder de rang, ayant des cornemuses pour trompettes: ils tirent à vingt pas; ils jettent aussitôt leurs fusils, mettent d'une main leurs boucliers sur leurs têtes, et, se précipitant entre les hommes et les chevaux, ils tuent les chevaux à coups de poignards, et attaquent les hommes le sabre à la main. Tout ce qui est nouveau et inattendu saisit toujours. Cette nouvelle manière de combattre effraya les Anglais; la force du corps, qui n'est aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les Anglais plièrent de tous côtés sans résistance; on en tua huit cents; le reste fuyait par l'endroit que le prince avait remarqué, et ce fut là-même qu'on en fit quatorze cents prisonniers: tout tomba au pouvoir du vainqueur; il se fit une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le général Cope fut obligé de fuir lui quinzième. La nation murmura contre lui: on l'accusa devant une cour martiale de n'avoir pas pris assez de mesures; mais il fut justifié, et il demeura constant que les véritables raisons qui avaient décidé de la bataille étaient la présence d'un prince qui inspirait à son parti une confiance audacieuse, et surtout cette manière nouvelle d'attaquer, qui étonna

les Anglais. C'est un avantage qui réussit presque toujours les premières fois, et que peut-être ceux qui commandent les armées ne songent pas assez à se procurer.

Le prince Édouard dans cette journée ne perdit pas soixante hommes. Il ne fut embarrassé dans sa victoire que de ses prisonniers; leur nombre était presque égal à celui des vainqueurs. Il n'avait point de places fortes; ainsi, ne pouvant garder ses prisonniers, il les renvoya sur leur parole, après leur avoir fait jurer de ne point porter les armes contre lui d'une année: il garda seulement les blessés pour en avoir soin. Cette magnanimité devait lui faire de nouveaux partisans.

Peu de jours après cette victoire un vaisseau français et un espagnol abordèrent heureusement sur les côtes, et y apportèrent de l'argent et de nouvelles espérances: il y avait sur ces vaisseaux des officiers irlandais qui, ayant servi en France et en Espagne, étaient capables de discipliner ses troupes. Le vaisseau français lui amena, le 11 octobre, au port de Mont-ross, un envoyé secret du roi de France qui débarqua de l'argent et des armes. Le prince, retourné dans Édimbourg, vit bientôt après augmenter son armée jusqu'à près de six mille hommes: l'ordre s'introduisit dans ses troupes et dans ses affaires; il avait une cour, des officiers, des secrétaires d'État: on lui fournissait de l'argent de plus de trente milles à la ronde. Nul ennemi ne paraissait: mais il lui fallait le château d'Édimbourg, seule place véritablement forte qui puisse servir dans le besoin de magasin et de retraite, et tenir en respect la capitale. Le château d'Édimbourg est bâti sur un roc escarpé; il a un large fossé taillé dans le roc, et des murailles de douze pieds d'épaisseur. La place quoique irrégulière exige un siége régulier, et surtout du gros canon. Le prince n'en avait point: il se vit obligé de permettre à la ville de faire avec le commandant Guest un accord, par lequel la ville fournirait des vivres au château et le château ne tirerait point sur elle.

Ce contretemps ne parut pas déranger ses affaires. La cour de Londres le craignait beaucoup, puisqu'elle cherchait à le rendre odieux dans l'esprit des peuples: elle lui reprochait d'être né catholique-romain, et de venir bouleverser la religion et les lois du pays; il ne cessait de protester qu'il respecterait la religion et les lois, et que les anglicans et les presbytériens n'auraient pas plus à craindre de lui, quoique né catholique, que du roi Georges né luthérien: on ne voyait dans sa cour aucun prêtre; il n'exigeait pas même que dans les paroisses on le nommât dans les prières, et il se contentait qu'on priât en général pour le roi et la famille royale sans désigner personne.

Le roi d'Angleterre était revenu en hâte, le 11 septembre, pour s'opposer aux progrès de la révolution ; la perte de la bataille de Preston-pans l'alarma au point qu'il ne se crut pas assez fort pour résister avec les milices anglaises. Plusieurs seigneurs levaient des régiments de milices à leurs dépens en sa faveur ; et le parti wigh surtout, qui est le dominant en Angleterre, prenait à cœur la conservation du gouvernement qu'il avait établi, et de la famille qu'il avait mise sur le trône ; mais si le prince Édouard recevait de nouveaux secours et avait de nouveaux succès, ces milices mêmes pouvaient se tourner contre le roi Georges. Le roi Georges se crut obligé de faire revenir six mille hommes des troupes de Flandre, et d'en demander encore six mille aux Hollandais, suivant les traités faits avec la république.

La fermentation commença à se manifester dans Londres quand on apprit que le prince Édouard s'était avancé jusqu'à Carlisle, et qu'il s'était rendu maître de la ville ; que ses forces augmentaient, et qu'enfin il était à Derby dans l'Angleterre même, à trente lieues de Londres : alors il eut pour la première fois des Anglais nationaux dans ses troupes ; trois cents hommes du comté de Lancastre prirent parti dans son régiment de Manchester. La renommée, qui grossit tout, faisait son armée forte de trente mille hommes ; on disait que tout le comté de Lancastre s'était déclaré. Les boutiques et la banque furent fermées un jour à Londres.

Depuis le jour que le prince Édouard aborda en Écosse, ses partisans sollicitaient des secours de France ; les sollicitations redoublaient avec les progrès. Quelques Irlandais qui servaient dans les troupes françaises s'imaginèrent qu'une descente en Angleterre vers Plymouth serait praticable. Le trajet est court de Calais ou de Boulogne vers les côtes. Ils ne voulaient point une flotte de vaisseaux de guerre dont l'équipement eût consumé trop de temps, et dont l'appareil seul eût averti les escadres anglaises de s'opposer au débarquement ; ils prétendaient qu'on pourrait débarquer huit ou dix mille hommes et du canon pendant la nuit ; qu'il ne fallait que des vaisseaux marchands et quelques corsaires pour une telle tentative ; et ils assuraient que dès qu'on serait débarqué une partie de l'Angleterre se joindrait à l'armée de France, qui bientôt pourrait se réunir auprès de Londres avec les troupes du prince : ils faisaient envisager enfin une révolution prompte et entière. Ils demandèrent pour chef de cette entreprise le duc de Richelieu, qui, par le service rendu dans la journée de Fontenai et par la réputation qu'il avait en Europe, était plus capable qu'un autre de conduire avec

vivacité cette affaire hardie et délicate ; ils pressèrent tant qu'on leur accorda enfin ce qu'ils demandaient. Lalli, qui depuis fut lieutenant-général et qui a péri d'une mort si tragique, était l'âme de l'entreprise. L'écrivain de cette histoire, qui travailla longtemps avec lui, peut assurer qu'il n'a jamais vu d'homme plus zélé, et qu'il ne manqua à l'entreprise que la possibilité ; on ne pouvait se mettre en mer vis-à-vis des escadres anglaises, et cette tentative fut regardée à Londres comme absurde.

On ne put faire passer au prince que quelques petits secours d'hommes et d'argent par la mer Germanique et par l'est de l'Écosse. Le lord Drummond, frère du duc de Perth, officier au service de France, arriva heureusement avec quelques piquets et trois compagnies du régiment Royal-Écossais. Dès qu'il fut débarqué à Montross, il fit publier qu'il venait par ordre du roi de France secourir le prince de Galles, régent d'Écosse, son allié, et faire la guerre au roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre. Alors les troupes hollandaises, qui par leur capitulation ne pouvaient servir contre le roi de France, furent obligées de se conformer à cette loi de la guerre si longtemps éludée. On les fit repasser en Hollande, tandis que la ville de Londres faisait revenir six mille Hessois à leur place. Ce besoin de troupes étrangères était un aveu du danger que l'on courait. Le prétendant faisait répandre dans le nord et dans l'occident de l'Angleterre de nouveaux manifestes par lesquels il invitait la nation à se joindre à lui ; il déclarait qu'il traiterait les prisonniers de guerre comme on traiterait les siens, et il renouvelait expressément à ses partisans la défense d'attenter à la personne du roi régnant et à celle des princes de sa maison. Ces proclamations, qui paraissaient si généreuses dans un prince dont on avait mis la tête à prix, eurent une destinée que les maximes d'État peuvent seules justifier ; elles furent brûlées par la main du bourreau.

Il était plus important et plus nécessaire de s'opposer à ses progrès que de faire brûler ses manifestes. Les milices anglaises reprirent Édimbourg : ces milices répandues dans le comté de Lancastre lui coupent les vivres ; il faut qu'il retourne sur ses pas. Son armée était tantôt forte, tantôt faible, parce qu'il n'avait pas de quoi la retenir continuellement sous le drapeau par un paiement exact. Cependant il lui restait environ huit mille hommes. A peine le prince fut-il informé que les ennemis étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirk, qu'il courut les attaquer, quoiqu'ils fussent près d'une fois plus forts que lui. On se battit de la même

*

manière et avec la même impétuosité qu'au combat de Preston-pans. Ses Écossais, secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des Anglais, les mirent d'abord en désordre ; mais bientôt après ils furent rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité : six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent le combat, et leur donnèrent le temps de se rallier. Le prince Édouard disait toujours que s'il avait eu seulement trois mille hommes de troupes réglées, il se serait rendu maître de toute l'Angleterre.

Les dragons anglais commencèrent la fuite, et toute l'armée anglaise suivit, sans que les généraux et les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnèrent leur camp à l'entrée de la nuit : ce camp était retranché et presque entouré de marais.

Le prince, demeuré maître du champ de bataille, prit à l'instant le parti d'aller les attaquer dans leur camp, malgré l'orage qui redoublait avec violence : les montagnards perdirent quelque temps à chercher dans l'obscurité leurs fusils, qu'ils avaient jetés dans l'action, suivant leur coutume. Le prince se met donc en marche avec eux pour livrer un second combat ; il pénètre jusqu'au camp ennemi l'épée à la main : la terreur s'y répandit ; et les troupes anglaises deux fois battues en un jour, quoique avec peu de perte, s'enfuirent à Édimbourg : ils n'eurent pas six cents hommes de tués dans cette journée, mais ils laissèrent leurs tentes et leurs équipages au pouvoir du vainqueur. Ces victoires faisaient beaucoup pour la gloire du prince, mais peu encore pour ses intérêts. Le duc de Cumberland marchait en Écosse ; il arriva à Édimbourg le 10 février. Le prince Édouard fut obligé de lever le siége du château de Stirling. L'hiver était rude ; les subsistances manquaient : sa plus grande ressource était dans quelques partis qui erraient tantôt vers Inverness et tantôt vers Aberdeen, pour recueillir le peu de troupes et d'argent qu'on hasardait de lui faire passer de France. La plupart de ces vaisseaux étaient observés et pris par les Anglais. Trois compagnies du régiment de Fitz-James abordèrent heureusement. Lorsque quelque petit vaisseau abordait, il était reçu avec des acclamations de joie ; les femmes couraient au-devant ; elles menaient par la bride les chevaux des officiers. On faisait valoir les moindres secours comme des renforts considérables, mais l'armée du prince Édouard n'en était pas moins pressée par le duc de Cumberland. Elle était retirée dans Inverness, et tout le pays n'était pas pour lui. Le duc de Cumberland passe enfin la rivière de Spey, et marche vers Inverness : il fallut en venir à une bataille décisive.

Le prince avait à peu près le même nombre de troupes qu'à la journée de Falkirk. Le duc de Cumberland avait quinze bataillons et neuf escadrons avec un corps de montagnards. L'avantage du nombre était toujours nécessairement du côté des Anglais ; ils avaient de la cavalerie et une artillerie bien servie, ce qui leur donnait une très-grande supériorité ; enfin ils étaient accoutumés à la manière de combattre des montagnards, qui ne les étonnait plus ; ils avaient à réparer aux yeux du duc de Cumberland la honte de leurs défaites passées. Les deux armées furent en présence le 27 avril 1746, à deux heures après midi, dans un lieu nommé Culloden : les montagnards ne firent point leur attaque ordinaire qui était si redoutable. La bataille fut entièrement perdue ; et le prince, légèrement blessé, fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Les lieux, les temps, font l'importance de l'action. On a vu dans cette guerre, en Allemagne, en Italie et en Flandre, des batailles de près de cent mille hommes qui n'ont pas eu de grandes suites ; mais à Culloden une action entre onze mille hommes d'un côté et sept à huit mille de l'autre, décida du sort des trois royaumes. Il n'y eut pas dans ce combat neuf cents hommes de tués parmi les rebelles ; car c'est ainsi que leur malheur les a fait nommer en Écosse même ; on ne leur fit que trois cent vingt prisonniers : tout s'enfuit du côté d'Inverness, et y fut poursuivi par les vainqueurs. Le prince, accompagné d'une centaine d'officiers, fut obligé de se jeter dans une rivière, à trois milles d'Inverness, et de la passer à la nage. Quand il eut gagné l'autre bord, il vit de loin les flammes au milieu desquelles périssaient cinq ou six cents montagnards, dans une grange à laquelle le vainqueur avait mis le feu, et il entendit leurs cris.

Il y avait plusieurs femmes dans son armée, une entre autres nommée madame de Séford, qui avait combattu à la tête des troupes de montagnards qu'elle avait amenées ; elle échappa à la poursuite ; quatre autres furent prises : tous les officiers français furent faits prisonniers de guerre ; et celui qui faisait la fonction de ministre de France auprès du prince Édouard se rendit prisonnier dans Inverness. Les Anglais n'eurent que cinquante hommes de tués et deux cent cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

Le duc de Cumberland fit distribuer cinq mille livres sterling (environ cent quinze mille livres de France) aux soldats : c'était un argent qu'il avait reçu du maire de Londres ; il avait été fourni par quelques citoyens qui ne l'avaient donné qu'à cette condition. Cette

singularité prouvait encore que le parti le plus riche devait être victorieux. On ne donna pas un moment de relâche aux vaincus ; on les poursuivit partout. Les simples soldats se retiraient aisément dans leurs montagnes et dans leurs déserts : les officiers se sauvaient avec plus de peine ; les uns étaient trahis et livrés, les autres se rendaient eux-mêmes dans l'espérance du pardon. Le prince Édouard, Sullivan, Sheridan, et quelques-uns de ses adhérents, se retirèrent d'abord dans les ruines du fort Auguste, dont il fallut bientôt sortir. A mesure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer le nombre de ses amis : la division se mettait parmi eux, et ils se reprochaient l'un à l'autre leurs malheurs, ils s'aigrissaient dans leurs contestations sur les partis qu'il fallait prendre : plusieurs se retirèrent ; il ne lui resta que Sheridan et Sullivan qui l'avaient suivi quand il partit de France.

Il marcha avec eux cinq jours et cinq nuits, sans presque prendre un moment de repos, et manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivaient à la piste ; tous les environs étaient remplis de soldats qui le cherchaient, et le prix mis à sa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du sort qu'il éprouvait étaient en tout semblables à celles où fut réduit son grand-oncle, Charles II, après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulières et aussi horribles que celles qui avaient affligé toute sa maison ; il était né dans l'exil, et il n'en était sorti que pour traîner, après des victoires, ses partisans sur l'échafaud, et pour errer dans des montagnes : son père, chassé au berceau du palais des rois et de sa patrie, dont il avait été reconnu l'héritier légitime, avait fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se présentait sans cesse au cœur du prince, et il ne perdait pas l'espérance : il marchait à pied, sans appareil à sa blessure, sans aucun secours, à travers ses ennemis ; il arriva enfin dans un petit port nommé Arizaig, à l'occident septentrional de l'Écosse.

La fortune semblait vouloir alors le consoler. Deux armateurs de Nantes faisaient voile vers cet endroit, et lui apportaient de l'argent, des hommes et des vivres ; mais avant qu'ils abordassent, les recherches continuelles qu'on faisait de sa personne l'obligèrent de partir du seul endroit où il pouvait alors trouver sa sûreté ; et à peine fut-il à quelques milles de ce port qu'il apprit que ces deux vaisseaux avaient abordé, et qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-temps

aggravait encore son infortune. Il fallait toujours fuir et se cacher. Onel, un de ses partisans irlandais au service d'Espagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit qu'il pouvait trouver une retraite assurée dans une petite île voisine, nommée Stornai[1], la dernière qui est au nord-ouest de l'Écosse. Ils s'embarquèrent dans un bateau de pêcheur : ils arrivent dans cet asile ; mais à peine sont-ils sur le rivage qu'ils apprennent qu'un détachement de l'armée du duc de Cumberland est dans l'île. Le prince et ses amis furent obligés de passer la nuit dans un marais pour se dérober à une poursuite si opiniâtre. Ils hasardèrent au point du jour de rentrer dans leur petite barque, et de se remettre en mer sans provisions, et sans savoir quelle route tenir ; à peine eurent-ils vogué deux milles qu'ils furent entourés de vaisseaux ennemis.

Il n'y avait plus de salut qu'en échouant entre des rochers sur le rivage d'une petite île déserte et presque inabordable. Ce qui en d'autres temps eût été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique ressource ; ils cachèrent leur barque derrière un rocher, et attendirent dans ce désert que les vaisseaux anglais fussent éloignés, ou que la mort vint finir tant de désastres. Il ne restait au prince, à ses amis et aux matelots, qu'un peu d'eau-de-vie pour soutenir leur vie malheureuse ; on trouva par hasard quelques poissons secs que des pêcheurs, poussés par la tempête, avaient laissés sur le rivage. On rama d'île en île quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le prince aborde dans cette même île de Wist où il était venu prendre terre lorsqu'il arriva de France : il y trouve un peu de secours et de repos ; mais cette légère consolation ne dura guère ; des milices du duc de Cumberland arrivèrent au bout de trois jours dans ce nouvel asile. La mort ou la captivité paraissait inévitable.

Le prince avec ses deux compagnons se cacha trois jours et trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer, et de fuir dans une autre île déserte, où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau-de-vie, de pain d'orge et de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert et regagner l'Écosse qu'en risquant de tomber entre les mains des Anglais qui bordaient le rivage ; mais il fallait ou périr par la faim, ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, et ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage, n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vêtements à l'usage des montagnards. Ils rencontrèrent au

[1]) *Stornaway* et non *Stornai*, golfe d'une des îles *Western* (ou de *l'ouest.*)

point du jour une demoiselle à cheval, suivie d'un jeune domestique : ils hasardèrent de lui parler ; cette demoiselle était de la maison de Macdonald, attachée aux Stuart. Le prince, qui l'avait vue dans le temps de ses succès, la reconnut, et s'en fit reconnaître. Elle se jeta à ses pieds : le prince, ses amis et elle fondaient en larmes, et les pleurs que mademoiselle Macdonald versait dans cette entrevue si singulière et si touchante redoublaient par le danger où elle voyait le prince ; on ne pouvait faire un pas sans risquer d'être pris. Elle conseilla au prince de se cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua au pied d'une montagne, près de la cabane d'un montagnard connu d'elle et affidé, et elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque personne sûre qui se chargerait de le conduire.

Le prince s'enfonça donc encore dans cette caverne avec ses fidèles compagnons. Le paysan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau ; mais ils perdirent toute espérance lorsque, ayant passé deux jours dans ce lieu affreux, personne ne vint à leur secours. Tous les environs étaient garnis de milices : il ne restait plus de vivres à ces fugitifs ; une maladie cruelle affaiblissait le prince ; son corps était couvert de boutons ulcérés : cet état, ce qu'il avait souffert, et tout ce qu'il avait à craindre, mettait le comble à cet excès des plus horribles misères que la nature humaine puisse éprouver ; mais il n'était pas au bout.

Mademoiselle Macdonald envoie enfin un exprès dans la caverne ; et cet exprès leur apprend que la retraite dans le continent est impossible : qu'il faut fuir encore dans une petite île nommée Benbécula, et s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on leur indique ; que mademoiselle Macdonald s'y trouvera, et que là on verra les arrangements qu'on pourra prendre pour leur sûreté. La même barque qui les avait portés au continent les transporte donc dans cette île ; ils marchent vers la maison de ce gentilhomme. Mademoiselle Macdonald s'embarque à quelques milles de là pour les aller trouver ; mais ils sont à peine arrivés dans l'île qu'ils apprennent que le gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asile avait été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le prince et ses amis se cachent encore dans des marais. Onel enfin va à la découverte ; il rencontra mademoiselle Macdonald dans une chaumière : elle lui dit qu'elle pouvait sauver le prince en lui donnant des habits de servante qu'elle avait apportés avec elle, mais qu'elle ne pouvait sauver que lui, qu'une seule personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes

n'hésitèrent pas à préférer son salut au leur; ils se séparèrent en pleurant. Charles-Édouard prit des habits de servante, et suivit, sous le nom de Betti, mademoiselle Macdonald. Les dangers ne cessèrent pas malgré ce déguisement: cette demoiselle et le prince déguisé se réfugièrent d'abord dans l'île de Skie, à l'occident de l'Écosse.

Ils étaient dans la maison d'un gentilhomme, lorsque cette maison est tout à coup investie par les milices ennemies. Le prince ouvre lui-même la porte aux soldats: il eut le bonheur de n'être pas reconnu; mais bientôt après on sut dans l'île qu'il était dans ce château. Alors il fallut se séparer de mademoiselle Macdonald, et s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix milles suivi d'un simple batelier; enfin, pressé de la faim et prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. « Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un « habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez « de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. « Prenez les misérables vêtements qui me couvrent, gardez-les; vous « pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-« Bretagne. » Le gentilhomme auquel il s'adressait fut touché, comme il devait l'être; il s'empressa de le secourir autant que la pauvreté de ce pays peut le permettre, et lui garda le secret.

De cette île il regagna encore l'Écosse, et se rendit dans la tribu de Morar, qui lui était affectionnée; il erra ensuite dans le Lochaber, dans le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit qu'on avait arrêté mademoiselle Macdonald, sa bienfaitrice, et presque tous ceux qui l'avaient reçu: il vit la liste de tous ses partisans condamnés par contumace: c'est ce qu'on appelle en Angleterre un *acte d'atteindre*. Il était toujours en danger lui-même; et les seules nouvelles qui lui venaient étaient celles de la prison de ses serviteurs dont on préparait la mort.

Dans les inquiétudes où l'on était en France sur la destinée du prince Édouard, on avait fait partir, dès le mois de juin, deux petites frégates, qui abordèrent heureusement sur la côte occidentale d'Écosse, où ce prince était descendu quand il commença cette entreprise malheureuse. On le chercha inutilement dans ce pays et dans plusieurs îles voisines de la côte du Lochaber. Enfin, le 29 septembre, le prince arriva, par des chemins détournés, et au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il était attendu. Ce qui est étrange, et ce qui prouve bien que les cœurs étaient à lui, c'est que les Anglais ne furent avertis ni du débarquement, ni du séjour, ni du départ de ces deux vaisseaux. Ils ramenèrent le prince jusqu'à la vue de Brest,

plumage éclatant et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues sur la verdure des arbres. Un missionnaire français qui s'était égaré dans ces solitudes, en fait la peinture suivante :

« Je continuai ma route, sans savoir à quel terme elle devait « aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je « trouvais quelquefois au milieu de ces bois des endroits enchantés. « Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour « rendre un lieu agréable n'approche point de ce que la simple « nature y avait rassemblé de beautés.

« Ces lieux charmants me rappelèrent les idées que j'avais eues « autrefois en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde ; il « me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où « la Providence m'avait conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire « de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes ; mais comme « je n'étais pas le maître de ma destinée, et que les ordres du « Seigneur m'étaient certainement marqués par ceux de mes supé- « rieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion. »

Les Indiens qu'on rencontrait dans ces retraites ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve mieux la dégénération de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à Buénos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio de la Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusques à la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y cherchaient.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue ; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le père Lizardi fut trouvé percé de flèches sur un rocher ; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres, et plein d'une grande joie, il chantait un Te Deum solitaire sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes renouvelées à chaque instant étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel que l'apôtre leur montrait, quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange; le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient alors peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude; un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortait tout à coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rêts de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes, accouraient au bord des fleuves, pour mieux écouter ces accents; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes, et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage: l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait aux pieds de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires; tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction[1].

M. DE CHATEAUBRIAND.

[1]) Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs*, Chap. CLIV, a raconté, avec tout son talent, l'établissement des Jésuites au Paraguay; mais il n'a présenté que le côté politique d'une oeuvre dont M. de Châteaubriand ne nous montre ici que le côté religieux.

EXTRAITS DES MÉMOIRES DE Mme DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Ces mémoires, qui se rapportent presque uniquement à la guerre de la Vendée, sont admirables de naturel et de simplicité pathétique. Mad. de La Rochejaquelein, présente à toutes les principales scènes de cette guerre civile, semble se désintéresser dans ce récit lamentable, et laisse aux faits le soin d'émouvoir. Elle a retrouvé quelque chose de la manière antique dans cette narration d'événements modernes. Beaucoup de pénétration se laisse voir à travers la naïveté très-réelle de son récit. Les personnages les plus célèbres de cette époque sont caractérisés en quelques phrases simples et unies, de manière à n'être plus oubliés. C'est ainsi qu'écrirait une personne distinguée qui, cherchant à se rendre un compte fidèle de ses impressions et de ses souvenirs, ne voudrait d'autre lecteur qu'elle-même. On doit savoir gré à M. de Barante, qui a revu cet ouvrage, de n'avoir point altéré le caractère qui le rend si original. La description du Bocage est tout entière de lui.

Ier EXTRAIT.

LE BOCAGE. — L'ARMÉE VENDÉENNE.

Le Bocage comprend une partie du Poitou, de l'Anjou et du comté Nantais, et fait aujourd'hui partie de quatre départements, Loire inférieure, Maine et Loire, Deux-Sèvres et Vendée. On peut regarder comme ses limites, la Loire au nord, de Nantes à Angers; au couchant, le pays marécageux qui forme la côte de l'Océan; des autres côtés, une ligne qui partirait des Sables et passerait entre Luçon et la Roche-sur-Yon, entre Fontenay et la Châtaigneraie, puis à Parthenay, Thouars, Vihiers, Touarcé, Brisac, et viendrait aboutir à la Loire, un peu au-dessus des ponts de Cé. La guerre s'est étendue au-delà de ces limites, mais par des incursions seulement. Le pays de l'insurrection, la vraie Vendée, est renfermé dans cet espace.

Ce pays diffère par son aspect, et plus encore par les mœurs de ses habitants, de la plupart des provinces de France. Il est formé de collines en général assez peu élevées, qui ne se rattachent à aucune chaîne de montagnes. Les vallées sont étroites et peu profondes. De fort petits ruisseaux y coulent dans des directions variées : les uns se dirigent vers la Loire, quelques-uns vers la mer; d'autres se réunissent en débouchant dans la plaine, et forment de petites

rivières. Il y a partout beaucoup de rochers de granit. On conçoit qu'un terrain qui n'offre ni chaînes de montagnes, ni rivières, ni vallées étendues, ni même une pente générale, doit être comme une sorte de labyrinthe. Rarement on trouve des hauteurs assez élevées au-dessus des autres coteaux pour servir de point d'observation et commander le pays. Cependant en approchant de Nantes, le long de la Sèvre, la contrée prend un coup-d'œil qui a quelque chose de plus grand. Les collines sont plus hautes et plus escarpées. Cette rivière est rapide et profondément encaissée; elle roule à travers des masses de rochers, dans des vallons resserrés. Le Bocage n'est plus seulement agreste; il offre là un coup-d'œil triste et sauvage. Au contraire, en tirant plus à l'est, dans les cantons qui sont voisins des bords de la Loire, le pays est plus ouvert, les pentes mieux ménagées, et les vallées forment d'assez vastes plaines. Le Bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres. On y voit peu de grandes forêts; mais chaque champ, chaque prairie, est entourée d'une haie vive qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. Ils n'ont point un tronc élevé ni de vastes rameaux. Tous les cinq ans on coupe leurs branchages, et on laisse nue une tige de douze ou quinze pieds. Ces enceintes ne renferment jamais un grand espace. Le terrain est fort divisé; il est peu fertile en grains. Souvent des champs assez étendus restent longtemps incultes. Ils se couvrent alors de grands genêts ou d'ajoncs épineux. Toutes les vallées et même les dernières pentes des coteaux sont couvertes de prairies. Vue d'un point élevé, la contrée paraît toute verte; seulement au temps des moissons, des carreaux jaunes se montrent de distance en distance entre les haies. Quelquefois les arbres laissent voir le toit aplati et couvert de tuiles rouges de quelques bâtiments, ou la pointe d'un rocher qui s'élève au-dessus des branches. Presque toujours cet horizon de verdure est très-borné; quelquefois il s'étend à trois ou quatre lieues. Dans la partie du Bocage qui est située en Anjou, la vue est plus riante, les cultures sont plus variées, les villes et les villages plus rapprochés. C'est surtout le Bocage du Poitou que j'ai voulu faire connaître.

Une seule grande route, qui va de Nantes à la Rochelle, traverse ce pays. Cette route, et celle qui conduit de Tours à Bordeaux par Poitiers, laissent entre elles un intervalle de plus de trente lieues, où l'on ne trouve que des routes de traverse. Les chemins du Bocage sont tous comme creusés entre deux haies. Ils sont bourbeux en hiver, et raboteux en été. Souvent, quand ils suivent le penchant

d'une colline, ils servent en même temps de lit à un ruisseau ; ailleurs, ils sont taillés dans le rocher, et gravissent les hauteurs par des degrés irréguliers. Tous ces chemins offrent un aspect du même genre. Au bout de chaque champ on trouve un carrefour, qui laisse le voyageur dans l'incertitude sur la direction qu'il doit prendre, et que rien ne peut lui indiquer. Les habitants eux-mêmes s'égarent fréquemment, lorsqu'ils veulent aller à deux ou trois lieues de leur séjour.

Il n'y a point de grandes villes dans le Bocage. Des bourgs de deux ou trois mille âmes sont dispersés sur cette surface. Les villages sont peu nombreux et distants les uns des autres. On ne voit pas même de grands corps de ferme. Le territoire est divisé en métairies : chacune renferme un ménage et quelques valets. Il est rare qu'une métairie rapporte au propriétaire plus de 600 fr. de rente. Le terrain qui en dépend est vaste, mais produit peu : la vente des bestiaux forme le principal revenu ; et c'est surtout à les soigner que s'occupent les métayers.

Les châteaux étaient bâtis et meublés sans magnificence ; on ne voyait en général ni grands parcs, ni beaux jardins. Les gentilshommes y vivaient sans faste, et même avec une simplicité extrême. Quand leur rang ou leur fortune les avait pour un peu de temps appelés hors de leur province, ils ne rapportaient pas dans le Bocage les mœurs et le ton de Paris. Leur plus grand luxe était la bonne chère, et leur seul amusement était la chasse. De tout temps les gentilshommes poitevins ont été de célèbres chasseurs : cet exercice et le genre de vie qu'ils menaient les accoutumaient à supporter la fatigue, et à se passer facilement de toutes les recherches auxquelles les gens riches attachent communément du goût et même de l'importance. Les femmes voyageaient à cheval, en litière ou dans des voitures à bœufs. Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans ne ressemblaient pas non plus à ce qu'on voyait dans le reste de la France. Il régnait entre eux une sorte d'union inconnue ailleurs. Les propriétaires y afferment peu leurs terres ; ils partagent les productions avec le métayer qui les cultive. Chaque jour ils ont ainsi des intérêts communs et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Comme les domaines sont très-divisés, et qu'une terre un peu considérable renfermait vingt-cinq ou trente métairies, le seigneur avait ainsi des communications habituelles avec les paysans qui habitaient autour de son château ; il les traitait paternellement, les visitait souvent dans leurs métairies, causait avec eux de leur

position, du soin de leur bétail, prenait part à des accidents et à des malheurs qui lui portaient aussi préjudice; il allait aux noces de leurs enfants, et buvait avec les convives. Le dimanche, on dansait dans la cour de son château, et les dames se mettaient de la partie. Quand on chassait le loup, le sanglier, le cerf, le curé avertissait les paysans au prône. Chacun prenait son fusil, et se rendait avec joie au lieu assigné. Les chasseurs postaient les tireurs, qui se conformaient strictement à tout ce qu'on leur ordonnait. Dans la suite on les menait au combat de la même manière et avec la même docilité.

Ces heureuses habitudes, se joignant à un bon naturel, font des habitants du Bocage un excellent peuple. Ils sont doux, pieux, hospitaliers, charitables, pleins de courage et de gaîté. Les mœurs y sont pures; ils ont beaucoup de probité. Jamais on n'entend parler d'un crime, rarement d'un procès. Ils étaient dévoués à leurs seigneurs, avec un respect mêlé de familiarité. Leur caractère, qui a quelque chose de sauvage, de timide et de méfiant, leur inspirait encore beaucoup plus d'attachement pour ceux qui depuis si longtemps avaient obtenu leur confiance.

Les habitants des villes et les petits propriétaires n'avaient pas pour la noblesse les mêmes sentiments. Cependant, comme ils étaient toujours reçus avec bienveillance et simplicité quand ils venaient dans les châteaux, comme beaucoup d'entre eux devaient de la reconnaissance à des voisins plus puissants qu'eux, ils avaient aussi de l'affection et du respect pour les principales familles du pays. Quelques-uns ont embrassé avec chaleur les opinions révolutionnaires, mais sans aucune animosité particulière. Les horreurs qui ont été commises ne doivent pas leur être attribuées, et souvent ils s'y sont opposés avec force.

En 1789, dès que la révolution fut commencée, les villes se montrèrent favorables à tout ce qui se faisait. Les gens de la plaine surtout s'empressèrent de prendre part au nouveau mouvement; il y eut même de ce côté-là des châteaux attaqués et brûlés. Au contraire, les habitants du Bocage virent avec crainte et chagrin tous ces changements, qui ne pouvaient que troubler leur bonheur loin d'y ajouter. Lorsqu'on forma des gardes nationales, le seigneur fut prié, dans chaque paroisse, de *la* commander. Quand il fallut nommer des maires, ce fut encore le seigneur qui fut choisi. On ordonna d'enlever des églises les bancs seigneuriaux; l'ordre ne fut point exécuté. Enfin, chaque jour les paysans se montraient plus mécontents du nouvel ordre de choses, et plus dévoués aux gentilshommes.

Le serment des prêtres vint accroître encore le mécontentement. Quand les gens du Bocage virent qu'on leur ôtait des curés auxquels ils étaient accoutumés, qui connaissaient leurs mœurs et leur patois, qui presque tous étaient tirés du pays même, qui s'étaient fait vénérer par leur charité, et qu'on les remplaçait par des étrangers, ils ne voulurent plus aller à la messe de la paroisse. Les prêtres sermentés furent insultés ou abandonnés. Le nouveau curé des Échaubroignes fut obligé de s'en revenir, sans avoir pu obtenir même du feu pour allumer les cierges ; et cet accord universel régnait dans une paroisse de quatre mille habitants. Les anciens prêtres se cachaient et disaient la messe dans les bois. On essaya dans quelques endroits des mesures de rigueur. Il y eut des soulèvements partiels et des émeutes assez vives. La gendarmerie éprouva quelquefois de la résistance, et les paysans commencèrent à montrer de la constance et du courage. Un malheureux homme du Bas-Poitou se battit longtemps avec une fourche contre les gendarmes. Il avait reçu vingt-deux coups de sabre. On lui criait : « Rends-toi. » Il répondit : « Rendez-moi mon Dieu, » et il expira ainsi.

La nouvelle de la mort de Louis XVI souleva la Vendée contre la révolution, et alors commença cette guerre célèbre dont Mme de la Rochejaquelein a décrit les principales scènes.

Dans les commencements de la guerre, toute la tactique consistait à se répandre en silence derrière les haies, tout autour de la troupe des bleus[1]. On tirait ensuite des coups de fusil de tous côtés ; et à la moindre hésitation, au premier mouvement des républicains, on s'élançait sur eux avec de grands cris. Les paysans couraient d'abord sur les canons. Les plus forts et les plus agiles étaient d'avance destinés à s'emparer promptement de l'artillerie, pour l'empêcher de faire du mal, comme ils disaient entre eux. Ils criaient : « Un tel, tu es le plus fort, saute à cheval sur le canon. » Dans les combats, les chefs s'élançaient toujours les premiers. Cela était essentiel pour donner du courage aux soldats, qui étaient souvent un peu intimidés au commencement de l'action.

Cette manière de faire la guerre paraîtra sans doute singulière, mais elle est appropriée au pays. D'ailleurs, il faut songer que les soldats ne savaient pas faire l'exercice, et qu'à peine distinguaient-ils leur main droite de leur main gauche. Les officiers n'étaient guère

---

[1]) Les soldats de la Convention.

plus habiles. Les commandants et les généraux n'avaient aucune pratique de l'art militaire. C'étaient des jeunes gens, des abbés simples tonsurés[1] sortant du séminaire, des bourgeois, des paysans. Cependant ce sont eux qui, d'abord avec leur courage et leur enthousiasme, puis avec des talents qu'une prompte expérience développa, firent trembler la république, conquirent une partie de la France, obtinrent une honorable paix, et défendirent leur cause avec plus de succès et de gloire que toutes les puissances coalisées.

Quelques détails feront mieux connaître les succès des Vendéens. Il y avait toujours une prodigieuse différence entre leur perte et celle des républicains. Les paysans, dispersés derrière les haies, n'offraient jamais un front où le feu des ennemis pût faire un grand ravage. Les troupes de ligne tiraient sans viser, à hauteur d'homme, suivant leur habitude.

Les paysans ajustaient, et perdaient peu de coups : aussi tombait-il habituellement au moins cinq hommes d'un côté, tandis que de l'autre on en perdait un seul. Lorsque les bleus étaient rangés sur un terrain un peu plus découvert, les paysans se hâtaient encore plus de les ébranler en s'élançant vivement sur eux. Leur premier effort se dirigeait toujours sur les canons. Sitôt que la lumière leur annonçait une décharge, ils se jetaient à terre pour l'éviter, se relevaient aussitôt, couraient en avant pendant qu'on rechargeait les pièces, se baissaient encore pendant l'explosion, et de cette façon ils arrivaient sur la batterie, et attaquaient les canonniers corps à corps.

Les défaites étaient terribles pour les républicains. Quand ils fuyaient dispersés, ils s'égaraient dans le labyrinthe des chemins du Bocage, où rien ne pouvait diriger leur retraite. Ils tombaient par petits détachements entre les mains des paysans. Ils se trouvaient sans le savoir auprès d'un village, sans pouvoir résister aux habitants. Lorsque nos gens, au contraire, n'avaient pas réussi à ébranler la colonne ennemie, et qu'elle parvenait à les repousser, ils se dissipaient sans qu'on pût les atteindre. Ils sautaient les haies, prenaient de petits sentiers détournés, et retournaient chez eux, dans l'espoir de se réunir encore deux ou trois jours après, et d'être plus heureux. Ils ne se décourageaient pas, et répétaient en s'en allant : « Vive le roi ! quand même. »

Mais la grande et principale cause des premiers succès de la Vendée, c'était le courage et le dévouement des royalistes. Les troupes

[1]) Voués à la prêtrise, non encore prêtres.

*

républicaines furent d'abord composées de volontaires nouveaux dans le métier des armes, de gardes nationales étrangères aux habitudes militaires. L'enthousiasme ne suppléait pas à l'habileté et à l'expérience, comme parmi nos braves paysans. Ce n'était pas leur propre volonté, ni le désir de défendre leur religion, leurs enfants et leurs chefs, qui avaient rassemblé les soldats de la république. Des réquisitions et des mesures de terreur avaient formé à la hâte des bataillons, qui se battaient souvent avec répugnance. Leurs généraux inhabiles étaient sans cesse contrariés par des administrateurs ou des commissaires. On les destituait sans motif, comme on les avait nommés sans mérite. L'absurdité et l'ineptie présidaient à tous leurs conseils, autant que l'injustice et la cruauté.

Je vais faire connaître les chefs qui commandaient l'armée vendéenne. Il n'y avait eu aucune nomination de généraux : les soldats suivaient ceux en qui ils avaient confiance, et ceux-ci s'entendaient fort bien entre eux, sans qu'il fût question de grades ni de subordination positive. M. de Bonchamp, chef de l'armée d'Anjou, était un homme de trente-deux ans. Il avait fait la guerre dans l'Inde avec distinction, sous M. de Suffren. Il avait une réputation de valeur et de talent que je n'ai jamais entendu contester une seule fois. Il était reconnu pour le plus habile des généraux. Sa troupe passait pour mieux exercée que les autres. Il n'avait aucune ambition, aucune prétention. Son caractère était doux et facile[1]. Il était fort aimé dans la grande armée, et on lui accordait une entière confiance ; mais il était malheureux dans les combats. Il a paru rarement au feu sans être blessé, et son armée était ainsi souvent privée de sa présence. C'est aussi pour cette cause que je n'ai jamais été à portée de le voir.

Dans la grande armée, le principal chef était en ce moment M. d'Elbée. Il commandait plus particulièrement les gens des

[1]) Mad. de La Rochejaquelein a omis le trait qui a couronné la vie de M. de Bonchamp. A la bataille de Chollet (16 octobre 1793), il fut mortellement blessé. Sur son lit de mort, il apprit que l'armée vendéenne, dans l'excès de sa fureur, voulait exterminer près de cinq mille prisonniers qu'on avait déposés dans une église. Bonchamp, qui conservait à peine un souffle de vie, demanda, comme une dernière preuve d'obéissance, aux généraux, aux officiers, aux soldats qui l'environnaient, d'épargner les jours des prisonniers. Et il retrouva dans son amour pour l'humanité assez de force pour haranguer les officiers et quelques soldats qui s'opposaient encore à son vœu de grâce, et pour dire : «Si l'armée se souille d'un «pareil crime, je vais me donner la mort à ses yeux, en déchirant l'appareil mis «sur mes blessures.» Les prisonniers furent sauvés. (Hist. de France, par l'abbé de Montgaillard.)

environs de Chollet et de Beaupréau. C'était un ancien sous-lieutenant, retiré depuis quelques années ; il avait alors quarante ans : il était de petite taille, extrêmement dévot, enthousiaste, d'un courage extraordinaire et calme. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans propos, quoiqu'il fût d'une politesse cérémonieuse. Il avait un peu d'ambition, mais bornée comme toutes ses vues. Dans les combats il ne savait qu'aller en avant, en disant : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. » Sa dévotion était très-réelle ; mais comme il voyait que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les ranimer, il y mettait beaucoup d'affectation et un ton de charlatanisme que l'on trouvait souvent ridicule. Il portait dans son habit de pieuses images. Il faisait des sermons et des exhortations aux soldats, et surtout il parlait toujours de la Providence ; au point que les paysans, bien qu'ils l'aimassent beaucoup et qu'ils respectassent tout ce qui tenait à la religion, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé le général la Providence. Malgré ces petits ridicules, M. d'Elbée était au fond un homme si estimable et si vertueux que tout le monde avait pour lui de l'attachement et de la déférence.

Stofflet était à la tête des paroisses du côté de Maulevrier. Il était Alsacien, et avait servi dans un régiment suisse. Lors de la révolte il était garde-chasse au château de Maulevrier ; il avait alors quarante ans : il était grand et robuste. Les soldats ne l'aimaient pas, parce qu'il était dur et brutal : mais ils lui obéissaient mieux qu'à personne, et cela le rendait fort utile. Les généraux avaient grande confiance en lui. Il était actif, intelligent et brave. Depuis il a montré une ambition sans bornes et sans raison, qui lui a donné de grands torts, et qui a perdu l'armée. Alors il était comme tout le monde, dévoué à faire le mieux possible, sans songer à lui.

Cathelineau commandait les gens du Pin-en-Mauge et des environs. C'était, comme je l'ai dit, un simple paysan qui avait fait quelque temps le métier de colporteur pour le commerce des laines. Jamais on n'a vu un homme plus doux, plus modeste et meilleur. On avait pour lui d'autant plus d'égards, qu'il se mettait toujours à la dernière place. Il avait une intelligence extraordinaire, une éloquence entraînante, des talents naturels pour faire la guerre et diriger les soldats ; il était âgé de trente-quatre ans. Les paysans l'adoraient, et lui portaient le plus grand respect. Il avait depuis longtemps une grande réputation de piété et de régularité, tellement que les soldats l'appelaient le saint d'Anjou, et se plaçaient,

quand ils le pouvaient, auprès de lui dans les combats, pensant qu'on ne pouvait être blessé à côté d'un si saint homme. Quand M. de Lescure fut à l'armée, il fut aussi surnommé le Saint du Poitou, et l'on avait pour lui, comme pour Cathelineau, une sorte de vénération religieuse.

M. de La Rochejaquelein était chef des paroisses qui sont autour de Châtillon. Lorsqu'il se présenta pour la première fois aux paysans, il leur dit ces propres paroles: «Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant; mais, par mon courage, je me montrerai digne de vous conduire. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi.» On lui répondit par de grandes acclamations.

Il avait un courage ardent et téméraire, qui le faisait surnommer l'Intrépide. Dans les combats, il avait le coup-d'œil juste, et prenait des résolutions promptes et habiles. Il inspirait beaucoup d'ardeur et d'assurance aux soldats. On lui reprochait de s'exposer sans aucune nécessité, de se laisser emporter trop loin, d'aller faire le coup de sabre avec les ennemis. Dans les déroutes des républicains, il les poursuivait sans aucune prudence personnelle. On l'exhortait aussi à s'occuper davantage des discussions du conseil de guerre. En effet, il les trouvait souvent oiseuses et inutiles; et, après avoir dit son avis, il lui arrivait parfois de s'endormir; mais il répondait à tous ces reproches: «Pourquoi veut-on que je sois un général? Je ne veux être qu'un hussard pour avoir le plaisir de me battre.» Malgré ce goût pour les combats, il était cependant rempli de douceur et d'humanité. Le combat fini, nul n'avait plus d'égards et de pitié pour les vaincus. Souvent en faisant un prisonnier, il lui offrait auparavant de se battre corps à corps contre lui.

M. de Lescure avait une bravoure qui ne ressemblait pas à celle de son cousin; elle ne l'écartait jamais de son sang-froid accoutumé; et, même lorsqu'il se montrait téméraire, il ne cessait pas d'être grave et réfléchi. Il était l'officier le plus instruit de l'armée. Toujours il avait eu du goût pour les études militaires, et s'y était livré avec zèle. Il avait lu tous les livres de tactique. Lui seul entendait quelque chose à la fortification; et quand on attaquait les retranchements des républicains, ses conseils étaient nécessaires à tout le monde. Il était aimé et respecté; mais on lui trouvait de l'obstination dans les conseils. Pour son humanité, elle avait quelque chose d'angélique et de merveilleux. Dans une guerre où les généraux étaient soldats, et combattaient sans cesse corps à corps, pas un

homme n'a reçu la mort de la main de M. de Lescure. Jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier tant qu'il a pu s'y opposer, même dans un temps où les massacres effroyables des républicains entraînaient les plus doux de nos officiers à user de représailles. Un jour un homme tira sur lui à bout portant; il écarta le fusil, et dit: « Emmenez ce prisonnier. » Les paysans indignés le massacrèrent derrière lui. Il se retourna et s'emporta avec une colère que jamais on ne lui avait vue. C'est la seule fois, m'a-t-il dit, qu'il avait proféré un jurement. Le nombre des gens à qui il a sauvé la vie est prodigieux : aussi sa mémoire est-elle chérie et vénérée de tous les partis dans la Vendée. De tous ceux qui se sont illustrés dans cette guerre, aucun n'a acquis une gloire plus pure. MM. de La Rochejaquelein et de Lescure étaient unis comme deux frères. Leurs noms allaient toujours ensemble; leur amitié était célèbre dans l'armée. Avec un caractère différent ils avaient la même simplicité, la même douceur, la même absence d'ambition et de vanité. Henri disait: « Si nous rétablissons le Roi sur le trône, il m'accordera bien un « régiment de hussards. » M. de Lescure ne formait pas des souhaits moins modestes.

Beaucoup d'officiers, et même de ceux qui montraient quelques talents, n'avaient pas une place ni une autorité bien déterminée. Ils combattaient aux postes où ils étaient les plus nécessaires, et faisaient ce dont on les chargeait. Tout ancien militaire, tout gentilhomme ou tout homme un peu instruit, toute personne à qui les paysans montraient de la confiance, tout soldat qui faisait voir de la bravoure et de l'intelligence, se trouvait officier comme de droit. Les généraux le chargeaient de commander, et il faisait de son mieux. On pourra croire qu'un état-major ainsi formé, et où tout semble laissé au hasard, devait être le théâtre de beaucoup de dissensions et de mal-entendus; mais l'absence de toute règle précise venait de ce qu'elle eût été superflue et même nuisible. Chacun était sûr de soi et des autres. Il ne fallait pas prescrire de devoir à des gens qui faisaient toujours le plus qu'il leur était possible. Tous voulaient le même but, et s'y étaient entièrement et sincèrement dévoués. Il n'y avait ni ambition ni vanité, ou du moins elles étaient muettes. On se battait tous les jours ou à peu près : il ne restait pas de temps pour se disputer, pour soutenir des prétentions, pour les étaler en conversations. Si quelques-uns avaient des espérances, elles étaient si éloignées des succès qui auraient pu les réaliser, qu'il eût été ridicule d'en parler. La diversité des conditions était oubliée. Un brave

paysan, un bourgeois d'une petite ville, était le frère d'armes d'un gentilhomme. Ils couraient les mêmes dangers, menaient la même vie, étaient presque vêtus des mêmes habits, et parlaient des mêmes choses, qui étaient communes à tous. Cette égalité n'avait rien d'affecté; elle était réelle par le fait; elle l'était de cœur aussi pour tout honnête gentilhomme qui avait du sens. Les différences d'opinions politiques étaient aussi effacées. Plusieurs chefs ou officiers avaient eu originairement une nuance diverse dans la révolution, et avaient plus ou moins tard commencé à la détester; mais jamais il n'était question d'amour-propre d'aristocratie. On prouvait assez son zèle actuel pour qu'on ne mît pas de vanité à sa date.

Tels ont été, à peu d'exceptions près, dans le commencement de la guerre, le caractère des chefs et le tableau de l'état-major. La formation et la discipline de l'armée présentaient aussi un spectacle bien différent de celui que les autres guerres offrent ordinairement.

L'armée n'était jamais assemblée plus de trois ou quatre jours. La bataille une fois gagnée ou perdue, l'expédition réussie[1] ou manquée, rien ne pouvait retenir les paysans; ils retournaient dans leurs foyers. Les chefs restaient seuls avec quelques centaines d'hommes, déserteurs et étrangers, qui n'avaient pas de famille à aller retrouver; mais dès qu'on voulait tenter une nouvelle entreprise, l'armée était bientôt reformée. On envoyait dans toutes les paroisses; le tocsin était sonné; tous les paysans arrivaient. Alors on lisait une réquisition conçue en ces termes: «Au saint nom de Dieu, de par le roi, telle paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes possibles, en tel lieu, tel jour, à telle heure; on apportera des vivres.» Le chef dans le commandement duquel la paroisse était comprise signait la réquisition. Elle était[2] obéie avec empressement; c'était à qui partirait parmi les paysans. Chaque soldat apportait du pain avec lui, et les généraux avaient soin aussi d'en faire faire une certaine quantité. La viande était distribuée aux soldats. Le blé et les bœufs nécessaires pour les vivres étaient requis par les généraux, et on avait soin de faire supporter cette charge par les gentilshommes, les grands propriétaires et les terres d'émigrés; mais il n'était pas toujours besoin de recourir à une réquisition.

---

[1]) Un participe ne peut être employé sans auxiliaire que lorsqu'il appartient à un verbe qui se conjugue avec *être*. Mais ici la règle serait bien gênante. — [2]) Le verbe neutre *obéir* peut-il avoir un participe passif? Oui. «Quand vous commanderez, «*vous serez obéi*.» *Racine*. — Le pouvoir royal n'était point obéi.» *Mignet*.

Il y avait beaucoup d'empressement à fournir volontairement. Les villages se cotisaient pour envoyer des charrettes de pain sur le passage de l'armée. Les paysannes disaient leur chapelet à genoux, se tenaient sur la route, et offraient des vivres aux soldats. Les gens riches donnaient autant qu'il leur était possible. Comme d'ailleurs les rassemblements duraient peu, on n'a jamais manqué de vivres.

L'armée n'avait ni chariots ni bagages. On pense bien qu'il n'était pas question de tentes. Pour les hôpitaux, ils étaient réglés avec un soin particulier. Tous les blessés royalistes et républicains étaient transportés à Saint-Laurent-sur-Sèvre. La communauté des sœurs de la Sagesse, qui sont une espèce de sœurs-grises, avait là son chef-lieu. Les pauvres sœurs, renvoyées de partout, s'y étaient réfugiées en grand nombre. Elles étaient plus de cent. Dans le même bourg, les missionnaires du Saint-Esprit s'étaient aussi consacrés aux mêmes fonctions. Il y avait des chirurgiens qui suivaient l'armée, d'autres dirigeaient de petits hôpitaux en différents lieux.

Quand l'armée était assemblée, on la partageait en différentes colonnes, pour attaquer sur les différents points déterminés d'avance par les généraux. On disait : M. un tel va par ce chemin ; qui veut le suivre ? Les soldats qui le connaissaient marchaient à sa suite. Seulement, lorsqu'il y en avait assez dans une bande, on ne laissait plus les autres s'y joindre ; on les faisait aller d'un autre côté. Les chefs, arrivés au point d'attaque, formaient de la même façon les compagnies de leurs officiers. Jamais on ne disait aux soldats : à droite, à gauche. On leur criait : allez vers cette maison, vers ce gros arbre ; puis on commençait l'attaque. Les paysans ne manquaient guère à dire leurs prières avant d'entrer en combat, et presque tous faisaient un signe de croix à chaque coup qu'ils allaient tirer.

Du reste, il était impossible, même à prix d'argent, de les placer en sentinelle, ou de leur faire faire une patrouille. Les officiers étaient obligés de se charger de ce soin, quand il était nécessaire. On avait quelques drapeaux, que l'on portait dans les affaires importantes et préparées d'avance ; mais quand la victoire était gagnée, les paysans mettaient drapeaux et tambours sur une charrette, et revenaient comme une foule joyeuse.

Dès que le combat était entamé et que la mousqueterie et l'artillerie se faisaient entendre, les femmes, les enfants, tout ce qui restait d'habitants, allaient dans les églises se mettre en prières, ou se prosternaient dans les champs pour demander le succès de nos

armes. De façon que dans toute la Vendée à la fois, il n'y avait plus qu'une même pensée et qu'un même vœu. Chacun attendait, en priant Dieu, l'issue d'une bataille d'où dépendait le sort de tous.

IIe EXTRAIT.

LA DÉROUTE DU MANS.[1]

Tout le monde était accablé de fatigue. La journée avait été forte. Les blessés et les malades, dont le nombre allait chaque jour en croissant, demandaient avec instance qu'un séjour plus long fût accordé dans une grande ville, où l'on ne manquait ni de vivres ni de ressources. D'ailleurs, on voulait essayer de remettre un peu d'ordre dans l'armée, de concerter quelque dessein, de remonter un peu les courages. Généraux, officiers, soldats, tout le monde était abattu. On voyait clairement qu'un jour ou l'autre nous allions être exterminés et que les efforts qu'on pouvait faire étaient les convulsions de l'agonie. Chacun voyait souffrir autour de soi. Le spectacle des femmes, des enfants, des blessés, amollissait les âmes les plus fortes, au moment où il aurait fallu avoir une constance miraculeuse. Le malheur avait aigri les esprits et divisé tous les chefs. L'échec d'Angers, la perte de l'espérance qu'on avait conçue de rentrer dans la Vendée, avaient porté le dernier coup à l'opinion de l'armée. Tout le monde désirait la mort; mais comme on la voyait certaine, on aimait mieux l'attendre avec résignation, que[2] combattre pour la retarder. Tout présageait que c'était fini de nous.

Le Mans est situé sur la grande route d'Alençon à Tours. La route de Paris à Angers se croise avec celle-là, à une demi-lieue de la ville. Un large pont, sur la Sarthe, se trouve à moitié chemin entre les routes et le faubourg. Le grand chemin d'Alençon traverse dans la ville une grande place, puis une petite, où aboutit une rue étroite, qui est le prolongement de la route de traverse de Mans à Laval. J'étais logée sur cette petite place.

Le second jour, de grand matin, les républicains vinrent attaquer le Mans. On ne les attendait pas sitôt. La veille, des levées en masse

[1]) «Quant à la description de la déroute du Mans et de ses suites, dit M. Nodier, «comme il n'y avait presque point d'exemple d'une telle catastrophe dans l'histoire «des nations, il n'y a peut-être point d'exemple d'une telle narration dans leur «littérature.» — [2]) Que *de* combattre.

s'étaient présentées, et avaient été bientôt dispersées. L'ennemi s'avança, par trois colonnes, sur le point où les routes se croisent. M. de La Rochejaquelein embusqua un corps considérable dans un bois de sapins, sur la droite. Ce fut là que la défense fut (le) plus opiniâtre : les bleus furent même repoussés plus d'une fois ; mais leurs généraux ramenaient sans cesse les colonnes. Nos gens se décourageaient en voyant leurs efforts inutiles. Peu à peu il en revenait beaucoup dans la ville ; des officiers même s'y laissaient entraîner. Enfin, sur les deux heures de l'après-midi, la gauche des Vendéens étant entièrement enfoncée, il fallut abandonner le bois de sapins. Henri voulut poster la troupe qui lui restait, dans un champ défendu par des haies et des fossés, où elle eût facilement arrêté la cavalerie. Jamais il ne put la rallier. Trois fois, avec MM. Forestier et Allard, il s'élança au milieu des ennemis, sans être suivi d'aucun soldat. Les paysans ne voulaient même pas se retourner pour tirer un coup de fusil. Henri tomba, en faisant sauter un fossé à son cheval, dont la selle tourna ; il se releva. Le désespoir et la rage le saisirent. On n'avait pas décidé quelle route on prendrait en cas de revers. Il n'y avait aucun ordre donné, ni pour la défense de la ville, ni pour la retraite. Il voulut y rentrer pour y pourvoir, et essayer de ramener du monde. Il mit son cheval au galop et culbutait ses misérables Vendéens, qui, pour la première fois, méconnaissaient sa voix. Il rentra au Mans. Tout y était en désordre. Il ne put pas rassembler un seul officier pour concerter ce qu'on avait à faire. Ses domestiques ne lui avaient pas même tenu un cheval prêt : il ne put en changer. Il revint, et trouva les républicains qui arrivaient au pont. Il y fit placer de l'artillerie, et on se défendit encore longtemps. Enfin, au soleil couchant, les bleus trouvèrent un gué, et passèrent. Le pont fut abandonné. On se battit ensuite à l'entrée de la ville, jusqu'au moment où, renonçant à tout espoir, le général, les officiers, les soldats, se laissèrent presque tous entraîner dans la déroute, qui avait commencé depuis longtemps : mais quelques centaines d'hommes restèrent dans les maisons, tirèrent par les fenêtres, et ne sachant pas au juste ce qui se passait, arrêtèrent toute la nuit les républicains, qui osaient à peine avancer dans les rues, et qui ne se doutaient pas que notre défaite fût aussi entière. Il y eut des officiers qui se retirèrent à quatre heures du matin seulement. Les derniers furent, je crois, MM. de Sepeaux et Allard. De braves paysans eurent assez de constance pour ne quitter la ville qu'à huit heures, s'échappant comme par miracle. C'est cette circonstance qui

protégea notre fuite désordonnée, et qui nous préserva d'un massacre général.

Dès le commencement du combat, nous présagions que l'issue en serait funeste. J'étais logée chez une Mme T*** qui était fort riche, fort bien élevée, et très-républicaine. Elle avait sept petits enfants qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle soignait avec tendresse. Je résolus de lui confier ma fille. C'était sa belle-sœur qui avait recueilli la petite Jagault. Je la suppliai de s'en charger, de l'élever comme une pauvre petite paysanne, de lui donner seulement des sentiments d'honneur et de vertu. Je lui dis que si elle était destinée à retrouver une position heureuse, j'en remercierais le ciel; mais que je me résignais à ce qu'elle fût toujours misérable, pourvu qu'elle fût vertueuse. Mme T*** me refusa absolument, et me dit honnêtement que si elle prenait ma fille, elle la traiterait comme ses enfants. J'ai su depuis, et j'en ai été surprise, que cette dame, qui appartenait à la famille la plus distinguée et la plus respectable, s'était conduite avec férocité envers nos prisonniers, après notre défaite, tant elle était exaltée contre nous. Pendant que je conjurais Mme T***, les cris de déroute commencèrent à se faire entendre; elle me laissa. Alors, voyant que c'en était fait, n'espérant plus rien, je voulus du moins sauver mon enfant. Je la cachai à l'insu de tout le monde, dans le lit de Mme T***. Je comptais qu'elle n'aurait pas la cruauté d'abandonner cette innocente créature. Je descendis: on me mit à cheval; on ouvrit la porte. Je vis alors la place remplie d'une foule qui se pressait et se culbutait en fuyant, et dans l'instant, je fus séparée de toute personne de ma connaissance. J'aperçus M. Stoffiet qui amenait les drapeaux. Cependant, le long du mur de la maison, il y avait un espace libre; je me glissai par-là: mais quand je voulus tourner dans la rue qui conduit au chemin de Laval, je ne pus y pénétrer; c'était là que la presse était (le) plus grande, et que l'on s'étouffait. Des chariots, des canons étaient renversés; les bœufs couchés par terre ne pouvaient se relever et frappaient à coups de pieds ceux qui étaient précipités sur eux. Un nombre infini de personnes, foulées aux pieds, criaient sans être entendues. Je mourais de faim, de frayeur. Je voyais à peine; le jour finissait. Au coin de la rue, deux chevaux étaient attachés à une borne et me barraient le chemin. La foule les repoussait sans cesse vers moi, et alors j'étais serrée entre eux et le mur. Je m'efforçais de crier aux soldats de les prendre et de monter dessus; ils ne m'entendaient pas. Je vis passer auprès de moi un jeune homme à cheval, d'une figure douce. Je

lui pris la main : « Monsieur, lui dis-je, ayez pitié d'une pauvre « femme grosse et malade ; je ne puis avancer. » Le jeune homme se mit à pleurer, et me répondit : « Je suis une femme aussi ; nous « allons périr ensemble, car je ne puis pas non plus pénétrer dans « la rue. » Nous restâmes toutes deux à attendre.

Cependant le fidèle Bontemps, domestique de M. de Lescure, ne voyant pas qu'on s'occupât de ma fille, la chercha partout. Il la trouva et la prit dans ses bras. Au milieu de la foule il m'aperçut, et élevant l'enfant, il me cria : « Je sauve l'enfant de mon maître. » Je baissai la tête, et je me résignai. Un instant après, je distinguai un autre de mes domestiques ; je l'appelai. Il prit mon cheval par la bride, et me faisant faire place avec son sabre, il me fit suivre la rue. Nous arrivâmes à grand'peine vers un petit pont, dans le faubourg, sur la route de Laval ; un canon y était renversé, et embarrassait le passage. Enfin je me trouvai dans le chemin, et je m'arrêtai avec beaucoup d'autres. Quelques officiers étaient là, tâchant de ramener encore les soldats, mais tous leurs efforts étaient inutiles.

Les républicains, entendant beaucoup de bruit de notre côté, y pointèrent les canons et tirèrent à toute volée par-dessus les maisons. Un boulet siffla à un pied au-dessus de ma tête. L'instant d'après, j'entendis une nouvelle décharge, et je me baissai involontairement sur mon cheval. Un officier qui était là me reprocha, en jurant, ma poltronnerie. « Hélas ! monsieur, lui dis-je, il est « bien permis à une malheureuse femme de baisser la tête, quand « toute l'armée fuit. » En effet, ces coups de canon recommencèrent à faire courir nos gens qui s'étaient arrêtés. Peut-être, s'il eût fait jour, aurait-on pu les ramener.

Je suivis la déroute ; je rencontrai M. de Sanglier. Il avait perdu sa femme la veille ; il était malade et portait à cheval ses deux petites filles, qui étaient malades aussi : son cheval n'avait pas même de brides. Il m'apprit que c'était vers Laval qu'on s'enfuyait. Successivement je trouvai quelques personnes de ma connaissance, que je reconnus à la faveur du clair de lune. A quelques lieues de Mans, je vis arriver mon père et M. de La Rochejaquelein. Ils avaient longtemps essayé de rallier les soldats. Henri vint à moi : « Ah ! vous « êtes sauvée, » me dit-il. — « Je croyais que vous aviez péri, lui « répondis-je, puisque nous sommes battus. » Il me serra la main, en disant : « Je voudrais être mort. »

J'étais dans un horrible état. Un domestique conduisait toujours mon cheval par la bride, et me soutenait pour me rendre un peu de force. Des soldats me firent boire de l'eau-de-vie à leurs gourdes : je n'en avais jamais goûté. Je voulais qu'on y mêlât de l'eau ; on ne trouvait que celle des ornières. Mon père ne me quitta plus. Ma mère et ma fille étaient sauvées ; mais j'ignorais où elles étaient. A douze lieues du Mans, je m'arrêtai dans un petit village. La nuit était devenue si noire, qu'une femme qui me suivait passa avec son cheval sur une chaussée de moulin ; elle tomba dans l'eau, comme cela aurait bien pu m'arriver. Je ne sais si on put la sauver.

Mme de Bonchamp se réfugia dans la même maison que moi. Une grande partie de l'armée s'arrêta à ce village. Il n'y avait que peu de place dans les chaumières. La route était couverte de pauvres gens, qui, accablés de lassitude, s'endormaient dans la boue, sans songer même à se garantir de la pluie.

Le lendemain matin on partit. La faim, la fatigue, les souffrances, avaient tellement épuisé tout le monde, qu'un régiment de hussards aurait exterminé l'armée vendéenne. Peu à peu ceux qui étaient restés en arrière et dans la ville pendant la nuit, nous rejoignirent.

Nous arrivâmes à Laval. J'y retrouvai ma mère et ma fille. Ce fut là qu'on eut le loisir de s'apercevoir des pertes qu'on venait de faire. La déroute du Mans coûta la vie à plus de quinze mille personnes. Ce ne fut pas au combat qu'il en mourut le plus ; beaucoup furent écrasés dans les rues du Mans : d'autres, blessés et malades, restèrent dans les maisons, et furent massacrés. Il en mourut dans les fossés et dans les champs voisins de la route. Une assez grande quantité suivit le chemin d'Alençon, et là ils furent pris et conduits à l'échafaud.

Telle fut la déplorable déroute du Mans, où l'armée vendéenne reçut le coup mortel. Il était inévitable. Le jour que l'on quitta la rive gauche de la Loire, avec un peuple de femmes, d'enfants et de vieillards, pour aller chercher un asile dans un pays que l'on ne connaissait pas, sans savoir la route qu'on devait tenir, et au commencement de l'hiver, il était facile de prévoir que nous finirions par cette terrible catastrophe. Le plus beau titre de gloire pour les généraux et pour les soldats, c'est d'avoir pu la retarder si longtemps.

BATAILLE DE BRUXULA.

(Extrait d'Alonso ou l'Espagne, par M. de Salvandy.)

Nous n'hésitons pas à placer ce récit parmi les morceaux d'histoire, quoiqu'il ne soit pas historique dans tous ses détails. On peut dire que ceux-mêmes qui sont de l'invention de l'auteur appartiennent à l'histoire par leur parfaite harmonie avec ce qu'elle nous fait connaître des événements rapportés dans ce récit et de l'homme célèbre qui y joue le premier rôle. Au reste, à quelque genre qu'appartienne ce morceau, il est d'une beauté qui frappera tout le monde.

Les colonnes françaises s'arrêtèrent devant les hauteurs. L'armée espagnole attendait de pied ferme le choc des aigles impériales. L'Empereur se portait en avant pour reconnaître l'obstacle que rencontrait leur marche, et il jugea la position assez forte, l'ordre de bataille assez savant, pour remettre l'attaque au lendemain. A mesure que les troupes arrivaient en ligne, elles établissaient leur bivouac en présence des postes ennemis. Des deux côtés les feux s'allumèrent. Le cri des sentinelles espagnoles se faisait entendre jusque dans le camp français. La nuit fut calme et pure. La lune promenait sur cette grande scène son disque paisible, et les deux armées dormaient, en attendant que le lever du jour leur permît de s'entr'égorger. Je pris mon gîte en arrière des bivouacs, dans un des hameaux qui bordaient la route. Les habitants s'étaient enfuis de toutes parts, et les soldats ne trouvant point de bois, de paille, d'aliment dans ces solitudes, où il n'y avait ni un arbre, ni un homme, avaient à moitié démoli le village pour employer la charpente à se défendre de la fraîcheur des nuits, et le chaume à satisfaire ou plutôt à tromper la faim des chevaux. Je m'établis dans une de ces maisons désertes et délabrées. Tout ce qu'il me fallait, c'était un moment de repos, au milieu des tristes événements que je venais de traverser et de ceux qui m'attendaient encore. Tous mes sentiments d'homme, de frère, d'Espagnol étaient froissés ; dans le désordre de mes pensées, je regrettais le calme, et quel calme, grand Dieu ! du monastère de san Lorenzo.

Avant le lever du jour, les sons d'une musique guerrière retentirent le long de la ligne française ; je tressaillis ; c'était le signal du réveil. L'armée s'ébranla : le dragon, le hussard donnaient des soins à leur compagnon de gloire, tandis que le fantassin, étendu le long

des feux, riait des travaux de l'orgueilleux cavalier, ou dormait encore. Mais, au bruit d'une fusillade lointaine, il secoua la paille du bivouac, prit son arme fidèle, et se pressa autour de ses drapeaux. Les aides-de-camp se pressaient de toutes parts : les généraux commençaient à paraître sur la porte des chaumières qui leur servaient de demeure, et l'artillerie prolongeait, sur la route ébranlée, sa marche pesante. Tout à coup l'ordre d'aller au trot lui fut donné, et ces lourdes machines, dans leur course qui faisait trembler la terre, renversaient les escadrons formés en bataille au milieu du village. Une des ailes de l'armée, déployée vers les montagnes, pour tourner Alonso, venait d'être rompue et taillée en pièces. On n'avait pas trouvé dans le canton un habitant qui pût servir de guide. Seulement une jeune femme s'était rencontrée, ayant un de ses enfants sur les bras et l'autre à ses côtés. Elle avait consenti à conduire les Français, et marchait à leur tête en chantant, lorsque tout à coup elle jeta sa fille qui la suivait de l'autre côté d'un précipice, et disparut elle-même, suspendue adroitement aux rameaux flexibles d'un saule, avec un fardeau qui eût été pesant pour toute autre qu'une mère. Une grêle meurtrière accabla aussitôt vos régiments perdus dans des gorges profondes. Les héros d'Austerlitz entendaient, dans leur chute, les rires et les outrages de celle qui les avait menés à la mort. Ils périrent sans pouvoir combattre, sans essayer de fuir. Seuls, deux grenadiers songèrent à se traîner tout sanglants jusqu'à nos quartiers : mais ce n'est pas le soin de leur vie qui les occupait ; ils avaient à sauver leurs drapeaux. En tirant de leur poitrine l'aigle sacrée, tous deux expirèrent.

L'armée, au récit d'un tel désastre, resta silencieuse et morne. La valeur française ne s'accoutumait pas à cette sorte de combats sans égalité, et de dangers sans gloire. La guerre sauvage que leur faisait notre population étonnait des hommes qui croyaient avoir tout épuisé en fait de périls, de privations et de résistances. Ce désert qu'ils semblaient porter avec eux, tels que le lépreux et le coupable, cette solitude des villes ou des bourgades muettes comme des tombeaux, ce silence des chemins qui n'était interrompu de loin en loin que par des bruits de mort, toutes ces nouveautés menaçantes déconcertaient les plus bouillants courages.

Cependant l'ardeur de la vengeance s'alluma bientôt dans les rangs. On vit une armée espagnole accepter le combat, on jura de châtier sur elle le meurtre des braves qui venaient de succomber, et je craignis qu'il ne fût pas fait de quartier aux vaincus.

De nouveaux corps furent destinés à attaquer les revers des montagnes. On choisit des guides parmi un gros de prisonniers que vos partis amenaient au camp : c'étaient pour la plupart des habitants du pays, déguenillés, demi-nus ; ils n'avaient pour uniforme que le ruban rouge. Je reconnus le gendre de Léonardo. Il me semblait qu'Angel, dans la fleur de l'adolescence, et près de conduire à l'autel sa compagne désignée, devait attacher du prix à la vie. Je l'indiquai avec le jeune Béat, frère de sa bien-aimée, pour conduire vos légions. Ils partirent accompagnés des conseils de Maria del Carmen, des vœux de Catalina, et entourés de baïonnettes ; la division qu'ils conduisaient erra loin du but où elle croyait marcher. Le général français vit qu'il était trahi ; les deux Castillans ne se justifièrent pas. Ils se mirent à genoux et tombèrent fusillés.

Le soleil s'était levé à notre gauche, au milieu d'un ciel sans nuages ; des vapeurs légères semblaient ne parsemer le firmament que pour prêter, par leurs brillants reflets, un éclat de plus et un cortége au réveil de l'astre roi. A le voir monter avec majesté au-dessus de l'horizon dans une immense couronne de feu et d'or, on eût dit un arbitre qui allait prononcer sur ces grands différends : il ne venait si paisible et si beau que pour éclairer le carnage.

Des tirailleurs descendirent dans l'étroite vallée qui séparait les deux camps, et engagèrent le combat. Les soldats prenaient plaisir à cette lutte meurtrière, et, certains de l'avenir, ils se bornaient à railler la retraite précipitée de leurs camarades, lorsque les chasseurs espagnols, adroits et lestes, avaient un moment l'avantage sur les chasseurs français.

Je distinguais tous les corps distribués devant nous sur les hauteurs. Celui d'Alonso se déployait sur la première ligne. Le général passa dans les rangs ; une femme, qu'un cheval blanc semblait fier de porter, agitait à côté du jeune chef son panache rouge ; et des cris de *vive le bien-aimé don Fernand ! vive l'indépendance nationale !* éclataient sur leur passage. Les enseignes aux couleurs d'Arragon et de Castille flottaient autour d'eux dans les airs. Ce général, cette héroïne étaient mon frère et Maria, ces soldats mes concitoyens, ces drapeaux ceux de ma patrie. Les cris qui retentissaient le long des collines opposées ne parlaient à mon âme que des sentiments dont elle avait été remplie, et des vœux que j'étais destiné à former jusqu'à ma dernière heure. Autour de moi tout était étranger ; les armes qui brillaient à mes côtés allaient se tourner contre tout ce qui avait des droits à ma sympathie, à ma tendresse. Des larmes remplirent mes yeux ; je me

demandai s'il était bien vrai que la cause de mon pays ne fût point là où je voyais ses enfants et ses couleurs.

Un coup de canon, parti auprès de moi, sembla me répondre. Le roc sur lequel s'était arrêté le cortége de mon frère fut ébranlé. Dans mon trouble, je m'élançai en avant pour traverser l'arène, et pour me réunir aux fils de la vieille terre de mes aïeux ; Matéa, que j'étais loin d'attendre dans un tel lieu, s'approcha de moi et me dit tout émue : « Ils ont pris le beau rôle ; le nôtre est moins brillant, mais plus utile. « Que cette pensée nous console et nous fortifie. » En ce moment, une batterie espagnole répondit à l'appel des batteries françaises ; le boulet passa au-dessus des troupes immobiles qui attendaient devant nous le signal de l'attaque, et, traçant un long sillon sur la terre, il vint, de bond en bond, expirer aux pieds de la comtesse épouvantée. Un général l'avait amenée, croyant pouvoir encore sans péril lui montrer le magnifique aspect de deux armées en bataille. Elle s'enfuit ; je l'accompagnai dans sa marche rapide. Mais, dès que je cessai de craindre pour elle, je revins au grand et douloureux spectacle qui m'attendait. Il me semblait que je réussirais à tempérer l'ardeur de la victoire : l'Empereur m'avait ordonné la veille de me tenir à la portée de ses ordres : ma présence pouvait devenir utile.

Le feu s'était étendu sur le front tout entier. Des flots de fumée commençaient à dérober aux yeux les corps qui faisaient entendre leurs décharges pressées. Le canon dominait ces bruits funestes ; les bataillons, échelonnés derrière la première ligne, écoutaient planer sur leur tête le boulet ennemi, et le suivaient des yeux jusque dans les rangs de la cavalerie, qui s'éloignait pour ne pas rester exposée à d'inutiles périls. Cavaliers et fantassins, tous murmuraient de ces longs préludes. Ils s'indignaient que l'ennemi ne fût pas livré à leurs bouillants courages. L'Empereur n'était pas épargné dans leur colère, et l'officier semblait ne point entendre les imprécations que ses soldats envoyaient au chef de l'empire. « Jeunes gens, disait Bertrand, de quoi avez-vous peur ? Le maître que nous avons ne laissera pas rouiller vos fusils. Il nous fait faire là une vilaine campagne ; les Espagnols ont raison mille fois pour une. Leurs cris de *vive la nation* me font mal. Vous autres, vous ne savez pas ce que cela veut dire ; vous n'avez pas fait les guerres de la liberté. » Un grenadier répondait au sergent : « Si ce boulet qui vient de raser mon bonnet à poil pouvait se planter sur les épaules de Napoléon le Grand à la place de sa tête chérie,

nous n'aurions pas moins un tondu pour général, et celui-là n'aurait peut-être pas un frère Joseph auquel il fallût conquérir des royaumes.» J'étais étonné, j'étais inquiet de ce langage. Je croyais que le feu de la révolte s'allumait dans les âmes. Tout à coup, la bouche qui s'était ouverte pour proférer des malédictions pousse le cri de *vive l'empereur*, qui, répété avec enthousiasme par l'armée entière, uni au bruit des tambours et des clairons, soutenu par les fanfares, domine le tonnerre des batailles. La joie éclatait dans le trépignement des soldats, le cliquetis des armes, l'agitation des casques et des drapeaux. Parmi ces cent mille hommes il n'en était pas un qui doutât de vaincre ou qui s'inquiétât de mourir.

Je cherchais pourquoi cette soudaine ivresse: sur la route venait de s'élever un nuage de poussière. On en vit sortir quatre-vingts lances avec leur fer étincelant et leur flamme blanche et rouge qui flottait dans les airs. Un homme courait en tête de ce cortége. Un chapeau militaire, d'une forme étroite et basse, que ne relevaient ni la plume blanche ni le galon doré, une redingote grise, qui semblait usée dans la poudre des camps, le distinguaient d'un état-major éclatant de broderies, de panaches, de cordons; c'était ce chapeau singulier, ce vêtement modeste, dont la vue avait exalté toutes les âmes. L'armée y trouvait de vieux témoins de sa gloire; elle les avait vus au pied des Pyramides, sous les murs de Mantoue, sur la terre des Jagellons. Celui qui les portait était le premier soldat de l'empire et le maître du monde.

L'Empereur avait arrêté court son cheval noir, dont le galop brûlait la terre; il dirigea sa lunette sur les positions de l'ennemi, me demanda si ce n'étaient pas les gardes wallonnes qui occupaient un point de la seconde ligne, donna un ordre, et, livrant tout à coup l'espace à son coursier qui, la bouche écumante, l'œil enflammé, la tête haute, semblait porter le dieu de la guerre, il partit brusquement, et parcourut comme l'éclair, suivi de son escorte haletante, le front de l'armée. Une même influence se fit sentir dans les lignes opposées; les Espagnols le reconnurent: ils reculèrent. Les Français inclinèrent les aigles sur son passage; l'acclamation militaire courut, aussi prompte que lui, d'une extrémité à l'autre, et tout s'ébranla pour achever une victoire que sa présence avait commencée.

Napoléon avait alors un inexprimable caractère de grandeur; le calme de sa figure antique contrastait étrangement avec l'ardeur guerrière de tout ce qui l'environnait. Sur ce théâtre de mort et

de gloire, les regards étaient étincelants, les visages animés; chaque soldat, chaque chef semblait respirer le feu des batailles; on voyait éclater de toutes parts cette exaltation qui soutient le courage en étourdissant l'humanité. Lui seul, avec cette imposante sérénité de ses traits, semblait se sentir au-dessus de toutes les chances des combats. Il n'avait pas une émotion à donner au péril ni au succès. Nulle sensation humaine ne paraissait approcher de son âme; on eût dit que, maître du ciel et de la terre, il avait fait avec la fortune un pacte que la mort elle-même devait respecter.

Le grand capitaine revint prendre place sur une éminence d'où il pouvait tout diriger et tout voir. Le signal d'une attaque générale fut donné, des cris de joie l'accueillirent, et l'armée, marchant au pas lent et mesuré du Champ de Mars, s'avança comme une muraille mouvante, comme un rempart d'hommes et d'acier, vers les positions ennemies. Elle gravissait, sans répondre au feu roulant des hauteurs; la mousqueterie et la mitraille castillanes ne réussissaient ni à presser la marche des assaillants, ni à émouvoir le calme de leur contenance, ni à rompre leurs lignes; seulement, de temps à autre, les soldats se serraient pour remplir la place du camarade qui venait de tomber.

Ma vie était suspendue tout entière durant ces manœuvres terribles. Les Espagnols cédèrent au choc avant de l'avoir reçu; Alonso parvint plusieurs fois à les ramener au combat, ils furent toujours dispersés: l'exemple de leur brave général et la voix de Maria ne servaient à les rallier un moment que pour qu'on les vît fuir encore. Le champ de bataille s'agrandissait ainsi devant la valeur française; nous avancions au milieu des cadavres; l'homme foulait aux pieds, d'un air indifférent, l'ennemi, le frère d'armes, qui palpitait encore. Le cheval seul, les naseaux ouverts et l'œil humide, penchait la tête d'un air de compassion sur la poussière sanglante, évitant de toucher du pied les guerriers blessés ou morts, se cabrant d'horreur à l'aspect des chevaux sans vie.

Dans chacun des infortunés que je voyais étendus autour de moi, mon cœur reconnaissait un concitoyen et craignait de retrouver un frère. Longtemps j'aperçus les efforts d'Alonso, qui donnait des ordres en général et combattait en soldat. Longtemps mes yeux suivirent à ses côtés la marquise voilée dont la main montrait en vain le ciel à ses escadrons pour ranimer leur courage. Je ne vous

dirai pas combien je tremblais pour elle . . . peu après je tremblai davantage : on ne la voyait plus.

Un cheval caparaçonné d'or partit des rangs espagnols et vint expirer dans les nôtres : il était blanc : sa couleur et la richesse de ses harnois me frappèrent ; des chiffres ornaient les coins de la peau de tigre qui flottait sur ses flancs déchirés : c'était le chiffre de Maria.

A cette vue je m'arrêtai, m'assis sur un banc que m'offrait le hasard, et pleurai : elle était encore ma sœur.

C'était sur la croupe du mont de la Bruxula. Une opinion populaire le signale comme le point le plus élevé de la péninsule. C'est là que les eaux, partagées entre le Duéro et l'Èbre, vont chercher la Méditerranée ou se perdre dans l'Océan. Là, une petite colonne qu'un banc de pierre entoure, porte le nom de boussole, et domine la longue chaîne des montagnes d'Oua, le lit de l'Arlanzon, les plaines qu'il arrose, Burgos et sa citadelle escarpée, et les clochers de sa cathédrale antique. Devant moi fuyaient en combattant les restes mutilés de l'armée espagnole. J'accompagnai ces débris des yeux et du cœur ; mon âme était navrée de désespoir. Oh ! qu'est-il besoin de supplices afin de châtier les infortunés qui ont tourné leurs armes contre leurs concitoyens ! on ne sait donc pas ce qu'il en coûte pour être aux prises avec les enseignes, avec le nom seul de la patrie.

L'Empereur, entouré de maréchaux et d'officiers d'ordonnance, mit pied à terre auprès du banc sur lequel j'étais placé. L'escorte s'était arrêtée à cent pas de nous. Les aides-de-camp attendaient à cheval qu'un signe disposât d'eux. Les généraux s'entretenaient à l'écart. Le prince, les mains derrière le dos, l'œil sur le champ de bataille, envoyait de temps en temps des ordres, et discutait froidement avec moi sur l'élévation extraordinaire du sol des Castilles, la direction de nos montagnes, la structure de cette charpente que la nature semble avoir posée à l'avant-garde de l'Europe, comme une limite fatale que les mers, dans leurs révolutions, ne doivent pas franchir. L'Empereur, en observant les progrès de ses légions, puisait souvent des poignées de tabac parfumé dans un gousset de cuir, et sa main, dont le grand homme se complaisait à étaler les formes délicates et la blancheur singulière, jetait au vent ce qu'il n'avait pu respirer de sa poudre favorite. Il sourit d'entendre Bertrand, qui défilait près de lui avec la vieille garde, dire aux grenadiers,

en imitant le geste du général : « Tout va bien : le Tondu a prisé trois fois de suite. »

En ce moment, Napoléon vit que tout se dispersait devant un dernier effort. Le marquis de Belvédère venait de succomber sous les coups d'un de vos illustres capitaines. L'Empereur dit tout haut : « à cheval. » Il s'éloigna en même temps au galop, et tout ce qui composait son état-major, interrompant la phrase commencée, s'élança sur ses traces, inquiet de n'avoir pas une obéissance aussi rapide que la parole du commandement.

IV.

VOYAGES.

VOYAGE DE TRIPOLIZZA A MISITRA,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

Nous continuâmes notre route entre le nord et le couchant. Après avoir marché pendant trois heures par des terrains à demi cultivés, nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée de la Laconie. Le lit desséché d'un torrent nous servait de chemin ; nous circulions avec lui dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout que des sommets pelés et des flancs couverts d'une espèce de chêne vert nain, à feuilles de houx. Au bord de ce torrent desséché, et au centre à peu près de ces monticules, nous rencontrâmes un kan ombragé de deux platanes, et rafraîchi par une petite fontaine. Nous laissâmes reposer nos montures : il y avait dix heures que nous étions à cheval. Nous ne trouvâmes pour toute nourriture que du lait de chèvre et quelques amandes. Nous repartîmes avant le coucher du soleil, et nous nous arrêtâmes à onze heures du soir dans une gorge de vallée, au bord d'un autre torrent qui conservait un peu d'eau.

Le chemin que nous suivions ne traversait aucun lieu célèbre ; il avait servi tout au plus à la marche des troupes de Sparte, lorsqu'elles allaient combattre celles de Tégée dans les premières guerres de Lacédémone. On ne trouvait sur cette route qu'un temple de Jupiter-Scotitas vers le passage de Hermès : toutes ces montagnes ensemble devaient former différentes branches du Parnon, du Cronius et de l'Olympe.

Le 16, à la pointe du jour, nous bridâmes nos chevaux : le janissaire fit sa prière, se lava les coudes, la barbe et les mains, se tourna vers l'orient comme pour appeler la lumière, et nous

partîmes. En avançant vers la Laconie, les montagnes commençaient à s'élever et à se couvrir de quelques bouquets de bois ; les vallées étaient étroites et brisées ; quelques-unes me rappelèrent, mais sur une moindre échelle, le site de la grande Chartreuse, et son magnifique revêtement de forêts. A midi nous découvrîmes un kan aussi pauvre que celui de la veille, quoiqu'il fût décoré du pavillon ottoman. Dans un espace de vingt-deux lieues, c'étaient les deux seules habitations que nous eussions rencontrées : la fatigue et la faim nous obligèrent de rester dans ce sale gîte plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Le maître du lieu, vieux Turc, à la mine rebarbative, était assis dans un grenier qui régnait au-dessus des étables du kan ; les chèvres montaient jusqu'à lui, et l'environnaient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier, pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens ; il cria d'une voix terrible : et un pauvre enfant grec tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis dans un vase dégoûtant par sa malpropreté ; encore fus-je obligé de sortir pour le boire à mon aise, car les chèvres et leurs chevreaux m'assiégeaient pour m'arracher un morceau de biscuit que je tenais à la main. J'avais mangé l'ours et le chien sacré avec les sauvages ; je partageai depuis le repas des Bédouins ; mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier kan de la Laconie. C'était pourtant à peu près dans les mêmes lieux que paissaient les troupeaux de Ménélas, et qu'il offrait un festin à Télémaque : « On s'empressait dans le palais du roi, « les serviteurs amenaient les victimes ; ils apportaient aussi un vin « généreux, tandis que leurs femmes, le front orné de bandelettes « pures, préparaient le repas. »

Nous quittâmes le kan vers trois heures après midi ; à cinq heures nous parvînmes à un groupe de montagnes, d'où nous découvrîmes en face de nous le Taygète que j'avais déjà vu du côté opposé, Misitra bâtie à ses pieds, et la vallée de la Laconie.

Nous y descendîmes par une espèce d'escalier taillé dans le roc comme celui du mont Borée ; nous aperçûmes un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers rose en pleine fleur. Ce fleuve, que je passais ainsi sans le connaître, était l'Eurotas. Une vallée tortueuse s'ouvrit devant nous ; elle circulait autour de plusieurs monticules de figure à peu

près semblable, et qui avaient l'air de monts artificiels ou de tumulus. Nous nous engageâmes dans ces détours, et nous arrivâmes à Misitra, comme le jour tombait.

M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé Ibraïm-Bey. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers; elle était remplie de Musulmans qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux; je suspendis comme eux mes armes au mur au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait une physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il l'aurait voulu : il avait un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétait-il en italien; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa*; et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté, que j'aurais été chercher à Sparte; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils en leur donnant le bouclier : ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶν, *avec ou dessus*.

Ibraïm me quitta après quelques instants, pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café; mais comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point le pilau : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presqu'à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs; il en offrait sous main au janissaire, qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre, avec une grille en roseaux, s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étaient dans l'ombre ou à la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un

autre, sur les vicissitudes des destinées humaines : Que de lieux avaient vu mon sommeil paisible ou troublé ! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie !

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paraissait, de grande considération, me tira de ces réflexions, pour me prouver, d'une manière encore plus sensible, que j'étais loin de mon pays. Il était couché à mes pieds sur le divan : il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait; il attendait le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban ; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les ranimer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches, et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelque temps après portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée, on l'avait saigné (et c'était là le mal) ; sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un Santon : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander si je connaissais quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée ; je conseillai l'usage de cette plante, comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un certain médecin du voisinage, appelé Chiron, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc que je reconnus pour un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété : elle est touchante et respectable même dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide pour visiter d'abord Amyclée, et ensuite les ruines de Sparte où je

croyais être: tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étais toujours couché sur le divan: on mit devant moi une table extrêmement basse; un esclave me donna à laver; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz; je mangeai avec mes doigts. Après le poulet on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre, ensuite des figues, des olives, du raisin, et du fromage, auquel, selon Guilet, Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin par courtoisie: après le café on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas, le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph: il voulut savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire: il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages, en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem: «Hadgi! Hadgi[1]!» s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle, entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm, qui, en m'apprenant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les sauvages du Nouveau-Monde indifférents à mes mœurs étrangères, mais sérieusement attachés, comme les Turcs, à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui peignent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion, et cette sympathie d'yeux m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

[1]) Pèlerin: Pèlerin.

TABLEAU DE JÉRUSALEM,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

MAINTENANT que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des Rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

« Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant « si solitaire et si désolée? La maîtresse des nations est devenue « comme veuve: la reine des provinces a été assujettie au tribut.»

« Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne « qui vienne à ses solennités: toutes ses portes sont détruites; ses « prêtres ne font que gémir; ses vierges sont toutes défigurées de « douleur; et elle est plongée dans l'amertume. »

« O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez « s'il y a une douleur comme la mienne! »

« Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion: « il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout « ne fût renversé: le boulevard est tombé d'une manière déplo- « rable, et le mur a été détruit de même. »

« Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a rompu et « brisé les barres; il a banni son roi et ses princes parmi les « nations: il n'y a plus de loi; et ses prophètes n'ont point reçu « des visions prophétiques du Seigneur. »

« Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes: le « trouble a saisi mes entrailles: mon coeur s'est répandu en terre « en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les « petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber « morts dans la place de la ville. »

« A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? A qui dirai-je « que vous ressemblez? »

« Tous ceux qui passaient par le chemin ont frappé des mains « en vous voyant; ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant

« la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, « qui était la joie de toute la terre ? »

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descent du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au-dehors une partie de la montagne de Sion ; qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près ; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrain presque abandonné où s'élevait le château Antonia, et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine ; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide on entend par

intervalles le galop de la cavale du désert: c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin [1], ou qui va piller le Fellah [2].

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines: ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut remarquer, avec Bossuet, «que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que «des mains armées de javelots.»

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté,* jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple; voyez ce petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre, il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête: il la donne. Il a au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer secrètement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager; rien ne peut

[1]) Arabe nomade. — [2]) Arabe cultivateur.

l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la Parole de Dieu, on est surpris sans doute: mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem, au pied du Calvaire: la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles!

LA VALLÉE DE CAMPAN,

PAR RAMOND.

RAMOND de Carbonnières (L. F. E.) né à Strasbourg en 1755, mort à Paris n 1827, distingué comme naturaliste, comme voyageur et comme écrivain, se it de bonne heure une réputation par sa traduction des *Lettres de Coxe sur la uisse*, qu'il enrichit de notes au moins aussi intéressantes que le texte. Après voir parcouru les Alpes de la Suisse, il visita plusieurs fois les Pyrénées, et pulia, en 1789, des *Observations* sur ces montagnes, d'où nous tirons le morceau uivant. Législateur pendant la révolution, administrateur sous l'empire, il éveloppa constamment un caractère honorable. L'Académie des Sciences le ompta parmi ses membres. Ramond excelle à décrire les sites qu'il a visités, et particulièrement à rendre compte de ces impressions intimes qu'on éprouve en présence d'une nature sublime et sauvage, et qu'il est si difficile de fixer par des paroles[1]. Son style, brillant et correct, n'est pas toujours exempt de

[1]) Nous en donnerons une preuve à la fin de ce morceau.

une
on qui

cette teinte déclamatoire et de cette prétention philosophique qu'on reproche à bon droit à plusieurs des écrivains du siècle dernier.

Les deux côtés du Tourmalet sont bien différemment partagés. Il sépare les extrêmes de la fertilité des monts et de la perfectibilité de la vie pastorale. La vallée de Bastan, ravagée par un torrent furieux, exposée à l'éboulement des pentes escarpées entre lesquelles elle est resserrée, dévastée par les avalanches, aride et sans arbres, n'a qu'un bétail souffrant et des pâtres grossiers; la vallée de Campan, dès le Tourmalet, arrosée par des eaux plus calmes, environnée de montagnes accessibles, a des pentes plus douces, des surfaces plus herbeuses, d'heureux troupeaux et d'heureux bergers.

Dans la vallée de Barèges, comme dans les vallées les plus élevées et les plus sauvages des Pyrénées, j'ai retrouvé, à peu de différences près, l'économie pastorale des hautes Alpes. Cette similitude générale embrasse même de si petits détails, que l'on croirait que le berger de l'une de ces contrées a été le disciple du berger de l'autre, si l'on oubliait que l'homme de toute la terre est le même homme, et que les mêmes situations lui suggèrent les mêmes moyens.

Partout où les monts, s'élevant au-dessus des hauteurs communes, présentent des vallées longtemps couvertes de neige, à peu de distance des vallées habitables, les bergers ont leur maison d'hiver dans ces dernières, et placent leur maison d'été dans les vallées supérieures, où la nature du terrain, sa pente, le voisinage et la direction des eaux leur ont permis de former des prairies de quelque étendue. Ils passent la belle saison dans celle-ci; ils y attirent les eaux avec précaution, et les conduisent avec dextérité, au moyen de petits canaux qui sillonnent en tous sens la prairie. Le même filet d'eau abreuve les possessions contiguës, placées les unes au-dessous des autres. Une ardoise posée de champ [1] est la simple écluse qui coupe son cours où l'on veut, et le renvoie dans les canaux voisins, où les mêmes moyens le dirigent de prairie en prairie, jusqu'au plus bas de la pente qu'il doit fertiliser.

Pendant que ces soins ou ceux de la fenaison occupent la famille, les troupeaux vont chercher leur pâture dans les montagnes les plus élevées, de l'irrigation desquelles les nuages seuls peuvent

[1] Posée sur la face la moins large.

faire les frais. Un seul homme les suit, et se fait une hutte de quelques pierres entassées, si quelque roc creusé par la nature ne lui offre pas un asile.

Quand les foins sont enfermés dans la maison d'été, et quand l'automne y ramène le bétail, la famille descend au village, et le berger se réfugie avec son troupeau dans la maison abandonnée, où il vit seul, au milieu des neiges de l'hiver, pendant que le troupeau consomme la provision qui lui a été préparée. C'est alors que la patience et le courage de ce solitaire sont exercés. Qu'il est à plaindre, quand un hiver plus rigoureux que de coutume, quand une extraordinaire abondance de neiges, quand des vents plus impétueux, et des lavanges plus fréquentes, le confinent et l'assiégent dans sa retraite! que d'accidents surviennent, contre lesquels il est seul à se défendre; que d'accidents il redoute, dont il ne peut confier la crainte à personne! qu'on se le représente, cette année même où je parcourais ces montagnes, année désastreuse où le 9 mai vit encore les pâturages inférieurs se couvrir de neige, où les troupeaux enfermés étaient réduits à la disette, où le malheureux berger pleurait sur leurs besoins, et les voyait périr!

Et tant de travaux n'apportent au berger de ces hautes vallées que le plus étroit nécessaire. Il n'a pas, comme celui des Alpes, un bétail vigoureux, et des vaches fécondes. Soit que l'herbe de ces pâturages ait moins de vertu, soit que, plus pauvre et forcé de partager avec les rejetons de son troupeau le lait déjà peu abondant des mères, il épuise ses nourrissons, condamnés dès leur enfance à la disette, j'ai vu, dans toutes les montagnes que j'ai parcourues, leur habitant réduit à consommer tout le lait de son bétail; les vaches les meilleures n'en produire que huit *tasses* ou quatre septiers, quand la plus mauvaise en rend dans les Alpes le sextuple; les troupeaux faibles et timides en comparaison de ceux de la Suisse; peu de fromage, peu de beurre; et en un mot, nul produit réel des peines du pasteur, que de jeunes bêtes de peu de prix, dont la vente lui fournit à peine le moyen de subvenir aux charges publiques.

Le berger de ces contrées, au reste, n'est pas, comme son troupeau, sans vigueur et sans courage. Le droit de se garder lui-même, droit que l'État a dû lui laisser, le pénètre encore de l'idée de sa propre importance. Il est armé; il défend ses limites, en défendant ses pâturages; il est par conséquent dans le cas d'une adhésion active et directe aux lois qui le gouvernent, adhésion qui

lui semble un choix, et dont le sentiment équivaut à celui de la liberté.

La vallée de Barèges, n'ayant nulle communication propre avec l'Espagne, est unie avec celle de Gavarnie pour la défense du passage ouvert dans celle-ci. J'ai connu des bergers qui avaient fait, dans leur jeunesse, la guerre des limites; j'en ai connu qui ont fait, plus récemment, la guerre particulière de vallée à vallée, pour les droits de pâturage, et qui m'ont indiqué leurs campements, leurs postes, leurs champs de bataille, là où l'on croirait qu'il n'y a que des aigles qui puissent se battre.

En décrivant ainsi les hautes vallées des Pyrénées, et la vie de leurs pasteurs, je n'ai rien dit qui concerne la vallée de Campan. Là, c'est une autre nature et d'autres bergers.

Deux vallons, dont le premier descend du Tourmalet, et l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, se perdent, au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons y apporte le tribut de son torrent: et l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines de la Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne et de celles qu'il va parcourir, semble lutter par ses longs circuits contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître; cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être; ces maisons si jolies et si propres, chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres; les méandres de l'Adour, plus vif qu'impétueux, impatient de ses rives[1], mais en respectant la verdure; les molles inflexions du sol, ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger; la gaîté des troupeaux et la richesse du berger; ces bourgs opulents, formés comme fortuitement là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité; Bagnères[2], séjour délicieux, placé entre les champs du Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre; ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable et de plus illustre; ces roches, trop verticales peut-être,

[1]) Qui semble souffrir avec impatience que ses rives le contiennent. — [2]) Célèbre par ses bains.

dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées; ce Pic du Midi suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès.... Menaçants boulevards qui me font trembler pour l'Élysée qu'ils renferment.

Mais, remontant aux causes de la fertilité de la vallée de Campan, c'est à la crête du Tourmalet, c'est entre les rochers hérissés de la vallée de Bastan et les rochers émoussés de l'Escalette, que je transporterai l'observateur. D'un côté, je lui montrerai le Gave roulant les débris des monts; de l'autre l'Adour respectant un brin d'herbe. Nous suivrons son cours vif, mais bienfaisant. Nous verrons ses bords dessinés par le gazon, et les rochers qui le divisent couverts de mousse. Nous le verrons à Tramesaigues tomber en une superbe cascade, entre des rochers tout couronnés de fleurs. Bientôt les sapins accompagneront, en touffes vigoureuses et pittoresques, ses sauts hardis mais innocents. La végétation s'approche de lui avec confiance; car il a depuis longtemps oublié ses anciennes fureurs; les montagnes se sont écroulées; il en a nivelé les débris; les pentes se sont adoucies; tout favorise sa tendance; rien ne l'irrite: et pour quiconque n'a point encore observé de torrent ainsi en paix avec la nature qui l'environne, le tumulte apparent de ses eaux forme un contraste étrange avec le repos de ses rivages.

C'est à l'adoucissement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Elle fut d'abord un profond ravin, creusé, entre les racines du Pic du Midi et les rochers calcaires qui s'y appuyaient, par ces torrents anciens dont l'impétuosité était proportionnée à la roideur des pentes primitives, et dont la fureur était irritée par l'aspérité des formes qu'avait ébauchées le vieux océan: mais les débris des sommets qui la dominaient sont venus rehausser le fond de ces précipices; les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient; les éboulements se sont étendus; le repos a succédé à de longues convulsions; et la végétation a couvert ces amas de ruines, désormais propres à la recevoir.

La vallée de Campan est donc une apparition anticipée du monde futur. Elle présente cet état de calme si bien annoncé et si bien décrit par un physicien philosophe, digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles seront toutes les vallées des Pyrénées et des Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes, quand les forces qui tendent à produire seront en équilibre avec celles qui tendent à détruire; quand les sommets

auront cessé de descendre vers les bases, et les bases de s'élever vers les sommets; quand les pentes auront ce degré d'inclinaison où il n'y a plus d'éboulement possible; quand l'active végétation, si prompte à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un moment de repos, si souvent repoussée du flanc des montagnes par les dernières agitations de ces géants expirants, s'asseoira en paix sur leurs cadavres.

Mais si la vallée de Campan n'en était pas encore à cet état de calme permanent! Si des révolutions la menaçaient encore! que de hauteurs je vois autour d'elle, qui ont à rabaisser leur orgueil au niveau de ses collines! Là, c'est le pic d'Espade, suspendu sur les sources de sa rivière; ici le marbre caverneux que renferment ses grottes; plus loin, mais plus haut, ce Pic du Midi, qui n'en est pas encore assez loin au gré de mes craintes [1], puisque entre lui et ces heureux vallons, je ne vois que des pentes prêtes à y rouler ses ruines.... Les changements de forme sont lents aujourd'hui, mais s'ils devenaient subits.... quel bouleversement et que de débris!

Alors, et pour longtemps, plus de prés et plus de bergers; plus de ces cabanes si élégantes et si paisibles. Des rocs amoncelés, des eaux furieuses, quelques gazons isolés, broutés par la brebis et la chèvre; voilà ce que notre postérité verrait dans la vallée de Campan: et le souvenir de cette seconde Arcadie, devenue le domaine de la fiction, revêtirait peut-être les couleurs fantastiques de la première.

La nuit tombait, et les étoiles perçaient successivement et par ordre de grandeur le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots pour aller respirer encore l'air de la vallée et son parfum délicieux. Je remontais lentement le chemin que j'avais descendu, et je cherchais à me rendre compte de la part que mon âme avait dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais. Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des sensations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleurs fut témoin; mais je sentais vivement qu'il ébranlait des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitait d'un profond sommeil des réminiscences liées à de beaux jours; je trouvais entre mon cœur et ma pensée un voile qu'il m'aurait été doux peut-être..... triste peut-être.... de soulever; je me plaisais dans cette rêverie vague et

---

[1]) Pas aussi loin que mes craintes me portent à le désirer.

voisine de la tristesse qu'excitent les images du passé; j'étendais sur la nature l'illusion qu'elle avait fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les temps et les faits dont elle suscitait la mémoire; je cessais d'être isolé dans ces sauvages lieux; une secrète et indéfinissable intelligence s'établissait entre eux et moi; et, seul sur les bords du torrent de Gedro, seul, mais sous ce ciel qui voit s'écouler tous les âges et qui enserre tous les climats, je me livrais avec attendrissement à cette sécurité si douce, à ce profond sentiment de co-existence qu'inspirent les champs de la patrie .... Invisible main, qui répands quelques doux moments dans la vie comme des fleurs dans un désert, sois bénie pour ces heures passagères où l'inquiet esprit se repose, où le cœur s'entend avec la nature, et jouit; car jouir est à nous, êtres frêles et sensibles que nous sommes; et connaître est à Celui qui, en livrant la terre à nos partages et l'univers à nos disputes, étendit entre la création et nous, entre nous et nous-mêmes, la sainte obscurité qui le couvre.

V.

DESCRIPTIONS.

LE FRAISIER OU LE MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

PAR BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

Je formais, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, et de plusieurs modernes célèbres. Ce champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entièrement parcouru. D'ailleurs la nature y invite les hommes de tous les temps; et si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins quelques moissons aux ignorants, surtout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ses divins ouvrages. J'étais encore porté à ce noble dessein par le désir de bien mériter des hommes, et principalement de Louis XVI, mon bienfaiteur, qui, à l'exemple de Titus et de Marc-Aurèle, ne s'occupe que de leur félicité. C'est dans la nature que nous en devons trouver les lois, puisque ce n'est qu'en nous écartant de ses lois que nous rencontrons les maux. Étudier la nature, c'est donc servir son prince et le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raison, et quoique mes moyens aient été bien faibles, je peux dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recueillir quelque observation agréable. Je me proposais de commencer mon ouvrage quand je cesserais d'observer, et que j'aurais rassemblé tous les matériaux de l'histoire de la nature; mais il m'en a pris comme à cet enfant qui avait creusé un trou dans le sable avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer.

La nature est infiniment étendue, et je suis un homme très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite

plante, est bien au-dessus de mes forces. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier qui était venu par un hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint, à la fin, en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes. Quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule

épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons, enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur ; car dans ce cas ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance ; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup-d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petitesse d'un grain de millet, les uns 10, les autres 30, et quelques-uns jusqu'à 45 mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la patience et la sagacité d'un observateur, pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui les rapporte dans la Théologie des Insectes de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent dans l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande

surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'y ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre, se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps [1]. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche de la nature, les principes de la science s'évanouissent.

PREMIÈRES MIGRATIONS DU GENRE HUMAIN.

J'aime à me représenter ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal. Le soleil les invitait à s'avancer jusqu'aux extrémités du Nord avec le printemps qui le devance, et en revenir avec l'automne qui le suit. Son cours annuel dans les cieux semble réglé sur les pas de l'homme sur la terre. Pendant que cet astre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un

[1]) L'auteur paraît oublier que leur sphère est bornée comme la nôtre.

voyageur parti de la zone torride à pied, peut arriver sur la mer Glaciale, et revenir ensuite dans la zone tempérée, lorsque le soleil retourne sur ses pas, en faisant tout au plus 4 à 5 lieues par jour, sans éprouver dans sa route ni les chaleurs de l'été, ni les frimas de l'hiver. C'est en se réglant sur le cours annuel du soleil que voyagent encore quelques hordes tartares. Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place, et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme! Je suppose qu'ils partirent de l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au nord. Ils traversèrent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de neige, qui entourent, comme un rempart, l'heureuse contrée de Cachemire, et qui la séparent du royaume brûlant de Lahor. Elles se présentèrent à eux comme d'immenses amphithéâtres de verdure, qui portaient, du côté du midi, tous les végétaux de l'Inde, et du côté du nord tous ceux de l'Europe. Ils descendirent dans le vaste bassin qu'elles renferment, et ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devaient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie et les pêchers de la Perse, bordaient de leurs rameaux fleuris les lacs et les ruisseaux d'eau vive qui l'arrosent. En sortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrèrent bientôt dans les forêts de l'Europe, et se reposèrent sous les feuillages des grands hêtres et des ormes touffus, qui n'avaient ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait encore chantés. Ils traversèrent les vastes prairies qu'arrose l'Irtis, semblables à des mers de verdure, et diversifiées çà et là de longs tapis de lis jaunes, de lisières de ginseng, et de touffes de rhubarbe aux larges feuillages; en suivant ses bords, ils s'enfoncèrent dans les forêts du Nord, sous les majestueux rameaux des sapins, et sous les ombrages mobiles des bouleaux. Que de riantes vallées s'ouvrirent à eux le long des fleuves, et les invitèrent à s'écarter de leur route, en leur promettant encore de plus doux objets! Que de coteaux émaillés de fleurs inconnues, et couronnés d'arbres antiques et vénérables, les engagèrent à ne pas aller plus loin! Parvenus sur les bords de la mer Glaciale, un nouvel ordre de choses s'offrit à eux. Il n'y avait plus de nuit; le soleil tournait autour de l'horizon, et des brumes éparses dans les airs répétaient, sur différents plans, sa lumière en arcs-en-ciel de pourpre, et en éblouissantes parhélies. Mais si la magnificence était redoublée dans les cieux, la désolation était sur la terre. L'Océan était hérissé de glaces flottantes, qui apparaissaient à l'horizon comme des tours et comme des cités en ruines; et on n

appelée Wœsterland ou pays d'eau, découverte par le hollandais Schouten. D'autres, le matin, leur apparaissaient au sein des flots azurés, toutes brillantes de la lumière du soleil, comme celle du même archipel, qui s'appelle l'Aurore. D'autres s'annonçaient au milieu de la nuit, par les feux d'un volcan, comme un phare au sein des eaux, ou par les émanations odorantes de leurs parfums. Il n'y en avait point dont les bois, les collines et les pelouses ne nourrissent quelque animal familier et doux par sa nature, mais qui ne devient sauvage que par l'expérience cruelle qu'il acquiert des hommes. Ils virent voler autour d'eux, en débarquant sur leurs grèves, des oiseaux de paradis aux plumes de soie, des pigeons blans, des cacatoës tout blancs, des lauris tout rouges. Chaque île nouvelle leur offrait de nouveaux présents : des crabes, des poissons, des coquillages, des huîtres à perles, des écrevisses, des tortues, de l'ambre gris ; mais les plus agréables étaient sans doute les végétaux. Sumatra leur montra, sur ses rivages, les poivriers ; Banda la muscade ; Amboine le girofle ; Céram le palmier sagou ; Florès le benjouin et le sandal ; la Nouvelle-Guinée des bocages de cocotiers ; Taïti le fruit à pain. Chaque île s'élevait au milieu de la mer, comme un vase qui supportait un petit végétal précieux. Lorsqu'ils découvraient un arbre chargé de fruits inconnus, ils en cueillaient des rameaux, et allaient au-devant de leurs compagnons, en jetant des cris de joie, et leur montrant ce nouveau bienfait de la nature. C'est de ces premiers voyages et de ces anciennes coutumes, que se répandit chez tous les peuples l'usage de consulter le vol des oiseaux, avant de se mettre en route, et d'aller au-devant des étrangers un rameau d'arbre à la main, en signe de paix et de réjouissance, à la vue d'un présent du ciel. Ces coutumes existent encore chez les insulaires de la mer du Sud, et chez les peuples libres de l'Amérique. Mais ce ne furent pas les seuls arbres fruitiers qui fixèrent l'attention des premiers hommes. Si quelque acte héroïque ou quelque perte irréparable avait excité leur admiration ou leurs regrets, l'arbre voisin en fut ennobli. Ils le préférèrent, avec ces fruits de la vertu ou de l'amour, à ceux qui portaient des aliments ou des parfums. Ainsi dans les îles de la Grèce et de l'Italie, le laurier devint le symbole des triomphes, et le cyprès celui d'une douleur éternelle. Le chêne donna d'illustres couronnes aux citoyens, et de simples graminées décorèrent le front de ceux qui avaient sauvé la patrie. O Romains ! peuple digne de l'empire du monde, pour avoir ouvert à tous vos sujets la carrière du bonheur public, et pour avoir choisi dans l'herbe la plus commune les marques de la gloire la plus

éclatante, afin qu'on pût trouver par toute la terre de quoi couronner la vertu. Ce fut par de semblables attraits que, d'îles en îles, les peuples de l'Asie parvinrent dans le Nouveau-Monde, où ils abordèrent sur les côtes du Pérou. Ils y portèrent le nom d'enfants de ce soleil qu'ils cherchaient. Cette brillante chimère les conduisit jusqu'au travers de l'Amérique. Elle ne se dissipa que sur les bords de l'océan Atlantique; mais elle se répandit dans tout le continent, où la plupart des chefs des nations portent encore le titre d'enfants du soleil.

Le genre humain, au milieu de tant de biens, est resté misérable. Il n'y a point de genres d'animaux qui ne vivent dans l'abondance et la liberté, la plupart sans travail, tous en paix avec leur espèce, tous s'unissant à leur choix, et jouissant du bonheur de revivre dans leurs familles; et plus de la moitié des hommes est forcée au célibat. L'autre moitié maudit les noeuds qui l'ont assortie. La plupart redoutent une postérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir. La plupart, pour subsister, sont asservis à de pénibles travaux, et réduits à être les esclaves de leurs semblables. Des peuples entiers sont exposés à la famine: d'autres, sans territoire, sont entassés les uns sur les autres, tandis que la plus grande partie du globe est déserte. Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées; mais il n'y en a point de connue des Européens, qui n'ait été souillée du sang des hommes. Les solitudes mêmes de la mer engloutissent dans leurs abîmes des vaisseaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes en apparence si florissantes par leurs arts et leurs monuments, l'orgueil et la ruse, la superstition et l'impiété, la violence et la perfidie sont sans cesse aux prises, et remplissent de chagrins leurs malheureux habitants. Plus la société y est policée, plus les maux y sont multipliés et cruels. Les hommes n'y seraient-ils donc industrieux que parce qu'ils y sont misérables? Comment l'empire de la terre a-t-il été donné au seul animal qui n'avait pas l'empire de ses passions? Comment l'homme faible et passager a-t-il à la fois des passions féroces et généreuses, viles et immortelles? Comment, étant né sans instinct, a-t-il pu acquérir tant de connaissances? Il a imité tous les arts de la nature, excepté celui d'être heureux. Toutes les traditions du genre humain ont conservé l'origine de ces étranges contradictions; mais la religion seule nous en explique la cause. Elle nous apprend que l'homme est d'un autre ordre que les animaux; que sa raison égarée a offensé l'auteur de l'univers; que par une juste punition, il a été abandonné à ses propres lumières;

qu'il ne peut former sa raison qu'en étudiant la raison universelle dans les ouvrages de la nature, et dans les espérances que donne la vertu : que ce n'est que par ces moyens, qu'il peut s'élever au-dessus des animaux, au-dessous desquels il est tombé, et revenir pas à pas dans les sentiers de la montagne céleste d'où il a été précipité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! heureux celui qui ne connaît rien au-delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son coeur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs. Le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule, et les feuillages des chênes les couronnes du Capitole.

Le morceau qu'on vient de lire ne peut passer pour un renseignement historique ; c'est une hypothèse, entre plusieurs autres plus ou moins probables, sur la population successive des différentes parties du globe. L'auteur tend à montrer la nature elle-même pourvoyant à ce résultat, et, en particulier, le soleil servant de guide à ces premières colonies. Ce que cette espèce de fiction laisse de réel entre nos mains, la morale pour ainsi dire de cette fable, c'est que Dieu dispose de la volonté des hommes, la plie à ses desseins, et la soumet à la nature, qui, à son tour, leur sera soumise.

L'auteur est moins heureux et moins vrai lorsque, après avoir proclamé l'égarement de la raison humaine et la déchéance qui en a été le châtiment, il demande à cette raison égarée de se retrouver elle-même et de lever ainsi l'antique anathème. Il la renvoie, dans ce but, à l'étude des lois de la nature, oubliant que l'instrument de cette étude a été faussé par l'orgueil, qu'avant tout cet orgueil doit être extirpé, et que la nature n'y peut rien. Il oublie encore que la nature, c'est-à-dire, à la fois, le monde visible, la vie humaine et la société, à mesure qu'on les étudie davantage et qu'on les envisage par plus de côtés, jettent l'esprit sérieux dans une plus grande perplexité, et que leurs oracles équivoques appellent le secours d'un oracle également clair et infaillible, qui, levant le scandale de tant de contradictions, fasse pénétrer la paix dans le cœur et dans l'intelligence. Tout maître sérieux et éclairé rendra ses élèves attentifs au peu de solidité de l'idée que nous venons de

critiquer: on peut le faire avec toute la simplicité de pensée et la familiarité d'expression que réclame l'âge des lecteurs de ce volume.

MIGRATIONS DES OISEAUX.[1]

(Extrait du Génie du Christianisme, par M. de Chateaubriand.)

Entre les instincts divers répandus dans la nature, un surtout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de quadrupèdes, des plantes même, lui sont soumises.

On connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les oiseaux :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive; tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

Tandis qu'une partie de la création publie aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais: cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs mélancoliques comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes.

[1]) Voir le même sujet, traité sous un autre point de vue, par Lacépède, *Discours sur les voyages des Oiseaux.* (Oeuvres, édition de 1826, tome I^er^, page 373—376.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque château gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants des retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un cri sauvage ; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte d'un pauvre Pélage aux fossés d'un château voisin. Elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées ; elle va chercher le tronc de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *ruelles d'or* et les *pieds d'alouette*, dont le vent y porta les graines. Une racine minée par les eaux offre un asile à la voyageuse ; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie. Mais la plupart

nous quittent après un séjour de quelques mois ; ils s'attachent aux vents et aux tempêtes, qui ternissent l'éclat des flots et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimats : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être aperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux, qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs ; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi les oiseaux du nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Nous en avons rencontré nous-même des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride.

Nous vîmes un jour, aux Açores, une compagnie de petites sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux, comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paraissaient éclatants de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup le plus riche feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de la république; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île de Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée le Colombier, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des oeufs au printemps. La multitude des oiseaux rassemblée au Colombier était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers.

Une parfaite intelligence régnait dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses, qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottants (flottant) sur l'onde; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers.

Tous les accidents des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux: enfin les petites *procellaria* vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidèles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de

bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchants qui abondent dans les oeuvres de Dieu.

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages indiens, et aux monts des tombeaux; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Dans les premiers âges du monde, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en mouvement; le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance, on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid dès janvier, les pasteurs espéraient en avril les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait telle relation avec l'épanouissement d'une fleur: et les vieillards, qui meurent ordinairement en automne, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant l'année, promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avait point à craindre que l'astronome qui lui venait du ciel se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimats pour celui des roses, et ne ferait point entendre au solstice d'hiver les chansons de l'été. Ainsi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étaient écrits, non au

calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage; et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit: « La fille s'est mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'enfant est mort quand la *nompareille* a mué[1]. — Cette mère a autant de *petits guerriers* qu'il y a d'oeufs dans le nid du *pélican!* »

---

[1]) Atala parle aussi de la *nompareille des Florides*. « La dernière postérité, « dit M. Nodier, se souviendra de la *nompareille des Florides* nommée par M. de « Châteaubriand, et dont le *Dictionnaire des Sciences naturelles* ne s'est pas souvenu. » — Quant à l'orthographe, nous croyons qu'il vaudrait mieux écrire *nonpareille*. Voir le dict. de l'Acad.

VI.

GENRE DIDACTIQUE.

DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

(Extrait de la Démonstration de l'existence de Dieu, par Fénelon.)

Plusieurs des notes de ce morceau seront consacrées à l'indication des synonymes. On appelle *synonymes* deux ou plusieurs mots qui renferment la même idée générale, et se distinguent les uns des autres par une idée particulière. Des synonymes parfaits, c'est-à-dire des mots différents signifiant exactement la même chose, n'existent dans aucune langue. Toute langue est moins riche que la pensée humaine; à mesure qu'on fournit à l'esprit de nouveaux signes, il cherche pour chacun d'eux un emploi distinct, et il ne manque pas de le trouver; car chaque objet, chaque idée présente un nombre indéfini d'aspects et de nuances.

La force du style tient de très-près à la propriété des termes; toute expression vague est une expression faible; il en résulte que la juste appréciation de la valeur des mots est une des conditions de l'éloquence. Sous ce rapport déjà, l'étude des synonymes est d'un grand intérêt; mais elle est utile encore dans un sens plus élevé; apprendre à distinguer les mots, c'est apprendre à distinguer les choses; c'est exercer la sagacité de notre esprit et ajouter à la netteté de toutes nos notions; c'est tirer la philosophie du sein de la philologie. Toute langue est une philosophie, et une langue parfaite serait la vérité même.

Nous ne faisons qu'indiquer, au bas des pages, les synonymes de quelques-uns des mots de ce morceau. Ce sera à l'instituteur à dégager l'idée générale, et à signaler les nuances. Deux mots synonymes diffèrent l'un de l'autre ou par leur signification même, ou dans l'application seulement, quelquefois même uniquement dans le ton et la couleur. Il nous semble que, dans la plupart des cas, le meilleur moyen de les distinguer sera de donner des exemples nombreux de leur emploi. De ces exemples rapprochés l'élève tirera l'idée particulière qu'il s'agit de découvrir.

Il sera bon de remarquer que deux mots qui, dans un cas donné, doivent être soigneusement distingués, peuvent dans d'autres cas, être employés indifféremment l'un pour l'autre.

Il faudra dire aussi que tel mot qui, dans un certain point de vue, est synonyme d'un autre, ne l'est plus du tout dans un autre point de vue.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup-d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles[1], peuvent d'un seul regard découvrir Celui[2] qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler[3] dans sa propre idée[4]. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés[5] est capable[6].

Toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès[7] pour parvenir à une fin[8] précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein[9] suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange[10], qui ne choisit rien, et qui n'a ni[11] volonté, ni intelligence. Or je soutiens[12] que l'univers porte le caractère d'une cause[13] infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées[14] de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait[15] jamais été composé par un effort[16] du génie d'un grand poëte, et que, les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion[17], un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé[18] toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété[19], tant de grands événements; pour

---

[1]) Préjugés des sens. — [2]) Point de virgule; pourquoi? — [3]) Regarder, considérer, envisager. — [4]) Dans ses attributs immatériels, dans son essence. Voyez Rom. I. 20. — 5) Préventions. — [6]) Susceptible. — [7]) *Expressément* signifie autre chose. — [8]) But. — [9]) Projet, plan. — [10]) Range. — [11]) *Ni* veut être accompagné de *ne*. — [12]) J'affirme, je prétends. — [13]) Raison, motif. — [14]) Dénuées, destituées. — [15]) Subjonctif, à cause de l'interrogation du verbe dominant. — [16]) Essai, tentative. — [17]) Désordre. — [18]) Réuni. — [19]) Diversité.

les placer, et pour les lier tous si bien ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve[4] et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé[2] que l'Iliade n'ait[3] point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des Annales d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux[4] que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze[5].

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement, et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas qu'une main savante le toucherait[6]? Ne nous lassons[7] point de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait aussitôt: sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnais la main d'un habile[8] sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action[9].

Que répondrait un homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire: non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection: mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite[10]. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les

---

[1]) Ingénue, candide. — [2]) Raisonnable. — [3]) Subjonctif, à cause de la négation du verbe dominant. — [4]) Admirable. — [5]) Archevêque de Constantinople, l'un des plus illustres Pères de l'Église, né en 328. — [6]) Plutôt *le touche*. V. aussi toutes les phrases précédentes. — [7]) Fatiguons, rebutons. — [8]) Adroit, entendu, expert. — [9]) Un air d'action, un air agissant. — [10]) Pourquoi *faite* et non *fait?*

vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était[4] préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui de Belvédère. C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler: mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée[2].

Si l'on avait devant les yeux un grand tableau qui représentât[3], par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes[4]: on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuple pleine de confiance et de joie, levant les mains au ciel; de l'autre côté l'on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens, pleins de trouble et d'effroi[5] à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler? Encore, s'il n'était[6] question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait une seule fois dans la suite des siècles la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il[7] déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume, pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble, n'était qu'un peu d'écume, objet confus, et propre à faire honneur à un coup de hasard; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle com-

---

[1]) *Être* s'emploie pour *avoir* dans les verbes pronominaux. — [2]) Règle du part. passé. — [3]) Subjonctif, à cause du doute joint au verbe dominant: imparfait, à cause du temps de ce même verbe. — [4]) Gouffres, précipices. — [5]) Frayeur, épouvante. — [6]) L'allemand dit: *s'il ne serait*. — [7]) Après *au moins* et quelques autres adverbes, le verbe prend volontiers la forme interrogative.

paraison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde[1] et le génie le plus hardi[2], étant soutenus[3] par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent?

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement lui-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature[4]. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière. Qui le pourrait? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion[5] de physique. Ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies, que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises[6]: et je ne veux leur proposer que le simple coup-d'œil de la face de la nature. Je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille[7] et sérieuse[8].

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards; je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte[9] immense des cieux qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à[10] ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné[11] de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire[12] de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile[13]? Qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle: les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était[14] plus dure, l'homme ne pourrait en[15] ouvrir le sein pour la cultiver.

---

[1]) Fertile. — [2]) Audacieux. — [3]) Appuyés. — [4]) D'examiner en détail les œuvres de la nature. — [5]) Dispute. — [6]) Règle du part. passé. — [7]) Paisible, calme. — [8]) Grave. — [9]) De l'italien *volta*, du latin *volvere*. — [10]) *Avoir rapport à, avoir rapport avec*: deux sens différents. — [11]) Entouré, ceint. — [12]) S'étonne. — [13]) Il est parfaitement prouvé aujourd'hui que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, ce qui au reste ne change rien au raisonnement de l'auteur. *Aimé-Martin.* — [14]) L'allemand dit: *si elle serait.* — [15]) Ne dites pas *son sein;* la terre n'est pas une personne.

Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière prend toutes les formes les plus diverses ; et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale [1] se transforme en mille beaux objets qui charment [2] les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités [3] en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée [4]. Elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes : et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait beaucoup plus d'hommes qu'elle n'en [5] nourrit. L'inégalité même des terroirs [6], qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement [7] et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées [8] on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux [9] s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là de hautes montagnes [10] vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières [11]. Les rochers, qui montrent leur cime [12] escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en

---

[1]) *Salle* est autre chose. — [2]) Enchantent, ravissent, délectent. — [3]) Largesses. — [4]) Distinguer, *user*, v. n., d'*user*, v. a. — [5]) *Plus que* veut le verbe en négation. — [6]) Terrain, territoire. — [7]) Parure, embellissement. — [8]) Vallons. — [9]) Collines. — [10]) Monts. — [11]) Fleuves. — [12]) Sommet.

soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir[4] si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles ; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre ; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf, qui se fertilise, à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter[2]. Au milieu des pierres et des rochers[5], on trouve d'excellents[6] pâturages ; il y a dans leurs cavités des veines, que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux[5]. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la Providence divine que nulle terre ne porte[6] tout ce qui sert à la vie humaine. Car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque ; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments ; rien ne les inviterait[7] à se connaître et à s'entrevoir.[8]

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend : et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans sa culture, lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé : en se pourrissant ils germent[9], et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis

---

[4]) Terre, terrain, territoire. — [2]) Produire. — [5]) Rocs, roches. — [6]) Pourquoi pas *des excellents?* — [5]) Succulents. — [6]) Syn. *produit.* — [7]) Engagerait. — [8]) *Entrevoir* n'est pas usité dans ce sens. — [9]) Les grains ne pourrissent pas. On sait que beaucoup d'insectes déposent leurs petits au milieu de la nourriture qui leur est bonne, et c'est ainsi que la nature, cette tendre mère, a placé le germe de la plante au milieu de la matière propre à le nourrir. C'est donc dans ce petit berceau que commence le développement du blé, qui est l'aliment du genre humain. A. M.

qu'elle n'a[1] reçu de grains. Creusez dans ses entrailles[2], vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices[3]. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts[4], qui paraissent aussi anciennes[5] que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de[6] petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches[7] distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur[8] naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît[9], pour les plus grands ouvrages[10] de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux[11] vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines[12], se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine le germe de tout ce qui se déploie[13] dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce[14] d'air ; toute la face de la terre serait sèche[15] et stérile. Il n'y aurait que des animaux volatiles : nulle espèce d'ani-

---

[1]) *Plus que... ne.* — [2]) Intestins. — [3]) Bâtiments. — [4]) Bois. — [5]) Antique, vieux. — [6]) Pourquoi pas *des petits?* — [7]) Rameaux. — [8]) Ardeur. — [9]) Et non *qui lui plaisent.* — [10]) Oeuvres. — [11]) *Rameaux, branches.* — [12]) *Grains, graines.* — [13]) Pourquoi pas *déploye?* — [14]) Sorte. — [15]) Aride.

nul ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau, en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux[1]. Les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile[2]: l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rochers; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes, qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse ou par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes[3], ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages[4] qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit[5] de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie, et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent

[1]) Navires. — [2]) Obéissante, soumise. — [3]) Lourdes. — [4]) Nues, nuées. — [5]) Lieu.

dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations[1]. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout[2] du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers[3] incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux[4]. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir[5] sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans ces corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues[6]? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup pendant l'hiver dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant[7] les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme: là elles ont un sel, qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

---

[1]) Peuples. — [2]) Extrémité. — [3]) Périls. — [4]) On sait que le flux, c'est-à-dire l'élévation périodique des eaux de la mer, est produit par l'attraction de la lune. La démonstration de cette vérité est due à Newton. — [5]) Retourner. —

[6]) « Il a dit à la mer: Brise-toi sur ta rive;
« Et dans son lit étroit la mer reste captive. »
L. Racine. (v. *Job.* XXXVIII. 11.)

[7]) De *breuvage*, lequel de l'ancien *beverage*, que l'anglais a conservé; de *bibere*.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses, encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés à une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière[1] sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air, qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait[2]: comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les *suites*. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède[3] d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients, et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux; et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a

---

[1]) Clarté, lueur. — [2]) Étoufferait. — [3]) Non *il en succède*, comme le dirait l'allemand.

su l'allumer, et l'attacher[1] à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne[2] lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse[3] subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? Il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste, que l'homme avait dérobé[4] aux dieux.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter[5]. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers[6] d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par-là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail: la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout, elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

---

[1]) *L'appliquer.* — [2]) Pourquoi le subjonctif? — [3]) *Glisser, se glisser.* — [4]) Enlevé. — [5]) Reproduire, copier. — [6]) Substantif en sens d'extrait. Quelle en est la valeur, et quelle en est la forme?

Mais outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche[4] pendant six mois d'un pôle, et, au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas, pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand à la même distance, il embraserait tout le monde; la terre s'en irait[2] en poudre. Si, à la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée[5] et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait. Si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans[6] le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes[3]? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne, pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche, pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit, où l'homme se délasse[6], ne concentre tous les trésors de la terre, qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter[7] de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit[8] cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien[9]; et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le coeur de toute la

---

[4]) Il *semble* s'approcher, puisqu'il est immobile par rapport à nous. — [2]) Se réduirait. — [3]) Pourquoi *toute* et non *tout?* V. p. 17, n. 15. — [4]) *Sur.* — [5]) Exactes. — [6]) Se repose. — [7]) *Dégouter, dégoutter.* — [8]) Dirige. — [9]) Cela n'est pas prouvé.

*

nature. Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile ne s'échappe jamais d'aucun côté, dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité[1] de cette flamme.

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons[2] les plus ingénieuses pour expliquer ce fait: toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré, et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent, sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir[3] le moindre dérangement dans les cieux[4]. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte? Mais que signifie cette *multitude* presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance[5]. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment[6]. Combien doit être puissant et sage

---

[1]) Fougue. — [2]) Motifs. — [3]) Gallicisme: on n'a pas encore découvert. — [4]) Les comètes même ont des retours réglés, ainsi que le prouvent les calculs de nos savants astronomes. A. M. — [5]) Pouvoir, autorité. — [6]) Il est hors de doute que ces astres sont autant de soleils; et tout porte à croire que chacun d'eux voit tourner autour de lui des planètes ou des terres. Des observations récentes ont prouvé que des astres qu'on prenait pour des étoiles fixes sont des planètes d'une grandeur prodigieuse, tournant autour d'un soleil qui ne nous paraît qu'une étoile.

celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! Si au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance, que rien ne lasse et à qui rien ne coûte! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant.

Mais parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre[4] à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que ce soleil éclaire par la lune les peuples[2] qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois, tout ensemble si constantes et si salutaires; des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent[3] également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine, qui viendrait à se déranger, démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter[4] ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Écriture que

---

[1]) *Faible.* — [2]) Nations. — [3]) Concourent, contribuent. — [4]) Accroître.

chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement: Nous voici, *Ecce adsumus.*

Il y a autant de pureté, de simplicité et plus de charme peut-être dans les passages que Rollin a empruntés à l'*Explication de l'ouvrage des six jours* par Duguet. Nous en transcrivons une partie.

Je me transporte par la pensée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail! quelles couleurs! quelles richesses! mais quelle harmonie et quelle douceur dans leur mélange, et dans les nuances qui les tempèrent! Quel tableau, et par quel maître! avec quelle profusion les ornements sont-ils ici prodigués! De quelle source de beautés celles que nous voyons sont-elles parties? Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, et d'une parure si riche et si diversifiée?

Mais passons de cette vue générale à la considération de quelques fleurs en particulier, et cueillons au hasard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore, et elle a encore toute sa fraîcheur et tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives, et en même temps si douces? L'art a-t-il pu inventer des étoffes aussi déliées, et d'un tissu si uni et si délicat? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon: quel cilice grossier en comparaison! quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle différence dans le coloris!

Mais quand cette fleur serait moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions?

On croirait, à n'examiner que la sagesse de Dieu, et (si j'ose le dire) sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rôtie du soleil: et un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures? Que fera-t-il, quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux? Et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne sera plus le lendemain! *Omnis caro fœnum, omnis gloria ejus quasi flos agri.* (Ésaïe XL. 6.)

Jusqu'ici nous n'avons regardé la terre que comme une prairie, ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes sortes de fruits, dont les uns succèdent aux autres selon les saisons.

Je considère l'un de ces arbres, portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellents, dont la couleur et l'odeur annoncent le goût, et dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté et la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche. Il n'a besoin de rien, et je ne saurais user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, et déchargez-moi. Rendez-lui grâces, et puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnaissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations : et à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges et d'admiration. Car à chaque pas c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au-dedans : là c'est l'amande qui est intérieure, et une chair délicate brille au-dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous : mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, et il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe et se flétrit : si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois m'enlève et me ravit ; et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophète : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; et ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le temps propre. Vous ouvrez votre main, et vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté.* (Ps. CXLIV. 15 et 16.)

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année ; et d'autres unissent ensemble et les saisons différentes, et les années même, en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts, et des fruits mûrs : afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui, en diversifiant les lois de la nature, fait voir qu'il en est le maître, et qu'il peut en tout temps, et de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

J'observe que ce sont les arbres faibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent, moins ils me paraissent riches, et moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon ; et le bois faible de la vigne, de qui j'admire les grappes, me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, et très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles ; et la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles et les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Si nous n'avions point vu d'arbres de la hauteur et de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fussent capables de les nourrir. Car il faut un suc, non-seulement très-abondant, mais plein d'esprit et de sels de toute espèce pour donner à la racine, au tronc, aux branches la force et la vigueur que nous y admirons. Il est même remarquable que plus ces arbres sont négligés, plus ils deviennent beaux, et que si les hommes s'appliquaient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feraient que leur nuire. Vous conservez par-là, Seigneur, une preuve que c'est vous seul qui les avez formés: et vous apprenez à l'homme que ses soins et son industrie vous sont inutiles; et que si vous les exigez pour certains arbrisseaux, c'est pour l'occuper, et pour l'avertir de sa propre faiblesse en ne lui confiant que des choses faibles.

Enfin parmi les arbres j'en vois quelques-uns qui conservent toujours leur verdure, et je m'imagine y voir une figure de l'immortalité: comme les autres, qui se dépouillent l'hiver pour se revêtir au printemps, semblent me présenter une image de la résurrection.

. . . . . .

On voit dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne, mais elle ne paraît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avaient besoin? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à temps, et de ne point se laisser prévenir par la nécessité? Qui leur a dit comment il fallait les construire? Quel mathématicien leur en a donné la figure? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, et à bâtir sur un fondement solide? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes? Qui a commandé à l'hirondelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, et de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, et paraissant au contraire l'inviter à considérer son travail? Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hi-

rondelle : conservez-lui toutes ses connaissances en ne lui laissant que le bec, et voyez s'il aura la même adresse, et le même succès.

En troisième lieu, qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devaient faire éclore leurs œufs en les couvant? que cette nécessité était indispensable; que le père et la mère ne pouvaient quitter en même temps le nid; et que si l'un allait chercher de la nourriture, l'autre devait attendre son retour? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque? Et qui les a si exactement instruits du moment qu'ils ne le préviennent jamais?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux sur le soin qu'ils devaient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, et en état de se servir eux-mêmes? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espèce, mais sont pernicieuses pour une autre, et entre celles qui sont propres aux pères, mais qui feraient tort à leurs petits; qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires? Nous connaissons la tendresse des mères parmi les hommes, et la sollicitude des nourrices: mais je ne sais si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux cette merveilleuse industrie de retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un ni l'autre, et de les conserver pour leurs petits, à qui cette première préparation tient lieu de lait?

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connaissent point? Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive et si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole. (MATT. X. 29.)

. . . . . .

Je serais infini, si je m'attachais à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation, qui en comprend plusieurs autres, et qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur temps marqué, et ils ne le passent point. Mais ce temps n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printemps, d'autres l'été, et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir: depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour, et il accorde un intervalle pour s'y préparer, après quoi tout déloge, et il ne

paraît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connaissent que l'hirondelle qui fasse ainsi, mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle a-t-elle reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées? Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyager cette nouvelle famille, qui ne connaît que son pays natal, conspire tout entière à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par-delà un certain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux magistrats connaissent que ce serait tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophète? *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! Vous les avez tous formés avec sagesse.* (Ps. CIII. 24)

. . . . . .

Ce petit animal est averti que l'hiver est long, et que le blé mûr n'est pas longtemps exposé dans les champs. Aussi durant la moisson la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, et elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public, et aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entre-communiquent par des galeries, et qui sont toutes creusées si avant, que les pluies et les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voûte. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes et moins parfaites; et ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avaient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent au large, et qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins, et que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongeant par les deux bouts, et l'empêchant par-là de germer. Ainsi la première nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir; et c'est la prudence, plutôt que le besoin, qui y détermine.

Voilà le fond incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée pour nous forcer à remonter jusqu'à lui, à qui seul il appartient de faire de tels prodiges, et qui ne pouvait, ce semble, nous montrer plus sensiblement qu'il

est la source de la sagesse, qu'en en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matière qui n'en a que l'apparence.

SYSTÈME DU MONDE,

PAR FONTENELLE.

(ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.)

FONTENELLE (1657—1757), l'Érasme de la philosophie du 18e siècle, trop circonspect et trop ami de son repos pour prendre parti dans les guerres d'opinions, se contenta de laisser entrevoir dans ses nombreux ouvrages l'indépendance naturelle de sa raison. Cet auteur, qui s'est essayé dans presque tous les genres, semble n'avoir du moins fait usage de son âme nulle part, il n'a mis en dehors que son esprit. De même que ces sourds qui entendent avec les yeux, Fontenelle a l'air de sentir avec son intelligence. Il n'y a pas une trace d'émotion dans tout ce qu'il a écrit; et l'on serait tenté de se demander comment on peut, sans cœur, comprendre et exprimer les choses du cœur, si les actions de Fontenelle n'avaient prouvé que cet organe ne lui manquait pas. Au reste, il faut bien l'avouer: sa vie est du même style que ses ouvrages; et elle soulèverait le même problème, s'il n'était pas certain qu'il n'est point aussi facile, à l'aide de l'intelligence, de pratiquer la vertu que de la parler. Disons donc que Fontenelle, froid par tempérament et par système, traduisit sans trop d'effort toute son âme en esprit. Il a écrit des lettres galantes, des dialogues, des pastorales, des tragédies, des opéras, une *Histoire du théâtre français;* le caractère dominant de tous ces ouvrages est une finesse agréable qui cherche à se déguiser sous les livrées du naturel, mais qui laisse souvent apercevoir la recherche, et dégénère parfois en gentillesse puérile. S'il est pénible de voir cet esprit supérieur se rapetisser comme à plaisir, on aime à le voir reprendre sa dignité dans l'*Histoire des Oracles*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, et dans les *Éloges des Académiciens*. Il n'a rien découvert lui-même dans le domaine des sciences, mais il excelle à rendre compte des découvertes des autres. Un talent d'exposition très-remarquable distingue ses entretiens sur la *Pluralité des mondes*, où il rend accessible aux plus ignorants l'intelligence du système de l'Univers. C'est par-là que ce livre est recommandable, et non par les frivoles ornements et les traits de galanterie dont il crut devoir le parsemer.

Nous avons, dans les notes du morceau précédent, tourné l'attention de nos jeunes lecteurs sur les *synonymes*, c'est-à-dire sur les cas où la même idée est rendue par des mots différents. Le phénomène inverse, celui des

mots qui revêtent plusieurs significations différentes, sera l'objet de la plupart des notes que nous ajouterons au morceau suivant. La richesse des langues se montre dans les synonymes, leur pauvreté dans la pluralité des sens d'un même mot. Mais cette pauvreté est commune à toutes les langues, même aux plus riches; il n'y a guère de mot qui ne revête plusieurs sens par extention ou par métaphore, et ce désavantage apparent est quelquefois un avantage réel. D'un côté une langue où chaque mot n'aurait strictement qu'une acception, serait immense ; de l'autre, n'offrant aucune alliance d'idées, aucune figure, aucun mouvement d'imagination, elle serait singulièrement aride. Cette propriété des mots, de se prêter, par des gradations et des transitions insensibles, à un grand nombre de sens, forme dans chaque langue un fonds inamovible de poésie, qui est la propriété commune de ceux qui ont fait la langue, c'est-à-dire du peuple. Nos jeunes lecteurs feront bien de s'enquérir avec soin des diverses acceptions d'un même mot, et d'observer par quel chemin et dans quel ordre on est arrivé de la première à la dernière.

De la terre, où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les étoiles sont attachés comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus[1], à différentes hauteurs, le soleil, la lune, et les cinq autres astres qu'on appelle des planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées à un même ciel, et ayant des mouvements inégaux, elles se regardent[2] diversement, et figurent diversement ensemble; au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le chariot par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps ; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit[3] les premières observations, qui ont été le

---

[1]) *Suspendre*. *a*. Fixer à un point élevé un objet, en abandonnant le reste à son poids. *b*. Interrompre, pour un temps déterminé ou non, une action commencée, ou même en retarder le commencement. «J'ai suspendu mon jugement.» «La nuit suspend tout.» V. p. 242. Dans une application plus particulière, suspendre un fonctionnaire, c'est lui ôter, pour un temps, l'exercice de ses fonctions. — 2) *Regarder*. *a*. Tourner les yeux vers un objet, dans l'intention de le connaître. b. Concerner, avoir rapport. — 3) *Produire*. *a*. Mettre en avant, exposer aux regards,

fondement de l'astronomie : car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient[4] les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnaître[2] son champ d'avec celui de son voisin.

Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que je vous ai dite, il fut question de deviner comment toutes les parties de l'univers devaient être rangées ; et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Mais avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie[3] que tous les vaisseaux qui abordaient[4] au port du Pirée, lui appartenaient. Notre folie à nous autres est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée[5] à nos usages; et quand on demande à[6] nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer[7] qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune ; et au-dessus de la lune on plaça Mercure ; ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. La terre se trouvait justement au milieu des cercles que décrivent ces planètes, et ils étaient

---

présenter (in medium proferre). «C'est lui qui m'a produit à la cour.» «Il a produit des pièces.» *b.* Faire sortir d'une combinaison de substances une nouvelle substance ou un effet. — [4]) *Confondre. a.* Mêler de manière à effacer toute distinction. *b.* Prendre une chose pour une autre. *c.* Déconcerter des projets ou des espérances. *d.* Réduire à une position humiliante, couvrir de honte. «Et confonds tous ces Dieux qui ne furent jamais.» «Des prophètes menteurs la troupe confondue.» — [2]) *Reconnaître. a.* Percevoir l'identité. *b.* Se convaincre d'une vérité. *c.* Avouer, confesser, accorder. «Je lui reconnais beaucoup de mérite.» *d.* Témoigner de la gratitude. *e.* Prendre connaissance exacte d'un lieu, d'un terrain, d'un objet. — [3]) *Fantaisie. a.* Sens abstrait (peu admis): faculté d'imaginer. *b.* Ce qu'on imagine sans le concours de la raison. c. Désir déraisonnable. — [4]) *Aborder. a.* Arriver au bord. *b.* S'approcher de quelqu'un pour lui parler. *c.* S'approcher d'un sujet, d'une idée. »Il ne faut pas, avec lui, aborder un tel sujet. — [5]) Ne pas le confondre avec *déterminer. Destiner* une chose, c'est en régler d'avance l'emploi. — [6]) *Demander nos philosophes*, c'est exprimer le désir de les voir. — [7]) *Imaginer*, synonyme d'inventer; *s'imaginer*, se mettre dans la tête une chose, la plupart du temps sans fondement.

d'autant plus grands qu'ils étaient plus éloignés de la terre : et par conséquent les planètes plus éloignées employaient plus de temps à faire leur cours [1] ; ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sais, interrompit la marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers ; il me paraît assez net [2], assez intelligible, et pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce système. Si je vous le donnais [3] tel qu'il a été conçu par Ptolomée son auteur ou ceux qui ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible. Comme les mouvements des planètes ne sont pas si réguliers qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens [4], tantôt en un autre, et qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches ; les anciens avaient imaginé [5] je ne sais combien de cercles [6] différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles était si grand que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que si Dieu l'eût appelé à son conseil [7] quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine ; mais cela même est assez plaisant [8], que ce système fût alors une occasion de péché parce qu'il était trop confus [9]. Les bons avis

---

[1]) Distinguer *cours* de *course*. Le cours d'un fleuve, de la vie, des astres : la course d'un chariot, d'un cheval, d'un navire. Ainsi Voltaire n'aurait pas dû dire :

«D'un *cours* précipité sur la brèche ils s'élancent ;»

ni Racine :

«Quoi ! Seigneur, se peut-il que d'un *cours* si rapide
«La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?»

[2]) *Net*, de *nitidus*. *a*. Propre. *b*. Précis. *c*. Franc. «Des procédés *nets*», dit La Rochefoucauld. — [3]) Non *donnerais*. — [4]) *Sens*. *a*. Faculté de percevoir les objets du monde extérieur et du monde intérieur. *b*. L'idée que donne un signe. *c*. Jugement droit, juste appréciation des choses et des circonstances. «Autrefois je trouvais en toi du *sens*.» *Rousseau*. *d*. Le côté par lequel on envisage un objet, la direction de son mouvement. «Toutes ces planètes sont entraînées dans le même *sens*.» *Buffon*. — [5]) V. page précédente, n. 7. — [6]) *Cercle*. *a*. Ligne dont toutes les parties sont à une égale distance d'un même point. *b*. Enceinte, au sens physique et au sens moral. *c*. Assemblée de personnes réunies accidentellement ou régulièrement pour la conversation et le plaisir. — [7]) *Conseil*. *a*. Assemblée de personnes qui délibèrent. *b*. Idée que l'on propose à quelqu'un d'exécuter, pour son bien. *c*. Dessein. Il a un peu vieilli dans ce sens. «Les *conseils* de Dieu sur . . . . . » *Bossuet*. — [8]) *Plaisant*. a. Autrefois *agréable*. «Plaisant séjour des âmes affligées.» *b*. Aujourd'hui *amusant*, *divertissant*, après le substantif; *ridicule*, devant. «Plaisante vanité !» *Fénelon*. V. p. 270. — [9]) *Confus*. *a*. En désordre. *b*. Humilié.

que ce roi voulait donner regardaient sans doute la suppression[1] de tous ces cercles dont on avait embarrassé les mouvements célestes. Apparemment ils regardaient aussi une autre suppression de deux ou trois cieux superflus qu'on avait mis au-delà des étoiles fixes. Ces philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les corps célestes, faisaient, au-delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cristal, qui imprimait ce mouvement aux cieux inférieurs. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement? c'était aussitôt un autre ciel de cristal. Enfin les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. Et pourquoi ne les faisait-on que de cristal, dit la marquise? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière? Non, répondis-je, il fallait que la lumière passât au travers; et d'ailleurs il fallait qu'ils fussent solides[2]. Il le fallait absolument; car Aristote avait trouvé que la solidité était[3] une chose attachée à la noblesse de leur nature; et puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d'en douter. Mais on a vu des comètes, qui, étant plus élevées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cristal des cieux par où elles passent, et casseraient[4] tout l'univers; et il a fallu se résoudre[5] à faire les cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute, par les observations de ces derniers siècles, que Vénus et Mercure tournent autour du soleil et non autour de la terre, et l'ancien système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille de donner des avis[6], car il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer. Il semblerait, interrompit la marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper[7] le plan sur lequel la nature

---

[1]) Ne pas confondre *supprimer* et *opprimer*. — [2]) *Solide*. *a*. Proprement, qui réunit les trois dimensions géométriques. *b*. Dont les parties tiennent bien les unes aux autres. *c*. Au figuré: d'une valeur réelle, durable, à l'épreuve. «Quel est donc le héros *solide*, dont la gloire ne soit qu'à lui?» *J. B. Rousseau*. — [3]) Régulièrement *est*. V. page 158, n. 2. Souvent, par attraction, le v. de la phrase subordonnée épouse le temps de la prop. principale, et le présent absolu se change en présent relatif ou imparfait. Mais cela n'est autorisé que lorsque la phrase subordonnée exprime une chose qui, vraie en elle-même et en tout temps, le paraît d'une façon particulière lors du fait exprimé dans la proposition principale. «Galilée a prouvé que la terre *tourne* autour du soleil.» «Il lui persuada qu'il *était permis* de faire du mal dans la vue de produire du bien.» — [4]) *Casser*. *a*. Partager en deux par l'effet d'un choc violent. *b*. Annuler. *c*. Destituer (un fonctionnaire public). — [5]) Voyez p. 90, n. 2. — [6]) *Avis* (de *aviser*, autrefois *regarder*, aujourd'hui *avertir*). *a*. Communication d'un fait. *b*. Avertissement, conseil. — [7]) Saisir, rencontrer, deviner.

a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire: tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante, qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, et l'épargne dans l'exécution. Figurez-vous un Allemand, nommé Copernic, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre, il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage [1] céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues [2]. Le soleil est au centre de l'univers; et là il est immobile; après lui qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne [3], selon l'ordre où je vous les nomme; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi [4] emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. Et la lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la

---

[1]) *Équipage. a.* (De esquif, vaisseau): ce qui appartient au vaisseau, particulièrement les matelots. *b.* Appareil. «Vous n'avez pas chez vous ce brillant *équipage.*» *Lafontaine. c.* Voiture de luxe. — [2]) *Entendre. a.* Percevoir un son; (ne pas dire) *entendre* pour *apprendre;* c'est un germanisme). *b.* Comprendre. — [3]) Et d'autres planètes nouvellement découvertes, notamment *Uranus.* — [4]) *Aussi,* pour *ce qui fait que, en conséquence,* est suivi volontiers du v. en forme interrogative, de même que *à peine, peut-être, au moins, encore, toujours, en vain.*

retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit, en tournant toujours autour d'elle, et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

On a de la peine, dit la marquise, à s'imaginer[1] qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se trouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche.... Assurément, interrompis-je; c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière; vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre: j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. Non pas, madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au-delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au-delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes, mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le zodiaque.

J'entends bien, dit la marquise, comment nous nous imaginons que le soleil décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an; et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait[2] sur cette allée aurait deux

[1]) V. p. 253, n. 7. — [2]) *Rouler. a.* Avancer en tournant sur soi-même. *b.* Avoir pour sujet. «La conversation a roulé sur les affaires du jour.»

mouvements? elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre[1], et à mesure[2] qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève; et quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. On n'a guère ménagé[3] la terre, dit la marquise; et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil, et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense; que les étoiles fixes, qui seraient dans le plus grand cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la marquise, le soleil et les astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la terre ne paraît guère portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes et d'une très-grande quantité de marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit souffle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, et que, se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou, s'il est mis au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, et qui remplit tout ce grand espace où nagent les planètes. Et où

---

[1]) De *recouvrer*. — [2]) Idée de proportion et de progression. «Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance.» — [3]) *Ménager*. *a*. Avoir soin d'une chose. *b*. Prendre garde qu'elle ne soit endommagée ou qu'elle ne se consomme trop rapidement par l'usage qu'on en fait. *c*. Sens analogue ou figuré, appliqué aux personnes. *d*. Tenir en réserve, conserver à sa disposition.

faudrait-il que la terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière céleste, et ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvait ne pas suivre le courant d'une rivière.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre avec son poids se soutient-elle sur votre matière céleste, qui doit être bien légère, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui avec tout son poids est plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurerez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une girouette aussi légère que vous me faites la terre? Eh bien, lui répondis-je, faisons porter la terre par quatre éléphants, comme font les Indiens. Voici bien un autre système! s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces gens-là, d'avoir pourvu à leur sûreté, et fait de bons fondements, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconsidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage que si les Indiens savaient que la terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleraient les éléphants.

Cela le mériterait bien, repris-je, en riant de sa pensée; il ne faut point s'épargner les éléphants pour dormir en assurance; et si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre système autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas dès à présent qu'ils me soient fort nécessaires, et je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je; vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures[1]. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents; les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rases; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes;

[1] Il faudrait supposer que le spectateur de cette scène [illegible] au-dessus de l'atmosphère de cette planète pendant sa rotation en vingt-quatre heures; car sans cela il tournerait toujours lui-même avec cette atmosphère.

ici de vastes mers; là des déserts épouvantables; enfin toute cette variété qui est sur la surface de la terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu [4] où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air [2], il passe [5] continuellement d'autres peuples qui prennent notre place : et au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendrait pas mieux. D'abord, il passera [5] par ici des Anglais, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaîté que nous ne raisonnons [4] de notre philosophie; ensuite viendra une grande mer, et il se pourra [3] trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paraîtront les Iroquois, qui mangeront tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des femmes de la terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer [5] le repas de leurs maris, et à se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains [6] hommes du monde; des Tartares qui iront fort dévotement en pèlerinage vers ce grand-prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore; de [7] petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans; enfin nous, qui débiterons [8] peut-être encore des rêveries.

MORCEAUX TIRÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON.

GEORGES LOUIS LECLERC, comte de BUFFON, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, intendant du jardin du roi, né à Montbar en 1707, mort à Paris en 1788, se place, avec Montesquieu, Voltaire et

[4]) Signifie aussi occasion, sujet. «J'ai lieu de me plaindre de vous.» — [2]) *Air*. *a*. La substance de l'atmosphère. *b*. L'apparence d'une chose ou d'une personne. *c*. Mélodie. — [3]) Forme française: le verbe devenu impersonnel est transporté devant le sujet. V. p. 244, n. 5. — [4]) Ne pas le confondre avec *résonner*. — [5]) Ou *apprêter*. — [6]) De *villanus*, paysan; cette étymologie, comme tant d'autres, est un témoignage des préjugés qui dominaient à l'époque où la langue s'est formée. *Vilain* est ici synonyme de *laid* ou *odieux*. Il l'est aussi d'*avare*. — [7]) S'il s'agit ici d'habitants de la petite Tartarie, il faut dire *des* petits Tartares; car alors les deux mots n'en font qu'un. — [8]) *Débiter*. *a*. Vendre par parties une marchandise à différents acheteurs. *b*. Mettre en circulation une nouvelle, une idée, un mot.

J. J. Rousseau, à la tête de la littérature du 18e siècle. Son *Histoire naturelle générale et particulière*, dont les premiers volumes parurent en 1749, offre une des plus belles applications de l'art d'écrire aux matières scientifiques. Il est vrai que sa manière d'envisager et de traiter la science de la nature prêtait plus qu'une autre aux formes de l'éloquence. Il classe et décompose le moins qu'il peut, et sans éviter les détails techniques, il s'arrête avec complaisance sur l'ensemble, sur les aspects qui intéressent l'imagination, sur tout ce qui présente les objets naturels dans leur vie et dans l'intégrité de leurs fonctions. Il semble avoir voulu que son histoire de la nature fît la même impression que la nature elle-même, vue de dehors, s'il est permis de parler ainsi. En un mot, Buffon est peintre, mais peintre philosophe ; et chez lui ces deux caractères n'en font qu'un. Il voit par la pensée, il comprend avec l'imagination ; chaque idée est un coup de pinceau, chaque image suscite une idée. Il ne quitte pas un objet sans l'avoir approfondi, sans en laisser dans notre esprit une idée complète et comme une empreinte vivante. Ce n'est pas le plus naïf, mais le plus profond des peintres. Sa diction correcte, soutenue, solide, est remarquable par une rare sévérité d'expression ; les mots sont pour lui des teintes délicates, qu'il n'a garde de mêler, parce que chacune a son emploi, que nulle autre ne pourrait remplir. Il est noble et quelquefois solennel, jamais tendu ; et son harmonie, très-sensible, ne va jamais se confondre avec le nombre oratoire. Si la religion avait attendri son génie, rien ne manquerait à la perfection de son éloquence, je ne dis pas la plus puissante, mais probablement la plus parfaite entre toutes celles du 18e siècle.

J'engage le jeune lecteur à appliquer au paragraphe qui suit immédiatement cette notice, la définition que j'ai essayé de donner du talent et de l'éloquence de Buffon.

LE CHAMEAU.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et pour ainsi dire *écorchée* par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante. Solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul : plus isolé, plus *dénué*, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il [redacted] partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus tris[redacted]

que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier ces *lacunes*[1] de la nature ; elles lui servent d'asile, elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance ; mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe libre, indépendant, tranquille, et même riche, au lieu de *respecter ses déserts*[2], comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines, enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté ; car ses entreprises sont presque toujours heureuses : malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre[3], s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur ; en même temps il instruit ses chameaux ; il les élève et les exerce dans cette même vue ; peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint à demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort, qu'il les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort. Au lieu de les laisser paître à toute heure, et boire à leur soif, il commence par régler leurs repas, et peu à peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant aussi la quantité de la nourriture ; lorsqu'ils sont un peu forts, il les exerce à la course, il les excite par l'exemple des chevaux, et parvient à les rendre aussi légers et plus robustes ; enfin dès qu'il est sûr de la force, de la légèreté et de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux, arrive sans être attendu aux confins du désert, arrête les premiers passants, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin ; et s'il

[1]) Expression forte, et qui le paraît encore, aujourd'hui même qu'elle n'est plus neuve. — [2]) Belle expression ; belle idée, qui suffirait à remplir une phrase entière, et qu'ici un seul mot exprime. — [3]) Aucun mot ne pouvait aussi bien caractériser l'Arabe du désert.

est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talents et les leurs; monté sur l'un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, ni boire ni manger; il fait aisément trois cents lieues en huit jours, et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il laisse ses chameaux chargés, il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelote de pâte; souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau, ils se passent de boire, et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue, la soif qui les presse leur fait doubler le pas, et ils boivent en une seule fois pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir; car souvent leurs voyages sont de plusieurs semaines, et leurs temps d'abstinence durent aussi longtemps que leurs voyages.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses moeurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont[4] des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine, et du gland; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée, par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre; il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres, il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté, il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, il n'approche jamais des habitations,

---

[4]) «Je vous demanderai si ce qui vous déplaît en lui ne *sont* peut-être pas ses bonnes qualités?» *Massillon*. — «Le plus grand des maux *est* les guerres civiles,» *Pascal*. Je crois que Pascal devait dire *sont*. Il y a transposition réciproque du sujet et de l'attribut.

il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il est en tout temps très-éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres; ils semblent craindre l'ardeur du soleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, courir, et manger; ce domicile est propre, chaud, et impénétrable à la pluie; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent: ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse, ils la serrent ensuite, ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri et fait que la pluie s'écoule par les côtés, et ne pénètre pas. Ils muent au sortir de l'hiver, le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres, ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

LA POULE.

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons

qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix, et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle en impose[4] souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible

---

[4]) *Elle impose.* On a souvent employé l'un pour l'autre les deux verbes *imposer* et *en imposer*. « Tu m'imposais ici pour me déshonorer. » *Voltaire.* « Je ne sais s'il impose (s'il ment). » *Molière.* « Il s'élève par intervalle une grande voix qui leur en impose à tous. » *Buffon.* « Il ne sut pas en imposer aux partis. » *Voltaire.* « Le cardinal crut en imposer au peuple. » *Voltaire.* « Une hypocrisie qui impose à tout le monde. » *La Rochefoucauld.* Il faut prendre pour règle le rebours de chacun de ces exemples, et dire comme La Bruyère : » Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin *ils imposent ;* » et comme Voltaire : Le théâtre doit *en imposer* aux yeux.

pour cet élément, s'agite, incertaine, sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner des secours.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers ; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer[1].

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables : vives, agiles, légères, et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, et tous leurs accents, le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaîté.

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté ; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne : excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

---

[1]) L'observation suivante, de M. Dussault, relative à Buffon, s'applique bien ici : « Les grands écrivains, comme les grands peintres, guidés par le sentiment de la « nature et du vrai, ne regardent point le fond de leurs tableaux comme une chose « indifférente, et connaissent tout le prix des accessoires bien conçus et bien placés. »

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur: *maxime miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées, n'y font qu'un court séjour: ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel[1].

---

[1]) «M. Delille et M. de Buffon ont peint tous les deux l'oiseau-mouche. Voyons lequel du prosateur ou du versificateur est le plus poëte:

«Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
«Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
«Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu;
«Du peuple ailé des airs brillante miniature,
«Où le ciel des couleurs épuisa la parure;
«Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri,
«Qui de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
«Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
«Glisse, et ne pose point, suce moins qu'il n'effleure:
«Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
«De qui la grâce est tout, et le corps presque rien;
«Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
«Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.»

«L'ensemble de ces vers est fort joli, et l'effet de cette peinture est agréable et piquant; mais, quoique le sujet soit très-mignard, ne peut-on pas trouver trop de mignardise dans les détails? *Miniature* du peuple ailé ...., *phénomène léger* ...., *chef-d'œuvre aérien* ...., *de qui la grâce est tout* ...., *esquisse de la vie* ...., *le plus charmant caprice des dieux:* ces traits sont brillants, mais qu'ils sont maniérés! Qu'ils ont peu de précision dans leur tournure précise! Il y a dans ce morceau des fautes moins séduisantes: le troisième vers dit-il bien ce qu'il veut dire?

Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu,

Le huitième ne manque-t-il pas d'élégance?

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace: on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats; l'impatience paraît être leur âme: s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit; ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp,* fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE,

PAR ROLLIN.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? qu'est-ce que l'étendue du pays que nous

---

Jamais sur chaque tige un instant ne demeure.

Le dernier ne joint-il pas l'incorrection à l'affectation?

Et des dieux, S'ILS EN ONT, *le plus charmant caprice.*

S'ils en ont, c'est-à-dire, *s'ils ont des caprices:* cette construction est un vrai solécisme.

«Comparez tous ces colifichets, *miniature, esquisse de la vie, phénomène léger,* avec ces expressions si justes, si précises, si nettes, *ce bijou de la nature .... ce petit favori.* M. de Buffon n'appelle point le colibri .... *un chef-d'œuvre aérien; car* au fond, que signifie un chef-d'œuvre aérien? Mais il dit: *dans sa vie tout aérienne, etc.* Cela est aussi pur, aussi clair qu'élégant; cela n'est ni vague ni affecté: la clarté et le naturel sont le cachet des écrivains de bon goût.» *M. Dussault.*

pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres! car, comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa faible voix du milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire; leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune?

Elle ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes: si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des

ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrée en contrée, et qui, semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Égyptiens, où les princes comme les particuliers étaient cités et jugés après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation [4]. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le

[4]) « Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture; sur les bords de ce lac on arrêtait le mort. Qui que tu sois, rends compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu fait du temps et de la vie? La loi t'interroge; la patrie t'écoute; la vérité te juge. Alors il comparaissait sans titre et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus et de ses vices. Là, se dévoilaient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avait étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois, était condamné; la peine était l'infamie. Mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer était réservé aux parents. On assemblait la famille. Les enfants venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendait en foule. Le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste, à l'aspect de sa cendre. On rappelait les lieux, les moments et les jours où il avait fait des actions vertueuses. On le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes. On proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer. Enfin, en le quittant et le quittant pour jamais, on lui disait pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

« Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement, comme le reste des hommes; et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le Prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Égypte qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes était mort, et que le peuple était assemblé, il paraissait alors différents accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venait en habits de deuil, et disait : il a fait périr ma femme et mes enfants; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant; ô juges, vengez-nous. Un autre : il m'a ravi

sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et, sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité: ministres d'état, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les pères et mères dans leurs familles, les maîtres et maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes, d'avoir dans une élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste et de caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

---

ma liberté et j'étais innocent; voilà mes chaînes; elles déposent contre lui; et je viens les secouer sur sa tombe. Des malheureux, en lambeaux, disaient: nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais: sur chacune de ces pierres que vous voyez a coulé quelqu'une de nos larmes. Et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, étendant leurs bras à la fois, s'écriaient tous ensemble: il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui tous ont péri dans une guerre injuste; ô juges, en prononçant sur lui, songez à leur sang. Ainsi au pied de ce tribunal de l'Égypte retentissaient les plaintes des malheureux; mais il manquait quelque chose à la justice; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendit sous sa tombe et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avait cessé de vivre, et que les prêtres récitaient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêlaient aux éloges; chacun bénissait sa mémoire, et on l'accompagnait, en pleurant, vers la pyramide où il devait éternellement reposer.

« Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus; et il n'y a dans aucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois. Mais la renommée fait la fonction de ce tribunal: plus terrible parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.» *Thomas.*

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie: comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière et placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires; afin, disait-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

VII.

DIALOGUES.

L'idée heureuse de faire converser entre eux des morts illustres pour exprimer, en leur nom, des jugements historiques ou des idées philosophiques, remonte à un écrivain grec du 2e siècle: *Lucien de Samosate*. Il a eu bien des imitateurs. Les principaux, en France, sont *Fénelon* et *Fontenelle*. Mais cette forme est tout ce qu'il y a de commun entre ces deux auteurs. Le premier a eu pour but d'inculquer dans l'esprit de son élève, le duc de Bourgogne, des vérités morales, et de le former à bien juger les hommes et leurs actions; le second a voulu revêtir d'une forme piquante des discussions très-fines, dont la tendance est ordinairement paradoxale.

1.

ACHILLE ET HOMÈRE[1].

Achille. Je suis ravi, grand poëte, d'avoir servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poëme qu'on ait jamais vu.

Homère. J'avoue que le sujet est beau, mais j'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai

[1]) Homère a écrit, plus de huit siècles avant l'ère chrét., deux grands poëmes épiques (c'est-à-dire narratifs) dont l'un, intitulé *Iliade*, raconte une épisode de la guerre de Troie, et l'autre, nommé l'*Odyssée*, retrace les aventures d'Ulysse, prince grec, à la suite de cette guerre. La colère d'Achille, l'un des rois grecs ligués pour la ruine de Troie, est le vrai sujet de l'Iliade. Il y est représenté comme le plus vaillant des guerriers, mais en même temps comme le plus impétueux et le plus altier des humains.

trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

Achille. Quoi ! comparer le rusé et trompeur Ulysse au fils de Thétis, plus terrible que Mars ! Va, poëte ingrat, tu sentiras . . .

Homère. Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

Achille. Pourquoi viens-tu me désavouer que tu me dois la gloire de ton plus beau poëme ? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles : tout y languit, tout sent son vieillard dont la vivacité est éteinte, et qui ne sait point finir.

Homère. Tu ressembles à bien des gens qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner par ce contraste des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux même combattant aux portes de Troie ! Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence.

Achille. Oh ! que tu es fier, bon homme aveugle ! Tu te prévaux de ma mort.

Homère. Tu te prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus *que* l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

Achille. Ah ! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate !

Homère. Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs ; mais moi, je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

Achille. Comment ! tu t'imagines que, sans tes vers, le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles.

Homère. Plaisante vanité ! pour avoir répandu plus de sang qu'un autre, au siége d'une ville qui n'a été prise qu'après ta mort ! eh ! combien y a-t-il de héros qui ont vaincu de grands peuples et con-

quis de grands royaumes[1] ! Cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli, on ne sait pas même leurs noms. Les muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher dans ces deux choses : premièrement il faut la mériter par la vertu, ensuite se faire aimer par les nourrissons des muses, qui peuvent la chanter à toute la postérité.

Achille. Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poëtes. C'est par hasard que tu as conçu longtemps après ma mort le dessein de faire ton Iliade.

Homère. Il est vrai ; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de grands hommes. Ses récompenses et son estime excitent une noble émulation ; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et qu'à favoriser les muses, elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un. Son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre, qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point eu un poëte qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi ? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat. Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poëme ; mais je ne puis plus chanter les emportements que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage certains endroits de l'Iliade : par exemple, la défaite des Grecs en ton absence ; la consternation des Troyens dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle ; les dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

Fénelon.

---

[1]) Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, quia carent vate sacro.
Hor. Od. L. IV. O. 9.

2.

XERXÈS ET LÉONIDAS.[1]

XERXÈS. Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur le bord du Styx.

LÉONIDAS. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes eunuques, tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERXÈS. Voyez ce brutal, cet insolent! un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi, sans autorité, un capitaine de bandits! Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi! As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats, et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait en un repas se désaltérer sans faire tarir des rivières?

LÉONIDAS. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles, furent tués par ton armée innombrable sans pouvoir être vaincus. Ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

XERXÈS. Ton action était un coup de fureur et de désespoir.

LÉONIDAS. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERXÈS. Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse, après avoir ravagé l'Attique! j'aurais mis en cendre ta Lacédémone, comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais . . . .

LÉONIDAS. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le

---

[1]) Voyez, dans ce volume, le morceau de Bossuet sur les *premiers temps de la liberté grecque.*

grand roi? Tes trésors sont bien loin. Tu n'as plus de gardes ni d'armées, plus de faste ni de délices. La louange ne vient plus chatouiller tes oreilles. Te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe. Tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu, que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage? Plaisant homme[1] pour dompter la mer! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque, comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leur propre faiblesse.

Xerxès. Ah! les rois, qui peuvent tout (je le vois bien, mais hélas! je le vois trop tard), sont livrés à toutes leurs passions. Eh! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré! Oh! quel malheur de naître dans de si grands périls!

Léonidas. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois: ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

Xerxès. Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

Léonidas. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos comme toi. Je croyais même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

Xerxès. Mais enfin si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

Léonidas. Je le crois comme tu le dis, et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils, ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

---

[1]) V. page 246, note 8.

Xerxès. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

Léonidas. La muraille n'était pas encore faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut encore plus salutaire aux Grecs que leur force.

Xerxès. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir . . . .

Léonidas. Tu aurais fait quelque autre faute; car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil, et par la haine des conseils sincères; tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

Xerxès. Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imaginais.

Léonidas. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il ne devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme. Fénelon.

3.

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE[1].

Démocrite. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

Héraclite. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

Démocrite. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux: cela vous fera mal.

Héraclite. Vous les prenez avec trop d'enjouement: votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

Démocrite. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

[1]) Deux philosophes grecs (l'un né à Abdère l'an 470 av. J. C., l'autre à Éphèse un siècle auparavant). Ils sont devenus les types, l'un d'une philosophie chagrine et amère, l'autre d'une philosophie égoïste et railleuse. Fénelon suppose qu'Héraclite était triste par compassion et par amour du bien.

Héraclite. Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

Démocrite. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

Héraclite. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les plaindre pas, et d'insulter à leur folie. D'ailleurs qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

Démocrite. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

Héraclite. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

Démocrite. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste ; pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

Héraclite. Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige : nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même ? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée ; et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison !

Démocrite. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre : mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

Héraclite. Hé ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

Démocrite. Accommodons-nous, il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule et j'en ris ; il est déplorable et vous en pleurez : chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se

régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

Héraclite. Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent. Fénelon.

4.

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMINES.[1]

Louis xi. On dit que vous avez écrit mon histoire.

Philippe. Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique.

Louis. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serais passé volontiers.

Philippe. Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

Louis. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Philippe. C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire: au contraire c'est ce qui la rend suspecte.

Louis. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix et ne point flétrir leur mémoire.

Philippe. La vôtre était étrangement noircie; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses: que pouvais-je faire de mieux?

Louis. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On

[1]) Louis XI, prince habile et cruel, qui éleva la monarchie en abaissant la féodalité (ou l'indépendance des princes et seigneurs qui relevaient de sa couronne), régna sur la France de 1461 à 1483. Philippe de Comines, qui l'avait trop bien servi, ne servit pas sa mémoire en racontant avec une froide véracité l'histoire de son règne.

dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte ampoule, et à faire des pèlerinages, par où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup ; enfin de la croix de saint Lo, par laquelle je n'essais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année, si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

Philippe. Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvais-je le taire?

Louis. Vous pouviez n'en rien dire.

Philippe. Vous pouviez n'en rien faire.

Louis. Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

Philippe. Mais cela était fait, et je ne pouvais pas le cacher à la postérité.

Louis. Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

Philippe. Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais rien sauvé par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru ; et je ne l'ai pas voulu faire.

Louis. Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

Philippe. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire. Fénelon.

5.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD[1].

Le connétable. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup? Oui, c'est

[1]) Le duc de Bourbon abandonna François Ier, son parent et son souverain, pour combattre contre la France sous les drapeaux de Charles-Quint. Bayard, qu'on a surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*, périt dans les rangs de l'armée française, dans la déroute de Biagrassa en 1523.

lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre ; mais je ne veux point te traiter en prisonnier, je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD. Hé ! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure, que je suis en peine : je meurs dans un moment, la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront à te guérir.

BAYARD. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE. Quoi ! Bayard, je te loue et tu me condamnes ! Je te plains et tu m'insultes !

BAYARD. Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir

à toute la France comme [illegible]
en me poussant [illegible]

BAYARD. [illegible]
devoir. Il [illegible]
vaincre et le [illegible]
de détruire [illegible]

LE CONNÉTABLE. [illegible]
que je lui avais rendus. [illegible]
dépit d'amour. [illegible]
tice énorme. [illegible]
jusqu'à mes domestiques. [illegible]
pour sauver ma vie [illegible]
que je fisse?

BAYARD. [illegible] que de manquer à la France [illegible] la persécution était trop violente, [illegible] il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de porter les armes contre nous. Votre gloire [illegible] pauvreté et dans la misère [illegible].

LE CONNÉTABLE. Mais ne vois-tu pas [illegible] l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? [illegible] se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il fallait l'en faire repentir [illegible] épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros [illegible]

LE CONNÉTABLE. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé [illegible] mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD. Si le roi ne le méritait pas, la France [illegible] La dignité même de la couronne, dont vous [illegible] le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France [illegible] dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE. Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais [illegible] pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à [illegible] ressentiment?

BAYARD. Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à [illegible] Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui

déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. FÉNELON.

6.

LOUIS XII[1] ET FRANÇOIS Ier.

LOUIS. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France: j'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants; j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume?

FRANÇOIS. J'ai eu quelques malheurs: mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS. O mon Dieu! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au-dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇOIS. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés[2] contre ceux qui doivent être leurs successeurs: mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France, et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres: j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour; j'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois; enfin je me suis fait nommer le père des lettres.

LOUIS. Cela est beau; et je ne veux point en diminuer la gloire: mais j'aimerais mieux encore que vous eussiez été le père du peuple

---

[1]) Louis XII avait mérité quelques-uns des reproches qu'il adresse ici à François Ier. — [2]) «Ainsi certaines gens, faisant les empressés.» *Lafontaine.*

que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance?

François. Non: mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre; et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi: mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

Louis. Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès? Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples?

François. Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis. Du moins vous avez conservé le Milanais?

François. Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

Louis. Quoi donc! Charles-Quint vous l'a enlevé! Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez: vous n'osez tout dire.

François. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

Louis. Comment, pris! Hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils! C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre! Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains! Je l'avais bien prévu. Eh bien! je vous entends; il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutirent ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice.... comment va-t-elle?

François. Elle m'a donné de grandes ressources: j'ai vendu les charges de magistrature.

Louis. Et les juges qui les ont achetées ne vendront-ils pas à leur tour la justice? Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie?

François. Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers d'armée: si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

François. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros: on m'appelle le grand roi François.

Louis. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

François. Non: les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

Louis. Hé! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume!

François. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

Louis. Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison?

François. Oui, sans doute; et j'achetai la liberté bien chèrement.

Fénelon.

7.

CHARLES-QUINT, ET UN JEUNE MOINE DE SAINT-JUST[1].

Charles. Allons, mon frère, il est temps de se lever. Vous dormez trop pour un jeune novice, qui doit être fervent.

Le moine. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Charles. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le moine. Oui, quand on est à l'âge de votre majesté; mais au mien on dort tout debout.

Charles. Hé bien, mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

Le moine. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

Charles. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le moine. Je vous entends, Sacrée Majesté: quand vous vous êtes

[1]) En 1556, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur, malade et fatigué du gouvernement, abdiqua toutes ses couronnes. Mais comme la vie et le pouvoir n'étaient qu'un pour lui, il s'en repentit. Il avait compté sur la reconnaissance de son fils; mais ce fils était Philippe II. On peut croire que le chagrin abrégea sa vie. Il était né en 1500, il mourut en 1558.

levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue, vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement; avouez-le sans façon, vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas comparables de votre ennui.

CHARLES. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE MOINE. C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

CHARLES. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon, orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de [illegible] couvertes de troupeaux innombrables.

LE MOINE. Tout cela est beau; mais tout cela ne peut point [illegible] voudriez un peu de bruit et de fracas.

CHARLES. J'ai cent mille écus de pension.

LE MOINE. Assez mal payés; le roi votre fils a [illegible]

CHARLES. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui [illegible] dépouillés et dégradés.

LE MOINE. Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté vos couronnes?

CHARLES. Je vois bien que cela devait être ainsi.

LE MOINE. Si vous avez compté là-dessus pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver? Tenez-vous en à votre première pensée, renoncez à tout, oubliez tout, ne désirez plus [illegible] et laissez reposer les autres.

CHARLES. Mais je vois que mon fils après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire [illegible] Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille [illegible] lines, et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par [illegible] sur les Anglais; voilà ce même duc qui a pris [illegible] vrir Metz. Mon fils gouverne mal [illegible] il ne me paie point ma pension [illegible] fidèles serviteurs dont je me suis servi [illegible] m'inquiète.

LE MOINE. Quoi! n'étiez-vous pas [illegible] retraite qu'à condition que [illegible] croirait tous vos conseils et [illegible]

CHARLES. Non: mais je croyais qu'[illegible]

LE MOINE. Puisque vous avez tout quitté pour [illegible] meurez-y, quoi qu'il arrive [illegible]

voudra; ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais dites la vérité: vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Charles. Hélas! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai; et Dieu veuille que tu ne te sois pas mécompté comme moi, en quittant le monde, dans ce noviciat! Fénelon.

8.

PÉRICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE[1].

Périclès. J'ai quelques questions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

Le Grec. Minos vous a dit la vérité: j'étais le très-humble esclave de la sublime Porte.

Périclès. Que parlez-vous d'esclave? Un Grec esclave!

Le Grec. Un Grec peut-il être autre chose?

Le Russe. Il a raison: Grec et esclave, c'est la même chose.

Périclès. Juste ciel! que je plains mes pauvres compatriotes!

Le Grec. Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez; pour moi j'étais assez content de ma situation: je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner; et pour cela je payais un tribut à Sa Hautesse.

Périclès. Un tribut! voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude?

Le Grec. A abandonner une partie du fruit de mon travail, et quelques-uns de mes enfants.

Périclès. Comment, lâche, tu livrais tes propres enfants à l'esclavage! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle ....

[1]) Périclès, à qui Athènes dut quelques-uns de ses plus beaux monuments et qui a donné son nom à l'un des grands siècles des arts, gouverna sa patrie vers l'an 440 avant J. C.

Le Grec. Veille des noms que je n'entendis nommer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils bostangis, capigi-bachis, ou pachas à trois queues?

Périclès (*au Russe*). Quels sont ces titres ridicules et barbares dont le son vient déchirer mes oreilles? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien, ou à un Spartiate imbécile. (*au Grec*). Vous avez sans doute entendu parler de Périclès?

Le Grec. De Périclès! point du tout..... attendez... N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux?

Périclès. Qu'est-ce donc que ce solitaire? Était-ce la première personne de l'État?

Le Grec. Bon! Ces gens-là n'ont rien de commun avec l'État, ni l'État rien de commun avec eux.

Périclès. Par quel moyen ce Périclès est-il donc devenu fameux? A-t-il, comme moi, livré des batailles et fait des conquêtes pour sa patrie? A-t-il érigé quelques grands monuments aux dieux, ou formé quelques établissements utiles au public? A-t-il protégé les arts et encouragé le mérite?

Le Grec. Non; l'homme dont je veux parler ne savait ni lire ni écrire; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première chose qu'il faisait dès le matin était de se déchirer les épaules à coups de fouet: il offrait à Dieu ses flagellations, ses veilles, ses jeûnes et son ignorance.

Périclès. Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne?

Le Grec. Assurément: nous autres Grecs nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

Périclès. O destinée!.... Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas toujours en vénération à Athènes, dans cette ville où j'ai introduit la magnificence et le bon goût?

Le Grec. C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle *Sétines*: c'est un misérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

Périclès. Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse et superbe ville d'Athènes que les noms de Thémistocle et de Périclès! Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

Le Russe. Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PÉRICLÈS. Comment ! il vivait dans Athènes, et il ne me connaît point ! Il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse !

LE RUSSE. Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, et n'en savent pas plus que lui. Cette cité jadis si opulente et si fière, n'est aujourd'hui qu'un pauvre et sale bourg, appelé Sétines.

PÉRICLÈS. Puis-je croire ce que vous me dites là ?

LE RUSSE. Tel est l'effet des ravages du temps, et des inondations des barbares, plus destructeurs encore que le temps.

PÉRICLÈS. Je sais très-bien que les successeurs d'Alexandre subjuguèrent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

LE RUSSE. Elle a, depuis ce temps-là, changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période, la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver ; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour à tour le joug des Français, des Vénitiens et des Turcs.

PÉRICLÈS. Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

LE RUSSE. Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Égyptiens, à qui vous devez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guère que l'art de conquérir, et qu'aujourd'hui ils ne savent guère que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens et surtout les Français ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, et les ont surpassés à beaucoup d'autres.

PÉRICLÈS. Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

LE RUSSE. Point du tout, je suis Russe.

PÉRICLÈS. A coup sûr les habitants de la terre entière ont changé de noms depuis que j'habite dans l'Élysée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens que des Turcs. Cependant les connaissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très-ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Égyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses ?

LE RUSSE. Non, je ne connais ce peuple que par vos historiens : pour notre nation, elle descend des Scythes et des Sarmates.

PISCLUS. Est-il possible qu'un descendant des Sarmates et des Scythes connaisse mieux l'état de l'ancienne Grèce que ne le connaît un Grec moderne?

LE RUSSE. Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Égyptiens, des Grecs et des Sarmates; un de nos souverains s'étant trouvé un homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses États, et l'on vit s'y élever rapidement les arts et les sciences, des académies et des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, et notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

PISCLUS. J'avoue que pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté et le courage: mais il est plus vrai encore que j'ai perdu bien du temps: j'espérais avoir rendu mon nom immortel, et je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE. Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, et c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

PISCLUS. J'en conviens: cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec Osiris, Minos, Lycurgue, Solon et tous ces législateurs et fondateurs d'empires, dont les actions et les maximes sont, comme les miennes, plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

LA comédie, dont nos jeunes lecteurs ont tous quelque idée, a pour principe un trait de la nature humaine, aussi facile à reconnaître que difficile à bien expliquer: c'est ce mouvement qui a souvent lieu en nous à la rencontre de certaines choses qui contredisent le sentiment ou l'idée que nous avons des convenances. Ce mouvement intérieur produit le phénomène du *rire*, et nous appelons *ridicule* l'objet qui y donne lieu. Comme le vice est souverainement déraisonnable et choque par-là la première de toutes les convenances, le vice peut souvent offrir un côté ridicule, et l'on a pu essayer de l'attaquer de ce côté-là. Telle est l'origine de la comédie de caractère et de mœurs. Mais il y a deux choses bien certaines: la première, qu'il est plus conforme à la vraie morale de reprendre le vice avec le sérieux de la charité que d'en tirer une occasion

d'amusement ; la seconde, que la correction administrée de cette seconde manière ne corrige guère ou ne corrige point. C'est, si l'on veut, un juste châtiment, une satisfaction donnée à la raison publique, une vengeance du bon sens ; mais c'est peu de chose au-delà. Nous ne disons pas d'ailleurs que le ridicule ne ressorte quelquefois de la simple exposition d'une erreur, ou de la réfutation d'un sophisme ; arracher à la sottise son dernier mot, c'est arracher le rire à l'auditeur sensé ; les hommes les plus sérieux n'ont pu toujours, ni toujours dû éviter de produire cet effet. Mais substituer à la haine que mérite le mal, la risée qu'excite la déraison, c'est tendre à faire passer le péché pour un simple travers d'esprit ; c'est fausser ou détourner l'impression que la conscience en eût dû recevoir ; c'est obliger l'homme vicieux à changer de masque, plutôt que de caractère. Le ridicule n'est point une arme illégitime en tous les cas ; mais c'est une arme dangereuse ; il peut quelquefois être bon de faire rougir le vice ; mais la moquerie elle-même est bientôt vice à son tour ; le pécheur peut être conduit quelquefois de la honte au remords, mais combien d'âmes qui s'en tiennent à la honte, et dont l'amour-propre seul souffre et pleure ! La moquerie *comique*, la meilleure en tous les sens, puisqu'elle n'est que la représentation naïve d'un caractère vrai dans des situations vraisemblables, et qu'elle est moins moqueuse que toute autre, ne laisse pas d'avoir ses périls. Ce jeu est dangereux, non-seulement à faire, mais à voir. Il nous semble au moins qu'il s'applique mieux à des travers de l'esprit qu'à des vices du coeur ; distinction réelle, quoiqu'il n'y ait guère de travers sans péché, ni de péché qui ne crée un travers. Deux des scènes, par exemple, que nous donnons ici, peuvent devenir un avertissement salutaire, l'une pour l'homme qu'une sotte émulation pousse à imiter les manières du grand monde, l'autre pour celui qui a contracté peu à peu, et porte sans s'en douter à un excès choquant l'habitude de gronder, l'homme pour qui gronder est devenu un besoin que tout doit satisfaire. *Tel* homme, atteint de l'une ou de l'autre de ces manies, peut rentrer en lui-même en rencontrant soudainement sa propre figure dans ce miroir, qui n'y ajoute rien, et qui ne la lui montre ridicule que parce qu'elle l'est en effet. Dans la bonne comédie, la sottise se raille elle-même ; elle n'est pas plus ridicule au théâtre que dans la vie ; elle ferait rire ailleurs comme sur la scène ; on ne lui a rien prêté ; au contraire, on lui a tout emprunté ; le public rit davantage au théâtre, ou du moins rit plus haut, mais ce n'est pas là qu'il commence à rire ; et les mêmes choses ne lui font pas, dans la réalité de la vie, une impression différente. Après tout cela, il faut bien avouer que l'observation de Boileau se rencontre vraie dans la plupart des cas :

« Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
« S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir ;
« L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
« D'un avare souvent tracé sur son modèle ;

« Et mille fois un fat finement exprimé
« Méconnait le portrait sur lui-même formé. »

Les meilleurs poëtes comiques ont en général un tout autre souci que de réformer leurs semblables; et la plupart n'acceptent qu'en riant sous cape l'intention grave dont on veut bien leur faire présent. Ils ont été les ministres d'une vengeance publique, et c'est là le côté le plus sérieux du rôle qu'ils se sont attribué. La profondeur de quelques-uns d'entre eux ne contredit pas ce que nous avançons, puisque la profondeur n'est pas le sérieux. Molière, qui vient peut-être immédiatement après Shakspeare comme philosophe poëte, a fortement ébranlé les convictions morales, et relâché les liens de la famille. Tout prouve qu'il n'avait d'autre morale que les inspirations d'une heureuse nature et d'un bon sens parfait. Il appartient à cette série d'écrivains moralistes qui, parallèlement aux moralistes chrétiens, ont inculqué aux générations successives une morale païenne, quoique non antique, païenne sauf l'inévitable influence de quelques idées chrétiennes méconnues. Quant à son génie comique, c'est peut-être le plus vrai, le plus franc et le plus complet qui ait jamais existé. Molière est un de ces esprits qui cessent d'être nationaux à force d'être humains, que toutes les nations réclament et adoptent, et dont l'esprit humain s'honore. Le local et le temporaire sont chez lui peu de chose au prix de l'universel. Le *Misanthrope*, le *Tartufe*, l'*Avare* sont des monuments du génie. Et il n'aurait pas besoin de les avoir faits; il lui suffirait d'avoir écrit les *Femmes savantes*, *Amphitryon*, *le Bourgeois Gentilhomme*, ou peut-être seulement ses farces, pour être sans égal sur la scène française. Il serait encore, pour la naïveté, la portée philosophique, la force comique, la verve du style, le premier parmi les premiers de son art. C'est à mesure qu'on lui ressemble davantage qu'on est davantage dans l'esprit de la comédie, dont il semble avoir personnifié le génie. Le 18e siècle abandonna ses traces, que le nôtre a retrouvées de loin en loin. On sent qu'à l'époque où écrivait Brueys (l'auteur du *Grondeur*), la tradition de Molière était encore vive.

UNE SCÈNE DU GRONDEUR,

PAR BRUEYS[1].

M. GRICHARD, *médecin*, LOLIVE, *son valet*, ARISTE, *son frère*.

GRICHARD. Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE. Monsieur, je travaillais au jardin: au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

---

[1]) Un de nos bons auteurs comiques, né en 1640, mort en 1723.

GRICHARD. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE. Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

GRICHARD. Comment faire?

ARISTE. Mon frère, voulez-vous bien...

GRICHARD. (*en l'interrompant.*) Oh! donnez-vous patience... (*A Lolive.*) Comment faire? coquin!

ARISTE. Eh! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de....

GRICHARD. (*l'interrompant.*) Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE. (*à part.*) Il faut lui laisser passer sa fougue.

GRICHARD. (*à Lolive.*) Comment faire? infâme!

LOLIVE. Oh! ça, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

GRICHARD. Non.

LOLIVE. Voulez-vous que je la tienne fermée?

GRICHARD. Non.

LOLIVE. Si faut-il, monsieur....

GRICHARD. (*l'interrompant.*) Encore! tu raisonneras, ivrogne!

ARISTE. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

GRICHARD. Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE. (*à part.*) Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

GRICHARD. Te tairas-tu?

LOLIVE. Monsieur, je me ferais hacher! il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez; comment la voulez-vous?

GRICHARD. Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux.... je la... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

ARISTE. Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

GRICHARD. (*montrant Lolive.*) Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE. Je croyais bien faire.

GRICHARD. Oh! je croyais.... Sachez, monsieur le fleur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE. Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise....

GRICHARD. (*l'interrompant.*) Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir.... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

GRICHARD. Et la cour?

LOLIVE. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages!

GRICHARD. Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE. Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

GRICHARD. Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE. Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

GRICHARD. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

GRICHARD. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?....

LOLIVE. Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer!

GRICHARD. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin.....

LOLIVE. (*l'interrompant.*) Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

GRICHARD. Je gagerais que ces deux voix de bois sont encore....

LOLIVE. (*l'interrompant.*) Elles sont logées, monsieur. Néanmoins, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une chartée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais toutes quand vous avez frappé.

GRICHARD. (*à part.*) Oh! il faut que je cherche ce coquin-là!.... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin.... (*A Lolive.*) Hors d'ici!

LOLIVE. (*A Ariste.*) Que diable a-t-il mangé?

ARISTE. (*avec douceur.*) Retire-toi.

SCÈNE DU BOURGEOIS GENTILHOMME,

PAR MOLIÈRE.

(*La 6e de l'acte II.*)

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. . . . . Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE. Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN. Oui; mais faites comme si je ne le savais pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN. Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, etc.*

M. JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE. Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. La morale?

LE MAÎTRE. Oui.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN. Non, laissons cela : je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAÎTRE. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE. Très-volontiers.

M. JOURDAIN. Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAÎTRE. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAÎTRE. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut, A, E.

M. JOURDAIN. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN. ,U U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAÎTRE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut, DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE. L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE. Fort bien.

M. JOURDAIN. Cela vaut-il mieux?

LE MAÎTRE. Sans doute. Est-ce des vers que vous me voulez écrire?

M. JOURDAIN. Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE. Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. Pourquoi?

LE MAÎTRE. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE. De la prose.

M. JOURDAIN. Quoi! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.*

Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.*
Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.*
Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE. Je n'y manquerai pas.

SCÈNES DES OISIFS.

Un jeune homme, nommé Déricour, occupé d'une affaire pressante d'où sa fortune et son bonheur dépendent, est interrompu à tout moment par des visites d'oisifs. Il a donné ordre à son domestique de renvoyer tout le monde ; mais tout le monde pénètre dans son cabinet. Voici l'entrée d'un de ces importuns, M. Leffilé, qui ne trouve d'abord que le domestique de Déricour :

LEFFILÉ. Bonjour, mon cher Flamand.

FLAMAND. Ah ! c'est vous, M. Leffilé ; mais d'où venez-vous donc? Voilà tantôt deux mois qu'on ne vous a vu.

LEFFILÉ. Eh ! mon ami, est-ce que vous ne savez pas que j'ai été bien malade?

FLAMAND. Vous, monsieur ! on ne le dirait pas ; vous n'êtes pas plus maigre qu'auparavant. Je me disais aussi : Mais d'où vient donc que M. Leffilé ne nous fait plus sa petite visite une fois par semaine au moins?

LEFFILÉ. Est-ce que votre maître n'a pas été inquiet de ma santé?

FLAMAND. Pardonnez-moi, monsieur ; il m'en demandait des nouvelles .... de temps en temps.

LEFFILÉ. Annoncez-moi, je vous en prie, mon ami.

FLAMAND. Oh ! comme monsieur sera fâché ! Il n'y est pas.

LEFFILÉ. Eh bien, je verrai monsieur son oncle en l'attendant.

FLAMAND. Il vient de sortir, monsieur.

LEFFILÉ. Monsieur Durmont aussi? Je reviendrai. Attendez ; faites-moi le plaisir de remettre cette carte à monsieur Déricour. Attendez donc, et celle-ci à monsieur Durmont.

FLAMAND. Je n'y manquerai pas, monsieur.

LEFFILÉ. Cela me contrarie ; je ne sais trop que devenir d'ici à l'heure de la parade. Vous savez qu'il y a aujourd'hui une revue magnifique. Permettez que je me repose un instant : je suis si faible encore.

FLAMAND. Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. (*A part.*) Il ne s'en ira pas !

LEFFILÉ, *s'asseyant.* Savez-vous que le Louvre avance. Je suis une espèce d'inspecteur des travaux publics : les ouvriers m'ont reconnu.

DÉRICOUR, *sortant de chez son oncle.* Oui, mon oncle, toutes les sommes en chiffres.

LEFFILÉ. Eh ! le voilà, ce cher Déricour !

DÉRICOUR *à Flamand.* Encore !

FLAMAND. Demandez à monsieur si je ne lui ai pas dit que vous étiez sorti ?

DÉRICOUR *à Flamand.* Veux-tu bien te taire ?

LEFFILÉ. Ne le grondez pas. C'est vrai, il me l'avait dit ; et il y a mieux, je ne saurais vous en vouloir : n'est il pas naturel qu'on se fasse céler quand on est occupé ? D'ailleurs si vous aviez su que c'était moi . . . Au surplus j'y suis fait. Moi qui n'ai d'autre métier que celui de rendre des visites quand je me porte bien, je monte, je descends les escaliers, je parle aux portiers, aux femmes de chambre, et j'ai le bonheur de ne pas dîner sans avoir des nouvelles de presque tous mes amis.

DÉRICOUR *à Flamand.* Allons, sors.

LEFFILÉ. Embrassons-nous, mon cher Déricour ; y a-t-il assez longtemps que nous ne nous sommes vus ? Eh bien, mon ami, m'en voilà sauvé.

DÉRICOUR. De quoi donc ?

LEFFILÉ. De ma maladie. Je l'ai échappé belle : c'est aujourd'hui ma première sortie. Je me suis dit ce matin : il fait un peu froid, mais sec ; c'est le temps que mon médecin m'a ordonné : j'irai à pied, tout en me promenant, le long des quais, et me voilà.

DÉRICOUR. Voulez-vous permettre que j'écrive. . . .

LEFFILÉ. Écrivez, écrivez ; je vous parlerai quand vous aurez fini.

DÉRICOUR. Quand j'aurai fini il faudra que je sorte.

LEFFILÉ. Ah ! vous sortirez ? Comme je vous disais, l'air est un peu vif. Il faut prendre garde aux rhumes ; ma maladie m'a trop appris combien la santé est précieuse. Une jaunisse affreuse ! Cela m'est venu d'une colère . . . . contre mon gendre. Je voyais tout

jaune; enfin je rêvais jaune. J'ai envoyé chercher mon docteur: il m'a ordonné je ne sais quelle potion composée de je ne sais quelles drogues: cela m'a fait un bien! j'étais tout gaillard.

DÉRICOUR *s'est assis et écrit.* Et vous fûtes guéri?

LEFFILÉ *allant reprendre son fauteuil et s'approchant de Déricour.* Oh! que non pas. Nous n'en sommes pas là; n'allons pas si vite. Il me survint une crise le lendemain.... non, le surlendemain.... Je disais bien, le lendemain, un mardi; cela devint très-compliqué. J'ai été six semaines au lit; on m'a mis les sangsues; j'ai eu les ventouses aux jambes; on m'a saigné deux fois; j'ai pris trois fois l'émétique.

DÉRICOUR *à part.* Allons, il ne me fera pas grâce d'un verre de tisane.

LEFFILÉ. Enfin, il y a huit jours, mon médecin m'écrit une ordonnance, l'apothicaire se trompe, m'envoie le contraire précisément.

DÉRICOUR. Ah! grand Dieu!

LEFFILÉ. Ne vous effrayez pas. Méprise heureuse, cela m'a sauvé; mon médecin en était tout fier.

DÉRICOUR. Il y avait de quoi. (*On entend un cor de chasse.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

LEFFILÉ. Un cor de chasse, quelque voisin qui s'amuse. Cela me transporte dans les bois. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que ma maladie n'a pas été sans quelque agrément pour moi; cela m'a occupé. (*On entend le cor de chasse.*)

DÉRICOUR. Encore! mais ce n'est pas un voisin. Flamand! (*Le cor continue.*)

LEFFILÉ. Voilà un homme qui a une bonne poitrine.

DÉRICOUR. Flamand! Flamand!

FLAMAND, *un cor de chasse à la main.* Monsieur!

DÉRICOUR. Comment, malheureux, c'est toi qui fais ce tintamarre?

FLAMAND. Oui, monsieur; je prends ma leçon.

DÉRICOUR. Si tu pouvais la prendre plus loin.

FLAMAND. Ne vous fâchez pas, je vais dans ma chambre. (*Il sort.*)

DÉRICOUR. Ce drôle-là!

LEFFILÉ. Il aime à s'instruire; cela ne vaut-il pas mieux que de dormir ou de jouer aux cartes dans une antichambre? Comme je vous disais, je suis méthodique, sans passions. Ce que j'ai fait

hier, je le fais aujourd'hui, et je le ferai demain, je ne manque pas une cérémonie, une revue.

DÉRICOUR. Vous devez bien regretter les processions?

LEFFILÉ. Beaucoup.

Une nouvelle visite vient couper en deux celle de M. Leffilé. Après une longue et sotte conversation, ces nouveau-venus se retirent, et M. Leffilé, qui s'est endormi, se trouve à son réveil maître du champ de bataille.

DÉRICOUR. Comme il dort! Au moins celui-là ne me gênera pas. Respectons son sommeil, et travaillons. *(Il va pour s'asseoir.)*

LEFFILÉ *s'éveillant.* Eh bien, ils sont partis!

DÉRICOUR. Allons.

LEFFILÉ. Je m'étais endormi. Je vous dirai que ce qui m'est resté de ma maladie, c'est une perpétuelle envie de dormir; je m'endors au bruit d'une dispute, d'une conversation; mais quand je me trouve seul avec quelqu'un, je me réveille sur-le-champ.

DÉRICOUR. Comme c'est agréable!

LEFFILÉ. Ce que c'est que l'imagination! Il me vient des idées en dormant..... Je rêvais que j'étais chef des Arabes.

DÉRICOUR. Peste!

LEFFILÉ. Attendez donc! Qu'est-ce que j'entends là? les tambours! Eh vraiment! la revue! Là, vous me faites perdre mon temps; autant rester à présent. Mais non, je vais courir. Voici votre oncle; je ne vous laisse pas seul. Je vous souhaite le bonjour.[1]

PICARD.

---

[1]) «Le personnage, dit Picard dans la préface des *Oisifs*, n'est pas d'invention. «L'original du portrait est venu bien souvent m'importuner. Un jour, je travail-«lais précisément aux *Oisifs*, il arrive, il s'assied, je le fais parler, et j'écris pres-«que tout le rôle sous sa dictée.»

VIII.

LETTRES.

Des lettres ne plaisent guère au public que lorsqu'elles n'ont point été écrites pour le public. Travailler une lettre comme une production littéraire, c'est lui enlever d'avance tout ce qui fait le caractère et le charme de ce genre d'écrire, l'abandon, la grâce et la familiarité[1]. Les lettres de VOITURE (1598—1648) et de BALZAC (1595—1654), lettres qu'ils adressaient au public sous le pli de tel ou tel de leurs amis, ne trouvent plus de lecteurs malgré tout l'esprit dont elles brillent; l'aisance et la simplicité y manquent presque toujours; la pire des affectations, celle du naturel, s'y fait constamment sentir. Voiture veut toujours être fin et piquant; chacune de ses phrases est une pointe, et le caractère dominant de sa pensée est une apparente fausseté qui revêt la louange des expressions du blâme, et enveloppe la bienveillance du voile de l'aversion. C'est l'ironie prise à rebours. On en pourra juger par cette lettre au duc d'Enghien (le grand Condé) sur la victoire de Rocroy; ce morceau est peut-être de la meilleure manière de l'auteur.

MONSEIGNEUR,

A cette heure, que je suis loin de votre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense

---

[1]) Des femmes sont au premier rang des épistolaires. «Ce sexe, dit La Bruyère, «va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume «des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont que l'effet d'un long «travail et d'une pénible recherche: elles sont heureuses dans le choix des termes, «qu'elles placent si juste que, tous connus qu'ils sont, ils ont le charme de la «nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il «n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de «rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de «discours inimitable qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. «Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quel-«ques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de «mieux écrit.»

d'elle il y a longtemps, et que je n'avais osé lui déclarer, pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avais vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir [1] souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté d'en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines, que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaine, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon qui appartenaient à un prince qui est oncle du Roi et frère de la Reine, avec qui vous n'avez jamais eu de différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Munier; mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière de confession. J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisait pas bon vous rien disputer. Mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous vous fussiez emporté à ce point-là; et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'Empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous.

Voici encore, du même auteur, une lettre assez agréable à Mlle de Rambouillet, au sujet de la conjonction *car*.

MADEMOISELLE,

CAR étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez du tort qu'on lui veut faire: et je ne puis bien espérer de l'Académie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut rétablir par une si grande violence. En un temps où la fortune joue des tragédies par tous les endroits de l'Europe, je ne vois *rien si digne* de pitié, que quand je vois que l'on est prêt à chasser et faire le procès [2] à un mot qui a si utilement servi cette monarchie, et qui, dans toutes les brouilleries du royaume,

[1]) Faute: *pour qu'on le puisse.* — [2]) Ce régime ne convient pas aux deux verbes.

s'est toujours montré bon Français. Pour moi, je ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alléguer contre une diction qui marche toujours à la tête de la raison, et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *car* ce qui lui appartient, pour le donner à *pource que;* ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, mademoiselle, c'est qu'après cette injustice, on n'en entreprenne d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *mais*: et je ne sais si *si* demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux-esprits nous voudront réduire au langage des anges, ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes. Certes, j'avoue qu'il est vrai ce que vous dites, qu'on ne peut mieux connaître par aucun autre exemple l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car,* j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant, il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans plein de force et de crédit, après avoir été employé dans les plus importants traités, et assisté toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce, et est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables qui diront: le grand *car* est mort; et le trépas du grand *Kan* ni du grand *Pan* ne semblerait pas si important ni si étrange. Je sais que si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle, et que j'aime extrêmement, il dira qu'il faut condamner cette nouveauté; qu'il faut user du *car* de nos pères aussi bien que de leur terre et de leur soleil; et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne (?) et de Saint Louis. Mais c'est vous principalement, mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection. Puisque la plus grande force et la plus parfaite beauté de notre langue est en la vôtre, vous y devez avoir une souveraine puissance, et faire vivre ou mourir les paroles, comme il vous plaît.

Balzac est artiste en fait de louange. Il s'étudie laborieusement à tourner un compliment de dix manières différentes. Si la finesse est la prétention de Voiture, Balzac se pique surtout d'une noblesse continue. Cette recherche, qui nuit à son style épistolaire, a servi la prose française. Balzac, le premier, lui a donné cette harmonie qui tient à une heureuse distribution des

membres de la période, et qu'on appelle le *nombre*. On pourra se faire une idée du caractère de cet écrivain par ce fragment d'une de ses lettres:

MONSEIGNEUR,

Vos faveurs justifient ma solitude, et la grâce que j'ai reçue à votre recommandation me donne rang dans le monde, encore que je n'y sois pas. Elle fait voir à ceux qui s'empressent et qui courent, qu'il y a une oisiveté que la république paie, et un repos que vous estimez. Toutes les mains qui servent l'État ne sont pas employées à tuer des hommes, ni à remuer des machines. Il y en a que l'on lève au ciel, pour seconder celles qui combattent, et pour demander à Dieu la victoire. Il y en a qui font des dépêches et des commissions: quelques-unes dressent des plans, et tracent sur le papier ce qui se doit exécuter à la campagne: quelques autres travaillent sans bruit pour l'honneur du prince et pour l'édification de ses sujets. Je ne veux pas dire, monseigneur, que les miennes aient été si noblement occupées, ni prétendre à la gloire qui fut donnée à Phidias, d'avoir fait l'image d'un dieu qui ajouta beaucoup à la dévotion qu'on avait pour lui: je dis seulement que si être homme de bien et bon citoyen est la première partie de la définition de bon orateur, on ne me peut disputer légitimement la moitié de cette excellente qualité, et qu'en tout cas l'abondance de la passion mérite qu'on excuse le défaut de l'art. Je vois assez que vous êtes indulgent jusque-là, et qu'il n'est point de si basse médiocrité dans la profession des bonnes lettres que vous ne preniez plaisir de relever par votre faveur. Vous aimez les connaissances honnêtes, parce que vous avez découvert leurs plus secrètes et leurs plus particulières beautés. Vous vous opposez au retour de l'ignorance, parce que vous savez bien que, si les Français devenaient barbares, votre vertu serait mal louée par des orateurs et par des poëtes de Barbarie.

DE RACINE A SON FILS.

Au camp devant Namur, le 31 mai.

Vous avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie [1], et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous con-

[1]) La petite vérole.

soler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit: il est très-important pour vous d'être docile. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous arrivera aucun accident: c'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres; ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siége de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt; et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant: offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Au camp devant Namur, le 10 juin.

Vous pouvez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous était tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnaissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir; elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison: mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude. Je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. votre précepteur, et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes compliments à vos sœurs. Je ne sais pourtant si on leur

permet de vous rendre visite ; attendez donc à leur faire mes compliments quand vous serez en état de les voir.

Fontainebleau, le 10 octobre.

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie ; et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des lettres à Atticus, au lieu du second que je pensais avoir apporté : je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire ; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la république et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome ! Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement ; mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron : souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage : *Illa se professione sentit cui Cicero valde placebit.* Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton ; je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que vous si M. Carmeline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites souvenir votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de votre très-humble serviteur. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Fontainebleau, le 8 octobre.

Je voulais presque me donner la peine de corriger votre version et vous la renvoyer en l'état où il faudrait qu'elle fût ; mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé *(saisi)* le sens. Je vois bien que les Épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour bien les entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de la bataille de Trasymène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna : ne vous pressez point, et tournez la chose aussi naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil : mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir. J'aimerais autant, si vous voulez lire quelque livre français, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu, mes baisemains à vos sœurs.

Fontainebleau, le 23 mai.

Je vous prie de dire à M. Grimarets que j'ai lu son mémoire à M. le chancelier, qui a dit que M. Cousin pensait qu'on ne pouvait rien faire de bon, ni d'utile au public, de ce projet. Je verrai M. de Harlay, et lui demanderai s'il veut et s'il peut se mêler de cette affaire et entreprendre de persuader M. le chancelier.

Il me paraît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de la C. de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très-sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention ; et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous

instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non-seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié.

Paris, le 13 juin.

C'est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir, et que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et Madame Vigon, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures et surtout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies : on en doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; et ils auraient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments. Je devais avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils : donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Paris, le 23 juin.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles ; elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille depuis le plus grand jusqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions ; tantôt à Dieu (*c'est-à-dire décidée à se faire religieuse*), tantôt au monde, et craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reste elle est fort douce.

On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poëtes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai

dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire: *Racine en mangerait volontiers.* Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

Madame de Sévigné (1626—1696) a atteint la perfection du style épistolaire dans ses lettres à sa fille. En citer quelques-unes sera la meilleure manière de les louer. Mad. de Maintenon (1635 - 1719), mariée en secret à Louis XIV en 1683, moins vive et moins piquante, se distingue par l'esprit d'observation, le naturel et la précision. On croit sentir dans ses lettres la circonspection d'une position équivoque, et la dignité d'une haute destinée. — Nous donnons quelques lettres de ces deux femmes célèbres, quelques-unes de Mad. de Simiane, et plusieurs de Voltaire, le premier des épistolaires français après Mad. de Sévigné. Les *Lettres persanes* de Montesquieu ne prendront place ici qu'à cause de la forme épistolaire qu'il a cru devoir donner à ses observations sur les mœurs.

De Mad. de Sévigné a sa fille, Mad. de Grignan.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague: je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille[1] se fendre par la moitié: on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse[2]; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en[3] parlez, et vous aimez mieux

---

[1]) Régul. *veut*. — [2]) Mad. de Grignan se rendait en Provence avec son mari, nommé gouverneur de ce pays. — [3]) Moins régulier, mais plus gracieux que *de moi*.

m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous ; c'est-ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir ; rien ne me donne de distraction ; je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi ; je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir, le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Mad. de Guénegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra ; c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas.

De la même a la même.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi : j'écris de provision ; mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours ; c'était parce que je ne me souciais guère de lui, et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire ; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puis avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, et je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos ; mais, hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement ; et je ne conçois pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur ; je vois des harangues, des infinités de compliments, des visites ; on vous fait des honneurs extrêmes ; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même sur ma petite boule je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse pendant tout

ce tracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée; la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne, et dans votre maladie: quelquefois votre mère troublait nos plaisirs, mais je savais bien où vous reprendre; présentement je ne sais plus où j'en suis: les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié; vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont; le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries! Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne fallait[1] point appuyer sur ses pensées: si l'on ne glissait par-dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur; toute votre chambre me tue; j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu pour rompre un peu la vue; la fenêtre de ce degré, par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, quand je pense combien j'étais capable de m'y jeter: car je suis folle quelquefois: ce cabinet où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais, ces Capucins[2] où j'allai entendre la messe; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, madame de la Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain, et votre première lettre, et toutes les autres, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments; ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens: il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur: j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant; cela me fait une diversion,

---

[1]) Voyez page 255, note 3; p. 11, n. 2. — [2]) L'église des capucins.

sans m'éloigner de mon sujet et de mon objet, ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous ; et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir j'en voudrais bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère : j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur en avait besoin ; je n'en ferai pas une coutume.

De la même a la même.

Il est dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé ; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners à quoi[1] l'on ne s'était pas attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti, qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui venait toujours à l'esprit. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du Roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit Monsieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce là tout ? Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffait ; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moque de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se

[1]) *Auxquels.*

la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à Monsieur le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi très-tristement: on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort; on loua et blâma son courage[4].

De la même à la même.

Je ne puis songer sans une extrême émotion à l'état où j'apprends que vous avez été; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble; faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité que l'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir; tout cela me déchire, et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est, tout le monde pleure, ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours: on est allé la querir avec monsieur Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste; en effet, dès qu'elle parut: ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. Et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah! mademoiselle, mon fils, mon fils, mon cher

[4]) Il ne fallait que plaindre son ignorance et sa folie.

enfant, répondez-moi, est-il mort? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah! mon cher fils, est-il mort sur le champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? ah! mon Dieu, quel sacrifice! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos: sa santé déjà très-mauvaise est visiblement altérée; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte[1].

De la même a la même.

. . . . . .

L'archevêque de Rheims venait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* il rencontre un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé: en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier: arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque, en racontant ceci, disait: si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

De la même a M. de Grignan.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût[2] arriver en France; c'est celle de monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle

---

[1]) Mad. de Sévigné pouvait lui souhaiter quelque chose de mieux. — [2]) Plus exactement: *qui pussent.*

arriva lundi à Versailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde : toute la cour fut en larmes, et M. de Condom[1] pensa[2] s'évanouir. On était prêt d'aller[3] se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort[4].

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de « moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici : on tirera du côté où vous allez. » — « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie : on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où[5] M. de Lorge, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes

[1]) Bossuet. — [2]) *Fut près de.* — [3]) *A aller.* — [4]) Ce qui suit, jusqu'à la fin de l'alinéa, est adressé à Mad. de Grignan. — [5]) *Que.*

de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en[1] soit ému.

. . . . . .

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle: il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie: c'était comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne: le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne roide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable;* et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

. . . . . .

Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité.

De la même a sa fille.

J'attendais votre lettre avec impatience, et j'avais besoin d'être instruite de l'état où vous êtes: mais je n'ai jamais pu voir sans fondre en larmes tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet. Ah! ma très-chère, que voulez-vous me dire de pénitence et de pardon? je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable; et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse, me désarme et me guérit en un moment, comme par une puissance miraculeuse. Je vous ai dit ceci plusieurs fois, je vous le dis encore, et c'est une vérité; je suis persuadée que vous ne voulez pas en abuser: mais il est certain que vous faites toujours, en quelque façon que ce puisse être, la seule agitation de mon âme. Plût à Dieu, ma fille, que je pusse vous revoir à l'hôtel de

[1]) *Sans que l'on en.*

Carnavalet, non pas pour huit jours, ni pour y faire pénitence, mais pour vous embrasser et pour vous faire voir chrétiennement que je ne puis être heureuse sans vous, et que les chagrins qui partent de l'amitié que j'ai pour vous me sont plus agréables que toute la fausse paix d'une complaisance aheurtée! Si votre cœur était un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste: parlez, éclaircissez-vous, on ne devine pas. Il faut parler aux gens raisonnables, c'est par-là qu'on s'entend; et l'on se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité: le temps vous persuadera peut-être de cette vérité.

De la même à M. de Pomponne.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont: Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi: Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit: N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie: et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

De la même à M. de Coulange.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si

considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non, en vérité, il faut y réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome: rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

DE MAD. DE MAINTENON A MAD. DE LA MAISON-FORT.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit; vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Salomon vous a dit, il y a longtemps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit[1]; je suis venue[2] à la faveur: et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsque l'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois; alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre:

---

[1]) Dans des relations qui avaient pour principal objet la culture et les jouissances de l'esprit. — [2]) *Parvenue.*

on a des chagrins ; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

De la même a M. d'Aubigné son frère.

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier.

De la même a Mlle. d'Aubigné.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités. Je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr. Et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni Saint-

Cyr [1]. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez, et vous ne lui plairez que par votre douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évangile par cœur : et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre : et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi ; ne vous flattez pas : je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien. Je souffrais bien, l'autre jour, de tout ce que vous fîtes à Mme de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

De la même a l'abbé de Glapion, jeune séminariste.

Vous ne pouviez, monsieur, manquer d'une très-bonne éducation avec le père que vous avez : et vous ne pouvez mieux faire que de l'imiter en tout. Vous trouverez en lui tous les sentiments et toutes les pratiques d'un homme vertueux, avec toute la politesse et le savoir-vivre qu'on voit dans les plus honnêtes gens [2] de la cour. Il faut tâcher d'allier ces qualités au savoir que vous prendrez dans les différentes études nécessaires à la profession que vous voulez embrasser. Si vous vouliez être religieux [3], je vous conseillerais de vous contenter d'une médiocre science ; il vous faudrait une grande piété et une parfaite ignorance du monde. Mais les ecclésiastiques ont souvent commerce avec lui ; je désirerais donc les leçons de M. votre père : car avec ce latin et ces plaisanteries de collége, on est fort insupportable aux honnêtes gens : et le bien qu'on a à traiter avec les ecclésiastiques en souffre. Je crois votre lettre très-exacte, et dans toutes les règles de l'art de bien dire : mais elle ne me paraît pas conforme à celles du bon goût : je l'aurais voulue plus simple : vous auriez pu vous souve-

[1]) Maison d'éducation fondée par Mad. de Maintenon. — [2]) Les gens les mieux élevés, le plus *comme il faut*. — [3]) Moine.

nir que vous n'écriviez qu'à une femme. Votre bon cœur est pour la reconnaissance et d'amitié pour moi, je vous permets de le dire, car je suis fort touchée de ces sentiments, et ne sais les vertus: mais il fallait le dire sans chercher des tournures pompeuses et des expressions plus propres à une déclamation qu'à une lettre. M. votre père et Mme votre sœur vous disent mieux que moi comment il faut écrire; mais j'ai voulu vous donner cette marque d'amitié, comme je ferais à mon enfant, et vous assurer que je serai toujours à même pour vous. Je finirai plus régulièrement quand vous serez un homme.

LETTRE DE FÉNELON À SON NEVEU[1].

Cambrai, ce 1 novembre 1712.

Bon jour, Fanfan; je souhaite qu'en t'éloignant de Cambrai, tu ne sois point éloigné de notre commun centre, et que notre absence n'ait point diminué en toi la présence de Dieu. L'enfant ne peut pas teter toujours, ni même être tenu sans cesse par les lisières: on le sèvre, on l'accoutume à marcher seul. Tu ne m'auras pas toujours. Il faut que Dieu te fasse cent fois plus d'impression que moi, vile et indigne créature. Fais tes devoirs parmi tes officiers avec exactitude, sans minutie, patiemment et sans trêve. On déshonore la justice, quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance: c'est faire mal le bien. Je veux que tu te fasses aimer; mais Dieu seul peut te rendre aimable, car tu ne l'es point par ton naturel roide et âpre. Il faut que la main de Dieu le manie pour le rendre souple et gémissant; il faut qu'il te rende docile, attentif à la pensée d'autrui, défiant de la tienne, et petit comme un enfant: tout le reste est sottise, enflure et vanité.

DU MÊME AU MÊME.

Cambrai, 27 mars 1713.

J'attends, mon très-cher Fanfan, des nouvelles de cette dernière opération[2] qui devait achever de découvrir l'os. Le point capital est de ne laisser rien de douteux, et d'avoir une pleine certitude d'avoir bien vu le dernier fond pour ne s'exposer point à lui laisser ni carie, ni fente de l'os, ni esquille, ni sac, ni corps étranger: autrement

[1]) Le marquis de Fénelon, qui, bien jeune encore, commandait un régiment dans l'armée française. — [2]) Le marquis de Fenelon souffrait encore d'une blessure assez grave.

nous courrions risque d'être encore bientôt à recommencer. Puisque vous vous êtes livré patiemment à une si rude et si longue opération, il faut au moins en tirer le fruit et ne gâter rien par la moindre précipitation. — Il est question de nettoyer patiemment le fond : il n'y a rien de pénible et de long qu'il ne fallût souffrir pour en venir à bout sans aucun doute. *Le Dieu de patience et de soulagement* vous soutiendra, si vous êtes fidèle à le chercher souvent au-dedans de vous avec une confiance filiale. A quel propos disons-nous tous les jours, *Notre père qui êtes aux cieux,* si nous ne voulons pas être dans son sein et entre ses bras comme des enfants tendres, simples et dociles? Comment êtes-vous avec moi, vous qui savez combien je vous aime? Oh! combien le père céleste est-il plus père, plus compatissant, plus bienfaisant, plus aimant, que moi! Toute mon amitié pour vous n'est qu'un faible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son cœur; ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté. Celui qui a compté les cheveux de votre tête pour n'en laisser tomber aucun qu'à propos et utilement, compte vos douleurs et les heures de vos épreuves. Il est fidèle à ses promesses et à son amour: il ne permettra pas que la douleur vous tente au-dessus de ce que vous pouvez souffrir; mais il tirera votre progrès de la tentation ou épreuve. Abandonnez-vous donc à lui: laissez-le faire. Portez votre chère croix, qui sera précieuse pour vous, si vous la portez bien. Apprenez à souffrir; en l'apprenant, on apprend tout. Que sait celui qui n'a point été tenté? Il ne connaît ni la bonté de Dieu, ni sa propre faiblesse.

De Mad. de Simiane, (petite-fille de Mad. de Sévigné).

Vous avez un bon cœur, Monsieur; vous avez des entrailles; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'était pas domestique, mais excellent sculpteur, et a travaillé toute sa vie au château de Grignan et de la Garde. C'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux: il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulageait dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'abbé de Suse, aumônier du

Roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme; cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection : et puis, dans la suite, nous verrons s'il y aurait quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que, s'il me demandait mon bien, je crois que je le lui donnerais : et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien; prenez courage, et armez-vous de patience.

De la même.

Oh dame! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur la terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier : mais je ne veux pas que vous m'oubliiez; je n'entendrai aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur, sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît; et ne venez point tenir de mauvais propos; que c'est par discrétion que vous ne voulez point interrompre ma retraite; mauvaises raisons non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paraît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrais bien vous voir ici, je soupire après Belombre; je veux que vous vouliez y venir souvent passer des soirées avec nous; vous savez parler toutes sortes de langues; vous savez vous accommoder à tous les esprits; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaînée et dans le solide et le sérieux : n'êtes-vous pas charmant? moyennant quoi ne renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincèrement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

De la même.

Ne faites faute, Monsieur, cette lettre reçue, de donner une place à celui dont voilà le mémoire. Le nom est effacé, mais cela n'y fait rien; ne laissez pas d'accorder la demande : c'est pour le plus joli garçon du monde. Je ne l'ai jamais vu, ni connu; il m'est recommandé par une personne que je n'ai jamais vue, ni connue, et le tout m'a été donné par l'abbé de Saint-Andriol, mon cousin-germain; et à cause du cousinage, je vous prie de m'écrire en sérieux que ce

que je vous demande est impossible, afin que je puisse montrer et lui lire votre lettre. Ce n'est pas tout, Monsieur ; voilà M. le chevalier de Castellane qui vous prie de le faire archer de la marine ; il s'acquittera fort bien de cet emploi, ou si vous voulez, il en fera exercer les fonctions par un de ses amis, nommé Musel, grand, beau, bien fait, qui a servi dans la maréchaussée. M. du Mont, qui vous rendra ceci, est, comme vous savez, rempli de talents et de mérite ; il veut que je vous le recommande ; mais je l'assure qu'il est tout recommandé auprès de vous, qui l'honorez de votre estime et de votre amitié : continuez-lui donc vos bontés.

Pourquoi ne voulez-vous point me répondre sur deux articles considérables : l'un qui regardait vos affaires, et ce qu'il fallait que je répondisse ; l'autre sur la prière que je vous avais faite, de voir un peu ce pauvre Castellane Adhémar, et de vous faire instruire de sa triste situation, et pourquoi elle était telle qu'il me l'a dépeinte? Enfin je ne puis pas tirer un mot de vous, Monsieur, sur tout cela ; j'en suis en colère un petit brin. Est-ce que vous ne m'aimez plus? est-ce que je ne suis plus *de vos secrets la grande dépositaire*? je suis toujours pourtant bien à vous.

Voltaire a Mad. la présidente de Bernières.

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions. M. le duc de Richelieu qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités.

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second ; M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le

Duc eut le temps de se ranger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc, qui était seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

Le même a M. de Cideville.

J'aime fort Linant pour vous et pour lui; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talents marqués, sans *qui* la poésie est un bien méchant métier; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher Cideville, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins, doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. *Vale, amice.*

Le même a M. le chevalier Delisle.

Si vous voyagez, Monsieur, vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de Brionne. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis

la plus chétive de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*[1], hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame Denis, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes mânes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

LE MÊME A M. DIONIS DU SÉJOUR.

MONSIEUR,

Je vous remercie, avec beaucoup de sensibilité et un peu de honte, de l'utile et beau présent que vous daignez me faire. Je ressemble assez à ce vieux animal de basse-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois, Monsieur, j'aurais pu suivre vos calculs; mais à quatre-vingt-un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables que je ne compte pas après vous. Je suis très-persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre humain conservera longtemps son héritage; reste à savoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas, non plus, que nous acquérions jamais un nouveau satellite, qui serait, ce me semble, un domestique fort importun, et qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si longtemps.

Pour les Arcadiens, qui se croyaient plus anciens que la lune, il me semble qu'ils ressemblaient à ces rois d'Orient qui s'intitulent *cousins du soleil*. Je veux croire que ces messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique, *soli cantare periti Arcades*; mais ces bonnes

[1]) Traduites en vers français par Jacques *Delille*.

gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il est dit qu'ils se nourrirent d'herbe pendant des siècles.

Vous en savez, Newton et vous, un peu plus que ces Arcades et que toute l'antiquité ensemble.

Je souhaite que Newton ait raison quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil pour le nourrir, comme on jette des bûches dans un feu qui pourrait s'éteindre. Newton croyait aux causes finales, j'ose y croire comme lui; car enfin la lumière sert à nos yeux, et nos yeux semblent faits pour elle.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que je vous dois, et avec une respectueuse reconnaissance, Monsieur, votre, etc.

Rica a Ibben[1].

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique;

---

[1]) Une des lettres persanes. V. la notice sur Montesquieu, p. 32.

car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: ah! ah! monsieur est Persan! c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

RICA A ***.

JE fus hier aux Invalides: j'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire!

Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

RICA A USBEC.

JE me trouvais l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps: il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même: Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse: mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Tavernier et de Chardin[1]. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel

[1]) Voyageurs célèbres.

homme est cela ! Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris, je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

USBEC A RICA.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : Je vous ai promis de vous produire[1] dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux.

Que veut dire cela, Monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah ! j'entends ; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire[2] d'y aller ; je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher ; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! Il aurait fallu, Rica, que nous eussions un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et, s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux, nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers, lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien.

---

[1]) Voyez p. 252, n. 5. — [2]) Voyez p. 286, l. 9.

NOTE SUR LES GALLICISMES.

Quiconque veut vivre dans un pays, doit en étudier, non-seulement les lois, mais les mœurs; et même il peut, sans inconvénient, n'avoir qu'une connaissance incomplète des lois, mais il ne peut se dispenser de bien connaître les mœurs. Une langue, de même qu'un peuple, a des lois et des mœurs ; et nous ne la connaissons bien, nous ne la connaissons délicatement, que lorsque ses mœurs, c'est-à-dire ses idiotismes, nous sont aussi familières que ses lois. On pourrait, en poursuivant le parallèle, dire que les lois d'un pays peuvent, à la rigueur, s'étudier hors de ce pays, mais que les mœurs doivent s'étudier sur place: ainsi en est-il des mœurs d'une langue. Une liste complète des idiotismes d'une langue, à supposer qu'il fût possible de la dresser, serait un secours bien insuffisant; c'est *à l'œuvre* que les idiotismes s'expliquent; un langage composé d'allusions et de nuances veut être étudié à côté et tout près des faits mêmes qu'il exprime; la justesse, la mesure, l'à-propos manqueront toujours à l'emploi des idiotismes dont les dictionnaires seuls nous ont enseigné la valeur et révélé l'existence. Le catalogue, d'ailleurs, en serait toujours incomplet; tout idiotisme n'est pas de nature à être emporté tout d'une pièce du milieu du discours dans un vocabulaire; plusieurs et des meilleurs, se réduisent à de simples contours, à une forme générale, à un mouvement imperceptible de la phrase. C'est donc dans la conversation des gens bien élevés et dans la lecture des bons livres (surtout de ceux qui ressemblent le plus à la conversation), qu'il faut que nos élèves étudient les *gallicismes*, qui sont les idiotismes de la langue française. Ils en auront trouvé un bon nombre dans les lettres et surtout dans les dialogues qu'ils viennent de parcourir.

Il ne faut pourtant pas appeler *gallicisme* tout ce qui (à l'exception du matériel de la langue) est particulier à la langue française. La flexion du participe passé, l'emploi du subjonctif, le système de l'article, et en général tout ce qui caractérise la syntaxe française, entrerait de plein droit dans la catégorie du gallicisme, dont le nom, embrassant tout, ne désignerait plus rien. Les gallicismes sont des locutions et des tours dont on peut en général étudier l'emploi, des libertés, des variantes ou des singularités du discours ordinaire, dont ils constituent, sinon toute la physionomie, du moins ce que cette physionomie a de plus piquant. C'est tantôt une syntaxe exceptionnelle, tantôt une

allusion, tantôt l'extension donnée au sens d'un mot, etc. On en trouvera de ces différentes sortes dans les morceaux qui précèdent. La liste que nous joignons ici, et qui n'est qu'une première et superficielle récolte, fera reconnaître du moins que les gallicismes abondent dans le discours le plus uni et le plus régulier. — Les espèces se combinent souvent, et rentrent les unes dans les autres.

Il faut être attentif et délicat dans l'emploi des gallicismes. Il en est que leur trivialité exclut absolument du langage de la bonne société.

A.

A. Il n'est pas homme à en démordre. Qu'est-ce à dire? Avoir à cœur, prendre à cœur. Un bruit à ne pas s'entendre. A l'aide de. A grand' peine. C'est à quoi il ne veut pas entendre. S'ennuyer à la mort. Aimer à la folie. A raconter ses maux parfois on les soulage. A voir la splendeur non commune dont ce maraud est revêtu, dirait-on pas que la fortune veut faire enrager la vertu? Rien ne sert de courir, il faut partir à temps. A tout prendre. A vrai dire. A Dieu ne plaise! A propos! — Un conte en l'air. A quoi bon cette colère? L'âme damnée de ce ministre (Mém. de Marmontel, T. I^er^, p. 211). Aller: il va partir. Cela va sans dire. Attendu que l'emprunteur est mineur. Elle *a* quinze ans. Je n'ai vu âme qui vive. A qui en *a*-t-il! C'est l'affaire d'un jour. Il est aux abois. Il y a anguille sous roche. A bride abattue. Il fait le bon apôtre. Il est aux anges. Après tout, il n'a pas tort. J'en ai affaire. J'en ai eu bon marché. Je sais ce qu'en vaut l'aune.

B.

Recommencer de plus belle. Vous me la donnez belle. Je l'ai échappé belle. L'air du bureau. Vous êtes bon de croire cela! C'est un bonhomme. A la bonne heure. Se battre les flancs. Battre le pavé. Battre la campagne. Bel-esprit. Tout de bon. Contes bleus. Il en devint bleu. Tirer à bout portant. Rougir jusqu'au blanc des yeux. Savoir une chose sur le bout du doigt. Ma patience est à bout. Il en est venu à bout. Mener à bien, aller à bien. Avoir la tête près du bonnet. Il aura beau faire. S'il n'est pas noble, il est du bois dont on les fait. Un beau matin. Gros comme le bras. Bien que (pour quoique). Un tour de bâton. De l'eau bénite de cour. C'est pain bénit. Opiner du bonnet. Bel et bon. On ne cessait de lui dire qu'il sentait son bien (Marmontel). Aller sur les brisées de quelqu'un. Toute honte bue. De but en blanc. Je m'en vais être homme à la barbe des gens. Il m'a tenu le bec dans l'eau. Faire l'école buissonnière. Pour la bonne bouche. Prendre la balle au bond. Serrer le bouton. Sur la brune. A tout bout de champ. Tenir le haut bout.

C.

On lui a fait croquer le marmot. Il l'a fait à contre-cœur, de grand cœur. Il s'y est jeté à corps perdu. Cela montre la corde. Il est fort couru. Qui ne fait châteaux en Espagne? A cor et à cri. Jeter sa langue aux chiens. Bouche

close. Ceci est pour moi lettre close. Ce serait conscience de le tromper. Je m'en fais conscience. Il y est comme coq en pâte. A la croix du ciel. Savoir par cœur. C'est lui tout craché. J'en fais grand cas. Tout coup vaille. Sans croix ni pile. Il y a un dessous de cartes. Il perd la carte. Donner carte blanche. Voyez le beau coton que Marmontel a jeté en poésie (Voltaire). Comme si de rien n'était. Il est resté court. Il est né coiffé. Il en est coiffé. A ce compte-là. Il n'en a tenu compte. Pleurer à chaudes larmes. C'est un pas de clerc. Tirer une chose au clair. Cela est sujet à caution. Prendre, donner le change. S'en donner à cœur-joie. Entre chien et loup.

D.

Grenouilles *de* sauter. Une bonne pâte *de* femme. Un saint homme *de* chat. Qu'est-ce que *de* nous? Donner dans une embuscade, dans le panneau, sur l'ennemi, sur la rue. Donner de la tête. Ah! Ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner. En donner à garder. Montrer les dents. Être sur les dents. Malgré ses dents. Vous avez une dent de lait contre lui *(Malade imag.)*. Il s'en est mordu les doigts. Jurer ses grands dieux. Un souriceau . . . fut presque pris au dépourvu. Être sur la défensive. Voyez si le cœur vous en dit. Il l'a fait à la dérobée. Coucher sur la dure. Ne savoir sur quel pied danser. Tenir le dé de la conversation. De longue date.

E.

« Dieu des Juifs, tu l'emportes! » — « Scarron même en nos jours l'emporte sur Patru. » — Essuyer des revers, des reproches, une tempête. Il en sait long. Il vous en a conté. Il m'en veut. Il en tient. En venir aux mains, il en est de la vie comme de l'or. J'en jurerais. Tirer son épingle du jeu. Empaumer une affaire. Il *est* onze heures. Il n'est pas que vous n'ayez entendu. Ah! voilà l'enclouure! *(l'Étourdi)*. Son étoile a voulu que . . . . Dormir à la belle étoile. Entendre finesse, raillerie, raison. L'eau m'en vient à la bouche. En moins de rien. Il nous fait enrager. Un coup d'épée dans l'eau. Il connaît les êtres de la maison, les êtres.

F.

Cela fait fort bien. On se fait à tout. Certaines gens faisant les empressés. Il ferait beau voir. Il n'y fait pas bon. Il fait beau temps. On l'a pris sur le fait. J'en fais vanité, il en fait gloire. Être au fait d'une intrigue. Mettez-moi au fait. Au fait, il n'a pas tort. Se faire les ongles. Faire voile pour l'Amérique. En fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires? Il le prit comme il avait fait (pris) la cassette. Les quatre fers en l'air. En bonne foi. Conter fleurette. Ce n'est pas ma faute. Faire faute, se faire faute. Faute de chevaux, on se sert d'ânes. Faire face, faire tête, faire front. J'en mettrais ma main au feu. Un enfant de famille. A force d'enseigner, il apprit quelque chose. A toute

force. A force de rames. Cela est de toute force. Démêler la fusée. Il en est fou. Il s'en faut bien. Frais émoulu du collége *(Malade imagin.)*. Tous frais faits. De fond en comble. La forme emporte le fond. Un tour de sa façon, des vers de sa façon. Filer doux. Sur nouveaux frais. « Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai dit son fait. » « J'ai dévoré force moutons. » Se battre les flancs.

G.

Faire le guet. « Il avait toujours l'œil au guet. » Gens (pour domestiques). Gris (pour ivre). Mentir de gaieté de cœur. Gagner la maison. Graisser la patte, graisser le marteau *(les Plaideurs)*. Souple comme un gant. Je lui sais bon gré. Gagner une maladie. Il n'a garde de . . . Il s'est bien donné de garde . . . Quelle galère que d'être obligé . . . ! On n'y voit goutte. Grand'peine, grand'route, grand'chambre. Jeter sa gourme. Je la lui garde. Rendre gorge. Ils en ont fait des gorges chaudes. Il en fait ses galeries.

H.

Cela est honnêtement cher. « Nos gains seraient assez honnêtes. » Faire les honneurs d'un festin. Tomber de son haut. J'en ai vu des plus huppés *(les Plaideurs)*.

I.

Il n'aura pas beau jeu. « Ce sont là jeux de prince. « Être d'intelligence, avoir des intelligences. Beau comme le jour. Un grand innocent. Se mettre à jour. Au jour le jour. Impayable. Ils sont à deux de jeu.

L.

Je vous le donne en cent *(Sévigné)*. Il en sait long. A la longue, cela fatigue. Se louer de quelqu'un (V. *Labruyère*). Il est pauvre, et ne laisse pas d'être content. Rire aux larmes. A la russe, à la française, etc. J'ai lieu de croire. Il est sans feu ni lieu, sans foi ni loi. Entre chien et loup. A pas de loup. Faire lever le lièvre. Jetez-vous votre langue aux chiens *(Sévigné)*?

M.

Je ferai de mon mieux. A qui mieux mieux. « Que faire en un gîte à moins que l'on ne songe? » Je n'en tournerais pas la main. Il n'est rien moins que crédule. J'ai donné les mains à cet arrangement. En venir aux mains. Avoir la haute main. Il a *fait* une maladie. J'en aurai bon marché; — je fais bon marché d'une habileté de ce genre. Se mettre à faire quelque chose. Mettez que j'aie eu tort. Mettre à la voile. Malgré qu'on en ait. Il a pris la mouche. La moutarde lui monte au nez. Tout le monde. Il est bien mis. Se mettre martel en tête. Menus-plaisirs. Mettre au pied du mur. Tenir la main à. Mener grand train. De longue main. Se mordre les doigts. Mettre aux champs. Se donner bien du mal.

N.

Il a eu un pied de nez. Tomber des nues. Tout battant neuf.

O.

Voir de mauvais œil. Faire la guerre à l'œil. Montrer du doigt à l'œil. Parler d'or. Plaider à outrance.

P.

J'ai pensé me tuer. Jeter de la poudre aux yeux. Se piquer de savoir vivre. Être aux prises avec . . . Prendre quelque chose sur soi. Je n'en puis plus. Je n'en puis mais. Sur ce pied-là. Tirer pied ou aile. Prendre à partie. Palais (de justice). Il n'en vaut pas la peine, ce n'était pas la peine. La légende porte que . . . La loi porte que . . . Je m'en prendrai à vous. Il faut qu'il en passe par-là. J'en passerai ma fantaisie. Il passe pour menteur. Cela est cuit à point. Il arriva à point nommé. De plus en plus. Se prendre de querelle. Être pris de vin. Mourir à la peine. Se porter bien. Prêter un serment. L'un portant l'autre. Rendre la pareille. Elle n'a pas sa pareille. On le prit pour un sot. Un homme de paille. Laid comme les péchés. Peste de l'animal ! Prendre le thé, un verre de vin, les eaux. Une dame de haut parage. C'est pitié que de voir . . . Un pied-plat. Bien m'en a pris de . . . Je quitte la partie. La tendresse que je lui porte. Il se peut que . . . Tourner autour du pot. Faire d'une pierre deux coups. C'est pain bénit. Au pis-aller. Je mets à faire pis. Pousser sa pointe. Finir en pointe. Donner prise au ridicule. Voilà le pot aux roses. « D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien. » Prendre la balle au bond. Il ne sait sur quel pied danser. Il en dit pis que pendre. Petit-à-petit. Il n'est ni chair ni poisson. Perdre la carte. Porter coup. A corps perdu.

R.

Il est fort répandu. A raison de cent écus la pièce. Donner raison, rendre raison. « Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable. » Trouver à redire. Je le sais de reste. « Tout jeune encor, ne sachant rien de rien. » Tomber à bras raccourci. Mettre à la raison. Il est rompu aux affaires. Sans rime ni raison. Il ne serait pas mal relevé. *(Lettres persanes.)* On a surpris sa religion. Un peu plus que de raison. Rire aux larmes.

S.

Serrer quelque chose dans une armoire. Cela saute aux yeux. Je ne saurais. « Et de la sorte déguisé. » Soit dit en passant. Ne sachant plus à quel saint se vouer. « Il se sent de la langueur d'un paisible réveil. » *(J. J. Rousseau.)* « Cette franchise noble qui *sentait* en lui *son* héros. » *(Marmontel.)* Sous peine de . . . S'y connaître. Une franchise hors de saison. A la sourdine. Faire le vert et le sec. Sur la brune.

T.

Tomber malade. Trancher de l'homme d'importance. Terre à terre. Un bruit à tête fendre. Un froid à pierre fendre. A la tête de son armée. Crier à tue-tête. Un cerveau timbré. Il y a quelque chose sur le tapis. Il ne tient qu'à vous.... Il ne tient pas à moi que.... C'est mon tour. « Tout beau, Pauline,

il entend vos paroles.» Tout doux. Il a le timbre un peu fêlé. Tant y a. «Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie.» — «Tout Picard que j'étais.» Faire sa toilette. Qu'à moi ne tienne. Qu'à cela ne tienne. A quoi tient-il que nous ne fassions cela? Tuer le temps. Par le temps qui court. Cela tombe sous les sens. Tant bien que mal. Tenir le haut bout. Tenir le dé. Tout compte fait. Trêve de compliments.

U.

«Ah! vous m'en donnez d'une!» (*Molière*, l'Étourdi). Et d'une! — Il en a bien usé avec moi.

V.

Garder à vue. Perdre de vue. A perte de vue. Il vient d'arriver. «Rompre en visière à tout le genre humain.» Malgré vents et marée. Par monts et vaux. Faire voile. Une flotte de vingt voiles. Il vous veut beaucoup de bien. Entre deux vins. Ne voilà-t-il pas que vous vous fâchez? On est mal venu à se plaindre quand.... Jouer sur le velours. Vaille que vaille. Je sais ce qu'en vaut l'aune. Il en a eu vent. Il a voix en chapitre. «Voilà qu'un nuage l'oblige....» *(La Fontaine.)*

Y.

Il y a. «Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?» «Vous même vous n'y voyez pas.» Entre quatre yeux.

Nous le répétons: un étranger pourrait connaître toutes ces locutions, beaucoup d'autres encore, et la valeur exacte de chacune, qu'il ne serait pas encore au bout. Bien d'autres gallicismes, dont la forme est moins saillante et ressort à peine sur le tissu du discours, y sont répandus en foule, et font, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le français est vraiment du français. «Elle s'en aperçut *qu'il était déjà tard.*» — Dame mouche *s'en* va chanter à leurs oreilles.» — «Et *fait si bien* qu'il déracine....» — «*Le père mort*, les fils *vous* retournent le champ.» — «Cela vous plaît à dire.» — «Lorsque deux animaux *m'ont arrêté les* yeux.» — «Je *le crois* fort sympathisant avec messieurs les rats.» — J'ai *cru ma fille* ici.» — «Dites moi un peu ce que vous en pensez.» — «Venez un peu ici.» — «Je voudrais bien, *pour voir*, que de votre manière vous en composassiez.» — «Êtes-vous content de votre état? *Mais* oui.» — «Eh! *mais*, monsieur, je ne me plains pas.» — «Je m'arrêtai pour le *voir venir*.» — «*Allons*, il va se fâcher à présent!» — «*Voyez si* ce drôle répondra!»

Et il en resterait toujours un grand nombre d'autres, tellement engagés dans le tissu de la diction, qu'on ne peut les en détacher. Essayez de dessiner la démarche d'une personne, essayez d'écrire sa voix, c'est la même chose. Une langue est comme une personne; il n'y a pas deux manières de connaître une personne et une langue.

IX.

POÉSIE.

DANS la plupart des morceaux que nous allons donner, la poésie se rapproche de la prose par la simplicité des tours et des expressions. Cependant le lecteur y rencontrera des inversions que la prose n'admet pas, et quelques termes qui sont peu usités dans le langage ordinaire. Nous relèverons, en passant, quelques-uns de ceux-ci. Quant aux inversions, le plus court sera d'indiquer celles que se permet la prose Elles sont en petit nombre.

Après un pronom relatif, on peut mettre le verbe devant son sujet. *Le livre que lisait mon frère.* Après une circonstance de lieu ou de temps cette inversion peut également avoir lieu : *Là vivait un vieillard . . . A deux heures arriva la nouvelle . . . Déjà prenait l'essor cet aigle . . . .*

Le complément *éloigné* d'un verbe peut précéder ce verbe: *Suivant l'opinion commune, il est mort empoisonné.* — Quelques verbes peuvent être précédés de leur complément *prochain*[1]. Ainsi *ajouter, répondre, succéder, opposer: A ces observations mon père en ajouta plusieurs autres.* Mais, en général, ce n'est qu'en poésie que le complément *prochain* peut précéder son verbe.

Quelquefois, mais très-rarement, l'attribut peut être transporté devant le sujet. L'usage a consacré des phrases comme celle-ci : « Heureux le prince qui fait sa principale occupation du siècle à venir ! » *Massillon.* « Béni soit Dieu qui nous console dans toutes nos afflictions ! » *Évangile.* « Tels sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. » *Bossuet.* Mais cela n'a lieu que pour un petit nombre d'adjectifs. Ce n'est guère que dans le style familier qu'on dira « Grande fut la surprise. » Cette forme qui serait nécessaire (car comment la remplacer dans le passage suivant : « Grande est la Diane des Ephésiens » ?) n'est pas française ; et nous ne pouvons rendre littéralement ce vers de Schiller :

« Wohlthätig ist des Feuers Macht . . . . »
« Verderblich ist des Tigers Zahn . . . . »

---

[1]) On appelle *complément prochain* celui qui est indispensable pour l'achèvement du sens du mot qu'il accompagne.

Même en vers, nous ne sommes pas encore accoutumés à dire :

« Douce est la source au haut des monts,

« Amers, les pleurs que nous versons. »

Ce n'est guère que dans les cas indiqués ci-dessus que la prose peut s'éloigner de l'ordre direct. La poésie a un peu plus de liberté, comme on pourra le voir dans les morceaux qui suivent.

Ni en vers ni en prose on ne peut faire précéder le verbe de son régime direct, excepté quand ce régime est un pronom.

FABLES.

Les *fables* occupent la première partie de cette section. L'utilité de ce genre, lorsqu'il est bien traité, est de présenter aux enfants une esquisse de la vie humaine et des rapports sociaux, et d'exercer à la fois leur jugement et leur sens moral. LA FONTAINE (1621—1695) est le premier de nos fabulistes. Il n'a créé pourtant aucun de ses sujets; mais ce qu'il ajoute aux inventions des autres vaut mieux que leurs inventions, et les efface. Elles ne paraissent plus que comme les cadres de ses tableaux. On a beaucoup parlé de sa naïveté; c'est une naïveté de poëte, qui laisse place à beaucoup de pénétration et de malice. Ce n'est pas en enfant, ni en optimiste, que La Fontaine a vu le monde; et la philosophie du plus grand nombre de ses fables n'est pas celle qu'il faut se hâter d'inculquer au premier âge. Sa morale est prise à mi-hauteur, je ne dirai pas de la vérité, mais de la nature humaine. Certaines parties en sont exquises, d'autres pour le moins équivoques. Quant à la poésie des pensées et du style, elle est de celles qui ne vieilliront point. La Fontaine est plus à l'abri du temps qu'aucun autre poëte; la langue demeurant, il demeurera tout entier. Nul, à ce qu'il me semble, n'eut des génies plus divers; tous les genres se trouvent chez lui, abrégés et résumés. Il est, par la variété de ses couleurs et de ses accents, l'Homère de l'Apologue; tous les aspects de la vie se reproduisent dans ses fables comme dans l'Iliade; il a, de la vie humaine, tout ressenti et tout indiqué, hors le côté par où elle communique à l'infini. De dessous ses ailes a pris l'essor toute une volée de fabulistes; mais les meilleurs n'ont été que fabulistes; et la fable n'était, chez La Fontaine, que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésie. FLORIAN (1755—1794) est, à une grande distance de lui, le fabuliste le plus connu, l'un des plus intéressants, et sans comparaison le plus convenable à l'enfance. La même carrière a été fournie avec distinction par LAMOTTE, LEMONNIER, LE BAILLY, AUBERT, GINGUENÉ, ARNAULT. Parmi les plus modernes, il faut distinguer MM. GRENUS, VIENNET, PORCHAT.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que[1] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel. Mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre[2] leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel[3] était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts !

LA FONTAINE.

---

[1]) Poétique, pour *pendant que*. — [2]) On dit *résister à*. — [3]) Licence poétique, pour *du ciel*.

[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère:
J'avais franchi les monts qui bornent notre État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, bénin[4] et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre la volée[5],

---

[1]) Distinguer *fonds* et *fond*. — [2]) La moisson, qui se fait au mois d'août (*oût.*) — [3]) Jeune coq. — [4]) Mot vieilli: débonnaire. — [5]) S'il ne sait ce que c'est que des ailes, peut-il savoir ce que c'est que *prendre la volée*?

La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique[4],
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui, j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux:
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats: car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir[2] est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire[3],
Servira quelque jour, peut-être, à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine. LE MÊME.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre[4] à la ville.
Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

---

[4]) V. p. 91, n. 3. — [2]) Vieux langage, pour *mauvaise volonté*. — [3]) Plutôt *faire du mal*. — [4]) Embarras, gêne, obstacle. Probablement de l'allemand *Kummer*.

[illegible]

[illegible]

Tou[illegible]

Acheva[illegible]

Le [illegible]

[illegible]

D'[illegible]

[illegible]

Si [illegible]

Le [illegible]

L[illegible]

J[illegible]

E[illegible]

V[illegible]

Q[illegible]

P[illegible]

Le [illegible]

L[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le vieillard et les trois jeunes hommes.

Un octogénaire plantait.
Passe encor[1] de bâtir; mais planter, à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur[2] pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée[3].
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique[4];
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter:
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Le même.

---

[1]) En vers, on peut écrire *encor*. — [2]) Poétique, pour *travail*. — [3]) Il est douteux qu'on puisse dire *la durée d'un terme*. — [4]) *En Amérique*.

Les deux pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un deux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[1] :
Encor si la saison s'avançait davantage[2] !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère,
Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là ; telle chose m'avint[3] :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,

---

[1]) *Courage* a d'abord signifié *cœur;* c'est peut-être la signification de ce mot dans cet endroit; ou bien, selon M. Nodier, tour elliptique pour *entreprise téméraire.* — [2]) *Était plus avancée.* — [3]) Vieilli : *arriva.*

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris; ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs était usé: si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit au pied d'une masure,
Crut pour le coup[4] que ses malheurs
Finiraient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal[2], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines. LE MÊME.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron[5],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés

[4]) *Pour cette fois.* — [2]) Tant bien que mal. — [5]) Fleuve des enfers.

A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant[4] plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger[2].
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir[3].
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.

---

[1]) Vieilli: *par conséquent.* — [2]) Pourquoi le lion se ferait-il plus de scrupule de manger le berger? — [3]) Gallicisme: les flatteurs se mirent à applaudir.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[1], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable!
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir[2].

LE MÊME.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

DANS un chemin montant, sablonneux, mal aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

---

[1]) *Clerc*, ecclésiastique. Autrefois synonyme de *savant*. — [2]) Non-seulement les jugements de cour, dit Chamfort, mais les jugements de ville, et, je crois, ceux de village. Presque partout l'opinion publique est aussi partiale que les lois (prenez le mot loi dans le sens d'institution; et, en vous reportant à l'époque de Chamfort vous ne trouverez que trop juste l'adjectif *partiales*); partout on peut dire comme Sosie, dans l'Amphitryon de Molière: «Suivant ce que l'on peut être, les choses changent de nom», ou comme Lafontaine lui-même:

«Ce chien parlait très à propos;
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien.»

Qu'elle fait [illegible]
S'assied sur le [illegible]
Aussitôt que [illegible]
Et qu'elle [illegible]
Elle s'en attribue [illegible]
Va, vient, fait [illegible]
Un sergent de [illegible]
Faire avancer [illegible]
La mouche, [illegible]
Se plaint qu'elle [illegible]
Qu'aucun n'aide [illegible]
Le moine [illegible]
Il prenait bien [illegible]
C'était bien de [illegible]
Dame mouche [illegible]
Et fait [illegible]
Après bien du [illegible]
Respirons [illegible]
J'ai tant fait [illegible]
Ça, messieurs [illegible]
Ainsi certaines [illegible]
S'intro[illegible]
Ils font [illegible]
Et, partout [illegible]

[illegible]

Dès que [illegible]
Certain [illegible]
Leur fait [illegible]
Vers [illegible]
Les [illegible]
Là, s'il est [illegible]
Un rocher, [illegible]
C'est où ces [illegible]
Rien ne peut [illegible]
Deux chèvres [illegible]
Toutes deux [illegible]

---

[1]) *Il semble*, [illegible]

Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont;
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galathée;
Et l'autre la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune. LE MÊME.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement;
La charge de nos maux en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux :
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;

Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels[1] que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même, vous n'y voyez pas[2]:
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire:
J'ai des jambes et vous des yeux;
Moi, je vais vous porter, vous, vous serez mon guide;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez[2] pour moi.

FLORIAN.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

LA brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,

[1]) *Il n'y a personne comme . . .* — [2]) *Y voir*, jouir de la faculté de la vue.

Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas[1].
Moi qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères, les loups, dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien: mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. LE MÊME.

LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs:
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes:
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi; l'on m'ignore ici-bas;
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants[2]
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;

---

[1]) Poétique pour *la mort*. — [2]) Il faut *courant*.

Un troisième survient, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux vivons caché. LE MÊME.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser, et déjà son adresse
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit.
Hardi, léger autant qu'adroit,
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour: A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine:
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté. LE MÊME.

Le roi Alphonse.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse fut surtout un habile astronome;
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre Majesté les verra,
Répondait-on; la chose est même trop commune:
Elle doit voir mieux[1] que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche, en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis; le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue[2].
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait: Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit:
Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds: là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant[3] de pain. Le même.

Le hibou, le chat, l'oison et le rat.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.

---

[1]) *Mieux*, pour *quelque chose de mieux*. — [2]) Inversion inusitée. — [3]) *Manquant* et non *manquants*.

Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en disputant, (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix: c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou: que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
Parbleu, dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants:
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris:
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis;
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
Leur cria: Je vois bien d'où viennent vos débats:
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons:
Ainsi notre intérêt est toujours[1] la boussole
Que suivent nos opinions.

LE MÊME.

[1]) Non pas toujours, mais trop souvent.

Le pacha et le dervis.

Un Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc, dans sa patrie,
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants de très-grand prix :
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin ?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire,
Pour l'offrir à chacun, saisissait le coffret :
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé ? Rien, lui dit un iman ;
C'est notre grand-visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires ;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
— Souvent ? — Oui. — C'est fort bien. Votre nouveau visir
Est-il nommé ? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis à ces mots court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.
Bon ! te voilà, dit celui-ci :

Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie:
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand-visir. LE MÊME.

L'ANE ET LA FLUTE.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles;
Il faut le leur passer: souvent ils sont heureux:
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait: Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi . . . Suffit . . . Allons-nous-en d'ici:
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux[1]
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute:
Eh! je joue aussi de la flûte. LE MÊME.

LES DEUX RATS.[2]

Certain rat de campagne, en son modeste gite,
De certain rat de ville eut un jour la visite;

---

[1]) En prose, *lieux champêtres*. — [2]) Imité d'Horace L. II. Sat. 6.

Ils étaient vieux amis : quel plaisir de se voir !
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger ; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs ; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable.
Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
Dans un trou de campagne enterré tout vivant ?
Croyez-moi, laissez-là cet ennuyeux asile ;
Venez voir de quel air[1] nous vivons à la ville.
Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas ;
Les rats petits et grands marchent tous au trépas ;
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir. Qui s'en passe est bien fou.
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte ;
Ils arrivent de nuit ; la muraille était haute ;
La porte était fermée ; heureusement nos gens
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissants[2].
Dans un riche logis nos voyageurs descendent ;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert trente plats desservis
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place ;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats :
Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle ;
Pas un trou ! . . . de vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redouble leur effroi.
— Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,

---

[1]) De quelle manière. — [2]) La grammaire demande *glissant*.

Dit le bon campagnard; mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
Là je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
J'y mange en paix du moins; et j'y retourne . . . . . adieu.

ANDRIEUX.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

UN jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
Je n'en sais rien, dit le greffier solaire[1].
Eh! que fais-tu donc là si tu n'en sais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire;
Je ne sais rien que par Phébus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire[2],
Dit la montre; sans lui je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute; voilà l'heure; elle sonne à l'instant:
Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle. Mais, tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardents regards
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge:
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage:
Si je ne vois bien clair, je dis: je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien;
C'est le caractère du sage.

LAMOTTE.

---

[1]) On a blâmé cette figure comme recherchée. — [2]) V. p. 333, n. 2.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

L'abeille, par un beau matin,
Picorant sur sa route et la rose et le thym,
S'en alla visiter sa parente la mouche.
Celle-ci relevait de couche,
Et, seule dans un coin, avait le cœur chagrin,
N'ayant causé depuis la veille;
Mais elle se remit voyant venir l'abeille.
Pattes dessus, pattes dessous,
Elle lui fait mille caresses.
Hé! bonjour, cousine; est-ce vous?
Quel bon vent, dites-moi, vous amène chez nous?
La faiseuse de miel lui rend ses politesses,
Caresse pour caresse, et caquet pour caquet,
Ainsi qu'il se pratique entre bonnes amies.
Ayant mis fin à leurs cérémonies,
L'abeille lui parla d'un miel qu'elle avait fait;
C'était un miel exquis, parfait,
A son gré préférable à celui de l'Hymette.
Il faut, dit-elle, il faut que je vous en remette;
Pour vos maux de poitrine il sera souverain:
Et d'abord, apprenez comment je le compose:
De serpolet, de romarin
Je mélange un extrait avec du suc de rose,
Ensuite j'y joins une dose . . . . .
La mouche l'interrompt enfin.
Cousine, parlons d'autre chose;
Croit-on que l'été sera chaud?
Ah! reprit l'abeille aussitôt,
On craint bien que le miel ne manque cette année:
Heureusement j'en suis approvisionnée,
Et pour passer l'hiver j'aurai ce qu'il m'en faut,
Pour peu qu'à travailler mon essaim s'évertue.
Je n'y tiens plus, l'ennui me tue,
Reprit l'autre: sortons; je reprends mes vapeurs.
— Des vapeurs! Ah! ma sœur, y seriez-vous sujette?
J'ai pour ce mal une recette
Excellente, et qu'en vain vous chercheriez ailleurs;
Et je vais d'abord vous la dire:

D'un extrait de mon miel avec un peu de cire.....
Eh! de grâce, à la fin laissez-là votre miel,
Reprit la mouche impatiente:
Je ne crois pas que sous le ciel
Jamais bavarde impertinente
Ait tenu des propos d'un ennui plus mortel.
Adieu; partez: de votre vie
Ne remettez les pieds chez moi.

Il faut en toute compagnie
Le moins qu'on peut parler de soi. GRESSET.

LE LABOUREUR.

ALLONS, bœuf, et toi, bouvillon,
Aimez-vous mieux, cœurs sans courage,
Toujours provoquer l'aiguillon
Que d'avancer ce labourage?

Le jour s'en va; voici le tard,
Et ces maudits n'ont pas, en somme,
De l'arpent sillonné le quart!
Il faut demain qu'on les assomme.

— Dieu soit loué! dit le plus vieux;
Aussi bien ce travail nous tue.
Une mort prompte nous plaît mieux
Que votre éternelle charrue.

La maudite au pauvre animal
Attire et menace et piqûre:
Parlez-lui: je ferais gageure
Que c'est elle ici qui va mal.

— Eh! bien, dit l'homme, allez, charrue!
Allez donc! N'entendez-vous pas?
Devant, derrière on s'évertue,
Et vous ne pouvez faire un pas!

On se plaint de moi! Quelle injure!
Répondit-elle en gémissant.
Je vais de mon mieux, je vous jure.
Voyez ce fer tranchant:

Il est poli comme une glace,
Et brûlait moins sous le marteau;
Mais comment emporter morceau
D'un sol si dur et si tenace?

— Ainsi, champ fatal, c'est donc toi
Que devrait punir ma colère!
Dit le rustre en frappant la terre;
Songe un peu que je suis ton roi!

Pourquoi ces barbares caprices?
Toujours trempé de mes sueurs,
Tu veux l'être encor de mes pleurs,
Et mon sang ferait tes délices.

A ces mots, du sein des guérets,
Une voix s'élève et lui crie:
« Mets donc un terme à ta furie,
Ou je retire mes bienfaits.

Insensé, tes bœufs, ta charrue,
Ton champ, font très-bien leur devoir;
Les défauts qu'en eux tu crois voir,
C'est chez toi qu'ils frappent ma vue.

Tu veux gronder? Apprends d'abord,
Apprends des experts du village
A bien guider ton attelage,
Et tais-toi, car toi seul as tort.» J. J. Porchat.
(Valamont.)

Le père et l'enfant.

L'enfant.

Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie?

Le père.

On trouve un espace nouveau;
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes.

L'enfant.

Et plus loin?

Le père.

D'autres monts encor.

L'enfant.

Après ces monts?

Le père.

La mer immense.

L'enfant.

Après la mer?

Le père.

Un autre bord.

L'ENFANT.

Et puis?

LE PÈRE.

On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde.....
Au même lieu d'où l'on partit.

LE MÊME.

L'HIRONDELLE AU BORD.

Sous les agrès de ce navire
Au port enchaîné quelques jours,
Hirondelle, qui vous inspire
De venir loger vos amours?
Retournez, folle aventurière,
Retournez au nid villageois,
Par votre aïeule et votre mère,
Par vous repeuplé tant de fois.
Cet océan qui vous balance,
Ce bruit sourd des vents et des flots
Disaient assez votre imprudence;
C'est en vain: vos œufs sont éclos.
Hâtez-vous donc; mais sur la grève
Vous butinez pour vos petits,
Et le souffle attendu se lève:
On appareille: ils sont partis.
« Que vois-je? Où vont-ils? Quel mystère?
Dit-elle. Enfants, me fuyez-vous?
Me voici, voici votre mère;
Qui nous emporte? Où courons-nous?
Et la terre où donc s'enfuit-elle?...
Arrêtez; revenez.... J'ai peur. » —
Reviens seule, pauvre hirondelle,
Sous nos toits pleurer ton bonheur.
La couvée à tes soins ravie,
C'est chez nous un sort peu nouveau.
Eh! qui n'a bâti dans sa vie
Quelque nid sur quelque vaisseau?

LE MÊME.

LE CHÊNE ET LES BUISSONS.

Le vent s'élève; un gland tombe dans la poussière;
Un chêne en sort. Un chêne! Osez-vous appeler
Chêne, cet avorton qu'un souffle fait trembler?
Ce fétu, près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre? — Et pourquoi non?
Je ne m'en dédis pas, docteur, cet avorton,
Ce fétu, c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos?
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots:
Quel brin d'herbe, en rampant, sous notre abri se range?
Quel germe inutile, égaré,
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange?
Messieurs, leur répondait, sans discours superflus,

Le germe, au fond du cœur chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence.
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus.
Le germe raisonnait fort juste:
Le temps, qui détruit tout, fait tout croître d'abord;
Par lui le faible devient fort,
Le petit, grand, le germe, arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devint grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier qui, comme un champignon,
Né d'hier, et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon!
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse;
D'arbuste il devient arbre, et des sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre comme on en voit tant
Finit par être un arbre immense.
De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre;
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille dans son sein vient déposer son miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre.
L'impétueux Eurus[1], l'Aquilon mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage:
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.
Cybèle[2] aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respectent le prince:
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buissons.

---

[1]) Vent d'orient. — [2]) La terre, dont Cybèle était la déesse.

L'orgueilleux ! disent-ils, il ne se souvient guères
De notre ancienne égalité ;
Enflé de sa prospérité,
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères ?
Si nous naissons égaux, repart, avec bonté,
L'arbre de Jupiter, dans la même mesure
Nous ne végétons pas ; et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer ; ce n'est pas mon affaire ;
Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi.

ARNAULT.

LA CITROUILLE ET LE JONC.

UNE citrouille était, qui se plaignait tout bas
Que la nature l'eût formée
Pour se traîner sans cesse et glisser pas à pas
Dans un jardin humide et sur un terrain gras
Où le sort l'avait renfermée.
En fait d'esprit, les citrouilles n'ont pas,
Jusqu'à présent, beaucoup de renommée.
Voyons ce que fit celle-ci.

D'abord, dans son langage, elle parlait ainsi :
« Faut-il, dès en naissant flétrie,
Dans l'opprobre passer ma vie ?
J'ai laissé loin de moi le fumier dont je sors ;
Mais je ne monte point ; dans la fange on m'oublie ;
Le plus vil animal me passe sur le corps !
Sous l'eau, quand il a plu, je reste ensevelie ;
Je vis dans les brouillards, et me consume en vain
A vouloir m'élever dans un air plus serein. »

Tout en faisant sa doléance,
Elle avançait, s'étendait, occupait

Du jardin un espace immense ;
Et, sans jamais se redresser, rampait.
Elle rampa si bien que la voilà venue
Au pied d'un arbre antique et dont les rameaux verts,
Vainqueurs de plus de cent hivers,
Allaient se perdre dans la nue.
De ses bras tortueux, par vingt replis divers,
Elle presse la tige et monte ; parvenue
Aux branches, monte encore ; et les nuits et les jours
Toujours monte, en rampant toujours.
Enfin, au sommet arrivée,
Vers les cieux la tête levée,
Elle plane au-dessus des plus nobles rameaux.
Sur ce peuple de végétaux,
Sa famille autrefois, gisant encor sur l'herbe,
Elle abaisse un regard superbe,
Et n'y reconnaît plus d'égaux.
Les Plantes, à leur tour, dans l'orgueilleuse plante
Ont peine à retrouver Citrouille leur parente.
Est-il possible ? O ciel ! Quel chemin, et quel saut !
Comment a-t-elle fait pour se guinder si haut ?
Un Jonc leur dit alors : Ne l'avez-vous pas vue
Ramper entre le Chou, l'Oseille et la Laitue ?
J'ai prévu, sans être devin,
Cette élévation qui vous blesse la vue.
En faire autant n'est pas bien fin ;
Je le ferais, si la nature
M'avait créé pour cette fin ;
Mais elle m'a fait droit : je souffre sans murmure
L'humble état où l'on reste en gardant cette *allure*.
Quand l'ouragan me vient frapper,
Je plie, il le faut bien ; mais je ne puis ramper.

GINGUENÉ.

LE SINGE, L'ANE ET LA TAUPE.

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits sans bornes,
Le Singe et l'Ane un jour importunaient les dieux :
Ah ! je n'ai point de queue ! . . Ah ! je n'ai point de cornes !
— Ingrats, reprit la Taupe, et vous avez des yeux !

BOISARD.

Le lynx et la taupe.

Le Lynx dit à la Taupe : Ah, pauvre solitaire !
Comment peux-tu vivre sans voir ?
Végéter du matin au soir,
Voilà donc ce que tu peux faire ! . . . .
Encor si tu savais ce que je sais, ma chère,
En t'occupant l'esprit dans ton petit manoir,
De tes cruels ennuis tu pourrais te distraire ;
Mais, quand on n'a rien vu, l'on ne peut rien savoir.
Moi, qui vois clairement, d'une lieue à la ronde,
Ce qui se passe dans le monde
A l'instant même autour de toi,
Je puis t'instruire ; écoute-moi ;
Sur un rapport des plus fidèles
Je vais, ma chère enfant, te conter des nouvelles :
L'hirondelle s'amuse à nourrir ses petits
Avec les moucherons que l'araignée a pris ;
L'épervier dans la nue enlève l'alouette ;
Le chat sous la javelle attrape les souris ;
L'épagneul, ou le chien qu'on fouette,
Sous le plomb meurtrier du chasseur qui la guette,
Avec tous ses perdreaux fait passer la perdrix ;
Ici, c'est le lapin que suce la belette ;
Là c'est la vache à lait que la couleuvre tette ;
L'ours atteint sur le roc la chèvre et ses *cabris*[4] ;
Le renard est en train de croquer la poulette ;
Le loup à belles dents déchire la brebis . . . .
J'en sais trop, dit la Taupe . . . Ah ! Dieu, je vous rends grâce,
Si c'est là ce qu'on fait dans le monde, en ce cas,
C'est bien assez d'entendre, hélas !
Sans voir encor ce qui s'y passe ! Le même.

Le colimaçon.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille

---

4) *Cabri*, pour chevreau, est rare chez les auteurs ; je l'ai trouvé chez Helvétius.

Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon. ARNAULT.

LA FEUILLE.

De la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier[1]. LE MÊME.

---

[1]) Voici comme on a rendu ces idées en vers latins:

Avulsa e ramo, frons o miranda, virenti,
Marcida, quo vadis? — Quo vadam nescio. Quercum
Annosam, columenque meum, stravere procellæ.
Inde mihi illudit Zephyrus Boreasve; vagamque
Montibus ad valles, silvis me volvit ad agros;
Nec contra nitor; quo tendunt omnia, tendo;
Quo fertur pariter folium laurique, rosæque.

Le cèdre du Liban.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même :
« Je règne sur les monts; ma tête est dans les cieux;
« J'étends sur les forêts mon vaste diadème;
« Je prête un noble asile à l'aigle audacieux;
« A mes pieds l'homme rampe . . . . » Et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop longtemps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.
Vainement il s'exhale en des plaintes amères;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil;
Affranchis de son ombre ils s'élèvent en frères,
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

Le Brun.

NARRATIONS.

L'écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : allez ! il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd; il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
« Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler? »
« Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très-pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.

Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert :
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe ; elle offense la joue
Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue ;
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle !
Viens ; tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur : veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons ! » — « Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît : c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve ; à demain. »
L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
J'en suis très-mécontent ; je n'aime aucune affaire ;
Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire. »
« Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?

Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître;
Il est très-vigilant, je le suis plus peut-être:
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants;
J'éveille aussi ce bœuf, qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,
Votre mère en chantant vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
L'ignorance toujours mène à la servitude;
L'homme est fin . . . l'homme est sage: il nous défend l'étude.
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux:
Les chiens vous serviront.» L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court;
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

M^me^ Desbordes-Valmore.

Le petit Savoyard.

Chant premier.

Le départ.

Pauvre petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici dans la souffrance;
Pars, mon enfant; c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire:
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve, on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi.

Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Vois-tu ce grand chêne là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense:
Que je vais prier Dieu pour toi! . . .

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir? . . .
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant:
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être . . .
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant!

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère . . . .
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu;
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne;
Prie, et demande au riche; il donne au nom de Dieu;
Ton père le disait: sois plus heureux, adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines:
Et la mère avait dit: il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

Chant II.

Paris.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée...
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit, je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien ! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai :
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée !
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi ?...

Non, l'on ne meurt pas à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ? que puis-je attendre enfin ?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix à travers la tempête
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure, »
Disait la voix, mêlée au murmure des vents;
« L'heure du péril est notre heure,
« Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent, au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Chant III.

Le Retour.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin de la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier;
Il a mis ce matin la bure du dimanche;
Et dans un sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.

Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours,
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive, il regarde . . . mais quoi?
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée;
Et l'enfant plein de trouble: Ouvrez, dit-il, c'est moi . . .

La porte cède, il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie:
N'est-ce pas mon fils qui revient?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui: de votre enfant vous étiez éloignée;
Le voilà qui revient, ayez des jours contents;
Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
« Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
« Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
« Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
« Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
« Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent,
« Nos fils s'en vont tout seuls . . . et reviennent enfin.

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
« Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
« Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ce discours,

Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant: que le bon Dieu vous fasse de longs jours!

M. A. Guiraud.

Une promenade de Fénelon.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple pour l'entendre accourait dans le temple:
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
Alors, aux champs aimés du sage et du poëte,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer;
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer!
Il médite, il compose, et son âme l'inspire!
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;
Sa gloire est d'être utile; heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu!
Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même.
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants, et goûte le laitage.
Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
O ciel! c'est monseigneur! . . . On se lève, on s'empresse;

Il voit avec plaisir éclater leur tendresse :
« Qu'avez-vous, mes enfants ? d'où naît votre chagrin ?
« Ne puis-je le calmer ? Versez-le dans mon sein ;
« Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
« Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien !
« Nous n'avions qu'une vache ! . . . hélas ! elle est perdue ;
« Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
« Notre pauvre Brunon ! . . . nous l'attendons en vain ;
« Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
« Peut-il être un malheur au nôtre comparable ? »
— « Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?
« Dit le prélat, et moi, ne puis-je vous offrir,
« Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
« En place de Brunon, si j'en trouvais une autre ? . . .
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?
« Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps !
« Eh ! comment l'oublier ? . . . Ni nous, ni nos enfants
« Nous ne serons ingrats. C'était notre nourrice !
« Nous l'avions achetée étant encor génisse !
« Accoutumée à nous, elle nous entendait,
« Et même à sa manière elle nous répondait ;
« Son poil était si beau, d'une couleur si noire !
« Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
« Ornaient son large front et ses pieds de devant ;
« Avec mon petit Claude elle jouait souvent ;
« Il montait sur son dos, elle le laissait faire ;
« Je riais . . . A présent nous pleurons au contraire !
« Non, monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
« Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve ;
Mais pendant l'entretien, bientôt le soir arrive.
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet en partant de revoir la famille . . . .
« Ah ! monseigneur, lui dit la plus petite fille,
« Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
« Nous la retrouverions. » — « Ne pleurez plus, adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,

Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit.
Ce reste de clarté qui *devance* la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup un objet à ses yeux s'est montré;
Il regarde.... il croit voir.... il distingue en un pré
Seule, errante, et sans guide, une vache... C'est elle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle...
Il ne peut s'y tromper; et, soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire? Va-t-il poursuivre son chemin?
Retourner sur ses pas, ou regagner la ville?
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille.
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins
« Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.
Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat;
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore.
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau?
Le voilà fatigué, de retour au hameau.
Hélas! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière.
Il arrive à la porte: « Ouvrez-moi, mes enfants,
« Ouvrez-moi; c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt; ô surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle;
« Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux
« Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux;
« Pour nous faire plaisir il a pris sa figure:
« Aussi je n'ai pas peur.... Oh! non, je vous assure,
« Bon ange!... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!

« Je suis votre archevêque et ne suis point un ange ;
« J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler,
« Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
« Reprenez-la ; je suis heureux de vous la rendre. »
— « Quoi ! tant de peine ! ô ciel ! avez-vous pu la prendre,
« Et vous-même ? . . » Il reçoit leurs respects, leur amour ;
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle. « C'est donc ainsi que tu nous laisses ?
« Mais te voilà ! . . . » Je donne à penser les caresses !
Brunon semble répondre à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore ;
« A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
« Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison . . .
— « Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
« On pleurerait ailleurs quand vous séchez nos larmes !
« Vous êtes tant aimé ! . . . Prévenez leurs alarmes !
« Mais comment retourner ? . . . car vous êtes bien las !
« Monseigneur, permettez . . . nous vous offrons nos bras.
« Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais au hameau déjà le bruit s'est répandu.
Monseigneur est ici ! . . . Chacun est accouru ;
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais ;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part : tout le hameau l'environne, le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche . . . Honneurs innocents et gloire pacifique !
Ainsi par leur amour Fénelon escorté
Jusque dans son palais en triomphe est porté. ANDRIEUX.

L'ALCHIMISTE ET SES ENFANTS.

APPROCHEZ-VOUS, mes deux petites filles,
Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles ;

Je sais d'hier un conte tout nouveau.
Mettez-vous là ; je veux, tout d'une haleine,
Vous le conter ; si vous le trouvez beau,
Vous me viendrez embrasser pour ma peine.

En Arabie il était une fois
Un magicien d'un savoir admirable ;
On le nommait Mahmoun l'incomparable ;
Il observait en tout le nombre trois.
Grand alchimiste et souffleur mémorable,
Passant sa vie au milieu des fourneaux,
Des appareils, des matras, des bocaux,
Le grand Mahmoun fit une découverte
Dont à jamais on doit pleurer la perte.
Vous demandez déjà ce que c'était ;
Vous le saurez. Il faut d'abord vous dire
Qu'un jour Mahmoun, qui s'impatientait
De vivre seul, à la belle Palmire,
Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,
Puis eut un fils de sa tendre moitié.
Bientôt ses goûts rentrèrent dans son âme ;
A l'alchimie il revint tout entier :
Et le ménage, et le fils et la femme,
Ne firent plus alors que l'ennuyer.
C'est un grand tort, et pour moi je l'en blâme.

Qu'arriva-t-il? qu'à lui-même laissé,
Le très-cher fils donna, le front baissé,
Dans mille excès, pilla les caravanes,
Battit les gens, enleva les sultanes,
Fut grand ivrogne et nargua Mahomet.
Son père alors, mais trop tard, eut regret
D'avoir ainsi négligé la culture
Et les soins dus à sa progéniture.
Mieux eût valu ne savoir presque rien,
Et de son fils faire un homme de bien.
Lorsque Mahmoun reçut de la nature
L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux,
Il se souvint du secret merveilleux
Dont autrefois sa profonde science
Lui découvrit l'incroyable puissance ;

(Et c'est ici que je vais révéler
Ce que d'abord j'ai voulu vous celer;
Écoutez bien, la chose est d'importance).
Avec son fils il s'enferme un matin:
« Mon cher enfant, j'approche de ma fin;
Je le sens trop à ma faiblesse extrême.
Oui, nous allons bientôt nous séparer;
Vous me perdrez; si, pour un fils que j'aime,
C'est un malheur, il peut se réparer.
Je vous étonne. Apprenez un mystère
Que je vous ai dérobé jusqu'ici;
A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
Regardez bien cette fiole-ci:
Elle renferme une liqueur vermeille,
Trésor unique et fruit de mainte veille.
Dans les trois jours qui suivront mon trépas,
(Dans les trois jours, au moins, n'y manquez pas),
Si, par vos mains, dans ma bouche glacée
Cette liqueur goutte à goutte est versée,
Entre vos bras soudain vous me verrez,
Me ranimant, renaître par degrés.
C'est mon destin qu'ici je vous confie;
J'attends de vous une seconde vie;
Je vous devrai l'existence à mon tour,
Et c'est mon fils qui me rendra le jour.
Ce doux espoir en mourant me console. »

Le fils touché promit ce qu'on voulut,
Le jura même, et son père mourut,
Persuadé qu'il lui tiendrait parole.
Mais par malheur ce fils mal élevé,
Comme j'ai dit, et vaurien achevé,
De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,
Prit un parti bien scandaleux, bien traître.
« Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru
Que mon vieux père avait assez vécu.
Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence;
Car mon défaut n'est pas la tempérance.
J'use mes jours et les risque souvent
Comme à plaisir, et ce n'est pas ma faute

Si, par hasard, je suis encor vivant.
Serait-ce point sottise la plus haute
De m'oublier? Oui, la première loi,
La mieux suivie est que l'on songe à soi. »

Quelques remords cependant le troublèrent;
Mais les trois jours bien vite s'envolèrent,
Et Mélédin (c'est le nom du bandit)
Sur son méfait aisément s'étourdit.
De mauvais fils il devint mauvais père,
De ses enfants ne s'embarrassa guère,
Dont il advint que, par faute de soins,
S'il valait peu, ses fils valurent moins.
Il arriva bientôt à la vieillesse,
Par la débauche, avant l'âge, cassé.
Près de mourir, et songeant au passé,
Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse
De ses enfants, il voulut réussir
A s'appliquer l'effet de l'élixir.
« Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse. »
De ses trois fils il fit venir l'aîné,
Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,
Par l'intérêt bassement dominé,
Prêt à se vendre; et ce fut sur ce vice
Que Mélédin bâtit son artifice.
« Mon cher Azor, ô mon très-digne fils!
(Dit le mourant) vous êtes un brave homme,
Sage, prudent et surtout économe;
Je vous connais; aussi je vous choisis
Pour vous donner un témoignage insigne
De confiance et d'amour paternel;
J'ose penser que vous en êtes digne. »
Alors, d'un ton encor plus solennel,
Du grand Mahmoun rappelant la mémoire,
De la fiole il raconta l'histoire,
Hors en un point qu'il eut soin d'altérer:
« Savez-vous bien ce que doit opérer
Cette liqueur? Mon cher fils peut m'en croire,
En un instant je deviendrai tout d'or,
Oui, d'or, mon fils, et du plus pur encor.

Imaginez qu'en conservant sa forme,
Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme.
Vous concevez quel immense trésor
Vous aurez là, tout seul et sans partage.
Embrassez-moi; recueillez, cher Azor,
Ce grand secret, mon meilleur héritage.»

Le père mort, Azor de supputer
Ce que pourrait valoir, en long, en large,
Le cher défunt; comment le transporter?
Quatre chameaux y trouveront leur charge.
Le compte fait, il eut soin promptement
D'exécuter le rare testament.
Mais à l'instant où, pour lever ses doutes,
Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,
Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu!
Que Mélédin donne un signe de vie,
Puis, du remède ayant reçu trop peu,
Retombe... Azor s'épouvante, s'écrie,
Ne songe plus, dans son trouble indiscret,
A la fiole: elle tombe, se casse;
Tout l'élixir se répand. O disgrâce!
On n'en a point retrouvé le secret.
Ainsi le ciel de tous trois fit justice;
Ainsi chacun fut puni par son vice.

Dans ce tableau j'ai peint en raccourci
Les traits hideux de beaucoup de familles;
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,
O mes enfants, ô mes aimables filles!
Ce pauvre père un jour vous quittera;
En vous quittant il vous regrettera;
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,
En consolant votre excellente mère:
Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand! une tête si chère!
Que n'avons-nous à donner un trésor!
Nous l'offririons pour revoir notre père.

Vous le direz; oui, je n'en doute pas:
Les bons parents n'ont point d'enfants ingrats. LE MÊME.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

. . . . . Ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore:
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond.
. . . . . .
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom du moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout : car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon . . . mon moulin est à moi . . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ! Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas ;
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous ! . . . de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ces mots, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province. LE MÊME.

SOCRATE ET GLAUCON.

GLAUCON avait trente ans, bon air, belle figure;
Mais parmi les présents que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement.
Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché.
Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant: « Plus je vous étudie,
« Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
« Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
« Vous voulez gouverner, vous désirez qu'Athènes
« De l'État en vos mains remette un jour les rênes? »
— « Je l'avoue. » — « Et sans doute; à vos concitoyens
« Vous paîrez cet honneur en les comblant de biens? »
— « C'est là tout mon désir. » — « Il est louable, et j'aime
« Que l'on serve à la fois la patrie et soi-même.
« A ce plan dès longtemps vous avez dû penser;
« Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer? »
— Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
Il cherchait sa réponse. — « Un très-grand bien à faire,
« Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
« Dans le trésor public d'amener de l'argent.
« N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
« Grossir les revenus, supprimer les dépenses? »
— « Oui; ce sera bien là le premier de mes soins. »
— « Il faut recevoir plus, il faut dépenser moins.
« Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,
« Des richesses d'Athène approfondi les sources?
« Vous savez quels objets forment nos revenus? »
— « Pas très-bien; ils me sont, la plupart, inconnus. »
— « Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire? »
— « Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire. »
— « Ainsi nous vous verrons de nos braves guerriers
« Par vos vastes projets préparer les lauriers?
« Vous savez comme on fait subsister une armée,

« Par quels soins elle doit être instruite et formée? »
— « Je n'ai pas ces détails très-présents à l'esprit. »
— « Vous avez là-dessus quelque mémoire écrit.
« J'entends. » — « Mais non. » — « Tant pis; vous me l'auriez fait lire;
« J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire
« Si, payant nos travaux par des dons suffisants,
« L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants;
« Prenez-y garde au moins; une erreur indiscrète,
« Une mauvaise loi produirait la disette.
« Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir? »
— « En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir. »
— « Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières?
« Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;
« Mais retenez de moi ce salutaire avis:
« Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.
« De régir les États la profonde science
« Vient-elle sans étude et sans expérience?
« Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.
« On se croit orateur; on n'est que babillard.
« Allez, instruisez-vous; et quelque jour peut-être
« Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître;
Il devint raisonnable; et depuis ce jour-là
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon[1], l'élève de Socrate,
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui[2].
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui! LE MÊME.

LA GELÉE D'AVRIL.

AVRIL avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant;
De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,

---

[1]) Mémoires sur Socrate, L. III, Ch. 6. — [2]) Licence poétique pour *traduis*.

Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient, et se hâtaient d'éclore
Les riantes tribus du royaume de Flore,
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée.
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.
Des oiseaux ranimés les légères familles
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par Avril[1] ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis,
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.
Oh! comme alors, quittant le sein bruyant des villes,
On aimait à fouler les campagnes fertiles!
Que les prés étaient beaux! que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés!
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu d'aussi riche printemps.[2]
Un soir, assis au sein de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.
« Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aquilons,
« L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons;

---

[1]) *Avril*, devrait avoir une minuscule pour initiale, s'il n'était pas ici personnifié. — [2]) La langue veut: *un aussi riche printemps* ou *d'aussi riches printemps.*

« Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
« Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,
« Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
« Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
« J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance;
« La moisson a souvent passé mon espérance;
« Mais jamais je n'ai vu, sur nos fertiles bords,
« Avril au métayer ouvrir tant de trésors.
« Oui : nos labeurs encore auront leur récompense !
« Je pourrai donc encor secourir l'indigence,
« Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux,
« Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux . . .
« Mais quels que soient les jours que me réserve encore
« La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
« Je n'oublirai jamais les faveurs et les dons
« Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes moissons,
« Et je mourrai content puisque encor ma vieillesse
« De nos champs une fois a revu la richesse. »
Il dit. Du lendemain il règle les travaux,
Puis regagne sa couche et se livre au repos.
Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent;
Et l'étoile du nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le front de la nuit.
Soudain l'âpre Gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid Aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit, dans les bosquets, le Printemps éploré.
C'en est fait ! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché, dans sa fleur, tout l'espoir de l'année.
Le mal se cache encor sous un voile incertain.
Mais quand l'Aube eut blanchi les portes du Matin,
Que son premier rayon éclaira de ravages !
Tout du fougueux Borée attestait les outrages.
Le fruit tendre et naissant que Septembre eût doré
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance ! en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi dans ses tuyaux vainement élancé,
Est frappé par le givre, et retombe affaissé.

Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée,
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris.
A l'aspect du fléau que de larmes coulèrent!
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redoublèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors détruits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères;
Mais d'une âme chrétienne il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs;
Il disait: « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
« A fait sur nos guérets descendre sa colère,
« De nos erreurs sans doute il était mécontent.
« Amis, résignons-nous. Je l'avoûrai pourtant,
« J'ai regret à ces blés: car plus d'un misérable
« Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
« Mais nos jours sont mêlés d'amertume et de fiel,
« Et l'on doit se soumettre aux volontés du ciel. »

CHÊNEDOLLÉ.

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

CEPENDANT il paraît à ce peuple étonné[1]
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître et comme Dieu commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant, étendu sur un lit de douleurs,
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.

[1]) Le peuple juif.

La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source;
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux:
Vient-il pour contenter les esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour;
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles;
Il parle: ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts,
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle:
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde et n'est point étonné;
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne:
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père.
Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul, que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.
D'un tel législateur quel sera le destin?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
Que son héros, dit-il, attende avec courage
Tout ce que des méchants lui prépare la rage.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché*,

Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre:
Ils volent: l'univers est rempli de leur voix:
« Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix.
« Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
« Vous avez fait mourir le maître de la vie:
« Celui que vos bourreaux traînaient en criminel,
« Est l'image, l'éclat, le fils de l'Éternel.
« Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
« Couché dans un tombeau, dormait dans la poussière;
« Mais la mort est vaincue et l'enfer dépouillé.
« La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
« Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez. » Parole étrange!
Ils commandent de croire, on les croit, et tout change.

RACINE LE FILS.

POÉSIE MIXTE ET DIVERSE.

LE SÉNATEUR DEVENU BERGER.

Élevé, dans Corinthe, aux suprêmes grandeurs,
Contre d'avides oppresseurs
Phoclès avait du peuple embrassé la défense;
Mais, victime à son tour de leur lâche puissance,
Dépouillé de ses biens, privé de ses honneurs,
Banni des lieux de sa naissance,
Il se vit relégué parmi d'humbles pasteurs.
De ses concitoyens la noire ingratitude
Accabla quelque temps son cœur navré d'ennuis.
Il consumait les jours, il consumait les nuits,
A gémir dans la solitude.
Errant seul un matin en son nouveau séjour,
Le sort le conduisit sur de hautes montagnes,
D'où son œil, dans l'éclat des feux naissants du jour,

Embrassait d'immenses campagnes.
Ici sur des rochers, un torrent écumant
Précipitait ses ondes en furie;
Là, de petits ruisseaux, sur la plaine fleurie
S'enlaçaient amoureusement.
De cent parfums divers les essences légères,
Les trésors étalés au penchant des coteaux,
Les chants de l'allégresse, aux rustiques travaux
Animant les bergers auprès de leurs bergères,
De mille voluptés à son âme étrangères,
Tout enivrait ses sens nouveaux.
Une extase silencieuse
Contint d'abord ses profonds sentiments;
Mais, n'en pouvant dompter la fougue impérieuse,
Il laissa de sa bouche échapper ces accents:
Quels ravissants transports! O Nature, ô Nature!
Que j'aime à contempler tes augustes beautés!
Quel faste pompeux des cités
Égale ta simple parure?
Pourquoi, dès ma naissance, arraché de ton sein,
Te viens-je, hélas! si tard, consacrer mon hommage?
Tous mes biens désormais vont couler de ta main.
O lois profondes du destin!
Mon bonheur des méchants va donc être l'ouvrage.
Qu'ils ont été trompés dans leurs cruels désirs!
Je n'en veux point, ô Dieux! d'autre vengeance;
Ils sont assez punis par les nouveaux plaisirs
Dont je leur dois la jouissance.
Et que m'ont enlevé leurs indignes complots?
Avec des soins amers, des honneurs insipides,
Quelques plaisirs faux et rapides,
Mêlés de pénibles travaux.
Ah! mes plus vifs regrets ne sont pas pour moi-même.
Que vas-tu devenir, ô peuple infortuné?
Aux piéges des méchants, sans guide, abandonné,
Où prendre un défenseur contre leur rage extrême?
L'homme de bien pâlit, de mon sort consterné.
Plus que mes ennemis, ardent à me proscrire,
Ton aveugle inconstance a servi leur fureur;
Je te pardonne ton erreur,

Leur voix calomnieuse avait su te
Et tu n'as pu percer dans le fond
Mais ces lâches amis, qui de toute
Ont connu, comme moi, les intin
Par quelle affreuse perfidi
Ont-ils laissé noircir mes bienfaisa
Tandis que de mes dons leurs mai
Les ingrats m'ont fermé leurs cœ
Je n'apporte ici que mes
Et tous les cœurs me so
O bons bergers! avec quelle
Vous m'avez reçu dans
Par quels soins je vous vois cons
Le vieillard vient m'offrir ses entr
La jeune bergère, ses ch
L'enfant, une douce cares
Les voilà, les voilà, mes vrais, n
Avec vous désormais, ah! souffrez
Je n'y traînerai point une vieillesse
Je veux être berger, donnez-moi d
A cultiver ces champs mes mains s
Ne craignez pas que mes chag
Portent un air de deuil en ces caln
Je veux bientôt, aussi joyeux
Me mêler à toutes vos fêtes.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si p
Je vous ai reproché d'empoisonner
Si, pour subir vos lois, fuyant de m
J'ai tourné vers ses murs des yeux
Qui m'eût dit que votre sage
Du sein des plus vives doule
A la félicité dût guider ma vieillesse?
Forêts, recevez-moi sous vos ombrage
Laissez-moi parcourir vos paisibles cha
Le fer n'est point caché dans mes main
Je n'apporte chez vous que des pensers
O paisible ruisseau! sur ta rive fleurie
Je vais, devant les Dieux, repasser tou
Bien sûr, malgré les cris de l'implacabl
Bien sûr qu'aucun forfait n'en a souillé

Avant de t'abîmer dans les plaines profondes,
Tu vas répandre au loin la vie et la gaîté;
Si je ne goûte plus cette félicité,
Mes ans vont s'écouler, aussi purs que des ondes,
Dans le sein de l'éternité. BRAQUIN.

MADAME DESHOULIÈRES A SES ENFANTS[1].

DANS ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis:
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan[2] vous défende!
Hélas! il le sait;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages;
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,

---

[1]) Elle était veuve. — [2]) Le roi Louis XIV.

Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ARION.

Quel est ce navire perfide
Où l'impitoyable Euménide
A soufflé d'horribles complots?
J'entends les cris d'une victime
Que la main sanglante du crime
Va précipiter dans les flots.

Arrêtez, pirates avares!
Durs nochers, que vos mains barbares
D'Arion respectent les jours!
Arrêtez! écoutez sa lyre!
Il chante! et du liquide empire
Un dauphin vole à son secours.

Il chante, et sa lyre fidèle
Du glaive qui brille autour d'elle
Charme[1] les coups impétueux:
Tandis que le monstre en silence
Sous le demi-dieu qui s'élance
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un char docile,
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la plaine immense des mers!
Et du fond des grottes humides,
Arion voit les Néréides
Courir en foule à ses concerts.

O merveilles de l'harmonie!
L'onde orageuse est aplanie;
Le ciel devient riant et pur.
Un doux calme enchaîne Borée;
Les palais flottants de Nérée
Brillent d'un immobile azur.

Jeune Arion, bannis la crainte;
Aborde aux rives de Corinthe:
Périandre est digne de toi.
Minerve aime ce doux rivage;
Et tes yeux y verront un sage
Assis sur le trône d'un roi.

Le Brun.

LE COLPORTEUR VAUDOIS.[2]

Ballade imitée de l'anglais.

Oh! regardez, ma noble et belle dame,
Ces chaînes d'or, ces joyaux précieux.
Les voyez-vous, ces perles dont la flamme
Effacerait un éclair de vos yeux?
Voyez encor ces vêtements de soie
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
Achetez donc au pauvre pèlerin!

---

[1]) Retient, détourne, comme par une puissance magique. — [2]) Des vallées protestantes du Piémont.

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
Prit les joyaux, les quitta, les reprit,
Les enlaça dans ses cheveux d'ébène,
Se trouva belle, et puis elle sourit.
— « Que te faut-il, vieillard? des mains d'un page
Dans un instant tu vas le recevoir.
Oh! pense à moi, si ton pèlerinage
Te reconduit auprès de ce manoir. »

Mais l'étranger, d'une voix plus austère,
Lui dit: « Ma fille, il me reste un trésor
Plus précieux que les biens de la terre,
Plus éclatant que les perles et l'or.
On voit pâlir aux clartés dont il brille
Les diamants dont les rois sont épris.
Quels jours heureux luiraient pour vous, ma fille,
Si vous aviez ma *perle de grand prix!* »

— « Montre-la-moi, vieillard, je t'en conjure;
Ne puis-je pas te l'acheter aussi?
Et l'étranger, sous son manteau de bure,
Chercha longtemps un vieux livre noirci.
— « Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,
Nous l'appelons la *Parole de Dieu.*
Je ne vends pas ce trésor, je le donne;
Il est à vous: le ciel vous aide! adieu! »

Il s'éloigna. Bientôt la noble dame
Lut et relut le livre du Vaudois.
La vérité pénétra dans son âme,
Et du Sauveur elle comprit la voix;
Puis, un matin, loin des tours crénelées,
Loin des plaisirs que le monde chérit,
On l'aperçut dans les humbles vallées
Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

G. DE F.

LE SOMMEIL DU MENDIANT.

Il est tombé sans force à côté du chemin;
Son grand bâton noueux, échappé de sa main,
Vient de rouler dans la poussière;

. . . . . .

A l'ombre des buissons il sommeille couché ;
Un vieux livre, à demi sous son manteau caché,
Semble sa richesse dernière.

Son grave et noble aspect a saisi mes esprits :
Que de maux, ô vieillard, sur ton front sont écrits !
Quel calme au sein de tes détresses !
Dieu seul t'a pu donner la paix où je te voi[1],
Et ce livre, serré sur ton cœur plein de foi,
C'est le trésor de ses promesses.

Le sol aride est doux à tes membres lassés :
Ces nuages épais, près des monts amassés,
Sourdement grondent sur ta tête ;
Le jour meurt, le soir vient farouche et menaçant :
N'importe ; dans les bras de ton ami puissant,
Tu n'aperçois pas la tempête.

Mais qu'ai-je vu ? Ce front chauve et décoloré,
D'une vive lueur soudain s'est éclairé,
Comme aux jours de ton plus bel âge.
Sur ta figure éclate un saint étonnement,
Et de tes yeux fermés s'échappent lentement
Des pleurs qui baignent ton visage.

Quel charme a de tes maux suspendu le pouvoir ?
Quel heureux souvenir ou quel touchant espoir
Est venu consoler ton âme ?
Les cieux, les cieux sans doute un moment entr'ouverts
Te découvrent ce pur et tranquille univers
Que ta pieuse foi réclame.

Sous les palmiers touffus du brillant paradis,
Ne vois-tu pas, dis-moi, ce Maître dont jadis
La terre adora la présence ?
La charité du ciel est sur son front serein :
« Approche, te dit-il, bienheureux pèlerin,
Aujourd'hui ton repos commence.

Et toi, le cœur ému de ces accents si doux,
De ta tremblante main tu saisis les genoux
De ce Roi de paix et de gloire,
Tandis qu'en chœur joyeux réunissant leurs voix,
Les habitants du ciel entonnent à la fois
L'hymne touchant de ta victoire.

---

[1]) Licence poétique pour *vois*. V. p. 589, n. 1.

Ton cœur s'est revêtu d'un courage nouveau :
Lève-toi ; de ton sort reprends le lourd fardeau ;
Affronte la nuit et l'orage ;
L'éclair te montre seul ton funèbre sentier ;
Mais le ciel dans ton sein habite tout entier,
Le ciel sans ombre et sans nuage.

L. M.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

« En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir ;
« Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde. »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb ! voici le jour ! le jour vient de renaître !
« Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité. »

Le second jour a lui. — Que fait Colomb ? Il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il ? Aux voix ! — La mort ! — la mort ! — la mort !
« Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats ! Quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !

Soudain du haut des mâts descendit une voix :
Terre ! s'écriait-on, terre ! terre ! . . . Il s'éveille :
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois,
La terre ! . . . ô doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah ! c'était peu ! . . . que reçut-il ? des fers.

CASIMIR DELAVIGNE.

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Assis au rivage des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs ;
A leurs destins je porte envie ;
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante ;

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je reporte mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons délicieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux ! LÉONARD.

ROMANCE

FAITE AUPRÈS DU BERCEAU D'UN ENFANT.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors : mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père,
Joyeux, accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mère,
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris ;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton âme ingénue :
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs,
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse
Tu nous attaches à ta loi ;
Et, jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas ! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux,
Où le sort, de tes pleurs avide,
Apporte le trouble en tes jeux !

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une âme douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité !

Amitiés fausses ou légères,
Parents ravis à mon amour,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas ! sans retour.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai, de son injustice
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses, et tes charmes,
Et ta douce sécurité,
A mon cœur sombre et plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante,
De mes jours est-il le plus doux !

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

BERQUIN.

LE NID.

Moins on tient de place, plus on est à couvert: une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche.
Bernardin de St. Pierre.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble:
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis!... Oh! viens, ta voix est douce:
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour souvent lutte avec le sommeil:
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile,
A peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez!... Elle n'est ici que passagère;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand!... Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour... et mourir!

E. SOUVESTRE.

Le montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère!
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène
Et ma montagne et le grand chêne!
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

M. de Chateaubriand.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'ai pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage point les jeux de la veillée ;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs :
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère !

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;

Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère: je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée. M. Alex. Soumet.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne; j'écoute . . . O regrets; ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père:
On retenait mes pas loin du lit funéraire:
On me disait: « il dort; » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte:
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci:
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant: « j'avais un père aussi! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père, je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose;
J'irai d'une modeste fleur
Orner la tombe respectée,
Et, sur la pierre encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur. Millevoye.

POÉSIE DRAMATIQUE.

SCÈNES DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

COMÉDIE DE COLLIN D'HARLEVILLE.

Collin d'Harleville, né en 1755, mort en 1806, est un des meilleurs comiques d'une période qui vit briller les talents de Fabre d'Églantine, d'Andrieux et de Picard. Des conceptions heureuses, une exécution facile, une morale saine, un comique peu vigoureux, mais naïf et vrai, une sensibilité aimable, quelquefois un peu molle, un style naturel et pur, caractérisent l'auteur de l'*Inconstant*, du *Vieux Célibataire* (qui passe pour le chef-d'œuvre de Collin) de l'*Optimiste*, des *Châteaux en Espagne*, des *Mœurs du jour*, et des *Querelles des deux frères*.

M. D'ORLANGE, *seul*.

J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend :
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient en son essor ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'État, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.
J'ai lu... je ne sais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obscur, au naufrage échappé,
Lui douzième, aborda dans une île déserte,
Et crut être d'abord à deux doigts de sa perte ;
Puis, tel est le pouvoir de la nécessité,
Tira bientôt parti de son adversité :
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva possesseur enfin d'un nouveau monde,

(Ici Victor entre et écoute sans être vu.)

M. D'ORLANGE, *continuant, sans voir Victor.*

Fut élu chef des siens, puis fut nommé leur roi...
S'il allait m'arriver la même chose à moi,

Pourquoi non? Robinson fut bien roi dans son île!
Roi, je ferais bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne serait pas nombreux:
J'aurais peu de sujets, mais ils seraient heureux.
Je choisirais surtout un ministre honnête homme.
Le choix est bientôt fait, quand le public le nomme.
On célèbre en tous lieux et mon ministre et moi;
J'entends crier partout: « Vive notre bon roi! »
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reste à m'associer une aimable compagne;
Pour le bien de l'État je dois me marier.
Voyons, je puis choisir dans l'univers entier:
Mais ces rois, mes voisins, briguent mon alliance;
A leurs ambassadeurs donnons donc audience.

VICTOR, *s'approchant et s'inclinant.*

Sire . . .

M. D'ORLANGE, *comme s'il était roi.*

Que me veut-on?

VICTOR.

On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que Votre Majesté . . . .

M. D'ORLANGE.

Eh mais . . . . c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel; je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé . . . ?

M. D'ORLANGE.

Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne:
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite:
Un commis est ministre, un jeune abbé, prélat;
Le prélat . . . Il n'est pas jusqu'au simple soldat,

Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve:
A nos chagrins réels c'est une utile trève.
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir: en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuner pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos . . . il raisonne assez passablement.

(Il sort.)

VICTOR, *seul.*

Il est fou . . . là . . . songer qu'on est roi! seulement;
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain: oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit: «Prenez, car c'est là le meilleur.»
Si je gagnais pourtant le gros lot! . . . quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie . . .
Non, plutôt une bonne et grasse métairie.
Oh! oui! dans ce canton: j'aime ce pays-ci;

Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier!... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir;
C'est un coup d'œil charmant! et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira: Voilà
« Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause:
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,
(Il cherche.)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? serait-il bien possible?
Mon malheur est certain: me voilà confondu.
(Il crie.)
Que vais-je devenir? hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNES DES ENFANTS D'ÉDOUARD,

TRAGÉDIE DE CASIMIR DELAVIGNE.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre, est mort en laissant deux fils encore enfants, dont l'aîné doit lui succéder. Le frère du roi défunt, le duc de Glocester, leur tuteur désigné et leur protecteur naturel, a résolu de s'emparer du trône. Il profite de l'ancien usage qui veut que le nouveau roi

passe quelques heures à la Tour de Londres, pour les y détenir tous deux. Et tandis que ses partisans le proclament roi d'Angleterre sous le nom de Richard III, des assassins gagés entrent dans la chambre des deux enfants, et les font périr. — La scène se passe en 1483.

ACTE PREMIER. SCÈNE SIXIÈME.

ÉDOUARD *(assis)*, GLOCESTER.

GLOCESTER *à part, en revenant sur le devant de la scène;*

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître?
Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.
(Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.)
Des hommages de cour mylord est délivré;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré:
De ces émotions l'ivresse est accablante;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante;
Ma force est épuisée.

GLOCESTER.

Hélas, que de dégoûts
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux!
Beau neveu, je vous plains.

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard: m'a-t-il bien regretté?
Du voyageur, mylord, s'est-il inquiété?

GLOCESTER.

Mais . . .

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image,
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage,
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine;
Qui l'entendais, mylord, comme s'il était là,
Me dire en sanglotant: Édouard, te voilà!

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte:
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte.
Pour moi tous les chagrins, pour vous la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaîté!

ÉDOUARD.

Son enjoûment naïf au plaisir vous invite;
Il rit de si bon cœur que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux, auprès de lui, vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment son loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie;
Mais d'autres soins, mylord, doivent remplir ma vie.

GLOCESTER.

Et quels soins?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous allége;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère,
N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence, qu'il aimait et qu'il a tant pleuré![1] ....

GLOCESTER.

Clarence!

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER *(à part)*.

Il a trop de mémoire.

ÉDOUARD.

Ah! quelle différence!
Où j'arrive avec joie il vint sans espérance.
C'est ici, dans ces murs ... leur aspect m'a fait mal:
Ils ont vu si souvent couler le sang royal!

---

[1]) Mis à mort à l'instigation du duc de Glocester.

GLOCESTER.

Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.

L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.

GLOCESTER *(à part)*.

Me soupçonnerait-il?

ÉDOUARD.

Un frère! . . . ah! ce doux nom
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.

Trop tard.

ÉDOUARD.

Non, mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.

Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.

Ah! quand je le voudrais, pourrais-je l'en bannir?
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri: « Mon frère est mort! j'ai fait mourir mon frère! »
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec quels sanglots il reprit à voix basse:
« Eh quoi? pas un de vous n'a demandé sa grâce!
« Qui l'a fait? qui de vous, à mes pieds se jetant,
« M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant?
« Nos durs travaux, ces nuits où, brisés par la guerre,
« Dans le même manteau nous couchions sur la terre,
« Où, l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
« Sous la froide rosée il tremblait près de moi?
« Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
« S'ouvrit pour me crier: Il vous sauva la vie!
« Pauvre infortuné frère. , . Ah! que jamais ton sang
« Ne retombe sur lui! » dit-il en m'embrassant,
« Sur mes fils . . . . » et sa voix s'éteignit dans les larmes.
Mais la bonté du Ciel a trompé ses alarmes:
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux;
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

(A part.) *(A Édouard.)*
Je respire. Écartez ces images funèbres.

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh! que prétendez-vous?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines.

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment?

ÉDOUARD, *se levant.*

Le jour où, jeune encor, on revêt la puissance,
On grandit sous son poids; pour secouer l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir: Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une âme virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père,
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.
Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas;
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER, *à part.*

Tu ne règneras pas.

ÉDOUARD, *qui est retombé sur son fauteuil.*

Mais vous avez raison, ce souvenir me tue.
Je cède à la fatigue, et ma tête abattue
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main,

GLOCESTER, *avec intérêt.*

Qu'avais-je dit?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure! Oh! seulement une heure!

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non; je demeure.
La reine maintenant ne peut tarder, je crois:
Je l'attends. Oh! parlez: j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard!... toujours joyeux... O mon frère!...

GLOCESTER.

Il sommeille.

ACTE TROISIÈME. SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre à la Tour; une fenêtre dont les rideaux sont fermés; une porte latérale, et une autre dans le fond, au dessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux; un lit où couchent les deux princes.

ÉDOUARD, assis sur le lit, LE DUC D'YORK, sur un siége, près de lui, tenant un livre.

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, mylord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs.
Tournant la page.
Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien! mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, *se levant.*

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, *revenant.*

Ami, conte-moi tes tourments.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentiments?
Quand sans bruit, ce matin, j'ai quitté notre couche,
Tu dormais; des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor!

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait; il te poursuit encor.
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible!
Il était si confus, si vague!

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.

Je t'ai dit : « Viens, Richard, ma mère nous appelle ; »
Et, te prenant la main, je voulais fuir, près d'elle,
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds maintenant, commencent sans pouvoir avancer ;
Et toujours, sans en voir.

LE DUC D'YORK.

Oh ! c'est vrai : dans un rêve
On s'élance, on veut fuir : on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité ;
Leur souffle froid et lourd annonçait un orage
Pour deux jeunes boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre entrelacs semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi.
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille. O prodige !
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais ce sang,
Mon cœur vint à faillir ; ma main, en se baissant
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus, mais j'entendis des voix
Qui disaient : Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému . . . . Cette fois je me fâche ;
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristants,
Et puis tu dis après : Je souffre ! . . . il est bien temps !
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi ; viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant . . . .

ÉDOUARD.

L'espace ?
Il te manque, Richard.

*

LE DUC D'YORK.

D'accord : mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple ; allons ! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage ?
On le calomniait, il s'en est indigné ;
A souffrir cet affront qui se fût résigné ?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, *en souriant.*

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors, j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui ?

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur . . .

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel.

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien ! tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne : tu le dois. Mais moi je le ménage ;

J'ai découvert son faible et j'en prends avantage.
S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus : il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi :
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi ;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles ;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise !
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas !

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier ;
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté !

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité !
Mais tous nos signes vains, mais nos baisers sans nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir ;
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.

Nous supprimons à regret la scène 10e du 3e acte, celle de la dernière entrevue de la reine avec ses enfants, en présence de Tyrrel, gouverneur de la Tour. Déjà Glocester a été proclamé roi. Élisabeth le sait, et l'apprend à ses enfants; mais elle leur cache le cruel pressentiment qu'elle a du sort qui les attend. Cette scène, aussi noble que touchante, se termine par la bénédiction que donne la mère à ses deux fils. Le sentiment chrétien aimerait peut-être à changer quelques expressions dans ces vers; mais le sentiment poétique ne pourrait y souhaiter plus de pureté, de tendresse et de mélodie:

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir:
Laissez-moi les bénir; c'est mon dernier devoir.
Étendant les mains sur la tête de ses fils qui sont tombés à genoux devant elle.
Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes!
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes:
Dieu, quel mal ont-ils fait? Ils iront, si tu veux,
Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs âmes fraternelles;
Mais pour qu'on les chérit toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien-aimés.
(Jetant un regard sur Tyrrel.)
Qu'un ami généreux protége leur enfance;
Qu'ils restent sur la terre, et que je les devance
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix
Où la mère et les fils ne se quittent jamais!
En les embrassant.
Adieu!

Dans la dernière scène, lorsque les enfants, qui sont restés seuls, entendent tout à coup un signal de délivrance, venu de dehors, deux scélérats, conduits par Glocester lui-même, se précipitent dans la chambre, et courent vers les enfants qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible. La toile tombe.

SCÈNES D'ESTHER,

TRAGÉDIE DE RACINE.

JEAN RACINE, né en 1639, mort en 1699, n'a jusqu'ici de rivaux sur la scène tragique que Corneille qui l'a devancé, et Voltaire qui l'a suivi. Pour la perfection du style poétique, il est sans égal. Tout homme qui veut se former dans le grand art d'écrire, ou seulement se faire une idée de tout ce qu'enferme cet art, trouvera Racine l'exemple le plus instructif et le premier des modèles. On apprend chez lui, aussi bien que chez les plus grands orateurs, ce que c'est que l'éloquence. On regrette seulement que toutes ses tragédies, à l'exception des deux dernières, aient presque uniquement l'amour pour sujet. *Andromaque*, *Bajazet*, *Mithridate*, mais surtout *Britannicus*, si profond et si vrai, *Phèdre*, où la passion brûlante d'un seul cœur anime et remplit la scène, *Iphigénie* enfin, si magnifique et si naïve, sont les chefs-d'œuvre de sa première période. La seconde, qui date du retour de Racine aux idées et aux habitudes chrétiennes, ne nous présente que deux ouvrages, l'un et l'autre inspirés par la religion: *Esther*, si admirablement écrite et sentie, et qui n'a d'autres défauts que ceux qui naissent du sujet, et *Athalie*, le chef-d'œuvre du théâtre français, et, si l'on en croyait l'enthousiasme de Voltaire, « le chef-d'œuvre de l'esprit humain. »

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus. Esther, épouse de ce prince, s'entretient avec Élise, sa plus chère amie, qui, après l'avoir longtemps cherchée en divers pays, s'étonne de la retrouver sur le trône de Perse. Esther lui raconte alors comment, dans l'intérêt de son peuple, elle se mit dans les rangs des femmes qui aspiraient à remplacer l'épouse répudiée d'Assuérus, et comment elle devint, quoique pauvre et inconnue, l'objet du choix de ce monarque. Pendant qu'elles s'entretiennent, Mardochée, l'oncle et le second père d'Esther, survient, et trouble leur joie par une affreuse nouvelle.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je! Mardochée! ô mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée!
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel . . .
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés:
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite[1],
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature:
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux! éclairerez-vous cet horrible carnage!
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge[2];
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours:
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel! qui nous défendra, si tu ne nous défends[3]?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères:
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères.
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

---

[1]) Peuple idolâtre, détruit par les Israélites. V. I. Sam. XV. — [2]) Belle expression. Elle rappelle celle de Bossuet: Le fer des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. — [3]) *Pas* se supprime souvent après *si*.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leurs palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible.
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser le sceptre redoutable[1].
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise.
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle: et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
Songez-y bien; ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains;
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui, de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre:
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;

[1]) Même remarque: suppression de *pas* dans la négation après *si*.

Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle :
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers :
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

ESTHER.

O mon souverain roi,
Me voici donc, tremblante et seule, devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,

Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Raviraît aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons!
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits:
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée[1],
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil destinés[2],
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt[3];
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche: accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis:
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours:
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!

---

[1]) *Où*, pour *à laquelle*; liberté poétique. — [2]) *Consacrés* serait le mot propre. — [3]) La *cause*.

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur

Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Hé quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux:
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux[4].

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges;

4) *Ni* exclut *point;* mais cette liberté est permise au poëte.

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers;
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre:
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers;
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

A l'ouverture du second acte, Aman s'entretient avec Hydaspe, son confident, attaché par un emploi à la personne d'Assuérus. Ce prince a eu dans la nuit des rêves sinistres, dont les devins n'ont pu lui donner l'explication. Pour se distraire, il s'est fait lire les annales de son règne. Voilà les choses qu'Hydaspe rapporte à Aman. Celui-ci, à son tour, lui confie le noir chagrin dont il est dévoré. Mardochée, un malheureux Juif, a refusé de s'incliner devant lui; c'est pour venger cet affront qu'il a fait signer au roi la proscription de tous les Juifs qui sont dans ses États; mais le jour du carnage n'arrivera que dans dix jours, et ce délai paraît trop long à son impatience. Il s'éloigne, et l'on voit paraître Assuérus. Ce prince est tout ému de ce qu'il vient de lire dans les annales de son règne. Elles lui ont retracé le souvenir d'un complot tramé contre ses jours, et heureusement découvert par un homme obscur, qu'il a négligé de récompenser. Honteux de cet oubli, il veut le réparer. Il fait appeler Aman, et lui demande de quelle manière il convient à un roi de récompenser un sujet qui lui a rendu le plus signalé service. Aman, persuadé qu'il est question de lui, propose une pompe éclatante dont il espère être le héros. Quand il apprend qu'il n'en sera que l'agent, et que Mardochée sera l'objet de ces faveurs sans exemple, sa rage ne connaît plus de bornes: toutefois il se résout à obéir, et se retire. En ce moment, Esther, bravant la mort promise à toute personne qui entre chez le roi sans y être appelée par un ordre exprès de sa part, se présente à Assuérus.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes . . . C'est vous, Esther! Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue;
Je me meurs. *(Elle tombe évanouie.)*

ASSUÉRUS.

Dieux puissants! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère[1]?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez: le sceptre d'or que vous tend cette main
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle . . .

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié[2].
Faut-il de mes États vous donner la moitié?

---

[1]) *Ne suis-je pas . . .* Racine a dit ailleurs: *Ne suis-je pas que son bras . . .* C'est une faute. — [2]) *Amitié* est trop faible, ou plutôt impropre. Il ne l'était pas alors. On lit aussi dans Athalie: «Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié.»

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même[1].
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas,
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent:
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez: de vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure[2] autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore:
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,

---

[1]) Pour *mêmes;* licence poétique. — [2]) *Rassure* et non *assure*, qui a un autre sens; liberté poétique.

Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence[1],
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(A ceux de sa suite.)
Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

L'acte 3e se passe dans les jardins d'Esther. Aman, invité au banquet royal, paraît avec son épouse, qui lui prodigue inutilement de sages conseils. Il n'écoute que sa fureur, qu'a redoublée encore l'affront qu'il vient d'essuyer; et il se flatte de pouvoir, avant la fin du jour, faire subir à Mardochée le plus honteux supplice. Il entre auprès d'Assuérus et de la reine, avec lesquels il reparaît bientôt dans le jardin. En sa présence, Assuérus dit à Esther:

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes:
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or[2].
Quel climat renfermait un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés:
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie[3],
(se jetant aux pieds du roi.)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

---

[1]) Pourquoi *grand?* — [2]) Voyez la note 1, p. 429. — [3]) Poétique, pour *invite:* «Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.» *Corneille.*

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! Vous! Quel peuple? Et quel est ce mystère?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père:
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur!
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours[1],
Dans cette source impure aurait puisé ses jours!
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière:
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler[2].

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom; le monde est son ouvrage:
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois:
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser:

---

[1]) L'objet des plus chers amours. Ce pluriel est poétique. — [2]) *M'interrompre.*

Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure[4]:
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit à sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi règne, ami de l'innocence:
Partout du nouveau prince on vantait la clémence:
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté:
Un ministre ennemi de votre propre gloire . . .

AMAN.

De votre gloire! moi! Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu . . .

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui; c'est ce ministre infidèle et barbare

4) *L'injure faite à son temple.*

Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis[1]?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien:
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.

[1]) Ellipse, pour *des esclaves*.

En vain de vos bienfaits Mardochée est paré:
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme!
J'étais donc le jouet . . . Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

(Assuérus s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre!

Pendant l'absence d'Assuérus, Aman effrayé se jette aux pieds d'Esther, dont il implore le pardon. Assuérus rentre en ce moment et s'écrie:

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours[1],
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée;
Et que, devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux!

(Aman est emmené par les gardes.)

ASSUÉRUS *à Mardochée.*

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance:
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis[2];
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis:
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.

---

[1]) *La foi, la croyance due à vos discours.* — [2]) *Où* pour *auquel;* poétique.

Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités[1];
Que vos heureux enfants dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire!

ASSUÉRUS *à Asaph, qui entre.*

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré[2],
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste[3]
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi! qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler;
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre:
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,

---

[1]) Poétique, pour *villes*. — [2]) *Expirer*, lorsqu'il se dit des personnes, ne prend pas l'auxiliaire *être*. — [3]) *Funeste* n'est pas le mot propre; et *en spectacle* ne devait point être suivi d'une épithète. V. *d'Olivet*, Remarques sur Racine. XXVI.

Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper[1],
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé ;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé ;
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée,

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité ;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;
Quitte les vêtements de ta captivité
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à ta fête sont ouverts.
Rompez vos fers ;

[1] L'auteur veut dire sans doute : dans une cour remplie de flatteurs.

Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré[1]:
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques:
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous:
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable:
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il ordonne;

[1]) Licence poétique, pour *se plaît à . . .*

Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse:
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble*.

Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté,
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité!

SCÈNE D'ATHALIE.

Tout le monde connaît l'histoire [illegible]
dans la Bible, au second [illegible]
d'une tragédie dont nous donnons une [illegible]
interroger l'enfant Joas, qu'un [illegible]

SCÈNE VII [illegible]

[illegible]

O vous, sur ces enfants [illegible]
Ministres du Seigneur, [illegible]

[illegible]

Princesse, assurez-vous[2], [illegible]

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, [illegible] . . .

---

[1] Nous donnerons [illegible]
[2] [illegible] surez-vous ou soyez tranquille.

C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(montrant Joas.)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
(montrant Zacharie)
Voilà mon fils.

ATHALIE *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui . . . .

ATHALIE *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu ! ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? Et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible!
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE *à Joas et à Josabet.*

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il !

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers: vous servirez le vôtre;
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABET.

Hé, madame! excusez
Un enfant . . . . .

ATHALIE *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui . . . . Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour . . .

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

TABLE.

I. NARRATIONS FICTIVES . . . . . page 1
Histoire d'Alibée . . . . . ib.
Aventures d'Aristonoüs 8
Aventures de Philoctète 21
Histoire des Troglodytes 32
Lysimaque 41
L'Arcadie 44
Épisode de Paul et Virginie 59
L'Abénaki 66
Gil-Blas chez le duc de Lerme 68
II. BIOGRAPHIES ET MÉMOIRES 74
Épaminondas . . . . . ib.
Un trait de la vie du duc de Bretagne 81
Une époque de la vie de Madame de Staal 85
Jeunesse de Bernardin de St.-Pierre 91
III. HISTOIRE 107
Cyrus et Tigrane . . . . . ib.
Derniers temps de la liberté grecque 111
Régulus 124
Départ de la première croisade 127
La bataille de Hastings 129
La bataille d'Alcacer 137
Mort de Charles Ier 142
Expédition de Charles-Édouard 155
Missions du Paraguay 170
Extraits des Mémoires de Mme de la Rochejaquelein 174
Bataille de Bruxula 191
IV. VOYAGES. 199
Voyage de Tripolizza à Misitra . . . . . ib.
Tableau de Jérusalem 204
La vallée de Campan 207
V. DESCRIPTIONS 214
Le Fraisier . . . . . ib.
Premières migrations du genre humain 218
Migrations des oiseaux 225
VI. GENRE DIDACTIQUE 231
Dieu révélé par la nature . . . . . ib.
Système du monde 231
Morceaux tirés de l'Histoire naturelle de Buffon 260

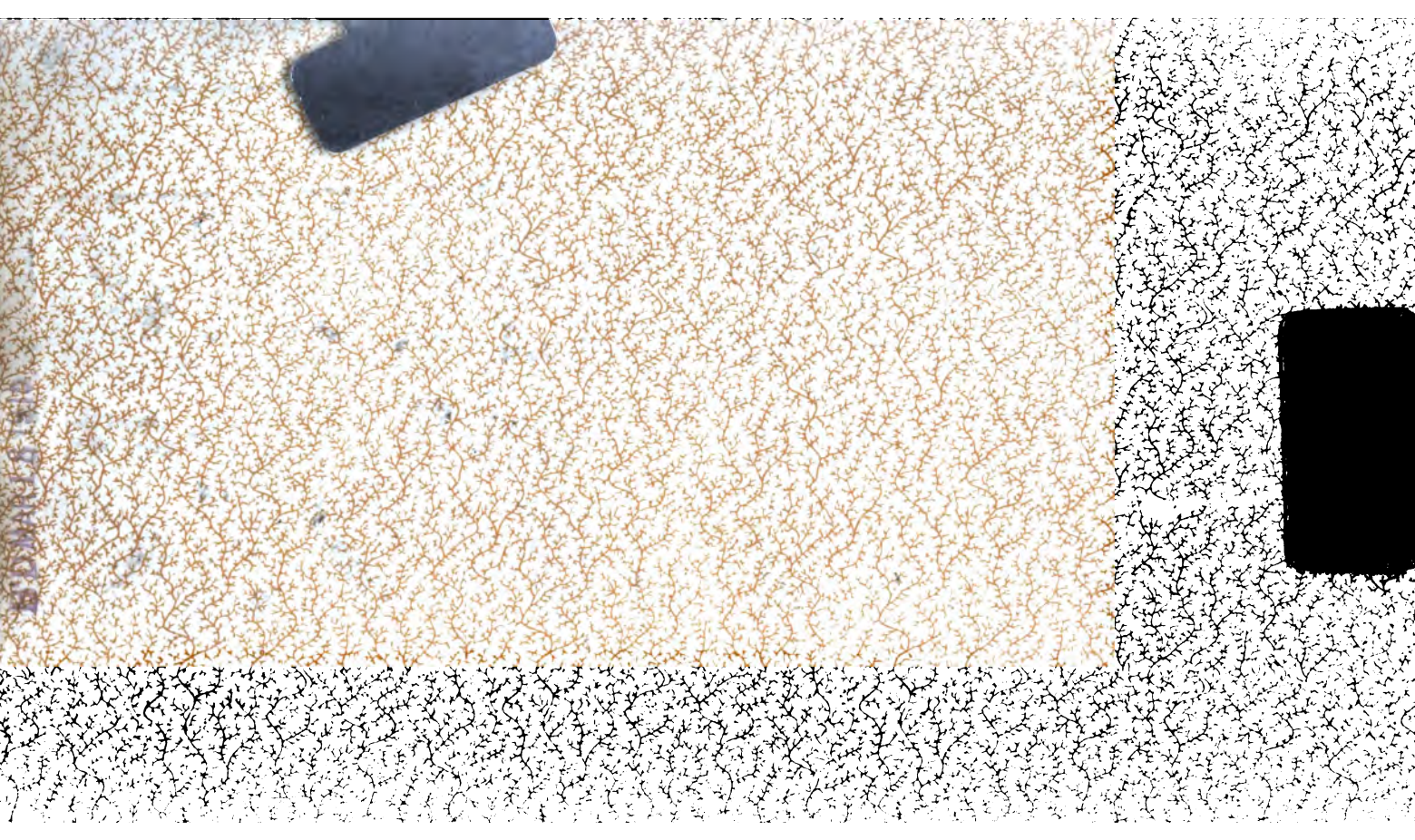
De l'utilité de l'histoire . . . . . page 268
VII. DIALOGUES 276
Achille et Homère . . . . . ib.
Xerxès et Léonidas 276
Démocrite et Héraclite 278
Louis XI et Philippe de Comines 280
Le Connétable de Bourbon et Bayard 284
Louis XII et François Ier 288
Charles-Quint et un jeune moine 286
Périclès, un Grec moderne et un Russe 290
Une scène du Grondeur 292
Une scène du Bourgeois Gentilhomme 296
Scènes des Oisifs 300
VIII. LETTRES 304
Lettres de Voiture et de Balzac . . . . . ib.
Lettres de Racine à son fils 307
Lettres de Mme de Sévigné 312
Lettres de Mme de Maintenon 322
Lettres de Fénelon à son neveu 325
Lettres de Mme de Simiane 326
Lettres de Voltaire 329
Lettres persanes 331
Note sur les Gallicismes 334
IX. POÉSIE 340
Fables 344
Le Chêne et le Roseau 342
Le Laboureur et ses Enfants 345
Le Cochet, le Chat et le Souriceau . . . . . ib.
La Laitière et le Pot au lait 344
Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes 346
Les deux Pigeons 347
Les Animaux malades de la peste 348
Le Coche et la Mouche 350
Les deux Chèvres 354
L'Aveugle et le Paralytique 352
La Brebis et le Chien 353
Le Grillon 354
Le Danseur de corde 355
Le roi Alphonse 356
Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat . . . . . ib.
Le Pacha et le Dervis 358
L'Ane et la Flûte 359
Les deux Rats . . . . . ib.
La Montre et le Cadran Solaire 361
L'Abeille et la Mouche 362

Le Laboureur . . . . . page 363
Le Père et l'Enfant 364
L'Hirondelle à bord 365
Le Chêne et les Buissons . . . . . ib.
La Citrouille et le Jonc 367
Le Singe, l'Ane et la Taupe 368
Le Lynx et la Taupe 369
Le Colimaçon . . . . . ib.
La Feuille 370
Le Cèdre du Liban 371
Narrations . . . . . ib.
L'Écolier . . . . . ib.
Le petit Savoyard 373
Une promenade de Fénelon 378
L'Alchimiste et ses Enfants 381
Le Meunier Sans-Souci 386
Socrate et Glaucon 388
La Gelée d'Avril 389
Les Miracles de Jésus-Christ 392
Poésie mixte et diverse 394
Le Sénateur devenu berger . . . . . ib.
M^me^ Deshoulières à ses enfants 397
Arion 398
Le Colporteur vaudois . . . . . ib.
Le Sommeil du mendiant 399
Trois jours de Christophe Colomb 401
Les Plaisirs du rivage 402
Romance faite auprès du berceau d'un enfant 403
Le Nid 405
Le Montagnard émigré 406
La pauvre Fille 407
L'Anniversaire 408
Poésie dramatique 409
Scènes des Châteaux en Espagne . . . . . ib.
Scènes des Enfants d'Édouard 412
Scènes d'Esther 423
Scène d'Athalie 441

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP 8 19[illegible]

SEP [illegible] 19[illegible]

form 410